This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

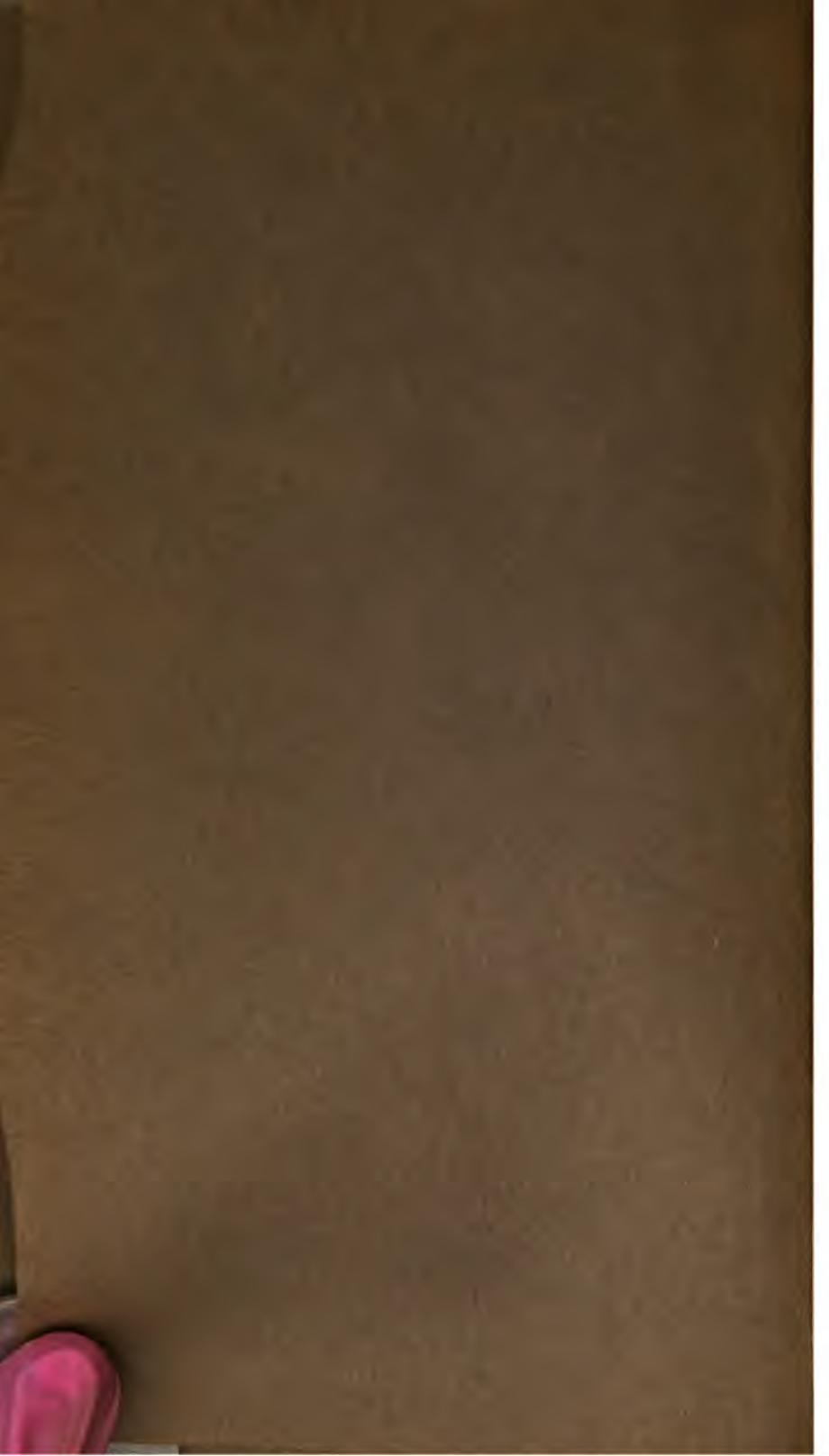
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

The
University of California
Library

H. Morse Stephens

University of California



CAMPAGNES

De 1810 à 1815.

SOUVENIRS MILITAIRES

FAISANT SUITE A CEUX DES

Première et deuxième campagnes de St-Domingue.

DE 1801 A 1809.

Par M. LEMONNIER-DELAFOSSE,

Lieutenant-Colonel en retraite, Officier de la Légion-d'Honneur

HAVRE

IMPRIMERIE DU COMMERCE. — ALPH. LEMALE.

1850.

UNIV. OF
CALIFORNIA

CAMPAGNES

OU

SOUVENIRS MILITAIRES

CAMPAGNES

De 1810. 11, 12, 13. 14. 1815

En Portugal Espagne France Belgique

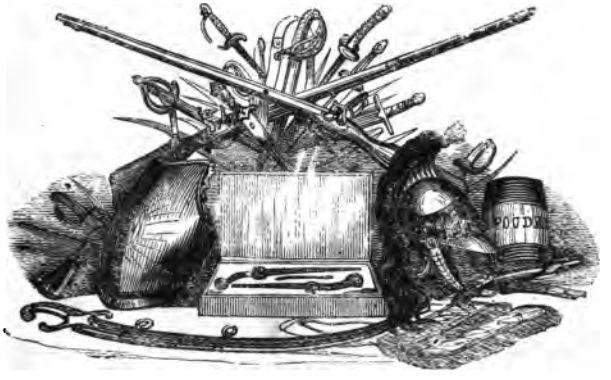
OU

SOUVENIRS MILITAIRES

PAR

J.-B. LEMONNIER-DELAFOSSE

Lieutenant-Colonel en retraite, Officier de la Légion-d'Honneur



HAVRE

IMPRIMERIE ALPH. LEMALE

1850

DC 202
.1
L4

HENRY MORSE STEPHENS

UNIV. OF
CALIFORNIA

AVANT-PROPOS.

Quam ibi miseriam vidi!...
(Publius Terentius.)

Vidi oculos, ante ipse meos!...
(P. Virgilius Maro.)

Quelque modeste que soit l'importance dont j'entoure ce journal de mon passé, remis au net, je crains qu'on ne nous reproche, à moi la présomption, à lui la superfluité.

Vouloir dire quelque chose encore sur des campagnes, sur des drames, que tant d'auteurs remarquables ont analysés dans leurs principes et dans leurs conséquences! laisser le burin de mes souvenirs, de mes observations, tracer quelque chose pour de grands événements, de longues misères, que

866581

d'autres ont peints en appréciations justes et profondes ! est-ce avoir de moi-même une opinion trop avantageuse ? Quelques mots prouveront, je l'espère, que je pouvais oser ce travail.

Tels nombreux que soient les ouvrages militaires, l'observateur ne peut-il trouver une face nouvelle aux faits décrits ? Tout est-il épuisé, que l'on ne puisse peindre de nouveaux tableaux ? Chacun a-t-il vu les choses du même côté ? Et l'homme placé dans une condition convenable, qui a fait sa spécialité des événements militaires, ne peut-il, sans égaler ses devanciers, arriver à d'autres conclusions, esquisser autrement, ajouter un trait oublié ?...

J'ai la conviction que mon Mémorial aura au moins l'avantage de reproduire des faits inconnus ou oubliés. Acteur, j'ai pu mieux saisir les phases de ces événements : *quorum pars magna fui.* Dire autrement, dire ce qu'on n'a point pu ou ce qu'on n'a point voulu dire, tel est le but que je me propose ici. J'ose espérer que ce sera un élément pour obtenir quelque succès, un titre à l'indulgence de ceux qui voudront bien lire

MES SOUVENIRS MILITAIRES.

J'engage mes lecteurs à ne pas précipiter leur jugement sur cette publication, dans laquelle je suis impartial, ne flattant ni ne méprisant personne ; je dis *vrai*, voilà tout : peut-être serai-je utile en faisant connaître et surtout appré-

cier à sa juste valeur *le soldat*. Ce que je puis assurer, c'est que de ce kaléidoscope sortiront des images ressemblantes: si le *moi* y paraît souvent, c'est une nécessité imposée par l'acteur en scène; c'est que les plus belles années de ma vie, celles dont je me souviens avec le plus de satisfaction, se sont écoulées sous le drapeau français en les consacrant à la défense de ma patrie. Ce *moi* était donc inévitable. Lecteur, vous le savez, la retraite pour le vieux soldat est l'époque des souvenirs: alors de nombreuses douleurs physiques, seuls fruits, bien réels, de ses campagnes, viennent au milieu du repos lui rappeler d'anciennes et véritables douleurs morales, mêlées de quelques plaisirs; à ce moment sa mémoire se réveille, elle le fait revivre une dernière fois en le reportant aux temps et sur les lieux témoins de ses honorables travaux; avec quel plaisir ne tourne-t-il pas alors ses regards satisfaits vers son passé, comme pour lui réclamer sa part des faits grandioses qui, pendant de longues années, illustrèrent le nom français.

Militaire pendant quarante-quatre ans neuf mois, j'ai lu et relu tout ce que nous avons fait pendant nos guerres; mais ces batailles nombreuses, ces combats successifs, si leurs récits satisfont la curiosité, instruisent même, ils manquent à mes yeux d'un point capital, celui du tableau de toutes les misères dont il faut triompher pour arriver au jour de la gloire! C'est l'abnégation de soi-même au profit de tous. Tel fut Xénophon dans sa retraite des dix mille.

Sans aucun doute l'histoire ne peut ni ne doit entrer dans de semblables détails, qui, cependant, sont la grande partie de la vie de campagne, dont la bataille n'est que le complément. Que l'on calcule les mois, les jours, les heures même, avant celle de la grande lutte, et l'on trouvera un total immense de misères, de privations cruelles, de marches pénibles, de bivouacs douloureux, mettant en action toute la patience, toute la résolution, toute la vertu militaire, précédant le courage à développer sur le champ de bataille!...

Hélas! ces misères sont si réelles, si poignantes, que le soldat, pour s'en délivrer, aspire au jour où le canon grondera! Seules, du reste, elles font le bon soldat : dire ses souffrances, c'est faire souffrir avec lui.

Le jour de la bataille d'Iéna, tous les corps d'armée n'étaient pas encore rendus sur le champ de bataille, mais déjà le combat était chaudement engagé; le deuxième corps d'armée fut appelé et amené en hâte : au moment où la première division, commandée par le général Riveau, traversait un bois d'où, sans apercevoir l'ennemi, on entendait son canon répondant au nôtre, un soldat, que ce bruit animait, s'écria : *On y va! on y va! Sont-ils pressés ces gaillards-là!..* C'était, pour lui, la conclusion de ses marches, de ses souffrances; c'était le grand appel de la gloire..... A ce moment le soldat oublie, heureusement, toutes misères, et considère comme rien le danger qu'il va courir; une seule idée est en lui : *Demain, ce*

soir, dit-il, *plus de misères; vainqueur ou mort, le bonheur sera là.*

Dans les *Souvenirs* que j'ai publiés en 1846 (*Seconde Campagne de Saint-Domingue*), mes bienveillants lecteurs ont paru apprécier la nature des misères du soldat; nous n'en avons pas eu de moindres à supporter en Portugal, en Espagne, etc.

Il me reste à publier les souvenirs des campagnes suivantes :

En Portugal . .	Sous les ordres du Maréchal Masséna, partie de 1810 et 1811 :
	Bataille de *Bousaco*, marche sur Lisbonne et retraite sur l'Espagne.
En Espagne. . .	Sous les ordres du Maréchal Marmont: bataille des *Arapiles*, près Salamanque, le 22 juillet 1812.
	Retraite sur Burgos, sous les ordres du lieutenant-général Clausel.
	A l'armée du Nord, sous le même général, poursuite de *Mina* dans la Navarre et jusque dans le *Roncal*.
	Marche sur *Vitoria*, pour appuyer le Maréchal Jourdan, lors de sa bataille protégeant la rentrée du roi Joseph en France.

En Espagne. . .	Rentrée en France par Saragosse et par Jaca.
Aux Pyrénées .	Sous les ordres du Maréchal Soult, en 1813 : Déblocus de Pampelune et de Saint-Sébastien ;
	Combat d'*Altobisca*, bataille de *Cubéri* ;
En France. . . .	Rentrée en France, cantonnement à la frontière.
	Sous les ordres du maréchal Soult : retraite des Pyrénées, 1814.
	Bataille de *Saint-Boës*, près Orthez, combats divers, et retraite définitive sur Toulouse.
	Bataille de Toulouse, 10 Avril 1814.

Dans ces récits consciencieux je dirai seulement ce que j'ai vu, et bien vu ; ces campagnes sont miennes, n'usant d'aucun autre document pour les relater que ceux portés à mon journal, écrit auxdites époques. Je le répète : je n'ai pas la prétention de faire de l'histoire ; mais ces relations, mêlées de faits divers et d'événements incontestables, se rattachant à la casaque du soldat, intéresseront peut-être ; ils serviront à faire un trou à la grande toile derrière laquelle sont groupées les misères de l'état militaire, bien plus qu'à faire ressortir sa gloire... On verra ce qu'elle coûte, cette gloire,

qui a fait une réputation si bien méritée à la nation française... Misère ! destruction !... Tel est donc son prix !... Ah ! il faut l'avouer ; c'est la justice céleste qui veut que les grands vainqueurs, les conquérants, souffrent eux-mêmes des maux qu'ils font, et qu'ils achètent de leur propre infortune celle dont ils accablent les autres !

MES SOUVENIRS

ANNÉES 1810 — 1811.

La guerre? Fonds perdus que chacun grossit de ses efforts, de ses fatigues, de son sang, et dont les plus heureux touchent seuls le revenu; là où les uns gagnent un bâton de maréchal, les autres gagnent à peine une paire de souliers !...

SOMMAIRE.

Retour de Saint-Domingue en France. — Capitaine au 31e régiment léger. — Départ de Paris pour le Portugal. — Voyage à travers le nord de l'Espagne. — Irun, Ernani, Tolosa, Vitoria, Burgos, Valladolid, Salamanque, Ciudad-Rodrigo. — Arrivée à l'armée. — Observations sur les mœurs, coutumes et modes espagnoles. Voyage des cinq officiers partant de Vitoria. — Le négociant et son cheval. — Campagne de Portugal. — Bataille de Bousaco. — Passage du col de Sardao.—Coimbre.—Villa Franca. Le moulin à vent portugais.—En face des positions de Torres-Védras.—Cantonnements. Les maraudes commandées, leur résultat — L'anglais prisonnier.—Le sergent français chez Wellington.—Mouvement de retraite sur Santarem.—Nos déserteurs à l'intérieur. Canton-

nements aux environs de Santarem. Occupation de la ville, ses fortifications de campagne. Grandes misères pendant l'hiver 1811. —La Mongolfière. — La cachette trouvée par le capitaine du 17e léger. — Départ de Santarem. L'arrivée au bivouac, dans la retraite. — Les bagages, voitures brûlées, ânes tués. — Le corps du général Régnier séparé de l'armée. Sa réunion accidentelle. — Arrière-garde forcée de l'armée. — Journée pénible. — Ses causes. — Mésintelligence des maréchaux Masséna et Ney. Bataille sur la Coa (rivière). — Retour en France avec les cadres de l'armée. Je fais valoir ma position de prisonnier sur parole. Rentrée en France.

La garnison de la place de Santo-Domingo ayant capitulé le 15 juillet 1809, avec l'amiral anglais Cumby, fut conduite à la Jamaïque, d'où les états-majors, officiers de troupe, de justice, d'administration, prisonniers sur parole pendant trois ans, devaient être ramenés en France aux frais de S. M. britannique, et les soldats échangés plus tard. Mais l'autorité civile anglaise, brisant de sa plume ce qu'avait signé l'épée, se hâta de se débarrasser de tous les officiers en les conduisant seulement aux États-Unis d'Amérique. Là, le consul français, résidant à Philadelphie, les accueillit comme de malheureux et pauvres compatriotes réclamant l'appui de la France. Arrivés le 4 octobre, après cinquante-deux jours de station dans cette ville, au milieu d'un hiver rude pour des hommes sortant des colonies et privés de tout, principalement d'habillements pour supporter le froid, le 25 novembre 1809, trois cents passagers s'embarquèrent sur le trois-mâts le *Francisque*, qui, suivant le che-

nal tracé au milieu des glaces, descendit le *Delaware* pour gagner la pleine mer.

Combien alors était changé l'aspect de ce beau fleuve que nous avions remonté pour arriver à Philadelphie ; nous retrouvions bien cette foule de maisons de campagne, dont la simple élégance ornait ses rives, mais leurs pelouses de verdure si fraîche étaient enfoncées sous les neiges : cependant ces habitations offraient toujours une scène de richesse, de jouissance, qui s'accordait avec la noble cité dont elles dépendaient. Une d'elles ne pouvait manquer de fixer notre attention, non-seulement parce qu'elle était d'une grandeur et d'une beauté plus qu'ordinaires, mais parce que le monument qui indiquait le lieu du repos des membres de la famille disparus de ce monde s'élevait avec la sombre splendeur du marbre noir et blanc qui le composait ; il était précisément placé en face de la porte d'entrée.

En Virginie comme en Maryland on remarque que presque chaque maison de campagne a son petit cimetière ombragé par des cyprès et des locusts; mais cette habitation des morts si bien décorée semble alors plutôt un ornement mélancolique des jardins.

Avant de prendre la pleine mer, le soir arrivé, le capitaine du *Francisque* mouilla son navire devant *Newcastle*, village sur la rive droite du Delaware. Le froid était si rigoureux que beaucoup de passagers descendirent à terre, voulant encore y

profiter d'un bien-être qu'ils avaient perdu en montant à bord de ce véritable ponton; fuyant ces cabines en forme de cercueils occupant toute la longueur de l'entre-pont et sur deux rangs de hauteur, séparés par d'étroits couloirs donnant seulement passage à un homme. Cette nuit commença nos douleurs de bord et de traversée : elles peuvent s'apprécier, si l'on considère le nombre d'individus agglomérés dans ce navire : une colonie entière, hommes, femmes et enfants au milieu d'une saison aussi rude. En quittant Philadelphie, de brillants traînaux glissaient déjà dans ses rues couvertes de neige glacée.

Dans l'hôtel que plusieurs de nous occupaient à Philadelphie, nous avions rencontré, y logeant aussi, madame Jérôme Bonaparte, fille d'un riche Américain, M. Paterson. Lors de son mariage elle fit le voyage pour venir en France, mais, bien que prête d'accoucher, elle ne put y débarquer et fut obligée d'aborder en Angleterre. Victime de la politique, elle ne revit plus son mari ! L'empereur Napoléon ne la jugeant pas digne de s'asseoir sur un trône, voulut, à cette époque, faire casser ce mariage à Rome ; Pie VII s'y refusa, et ce fut la première cause de la mésintelligence entre lui et l'empereur. On sait comment le pape fut traité !... Avec madame Jérôme Bonaparte était son fils, charmant enfant de cinq ans, alors remarquable par une chevelure blonde toute bouclée, flottant sur ses petites épaules, vif, pétulant; il venait nous prier de jouer

avec lui. Devenu avocat américain, il vint visiter la France, Paris, en 1838.

Ce fut aux États-Unis, en 1809, que je vis le premier bateau à vapeur, bien éloigné alors de l'élégance et de la perfection de ceux d'aujourd'hui. Déjà les Américains avaient adopté le système de la vapeur, devançant ainsi et l'Angleterre, qui ne le prit qu'en 1812, et la France, qui ne l'employa qu'en 1819; elle, chez laquelle ce système était né et avait été offert à Napoléon, qui l'apprécia, sans doute. Son génie y voyait quelque chose : pour s'en rendre compte il nomma une commission de savants, devant juger cette découverte; elle ne voulut pas en reconnaître l'utilité future, et Fulton, son auteur, fut considéré par elle, comme homme de science, dont le système n'était bon que pour des expériences de cabinet!...

Et cependant si Napoléon s'était emparé de cette découverte, de quelle puissance n'eût-il pas été armé pour les opérations maritimes, principalement à l'époque de son projet de descente en Angleterre? Elle eût été vaincue, perdue même!...

Quelle nation que la nation française! Sa mobilité, son insouciance, son amour-propre, seront toujours ses plus grands ennemis! Qu'une découverte ou une invention paraisse, elle la trouvera peut-être bonne, utile, mais elle se gardera bien de l'adopter, et l'auteur repoussé la portera à l'étranger, qui s'en emparera et en usera; alors viendra la France, devancée.

Il faut l'avouer, malheureusement nous méritons trop souvent ce qui nous arrive!

Trente-six jours de traversée féconde en tortures amenèrent le bâtiment sur les côtes de France, où la misère l'accompagna, et ce ne fut que le 31 décembre qu'il put enfin entrer dans le port de la Rochelle; je dis enfin, car visité par un croiseur anglais, qui le garda pendant dix jours, il dut subir la loi du blocus continental; c'est-à-dire qu'ayant communiqué avec les Anglais en approchant du port, il fut reçu à coups de canon!... un parlementaire expédié expliqua ce qu'était le bâtiment et sa position, devenue très-pénible par une disette à bord, suite naturelle de l'entreprise à laquelle nous avions été livrés. On accorda l'entrée : la joie fut générale; elle peut se concevoir, car être en vue du sol de la patrie et ne pouvoir le fouler, était une trop cruelle déception! mais sur ce sol aimé, désiré, notre parole n'allait-elle pas nous réduire à l'inaction, et de nous, hommes de guerre, faire des hommes de paix? C'était, à l'époque, une seconde captivité. Ainsi après avoir habité le Nouveau-Monde, passé les plus belles années de ma jeunesse loin de mon pays et souffert à peu près tout ce qu'un homme peut souffrir, la faim même, je revins à Paris, en 1810, attendre une position.

Tous nous fûmes dirigés sur Paris, et mis à la disposition des ministères auxquels nous ressortissions. Alors, adjoint du génie militaire (1re classe), rang de capitaine, je me présentai au ministère de la

guerre, duquel, malgré trois mois de sollicitations, je ne pus obtenir ma rentrée dans le corps; j'eus beau faire valoir mes titres, cinq ans d'exercice dans la direction de Santo-Domingo, tout fut inutile. « Le » grade, me dit le commandant Decaux, chef du » personnel, avait été supprimé; j'étais inadmis- » sible au corps du génie militaire, ne sortant pas » surtout de l'école d'application, » ajoutant pour amoindrir mon désappointement : « On va faire une » campagne en Portugal; le maréchal Masséna » commandera l'armée, vous y serez, capitaine; » jeune, vous vous distinguerez et vous reviendrez » avec la décoration de la Légion-d'Honneur. Je » vais envoyer votre dossier au bureau de l'infan- » terie. » Quelques semaines après, je reçus effectivement une commission de capitaine au 31e régiment d'infanterie légère, avec ordre de le rejoindre en Portugal. Tous nos officiers appartenant à l'infanterie reçurent cette même destination : on faisait, comme on voit, bon marché de notre parole de prisonnier; nous, qui ne devions pas combattre contre les Anglais ni même contre leurs alliés pendant trois ans, on nous envoyait devant une de leurs armées : en faire l'observation pouvait nuire; d'ailleurs toutes les nations alors n'étaient-elles pas les alliées de cette Angleterre, notre première ennemie?...

Où donc aller? J'obéis, et, glorieux et fier de posséder à vingt-sept ans mon épaulette de capitaine, je dus m'étourdir sur la solidarité de mon

engagement envers l'ennemi, quitte à faire valoir mon droit en cas de besoin.

Trois mois s'étaient écoulés, et pendant ce temps j'avais pu jouir des plaisirs de Paris, plaisirs inconnus au pauvre écolier qui, sorti du prytanée français en 1800, avait endossé la casaque du novice timonier, et s'était vu lancé sur la terre du Nouveau-Monde, où, certes, il n'avait pas rencontré les jouissances qui trouvent leur source dans la capitale de la France. Revenu, je puis l'avouer, à demi-sauvage de cette Amérique qui m'avait vu devenir homme; qui, la première, avait fait éclore mes impressions, tout était nouveau pour moi, tout était plaisir, et je n'avais pas assez de mes deux yeux pour tout voir, tout contempler; j'étais tout illusion, et mon bonheur comble!... Que l'on me pardonne d'en parler, hélas! dans ma vie, ces premiers moments ont été les seuls vraiment heureux.

Ce bonheur dans ma famille, dans Paris, auquel je ne voyais rien à ajouter, trouva cependant un complément inattendu; ce fut le spectacle du mariage de l'empereur Napoléon avec Marie-Louise d'Autriche, que suivit une fête donnée à leurs majestés par la garde impériale, dans le local de l'École-Militaire. Je vis tout, mais en faire le récit est au-dessus de mes forces; j'emprunterai donc à la plume élégante de Delphine Gay quelques paragraphes pour les lier aux miens; des guillemets les feront reconnaître, bien que sans eux ils

se trahiront, car il est impossible de mieux décrire, de mieux peindre. A trente-neuf ans de distance, le lecteur ne sera pas fâché de retrouver ici des détails qui sont aujourd'hui enfouis dans la poussière des bibliothèques, où il n'irait pas les chercher. Puisse donc sa curiosité être satisfaite pour le premier récit, car le second dans ses descriptions, *sui generis*, reflétera l'encre épaisse du soldat.

La grande galerie du Musée et le salon carré des expositions annuelles des tableaux étaient le local désigné pour la cérémonie du mariage de Napoléon avec Marie-Louise d'Autriche. La chapelle impériale fut établie dans le salon carré, et pour y parvenir il fallait parcourir, du pavillon de Flore, toute l'immense longueur de la grande galerie, garnie de quatre rangs de gradins pour placer les dames, derrière lesquelles les hommes étaient debout.

Ce quadruple rang de femmes richement parées, encadrées dans ce cycle d'hommes accourus de tous les points de l'empire et de l'Europe pour jouir du spectacle attendu, était d'un aspect admirable; chaque jalon de ce pourtour viril était orné de l'habit à la française, portant épée d'acier, mais sans poudre, ce qui donnait un air quelque peu carnavalesque à certaines parties de la galerie, heureusement relevées par la brillante sévérité des uniformes militaires. Autour du salon carré régnait une tribune, tendue en velours bleu de ciel, semé

d'abeilles d'or; des colonnes, soutenant un dais surmonté de panaches blancs, formaient le maître-autel, chargé de tous les ornements que la munificence et le génie des artistes avaient pu réunir dans ce lieu destiné à une si pompeuse cérémonie. La cour seule devait entrer dans cette nouvelle chapelle, que précédait la dernière travée de la galerie réservée pour toutes les dames, dont les toilettes ruisselantes de diamants inondaient l'imagination. Grâce à mon uniforme, je pus jouir à l'aise de ce coup d'œil, que chacun s'efforçait d'apercevoir à la grille de séparation; quant à la vue de la chapelle, je dus me contenter de ce qu'en laissait voir la draperie de la porte : je n'étais pas de la cour impériale.

Messieurs les officiers supérieurs et autres de la garde impériale, commissaires du jour, avaient, avec infiniment de goût et d'adresse, placé les dames selon le plus ou moins de toilette, en sorte que, par travées, elles furent progressives jusqu'à celle qui terminait la galerie, où le luxe, on peut le dire, était éblouissant. Depuis sept heures du matin que les portes avaient été ouvertes, on était dans l'attente de l'Empereur. Messieurs les commissaires avaient fort à faire pour maintenir chacun à sa place, et, malgré leurs pouvoirs, le désir, l'impatience, l'engourdissement, firent enfreindre les consignes; on franchit la balustrade d'enceinte devant les gradins, et l'on circula pour aller satisfaire une curiosité impérieuse. Heureu-

sement que pour beaucoup, chez lesquels le besoin de déjeuner se faisait sentir, les garçons de salle avaient organisé en cachette de petites buvettes dans l'entre-deux des croisées, et qu'alors on put, par des biscuits et du madère, venir au secours des estomacs. Onze heures sonnant, hérauts de la fête, les canons des Invalides, de leur voix de bronze, l'annoncèrent à Paris et au monde. La foule se mit à crier, les pavés résonnèrent sous les pieds des chevaux, la musique publia l'arrivée de l'Empereur au château des Tuileries, et chacun dans la galerie courut à sa place.

Depuis son départ de Saint-Cloud, Marie-Louise, qui partout avait admiré une population immense, ivre de joie, la couvrant de ses vivat, de ses applaudissements, pensait sans doute que, rendue au château, elle n'avait plus qu'à recevoir la bénédiction nuptiale dans sa chapelle; mais là une nouvelle toilette, celle de *mariée*, lui fut offerte; après quoi l'Empereur, en costume impérial, se mit en marche avec son épouse, suivi de toute sa cour. Au pavillon de Flore s'ouvrirent devant eux les deux battants de la porte de communication avec la galerie, et leurs regards furent éblouis du tableau magique qu'offrait cette longue perspective du Musée. L'Empereur s'arrêta et fit un pas en arrière pour mieux contempler ce nouveau spectacle.

« Quelle pompe, quel spectacle éblouissant, » même pour ceux qui avaient vu les fêtes natio- » nales de la République, de l'Empire! quel en-

» semble merveilleux de splendeur, d'élégance !...
» La vue de toute la bourgeoisie parée expliquait
» la prépondérance des modes parisiennes sur
» toutes celles des autres pays. Là, depuis la femme
» du modeste marchand jusqu'à celle du financier
» millionnaire, chacune se faisait remarquer par
» la fraîcheur de sa robe et la manière gracieuse
» dont elle était portée. Les dames de la cour, pour
» la plupart si éclatantes, avaient peine à rivaliser
» avec les coryphées de cette foule élégante. Il fal-
» lait être bien jolie, et parée avec plus que du
» goût, pour traverser sans crainte cette double
» haie de censeurs qui, presque tous, se vengeaient
» alors de l'ennui d'une longue attente sur les
» personnes à qui des billets de faveur, ou des
» places réservées, avaient donné le privilége d'ar-
» river plus tard ; et j'ai vu plus d'une beauté tra-
» verser la galerie, chez lesquelles l'amour-propre
» dut souffrir de cette épreuve critique. »

L'Empereur, donnant la main à Sa Majesté l'Impératrice, entra dans la galerie, suivi des maréchaux de France, généraux, chambellans, ambassadeurs de cours, ministres, etc., etc. Des pages précédaient, et des reines, sœurs de Napoléon, portaient la queue du manteau impérial de l'impératrice. Leur satisfaction ne parut complète à personne. Surchargée de diamants, l'impératrice paraissait plier sous le poids de sa riche couronne et de sa superbe parure ; elle était si colorée, à côté du visage pâle et majestueux de Napoléon, qu'elle

en était écarlate... Jeune femme sentant tous les regards de l'élite de la France rayonnant vers elle, nul doute qu'elle n'éprouvât une émotion accablante : épouse du grand Napoléon! impératrice de France! femme qui s'avançait dans un océan de critique et d'admiration.

Marchant très-lentement, Napoléon semblait présenter à la France son épouse; heureux, sinon de sa beauté, du moins de sa jeunesse; fier de son alliance avec un sang royal, son air gai, expansif, s'exprimait par le sourire le plus aimable, le plus sublimement captieux, saluant avec grâce, tantôt à droite, tantôt à gauche; son regard, ce regard napoléonien, disait : admirez ma femme, voilà où je suis arrivé!

Ce beau et splendide cortége défilé, on resta longtemps sous l'impression de sa magnificence; mais ce calme de l'admiration ne put durer: tout le monde circula, malgré les commissaires, enlevés, poussés par la foule, et la galerie s'encombra comme aux jours d'ouverture du Musée.

« Quelle différence de cette pompe théâtrale » avec celle dont les Parisiens avaient été témoins, » à Notre-Dame, le jour où l'Empereur et Joséphine reçurent la couronne des mains du Saint-» Père!... du moins pour lui, Napoléon, car ce fut » lui qui la plaça sur la tête de Joséphine!... Et » cependant, alors, la foule était moins grande, le » luxe moins éclatant; ce n'était pas une réunion » complète des puissances de l'Europe, on n'y

» voyait point couronner la fille des Césars; mais
» sous ces arceaux gothiques, au pied de cet autel
» consacré par tant d'actes religieux de notre
» vieille histoire, la présence de Dieu se faisait en-
» core mieux sentir; et lorsque le Saint-Père se
» leva, lorsque ses mains, accoutumées à bénir le
» monde du haut de la chaire de saint Pierre,
» s'étendirent sur la tête du héros, on crut que le
» ciel même bénissait la gloire de la France!... »

Mais ici, à cette cérémonie du mariage, la présence de l'homme semblait faire oublier celle de l'Etre suprême; on ne pensait qu'à Napoléon; tous les souvenirs se rattachaient à lui, se groupaient instantanément : le visage maigre du petit-caporal, son teint hâlé par le soleil de l'Italie, son front assombri par les veilles, apparaissaient sous le diadème, et la redingote grise perçait à travers le superbe manteau impérial.

« Ces pompes et ces vanités mondaines empê-
» chaient de se livrer à aucun sentiment religieux.
» Et de quel respect pouvait-on être pénétré à
» l'aspect de cette chapelle érigée par le décorateur
» de l'Opéra, pour recevoir du vainqueur de l'Eu-
» rope le même serment qu'il venait de violer en
» répudiant Joséphine?... Comment aurait-on
» éprouvé cette émotion pudique qu'inspire le
» trouble d'une jeune fiancée, en prononçant ce
» *oui* dont elle ignore et craint les conséquences?
» On savait que la mariée, sans être moins pure,
» était déjà la *femme* de l'Empereur.

» Elle n'était point embellie par ce charme de
» virginité, cette sainteté d'innocence, qui impo-
» sent à tous un respect religieux. Enfin, c'était
» l'alliance de la gloire passée avec la gloire pré-
» sente. La paix en devait naître. Tout le pouvoir,
» les grandeurs, la renommée, toutes les puis-
» sances de la terre, avaient été conviées à ces
» noces impériales; mais ne croirait-on pas que
» *Dieu seul*, oublié dans cette auguste fête, dans ce
» grand mariage, n'ait pas voulu le bénir ?...

» Quel sujet d'admiration pour tous, et de mé-
» ditations pour ceux que le caprice de la fortune
» fait rêver ! la fille des Césars, la nièce de Marie-
» Antoinette, reine immolée en haine de son nom
» d'Autrichienne, *Marie-Louise*, la fille d'un sou-
» verain deux fois détrôné par Bonaparte, devenir
» la femme de ce même Napoléon qui répandit si
» longtemps la terreur dans sa famille, devenir
» impératrice de ces mêmes Français ennemis de
» la toute-puissance !

» Que de réflexions faisait naître ce mélange
» bizarre des célébrités de la Révolution et des
» noms illustres de notre ancienne monarchie,
» quand on voyait les *Noailles*, les *Gontaud*, les
» *Beauveau*, les *Montesquiou*, les *Clermont*, etc., etc.,
» marcher sur la même ligne et portant les mêmes
» couleurs qu'un tambour, devenu par sa valeur
» maréchal de France!... Quelle idée ces deux
» partis ennemis, inclinés sous la bannière du
» vainqueur, donnaient de son pouvoir! Ce n'é-

» tait pas là, seulement, le triomphe des armes,
» c'était la haute science du grand homme d'État,
» et cette politique adroite qui savait ramener la
» vieille noblesse à de nouvelles institutions, en
» pliant la rudesse militaire à d'anciens usages de
» cour, et en apaisant les clameurs républicaines
» par des honneurs, par des places. »

Un profond observateur pouvait seul faire de semblables réflexions pendant cette grande cérémonie; mais, emportée par ses ondulations, cette foule n'en avait pas le loisir, livrée tout entière à la joie et au bonheur de ce qu'elle venait de voir. Tout à coup le murmure étourdissant des causeries particulières fut étouffé sous le silence le plus absolu ; un mot venait de sillonner l'air ; aux portes de la chapelle, un chambellan cria : *l'Empereur!...* Et, comme par une commotion électrique, chacun sauta la balustrade, prenant place où il put.

Le milieu dégagé, le cortége repassa aussi lentement que la première fois ; et des applaudissements, des vivat nombreux, prouvèrent aux majestés impériales tout le bonheur que l'on ressentait. Jamais, je crois, Napoléon ne fut plus gracieux ; ses saluts à la foule témoignaient sa reconnaissance. Glorieux possesseur de la fille des Césars, il la présentait à l'adoration des Français. *(Voir aux notes une chanson de Désaugier.)*

FÊTE DE LA GARDE IMPÉRIALE.

Quelque temps après cette solennelle cérémonie, la garde impériale, représentante née de toute l'armée française, offrit à Sa Majesté l'Impératrice une fête unique en l'honneur de son mariage. L'école militaire, qui servait de caserne à la garde, ne possédait pas de salles assez vastes pour contenir le grand nombre d'invités ; aussi la garde réserva-t-elle celles qui avaient été préparées pour la réception des deux majestés, et dans des cours intérieures latérales aux casernes elle fit construire les salles de bal et de banquet, séparées par la cour d'honneur, faisant face au bâtiment, au milieu de laquelle des marquises élégantes étaient transformées en cafés illuminés de mille feux de couleur, dépôt de tous les rafraîchissements imaginables, qui partaient de là pour la salle de bal.

La salle de bal, dont le luxe d'ornements dépassait toute imagination, formait un parallélogramme sur les trois côtés duquel régnaient des gradins de vingt rangs de banquettes, avec couloirs, seulement destinés pour placer les dames ; quant aux hommes, ils devaient circuler dans une galerie, sorte de tribune, soutenue par des milliers de colonnes couronnant chaque face de la salle : chacune d'elles portait un lustre garni de bougies, augmentant l'éclairage du spectacle ravissant de

cette féerie, dont les *Mille et une Nuits* peuvent seules donner une idée.

La salle du banquet, également ornée, brillait encore des services placés sur des tables de douze couverts garnissant l'espace, et en arrière desquelles régnaient, dans tout le pourtour, des buffets à grande hauteur, portant tout ce que la gastronomie pouvait désirer. Comme dans la salle de bal, l'un des petits côtés du parallélogramme était réservé pour le grand couvert de Leurs Majestés.

Le désir bien naturel d'assister à une semblable fête, l'assurance d'y trouver un grand plaisir, firent que la salle de bal fut comble avant l'arrivée de l'Impératrice. C'était un coup d'œil ravissant, dont la vue seule peut faire croire à la réalité. Plus de six mille dames, mieux parées les unes que les autres, brillantes de diamants, couvertes de fleurs, ruisselantes de coquetteries, agglomérées dans cet espace régulier, figuraient, on peut le dire, un immense parterre émaillé de toutes les couleurs : prairie enchanteresse, où chaque fleur était une femme brillante et embaumée, où la rosée se formait de diamants, de perles ; prismes éblouissants, où venaient se décomposer et rebondir en couleurs féeriques les rayons de ces innombrables lustres, dont l'éclatante émanation n'eût point pâli devant le soleil.

L'Empereur et l'Impératrice arrivés, occupèrent un moment le trône, jouissant de l'ensemble de ce beau spectacle, recevant les acclamations les

plus nombreuses et les plus vives ; jamais, non jamais je n'en entendis de pareilles. Avant que les quadrilles désignés pour commencer le bal fussent descendus dans l'espace réservé à la danse, l'Empereur, suivi de ses grands officiers, vint en faire le tour avec une affabilité charmante ; il adressait la parole aux dames, leur témoignant tout le plaisir qu'il avait à les voir embellir cette délicieuse fête... Sa bonté, dont tant de personnes ont douté, me fut prouvée ce soir-là par sa condescendance à l'appel d'une dame : comme le fait se rattache à l'une de mes parentes, je me plais à le rapporter.

Placée sur le devant de la première banquette, la sœur de ma mère, au moment où l'empereur allait passer, entendit une dame sanglotant, s'écrier derrière elle : *Ah ! mon Dieu, je ne pourrai jamais lui parler !*... Sa Majesté, en effet, était déjà à trois ou quatre dames au delà, lorsque ma parente, dans son ineffable charité, dans son amour du prochain, ne suivant que l'impulsion de son cœur, prononça vivement le mot, *sire !... sire !...* A cet appel tout bourgeois, l'Empereur s'arrêta, revint sur ses pas, et s'adressant à la suppliante, lui demanda ce qu'elle voulait. Courageuse pour une autre, ma pauvre tante, honteuse, s'écarte, et sans répondre, lui présente la dame en larmes, qui se jetant aux genoux de l'Empereur lui remit un placet... Napoléon la relève, puis s'adressant à ma parente, lui dit : *merci*, madame, *merci ! c'est fort bien*, et d'un gracieux sourire il lui répéta deux fois *adieu !*

Il avait pris le placet, et beaucoup regardé la pauvre dame suppliante ; son regard scrutateur cherchait un souvenir : peut-être connaissait-il cette dame. Il la salua, et le placet passa de ses mains à celles d'un aide-de-camp. Mille traits semblables brillent dans la vie de Napoléon : arrière les calomniateurs et les méchants !...

Cette dame, suppliante, réclamait à genoux la liberté d'un époux, prisonnier d'État depuis deux années ; surmontant ses peines, elle était venue *au bal*, pour approcher de l'Empereur ; muette à son aspect, elle l'avait laissé passer !... Aussi, que de remerciements à ma bonne tante !... Elle l'embrassa; *sans vous*, lui dit-elle, *tout espoir était perdu ! Ah ! que vous avez bien fait... Je ne pouvais parler, ni même allonger le bras ; c'est vous qui m'avez jetée aux pieds de l'Empereur !...*

Qui fut glorieuse ?... Madame ma tante, qui souvent répète encore, comme alors : *L'Empereur m'a parlé....*

La tournée de l'Empereur achevée, l'Impératrice ouvrit le bal. Le quadrille de la Cour terminé, les danses furent générales et se prolongèrent jusqu'à huit heures du matin.

Il est rare qu'une fête se passe sans accident, et celle de la Garde fut bien prête d'en avoir un terrible.

Quelques désordres eurent lieu au moment du parcours de l'Empereur ; chacun voulait le voir le plus près possible, et les dames de la première ban-

quette se levant, celles de la seconde montèrent sur la leur, et successivement jusqu'à la galerie, dans laquelle étaient les hommes, qui, ne voyant plus, montèrent sur la balustrade.... Un monsieur, grimpé ainsi, se tenait à l'une des colonnes, et l'embrassait tellement que les ornements, gaze et fleurs, s'approchaient des bougiesd'un lustre !... Un instant de plus le feu prenait, et la salle eût été en flammes !..

Fort heureusement, l'un des commissaires du bal, le commandant *Harlet*, lieutenant-général en retraite aujourd'hui, s'aperçut du danger et lâcha un *s. n. de Dieu, voulez-vous descendre !...* d'une voix à commander une division; à cette interpellation plus que militaire, l'Empereur s'arrêta et vit. Le monsieur obéit au commandement; l'étoffe, la gaze, les fleurs reprirent leur aplomb; l'événement fut paré.

J'ai dit accident, c'est danger qu'il fallait écrire; voici celui que l'on évita :

La cour dans laquelle était construite cette salle de bal toute en voliges et charpentes, matières d'autant plus inflammables, que les décors, peintures, etc., etc., etc., eussent pris feu immédiatement; cette cour, dis-je, n'avait et n'a encore aujourd'hui que trois entrées, dont une seule à porte cochère donnant sur le Champ-de-Mars. Or, on serait sorti de la salle de bal, de la salle de bois, mais non de la cour... Ses ouvertures, dans de semblables événements, eussent été, comme toujours,

encombrées, infranchissables. Dix mille personnes auraient péri dans cette fête, sans le *s. n. de Dieu* d'un vieux soldat.

On n'y pensa pas, et moi-même, jeune alors, livré aux plaisirs de ce bal, je fis comme les autres. Ce ne fut que le mois suivant, lors du bal donné par M. Schwartzemberg, ambassadeur d'Autriche, à l'Impératrice, où l'incendie cruel fit tant de victimes, que je frémis du danger que nous avions couru.

Malgré tous les soins apportés dans les services que réclamait une semblable fête, les valets avaient si peu d'attention dans la distribution des glaces et rafraîchissements, punch, etc., etc., qu'un officier de la garde m'assura qu'il avait été perdu pour plus de quatre mille francs d'argenterie; perdu, c'est-à-dire volé.

L'Empereur accorda un mois de solde en gratification à sa Garde au sujet de cette fête, indépendamment du mois Napoléon, qui était donné pour sa fête personnelle.

Telles furent, à deux époques rapprochées, les féeries dont je fus témoin et acteur; il m'en restait une troisième à contempler, celle de la guerre! Cette dernière pouvait être qualifiée de féerie, mais *féerie diabolique*. Tout s'y faisait rapidement, non à coups de baguette, mais à coup d'hommes!

Je partis, quittai Paris et ses plaisirs, une famille chérie et de bons amis, pour aller chercher de la gloire! Qu'ai-je trouvé? On le verra.

J'eus pour compagnon de route Lacroix, ami revenu de Santo-Domingo avec moi, lequel avait déjà reçu un emploi au ministère de la marine, mais qui désirait retourner à Bayonne, résidence de sa mère et des siens, qu'il n'avait pas revus depuis l'âge de treize ans.

Notre voyage fut long de Paris à Bordeaux, douze jours ; nous allions pourtant en diligence ; mais, en 1810, les machines roulantes que l'on décorait de ce substantif trompeur parvenaient tout juste à la vitesse des roulages accélérés de 1879. Ne fallait-il pas d'ailleurs faire ses trois repas ? Arrivés à Bordeaux, nous louâmes un voiturin pour Bayonne, croyant que, maîtres de notre voiture, nous irions, sinon aussi vite, du moins à notre aise ; mais cela nous procura seulement le plaisir de faire plus de la moitié de la route à pied dans les Landes, où la voie tracée n'avait alors d'autre fond que des arbres posés en travers, cahots incessants qui rendaient la voiture insoutenable... Que de fois nous enviâmes les longues échasses des habitants de ces lieux, qui disparaissaient si légèrement et si promptement à nos yeux ! Heureusement deux jolies dames, compagnes de voyage, charmèrent ce trajet.

Arrivés à Bayonne, un convoi partait pour l'armée d'Espagne. Je quittai la France, et je mis le pied dans la Péninsule ; passant la rivière Bidassoa, je dis adieu à ma patrie.

Je suis peut-être trop minutieux dans ces détails

insignifiants en apparence, mais celui qui écrit ne doit pas, je crois, cacher les impressions que les événements ont fait naître en lui.

Quelque peu observateur que l'on soit, il est difficile de parcourir un nouveau pays sans y remarquer la différence des mœurs, usages et coutumes ; aussi mon imagination ardente se laissait-elle aller à la contemplation ; le sol, la culture, les moyens de transports, enfin la population, tout avait l'attrait de la nouvauté.

Après avoir traversé la Bidassoa et son pont rouge, pont que tant de Français ne devaient jamais revoir, le gros bourg d'Irun fut le premier lieu où le convoi s'arrêta : nous y bûmes ce vin goudronné de l'Espagne, si repoussant à boire la première fois, mais auquel on s'accoutume cependant. Le lendemain l'on suivit la grand'route, passant par *Oyar-son*, *Ernani*, *Tolosa*, *Mondragon* et *Salinas*, long défilé qui de la frontière conduit à travers montagnes jusqu'à *Vitoria*, ville de destination du convoi.

Ce fut avec une curiosité vraie que j'admirai le soin apporté par le Biscayen dans la culture de sa terre, sur laquelle, indépendamment des vallées, on peut dire que pas un coin n'est perdu ; tout est cultivé, même jusqu'aux sommets des montagnes. La charrue n'y est point praticable, et le sol riche d'une forte terre végétale est remué par des mains laborieuses et infatigables. L'humus est si compacte dans certaines parties, qu'il faut, pour ainsi dire,

le retourner à force de bras, comme une pâte dans un pétrin. Dans les champs, sur les flancs des montagnes, on voyait des rangées de douze à quinze travailleurs, hommes et femmes, femmes surprenantes par leurs formes masculines, qui, tous, armés de fourches à manche court, à larges et longues dents (20 pouces), levaient ensemble les bras et implantaient leur outil en terre, puis les pieds dessus, pour l'enfoncer, se ployant en deux, et saisissant alors le manche, faisaient effort et retournaient une masse de terre aussi longue que leur file.

L'ensemble de cette espèce de labour fait que la besogne va très-vite; mais c'est l'enfance de l'agriculture : lorsqu'on observait à ces paysans que d'autres moyens seraient plus avantageux, que dans leurs vallées, la charrue pouvait fonctionner, ils hochaient la tête et répondaient : nos pères ont fait ainsi, nous ferons toujours comme eux; rien ne vaut la fourche au bout de nos bras!...

Cette terre séchée aux rayons du soleil, car il serait impossible de l'ensemencer sans leur influence dissécante, est plus tard concassée par des maillets à longue portée, unie par des herses et ratissée, et se trouve enfin propre à recevoir le grain.

L'aspect primitif d'un champ ainsi retourné est celui que laisse le tremblement de terre.

Lorsque ces travailleurs sont sur une montagne, vus à une distance qui ne laisse pas apercevoir leurs outils, on dirait, en voyant se lever les gran-

des lames de terre sous l'ensemble de leurs efforts, que des gnômes ouvrent de leurs bras puissants l'entrée de leur immense retraite, pour retourner dans les flancs de la terre.

Chaque ville désignée précédemment était un lieu d'étape où l'on avait tout le temps pour ses observations ; nous y arrivions avec une file de petites charrettes que traînaient des bœufs au pas monotone et lent ; les roues de ces voitures sont pleines et fixées à l'essieu : leur rotation a donc lieu avec lui, dans un encastrement du brancard, et il produit un bruit étourdissant, insupportable, agaçant, surtout lorsqu'on n'a pas le soin de le graisser. Que l'on juge du véritable supplice à supporter pendant de longues et lentes journées !

Leur usage est nécessaire dans la Biscaye ; elles parcourent les montagnes et font des charrois, là où jamais autre forme de voiture n'arriverait. Le cri strident des roues s'entend de très loin ; répété par les échos des montagnes, il vous arrive comme le sifflement rauque et sinistre d'un oiseau de proie ! Ce n'était pas sans raison que leurs conducteurs, malgré nos vives injonctions, se refusaient souvent à l'emploi de la graisse ; ce que nous prenions pour une lésinerie était un calcul véritable. Ce grincement prévenait les guérillas cachés dans les montagnes, les appelait sur leurs flancs dominant la route, où l'on se voyait attaqué par des bandes qui surgissaient tout à coup et comme par enchantement.

A cet égard, je trouvai à Mondragon, dans le livre d'ordre de la place, celui qui avait été donné pour la police de ces voitures : « *On donnera la con-* » *signe à la sentinelle d'arrêter toutes les voitures à* » *bœufs qui crieraient faute d'être graissées, et ils ne les* » *laisseront partir que lorsqu'ils en auront mis.* » (sic). Le style de cet ordre sent son terroir ; il prouve que nos vieux troupiers se servaient mieux de l'épée que de la plume.

L'originalité de cet ordre m'en fit copier un autre au même registre, aussi curieux par sa texture :

» Aujourd'hui, jour de la messe de minuit, il est » à présumer que le soldat se livrera à une boisson » démesurée, ce qui donnera lieu à des querelles » entre eux ; dans le cas où cela arriverait, MM. les » officiers de garde sont autorisés à les étouffer. »

Signé Debru.

Sortant de Mondragon, on traverse Salinas, qui prend son nom de riches salines situées en ce lieu, et l'on débouche dans un grand bassin au milieu duquel, toute circonscrite de montagnes, se trouve la ville de Vitoria, sise sur un mamelon à peu près ovale ; des rues suivent ses flancs et d'autres descendent de son sommet, par des escaliers à larges marches, pour en diminuer la raideur : l'entrée voûtée de ces rues était jadis les portes de la ville ; on y voyait encore les gonds et ferrures employés

dans les temps reculés ; elles servaient, comme jadis, d'habitation, et l'une d'elles a toujours conservé une horloge avec son cadran extérieur. La ville moderne, bâtie en plaine, présente d'assez beaux édifices : tels sont la *salle de spectacle*, *los Arquillos*, dominant une rue, galeries couvertes et en terrasse; la *Plaza Real*, ayant des arceaux aussi écrasés que ceux de notre Place-Royale, à Paris ; c'est un carré parfait de maisons à deux étages, ayant balcon dans tout son pourtour ; des boutiques presque élégantes sont au rez-de-chaussée. Cette place est celle consacrée aux fêtes, et principalement aux combats de taureaux, seul spectacle capable d'animer la nation. Tant de fois décrit, je me dispenserai de le faire, d'autant mieux qu'à l'époque où je passais, on n'était pas porté vers les fêtes : tout était sérieux pour les Espagnols comme pour nous.

Sortant de cette place, on trouve une fontaine avec statue sur un piédestal entouré d'un bassin pour recevoir l'eau qui en jaillit ; on y descend par quatre marches, singulière construction portant bien le cachet du temps. Placée au croisé de larges rues, de celle principale menant à la route de Madrid, elle forme le point central avec la rue qui conduit au Prao. Toute cette partie de la ville, bâtie en belles maisons à trois étages, renferme trois ou quatre couvents et autant d'églises.

Eloignée de la ville, la promenade du Prao, plantée de beaux arbres, fut, malgré l'agrément de son site, et par suite de la révolution

de 1822, remplacée par une nouvelle appelée *Florida*, parterre garni de fleurs, et se reliant aujourd'hui avec la première par un sentier de jardin anglais. C'est sur cette promenade que, deux fois par jour, on est certain de trouver, comme aux Tuileries, une nombreuse et brillante réunion. Il n'existe pas, que je sache, de nation plus flânante que celle espagnole, mariée avec la paresse ; forcer homme comme femme à rester dans la maison serait chose impossible ; c'est un usage, une habitude, un besoin de mouvement ; on sort pour sortir ; là, l'on rencontre les dames, les bourgeoises, presque toutes habillées d'étoffes noires, en soie ou laine, mais la tête recouverte de l'inséparable *mantilla*, de laquelle sortent des yeux brillants de malice et de volupté ; joignez à cela une tournure délicieuse pour l'Espagne, mais que chez nous on trouverait à demi-décente, un pied parfait, toujours chaussé élégamment ; et ceci est général chez la femme espagnole. En aucun pays on ne trouve de femmes, dans toutes les classes, plus soigneuses de leurs chaussures ; ajoutez à ces moyens de séduction un sourire agaçant, un gracieux balancement de tête et de corps, et vous comprendrez pourquoi il n'y a pas une femme laide en Espagne. Il est bien entendu que je parle de celles qu'on peut appeler *femmes* : car là, comme partout, il existe des bipèdes femelles qui font oublier leur sexe.... Du reste, pour mon dire, j'en appelle à tous les Français qui ont parcouru la Péninsule ; plus on

y avance, plus les charmes du sexe paraissent augmenter ; et si dans le Nord on trouve déjà d'admirables filles d'Eve, que n'est-ce point arrivant dans le Midi, dans cette Andalousie, où corps et âme semblent voués au plaisir, où, il n'est pas trop de le dire, l'on boit la volupté dans l'atmosphère !

Ce portrait des femmes espagnoles, ce portrait *de visu* a bien son revers de médaille : en effet, chez ces dames que trouve-t-on? Peu ou point d'instruction : on n'a jamais cité un *bas-bleu* en Espagne, encore moins de talents transcendants, mais beaucoup d'esprit naturel. Enfants de la nature, l'insouciance est pour elles un besoin, l'amour est la seule grande occupation de leur vie ; elles ne semblent exister que pour le plaisir, et faire mourir de désirs tous ceux qui les approchent. Leurs journées s'écoulent en toilette, en promenade et en devoirs religieux ; chez elles, point de cette science intérieure qui constitue la femme essentielle parmi nous, et que nous trouvons en nos mères, femmes et filles. La maison est livrée, chez les grands, à un intendant, chez les autres à des domestiques; elle va comme elle peut et tant qu'elle peut : on n'a pas le temps de s'en occuper. Dans les fortunes médiocres, une fille cadette, si elle existe, est la Cendrillon de la famille ; ainsi, de la toilette à l'église, de l'église à la promenade, quelques visites, des soirées causantes qui se terminent par les danses *passe-pied*, *cachucha*, *fandango*, tels qu'on les exécute sur le théâtre : telle est la vie de la femme espagnole! Quant aux hom-

mes, au repos ou en promenade, enveloppés dans leurs manteaux, la *cigaretta* en confection ou à la bouche, ils sont le *farniente* incarné ! J'étais toujours à me demander : mais qui donc travaille en ce pays? Le paysan, l'artisan, l'ouvrier, et encore ils n'en prennent qu'à leur aise. Si l'on entre dans une boutique, il faut choisir l'heure du patron, sans cela on a pour réponse : *je n'ai pas le temps*, ou bien : *l'amo hecha la siesta, le maître fait la sieste!* Il faut quitter la place, toute insistance devient vaine, l'appât d'un gain ne l'emporte jamais sur la paresse. Qu'importe à l'Espagnol, chaque jour amène son lendemain, et certes il n'est pas de ceux qui disent : Il ne faut pas remettre au lendemain ce que l'on peut faire la veille; lui, peut et veut toujours attendre : *tenemos el tiempo* (*nous avons le temps*), dit-il.

Un pas rétrograde, puisque je ne puis encore partir de Vitoria ; sur la ligne parcourue, *Ernani*, bourg traversé par la grand'route, n'offre à la vue qu'une masse de maisons noires et sales, ainsi que toutes celles des villages de la Biscaye; elles semblent dénoter la misère; il y a cependant des fortunes, et même d'assez considérables. Ce sont les dimanches et fêtes qu'elles s'accusent : cet aspect de misère général est d'autant plus frappant, qu'il forme contraste avec celui du terroir, pays coupé, pittoresque, enchanteur, dont toutes les parties sont cultivées avec la même splendeur qu'en Belgique. L'imagination a peine à se rendre compte

de la différence qui existe entre les habitants, leurs demeures, leurs champs et leurs bestiaux ; la propreté de ces derniers, les soins qu'ils leur prodiguent, est un véritable contraste avec celle de la population. Les dimanches font exception, et tel homme ou telle femme, auxquels vous auriez fait l'aumône dans la semaine, sont ce jour-là parés, coquettement vêtus et présentent l'aspect d'une tout autre population.

La Biscayenne, couverte des épaules seulement par l'obligée mantilla, découvre une tête garnie de beaux cheveux qui, réunis en deux tresses pendantes sur sa taille, tombent, chez beaucoup, plus bas que les jarrets : c'est une coquetterie pour elle que de les orner de rubans, dont les bouts flottent à raser le sol. Les cheveux, ainsi réunis sans une seule boucle sur le front ou les tempes, n'offrent alors au regard qu'un *facies* dépouillé de son ornement naturel ; la perfection des traits peut seule, dans ce cas, faire trouver la femme jolie ; peu le sont, en effet, mais de beaux yeux surmontés de sourcils bien arqués, une belle taille, que l'on sait faire valoir, une allure gracieuse, font que l'œil se complait à les suivre, et l'on oublie alors que la même femme, remarquable le dimanche, était dans la semaine un objet rien moins que séduisant.

Ces maisons, noires, sales, graniteuses de la Biscaye, sont cependant remarquables. Sur chaque porte, sans exception, on voit un écusson sculpté

aux armes du propriétaire : titre de noblesse ! tout Basque est noble et se dit très sérieusement : *tan hidalgo como el Rey, y un poco mas ; aussi noble que le Roi, et un peu plus,* surtout s'il s'agit d'un prince de de la dynastie bourbonienne.

Vrai montagnard, le Basque a pour sa terre natale un amour que rien ne rebute, ni l'ingratitude du sol, ni rudes travaux, ni malheurs particuliers; pauvre et fier, ce sentiment l'empêche de s'avilir; mais adjurez-le par son honneur de gentilhomme, et sa bouche s'ouvrira. Les mœurs agricoles et patriarcales se sont conservées pures en Biscaye, et l'on voit, cultivant la terre de leurs mains et paissant leurs troupeaux, ces mêmes hommes qui maintiennent avec un jaloux orgueil leurs armoiries sculptées au-dessus du porche des plus modiques habitations. Le temps a détruit le toit, lézardé les murs ; la guerre civile a brisé les meubles, mais la maison, pour le Basque, est toujours elle et glorieuse, tant que son noble écu lui reste au front, comme une couronne sur la tête d'un mort !... Plus il a souffert, et plus il a le culte de sa race, de cette noblesse que ne peut donner ni la puissance, ni l'or, ni la faveur des rois ; fortune imaginaire, sans doute, mais qui est au-dessus des coups de l'adversité. Sancho Pança dit : *un Viscaino esta digno de ser secretario del Imperador,* un Biscayen est digne d'être secrétaire de l'empereur.

A l'appui de ce portrait du caractère du Basque, je devancerai de deux années mon récit, pour citer

un fait passé sous mes yeux, fait qui fera connaître le caractère de ces hommes. En 1812, un convoi traversait la Biscaye, parti de Tolosa; le colonel D..., de la moyenne garde, le commandait, prévenu par Vives, commandant de la place, que Mina l'attendait avec sa guérilla, posté à cheval sur la grande route, à peu de distance de *Villa-Franca*. Le convoi, composé de bouches à feu, avait été laissé dans Tolosa, et seulement deux caissons contenant de l'argent pour les besoins de l'armée, plus un coupé à des voyageuses était parti. Il était fort essentiel de ne pas laisser prendre ce trésor; du reste, un régiment de la garde et un second de marche, formé de troupes rejoignant des corps, étaient à même de le défendre. Faisant route, le colonel rencontra un Biscayen, monté sur sa mule; il venait à nous, par conséquent du côté de Mina.

D. D'où venez-vous?

R. De Villa-Real!... Je suis le fournisseur de la viande pour la garnison, et vais acheter des bœufs.

D. Avez-vous vu Mina?

R. Non! Je vais acheter des bestiaux, et pour preuve, voici vingt onces d'or pour les solder.

D. Dites la vérité : avez-vous vu Mina ou rencontré sa troupe? Dites vrai, ou je vous fais fusiller.

R. Non!

D. Prenez garde!... Non! non! fut toujours sa réponse. Eh bien! moi, je vous dis que vous l'avez

vu, car je sais qu'il est sur la route pour m'attaquer.

R. Non, je ne l'ai pas vu!...

Pendant ce dernier colloque, un sapeur tenait ce malheureux Biscayen en joue.

D. Avouez, encore une fois!

R. Non!. . Le coup partit au signal du colonel, et le malheureux n'existait plus!...

Que devinrent les vingt onces mises en main?...

Eh bien! nul doute que si cet homme avait été questionné, en l'adjurant au nom de *son honneur*, de *sa noblesse*, nul doute, dis-je, qu'il n'eût point célé la vérité, dût sa vie en dépendre; car, trahissant Mina, ce dernier ne lui eût pas fait plus de grâce que le cruel colonel D..., qui commit une action indigne d'un soldat français. On pouvait le faire prisonnier; non, c'était sa vie qu'il fallait pour hériter de sa bourse : ce fut un assassinat! Quel courage! toutefois, quel patriotisme! ou plutôt quel fanatisme! Du reste, ce caractère de fidélité aux leurs fut celui de tous les Espagnols pendant cette guerre horrible.

Il mourut à Vitoria, ce colonel D... dont le caractère féroce n'était pas à son coup d'essai; il mourut subitement, croyant au poison : son corps fut ouvert, il n'en était rien; mais, par haine envers sa personne, et cherchant une cause à sa conduite depuis qu'il commandait son régiment, on répandit le bruit qu'il n'avait *pas de cœur*. Le fait

est que l'on trouva le sien si petit, si racorni, que c'était presque ne pas en avoir.

Toujours retenu à Vitoria, nul convoi ne se préparant à partir pour l'armée, je pus, pendant mon séjour, faire bien des remarques, prendre bien des notes, particulièrement sur les habitantes chez lesquelles nous nous trouvions logés ; car, à peine reçu dans leur maison, ce n'était qu'à la promenade que nous avions un accès plus facile près d'elles, et sous ce rapport nous trouvions cette coutume délicieuse : elle était la compensation de tous les moments d'ennui d'un séjour forcé dans une garnison ; nos regards y trouvaient plus leur compte que nos cœurs : cependant plusieurs se félicitaient d'un amour mené au galop.

La dame espagnole ne donne jamais le bras dans ses promenades, et, tels liés fussions-nous avec quelques-unes, nous ne pouvions rompre cet usage. Le pourquoi, c'est que la dame espagnole a besoin sans cesse de ses deux mains. L'une tient un éventail (*avanica*), sceptre d'une reine tout puissant dans la main d'une Espagnole. Que d'amour révélé, que de jalousie comprise à l'aide de ce fragile petit meuble! interprète discret dont le manége échappe aux soupçons d'un mari, à la surveillance d'une mère, qui, à mesure qu'elle avance dans la vie, semble en avoir oublié l'usage et le langage. L'autre main sert à maintenir la *mantilla*, à lui donner sans cesse ses deux plis sur les tempes, *por esconder los ojos*, pour cacher les yeux et encadrer la figure de la

façon la plus gracieuse dans une masse de dentelles blanches ou noires, à travers lesquelles ressortent des yeux pleins de douces agaceries. La robe courte n'exige, en aucun cas, le secours des mains qui, d'ailleurs, occupées à un langage muet, incessant, ne peuvent trouver le temps de s'enchaîner au bras d'un cavalier; de jolis pieds, toujours délicieusement chaussés, sont alors visibles, et si la mode a gagné son procès, ce dont je doute, pour l'Espagne, les robes traînantes de nos jours feront perdre l'un des charmes des dames espagnoles : ridicule mode que la femme à pieds défectueux a pu seule inventer, et bonne au plus à balayer la poussière d'une promenade ou la boue d'une rue.

La main de l'*avanica* est donc, sans contredit, la main la plus bavarde du monde, car, chez n'importe quelle nation, nulle femme ne sait manier l'éventail causeur avec autant de grâce, de dextérité : la femme espagnole sans *avanica* est un corps sans âme : télégraphe d'amour, il sert à donner rendez-vous, réponse au temps et à l'heure de la journée; tout dépend de son mouvement : l'expérience nous fit un devoir de respecter la femme isolée, car, livrée à elle-même, l'Espagnole est mille fois plus attrayante que suspendue au bras d'un cavalier; toutes entraves seraient meurtrières à ses mouvements rapides, souples, gracieux. Et d'ailleurs, comment, sans cette liberté, la foule de galants, au milieu desquels vous cherchez en vain l'heureux, le préféré, pourrait-elle voltiger autour

de ces beautés légères qui, dans leur course balancée (1), ressemblent à de véritables sylphides rasant le sol!...

Ainsi s'écoulaient les jours, et cet intermède d'admiration ne pouvait nous faire oublier le devoir; il fallait songer à rejoindre l'armée de Portugal, fort éloignée encore, vers laquelle, cependant, nous ne pouvions nous diriger qu'avec un convoi que nous attendions en vain. Que faire? nous nous trouvions à Vitoria, cinq officiers, brûlant chacun du désir d'être rendu à notre poste. Le commandant de la place ne pouvait nous donner une escorte particulière, et sans elle, comment voyager dans cette Espagne, où chaque pas sur l'une de ses grandes routes était un danger réel?

Parcourir les routes, c'était voler à la mort, non à une mort glorieuse sur un champ de bataille, sous les balles d'un ennemi, digne d'un soldat français, mais à une mort misérable, obscure, dans une lâche embuscade, dans un ignoble guet-apens! Là, point de ces prestiges qui enflamment le courage du guerrier, point de ces illusions généreuses qui font briller à ses regards l'espoir d'une récompense méritée. Mourant sur ce théâtre où nous ne devions trouver ni juges, ni témoins, nous n'aurions pas même eu une tombe!... car

---

(1) Ce que l'espagnol nomme *meneo* (trémoussement), *movimiento pronto y suave* (mouvement prompt et suave).

ces routes, que nous devions parcourir à travers toute l'Espagne, étaient marquées par les atroces représailles d'un ennemi impitoyable, et les corps des soldats français laissés sans sépulture, livrés aux oiseaux de proie, nous annonçaient le sort qui devait nous attendre (*l'élève de St-Cyr*) !

Une perspective semblable aurait dû retenir les plus valeureux, mais de notre arrivée à l'armée, but de tous nos vœux, dépendait notre avenir, et résignés, faisant d'avance le sacrifice de notre vie à la gloire, nous arrêtâmes dans notre conciliabule, non avec sagesse, mais bien avec folie, d'être notre propre escorte, et de partir quand même, affrontant tous les risques d'un semblable voyage.

Bien montés, parfaitement armés, surtout bien décidés à vendre chèrement notre vie, nous quittâmes de nuit la ville de Vitoria.

Chamboran Mounier, chef d'escadron au 2e hussards.

Moutard, » » chef de bataillon d'infanterie.

Chevilier, » » officier du palais du roi Joseph.

Oudinot, » » capitaine aide-de-camp du maréchal Masséna (*Voir une lettre de lui aux notes*).

L..... » » capitaine au 31e d'infanterie légère.

Plus un voyageur négociant, composaient notre

détachement, lancé sur les routes de l'Espagne comme le navire sur l'Océan !...

Nous n'avions qu'une seule inquiétude, celle de ne pas arriver à temps pour assister à une première bataille : force nous était donc de hâter notre longue course, qui, par le plus grand hasard, fut heureuse et sans accident, mais non sans fatigue.

Pardon, lecteur, de mes digressions préliminaires; mais pour arriver sur le théâtre où s'est accomplie la campagne de Portugal, j'ai eu de la route à parcourir : je cède donc au besoin de traduire mes impressions.

En route, nous aurions voulu pouvoir changer de chevaux à chaque couchée ; nos montures, bien que ménagées, étaient harassées ; des haltes fréquentes, principalement le soir, n'importe où, évitant autant que possible les bourgs et les villages; chaque soir arrivait le repos, souvent au bivouac, lorsque les villes étaient trop éloignées, et c'était de cruelles nuits que celles passées ainsi ; un seul veillant pour tous, même dans quelques maisons qui pouvaient nous abriter.

J'ai toujours attribué la sécurité dont nous jouîmes dans cette course à l'improviste que nous mîmes dans notre premier départ de Vitoria, départ impromptu, désertant la ville; départ ignoré, et qu'aucun individu ne pouvait signaler aux *guérillas*, ainsi que cela avait toujours eu lieu lors des partances de convois; avertissement qui les fai-

sait se réunir soit pour attaquer, s'ils étaient les plus forts, soit, en cas contraire, pour harceler et enfin assassiner les traînards.

Un soin que nous prîmes encore, ce fut, lorsque nous allions entrer dans une ville, de ne le faire qu'un à un, après toilette faite, ainsi que celle de nos chevaux, effaçant ainsi l'indice de voyageurs et passant alors pour des officiers de la garnison revenant de la promenade; sans bagages, la chose était croyable; puis, dans la nuit, un peu avant le jour, repartant, nous échappions à la surveillance espagnole; c'était en somme une vie de partisan.

Toutefois, à part les inquiétudes, conséquences inévitables de notre témérité, jamais voyage ne fut plus gai, et caractères mieux assortis que les nôtres; une seule volonté était nécessaire, et les nôtres étaient une. Le négociant, homme fort aimable, contribua, pour sa part, à notre plaisir. Il prenait des bidets aux postes espagnoles, ils y sont excellents; et son cheval toujours frais devenait, ainsi que lui, notre éclaireur. Dans l'intervalle d'une poste à l'autre, nous passâmes de l'hilarité la plus vive à l'inquiétude la plus sérieuse. Voici en quelle circonstance :

Lors d'un temps d'arrêt nécessaire aux chevaux, celui de notre négociant s'étant, comme les nôtres, déchargé la vessie, se mit à fléchir des quatre jambes, et s'accroupit comme un véritable chameau. Ce pauvre monsieur voyant son cheval dans cette position, le crut fourbu, et lui, par

contre, perdu !... Il l'était en effet, car pressés comme nous l'étions, nous ne pouvions l'attendre au milieu d'une grande route découverte de toutes parts, sans risquer notre propre vie !... nous suivre à pied, eût été impossible, le prendre en croupe, aucun de nous ne l'eût voulu, car alors c'eût été deux victimes au lieu d'une.... on peut juger de son embarras ; pétrifié, pour ainsi dire, resté debout sur la selle par la pose de l'animal, sa figure était, ainsi que son attitude, à peindre, et nos éclats de rire ne cessèrent qu'au moment où, reprenant notre course rapide, nous nous pénétrâmes de ce qu'il y avait d'affreux dans l'abandon de ce joyeux compagnon.... L'homme que l'on conduit au supplice n'a pas figure plus désespérée... Mais que faire, hélas ?... nous laissâmes partir nos chevaux !... lui témoignant les regrets les plus vifs et les plus sincères !... Mais, le désespoir et la rage s'emparant de notre délaissé, il se mit, d'estoc et de taille, à frapper sa monture.... Le cheval fut d'abord insensible aux arguments du fouet, et continuait à faire sa méridienne. Tout à coup le départ des autres chevaux, ou la force des arguments, décidèrent enfin ce maudit bidet à se relever d'un bond qui surprit son cavalier, le croyant incapable de tout mouvement, et, d'un galop, il nous rejoignit.

Inutile d'ajouter que pendant la route à terminer, jusqu'à la première poste, cette aventure fut le sujet de rires et de bons mots. A une seconde halte, l'animal quinteux recommença la manœuvre ; mais

désormais plus d'inquiétude, on savait comme le convaincre. Rien de mieux : c'était pour lui une façon de se reposer, pour son cavalier une facilité plus grande de descendre. Au moment de partir, nous disions à notre compagnon d'administrer une volée de persuasion à son chameau, et tout était dit.

Arrivés à Burgos, sans nous donner le temps de visiter la ville, le consacrant à un repos nécessaire, nous en repartîmes au point du jour. Toutefois, nous ne pûmes y passer sans remarquer au bas d'un quai bordant la rivière de l'Arlenzo, sur la berge plantée d'arbres, sorte de promenade, un cénotaphe en belles pierres de taille, portant cette inscription : *Par les soins de M. le général Thiébaut, commandant la province en* 1810, *les restes du Cid et de Chimène, sauvés des ruines d'un couvent, ont été recueillis et placés sur cette promenade.* Deux statues couchées couronnent ce monument. La haine espagnole l'aura-t-elle respecté?

Dans toute l'Espagne le transport des vins, huiles et autres liquides, d'un lieu à un autre, ne s'opère qu'à dos de mulet, dans des outres en peau d'animal, bouc, chèvre ou veau, dont l'intérieur encore garni de poils, est enduit d'un goudron liquide, qui retenant le vin, donne son goût au breuvage, qu'il rend détestable : cependant il existe des *foudres*, immenses tonneaux, dont chaque douve est presque une poutre, ou des madriers de deux à trois pouces, construits dans les caves,

sortes de chaix ; ils n'en peuvent jamais sortir, que démolis. Dans ces foudres, le vin s'améliore, mais à peine tiré, s'il ne perd pas de sa qualité, il gagne le goût du goudron. Les fameux vins de Malaga ont ce goût, mais on le croit celui du vin.

Ce ne fut qu'après de grandes fatigues, et vivant, dans notre route comme de véritables Cosaques, que nous atteignîmes enfin *Ciudad-Rodrigo*, place forte sur la frontière ; obligés de porter avec nous des vivres, et quels vivres peut-on porter à cheval ? nous ne tardâmes pas à reconnaître, après deux jours de marche, qu'il y avait en Espagne quelque chose qui portait le nom de *posada* (auberge), mais nous nous demandions à chaque occasion, lorsque nous en sentions la nécessité, si ce quelque chose n'était pas une chimère !...

A moitié route de Salamanque, nous apprîmes que l'armée de Portugal était entrée en campagne, dépassant la frontière. Impatients, on le conçoit, nous doublâmes nos étapes jusqu'à Ciudad-Rodrigo.

Nous avions traversé dans sa longueur toute la Vieille-Castille aux plaines immenses comme le désert. pays qui produit de riches moissons, du vin et quelque peu d'huile ; mais si dénudé d'arbres, que le matin, à l'horizon, on n'apercevait que la pointe d'un clocher, jalon consolateur qui, s'élevant dans l'espace, guidait pendant le jour notre marche pénible, sous un soleil ardent, et nous promettait, pour le soir, un village.

Je ne connais pas de supplice plus réel que celui de parcourir ainsi des plaines où l'œil fatigué plonge sans trouver un repos !... Des chaumes, la récolte était faite ; une terre brûlante, de l'espace, mais nulle part un peu de verdure, un arbre même. Ce manque d'arbre fait que le combustible est très-rare ; les maisons riches n'ont pour ressource que les sarments de leurs vignes ; celles du paysan, seulement de la paille hachée, amoncelée dans les foyers. On ne bat pas les grains au fléau, en Espagne : sur des aires préparées, les gerbes étendues sont foulées par les pieds des chevaux que l'on fait trotter en cercle ; puis brisées, hachées par des traîneaux armés de silex ou de fers, on jette le tout au vent ; le grain, plus lourd, se sépare de la paille, et l'opération du van est faite. Cette paille, dont les tuyaux sont pleins d'une moelle comme les branches du sureau, est le seul fourrage pour les animaux.

Un soir la paysanne qui m'hébergeait m'offrit pour souper une omelette, *huevos rebueltos*. J'espérais voir le séduisant mets se dorer sur un feu clair et flambant ; quelle ne fut pas ma surprise : la ménagère écarta dans l'âtre une cendre noire, sous laquelle un poussier de paille était allumé ; il reçut la *sarten*, poêle avec son huile rance, et la *sartena de huevos*, la poêlée d'œufs se fit. L'opération fut assez longue, et son résultat, un je ne sais quoi, enfumé, que la faim seule pouvait faire manger !... Plus heureux du moins que Gil-Blas, les œufs étaient

frais; un peu de vin-peau-de-bouc, bien saturé de goudron, acheva le repas du voyageur, qui, sans être gourmand, rendait à l'estomac ce qui appartenait à l'estomac, ce César, ce roi de l'homme, souvent tyrannique et ridicule, et toujours exigeant.

Près d'arriver à Ciudad-Rodrigo, nous trouvâmes sur la route nombre de cadavres déjà desséchés comme de vraies momies, sur lesquels les roues des chariots et des canons avaient fait de hideux sillons! Avant le siége de cette place, on s'était battu, et marchant en avant, les morts n'avaient pas été relevés. La vue de ces corps privés de sépulture ramena en nous l'idée que, depuis Vitoria, nous avions été exposés à pareille fin!...

La vue de la ville dissipa ces noires pensées; mais à peine entrés, le triste aspect qu'elle nous offrit en ramena d'autres, qui, bien que passagères, n'en furent pas moins pénibles.

Ciudad-Rodrigo nous appartenait par la suite d'un siége long, cruel, épouvantable; et ruinée aux trois quarts, presque toute la population, détruite ou en fuite, on ne savait où se loger; pour comble de malheur, elle avait été l'étape de toute l'armée de Portugal. Que l'on juge des ressources en vivres que l'on pouvait y avoir? Rien à manger, sinon chez quelques cantinières de la garnison laissées dans la place : notre séjour ne pouvait y être long, et le lendemain nous passâmes la frontière.

J'avais vu la partie nord de l'Espagne, j'avais

observé en courant sa population ; et bien que j'aie dit et répété que la paresse de l'homme était exemplaire, je n'en dois pas moins rendre la justice que méritent ses qualités. L'Espagnol est, en général, circonspect, constant dans ses entreprises, ennemi de la nouveauté, fidèle à sa parole, ami généreux, et scrupuleux observateur de ses engagements. Cette paresse qu'on lui reproche, n'est que le sentiment de son caractère non servile ; il sait ce qu'il vaut, il attend. C'est avec justice et calme qu'il apprécie le mérite d'autrui ; l'énergie et l'activité ne lui manquent jamais dans ce qu'il veut faire, à moins que des obstacles imprévus ne l'arrêtent.

L'histoire politique, militaire et littéraire, fournit le plus irrécusable témoignage de l'aptitude de l'Espagnol aux grandes entreprises, aux calculs de la politique, aux sciences, aux beaux-arts. Dans toutes ces branches, on compte des hommes distingués et dignes de fixer l'admiration.

Le clergé, nombreux en Espagne, causait mon étonnement ; il avait peu de rapports avec les Français ; il les détestait à tel point que, soit haine, soit vengeance, plusieurs prêtres se firent chefs de bandes de *guérillas*. A l'égard de son nombre, (*Voir les Lettres de Cabarus à Jovellanos, page* 87.) « J'ouvre » le recensement espagnol fait en 1788, et je trouve » que nous avons 17,000 paroisses et 15,000 curés ; » c'est-à-dire 2,000 de moins que ce dont on au» rait besoin ; mais en remplacement, 47,000 bé» ficiers et 48,000 religieux ! De sorte que, si la

» répartition était mieux faite, chaque paroisse » pourrait être desservie par *sept prêtres !...* Il est » évident, par conséquent, qu'il y a un excédant » énorme. »

» En 1810, pour 5,914 hommes il y avait dans » le royaume *cent* individus prêtres ou religieuses. »

Il n'était donc pas étonnant de voir autant de robes d'église répandues jusque dans les sociétés, les spectacles même. Dans chaque bonne maison, un directeur était de *planton*; il y venait faire sa partie, allait à la promenade avec la famille; et j'en ai vu y jouant le rôle de domestique, porter l'enfant de la maison. (*Maxima quæque domus, servis est plena superbis*, JUVÉNAL). Chaque maison d'un village était celle d'un curé ou d'un moine; il était *el amo de la casa.*

En Espagne où trouvait-on les véritables vertus?.., Chez le haut clergé; dans le bas clergé, dévergondage, vices même; en France, c'était l'opposé; le pasteur du village était partout un digne prêtre; et c'était dans la tête de l'ordre clérical, qui possédait fortune et richesse, que l'on rencontrait des hommes livrés à tous les plaisirs du monde, et particulièrement à ceux des cours.

Me voici au bout de mes observations, faites au galop d'un voyage, et je suis arrivé au moment de l'entrée en campagne. Deux journées nous séparaient encore de l'armée; enfin nous la rejoignîmes quarante-huit heures avant la première bataille; chacun de nous s'empressa de se rendre à son poste.

De tous mes compagnons de route, je n'ai rencontré dans le monde que le capitaine Oudinot. Par sa position près du maréchal Masséna, où il était à même de faire valoir ses talents et sa science militaire, fils d'un maréchal, il devait nécessairement marcher plus vite que moi ; je le retrouvai général de brigade ; mais il n'en était pas moins, pour moi, le bon camarade de route ; l'épée seule du simple capitaine devait me faire surmonter les obstacles de ma carrière.

Jeune, ardent, ambitieux de bien faire, j'allais donc, pour la première fois, me trouver au milieu d'hommes vainqueurs de toutes les nations, de ces soldats si remarquables... Je l'avoue, je fus saisi d'une noble crainte, celle de ne pouvoir arriver à leur hauteur ! Héros à mes yeux, mon imagination les avait grandis de tous les hauts-faits de nos armées, lus à Santo-Domingo, pendant les années glorieuses de la France. Un écrivain acrimonieux, un de ces mauvais Français réfugiés à Londres, y publiait alors un opuscule dans lequel, malgré le royalisme outré qu'il affectait, il donnait littéralement tous les bulletins de nos campagnes, après lesquels, dans un résumé, il outrageait insolemment, et de la façon la plus ordurière et la plus ignominieuse, l'empereur des Français. Pelletier était son nom. Plusieurs fois, le chef de l'Etat fit faire des réclamations au gouvernement anglais pour faire cesser de pareilles infamies ; mais elles entraient si bien dans sa manière de voir,

qu'elles furent infructueuses, se rejetant sur la liberté de la presse en Angleterre, où le roi n'est même pas à l'abri des insultes.

Enfin, méprisant de pareilles insultes, nous dévorions les bulletins, et ce n'était pas sans jalousie, et même sans envie, que nous y admirions la valeur de nos camarades, que la décoration de la Légion d'Honneur, de l'avancement, venaient récompenser, tandis que nous, pauvres exilés dans le Nouveau-Monde, nous étions privés de l'une comme de l'autre.

Jamais, disais-je en moi-même, je n'atteindrai à cette sommité de bravoure ; je me suis battu pendant six années, mais contre qui ?... contre des nègres, ne faisant jamais grâce aux blancs, des demi-sauvages ; leurs balles étaient bien de plomb, leur atteinte était bien mortelle ; mais tous ces combats se sont livrés sans tactique, sans manœuvres, sans cette science militaire qui me manquait encore, et qui seule constitue la véritable bataille. Enfin je n'ai jamais assisté à une bataille rangée. Toutes ces idées, au milieu des braves qui m'entouraient, me démoralisaient positivement. Qui sait ce que nous avons fait à Saint-Domingue ? Et d'ailleurs cela peut-il entrer en comparaison avec tout ce que ces dignes militaires ont exécuté ?... Oui, je tremblais de ne pas faire assez pour devenir leur véritable camarade. Que ma crainte était puérile, mais qu'elle était bien naturellement la suite de ce grandiose que j'avais attaché à tout ce

que nos armées avaient fait en Europe pour la gloire de la France.

Commandé par le colonel Meunier; le 31e léger, auquel j'appartenais, faisait partie du 2e corps de l'armée de Portugal; il était commandé par le général Regnier, et formait avant-garde avec une brigade de cavalerie légère, 1er hussards, 21e de chasseurs à cheval, sous les ordres du général Soult (Pierre), frère du maréchal. 2,000 hommes, en deux bataillons, composaient sa force; MM. Aubert et Olivet en étaient les chefs; une grande partie des hommes étaient Piémontais; j'étais aise de les retrouver; car les connaissant depuis Santo-Domingo, où nous en avions eu une légion dite du Midi, je savais toute leur valeur, mais aussi leurs défauts; indisciplinés, ils avaient besoin d'être tenus ferme. Je pris la 4e compagnie du 1er bataillon.

L'armée anglaise, déjà repoussée de la frontière espagnole (1), avait gagné une position formidable, la montagne de *Bousaco*, sur laquelle elle attendait le maréchal Masséna.

Cette montagne, située en avant de la province de *Coimbre*, forme une sorte de barrière qui la protége; elle n'est franchissable que par des cols, *puerto*, incultes, remplie de rochers, au milieu desquels poussent des genêts sauvages (genêts épineux

(1) Voir le *Moniteur* du 2 juin 1810.

(*ulex europeus*) (1) bien nommés, car cet arbrisseau est tout garni d'épines, fines et cassantes dans la plaie qu'elles forment, sa fleur, d'un jaune d'or, est si nombreuse, qu'au loin l'on dirait un drap d'or étendu sur le sol ; il s'élevait à ceinture d'hommes; halliers épais, fourré, c'était le seul chemin pour joindre l'ennemi. Que l'on juge de la difficulté de la marche, sur cette montagne de 25 à 30 degrés ; il fallait cependant la gravir et s'y battre !

Une route tracée en pentes douces était devant nous; mais toutes ses pentes étaient enfilées par des batteries, soutenues d'infanterie ; et si l'abord n'en était pas impossible, il était du moins fort dangereux. On renonça à s'en servir; la moitié de nos hommes y fussent restés sans aucun avantage.

---

(1) Ayant reconnu et expérimenté à mes dépens combien un semblable obstacle est difficile à surmonter, j'ai souvent pensé que sur nos fortifications de places, au lieu de gazons, garnissant les talus, cet arbrisseau, qui pousse partout, serait d'une parfaite défense, n'en formât-on qu'une large haie, ou deux, à distance, sur toutes les pentes au delà du fossé primitif, si l'on ne voulait les garnir en totalité; il remplacerait des palissades, par l'embarras que l'on aurait pour traverser: déjà on a essayé des haies d'épines, mais, je le répète, celles des genêts épineux seraient bien préférables: ces genêts donneraient à peu près au gouvernement le même produit en finances que celui des foins, par des coupes régulières pour le combustible des boulangers et autres; en Bretagne ils nourrissent les bestiaux.

Donc, pas d'autre chemin pour arriver à l'ennemi, que la montagne... montagne à prendre d'assaut !... Tel était le champ de bataille sur lequel les trois corps d'armée, 6e, maréchal Ney, 8e, duc d'Abrantès, 2e, général Regnier, devaient livrer bataille.

Le maréchal Masséna ayant bien reconnu que cette position ne pouvait être forcée que par des efforts inouïs, assembla son conseil pour décider et arrêter définitivement ce que l'on pourrait faire. Il voulait, tel fut le bruit qui courut dans l'armée, faisant six lieues sur sa droite, tourner *Bousaco* en se dirigeant sur un col, celui de *Sardao*, occupant l'ennemi en front pendant ce mouvement ; une attaque ainsi dirigée forçait son armée d'abandonner la montagne, et sa retraite sur Lisbonne eût nécessairement été une déroute qui nous eût permis d'arriver avec lui, et le mettait dans l'impossibilité d'aller s'établir aussi tranquillement qu'il le fit, dans ses positions de *Torres-Vedras*.

Mais le maréchal Ney, le brave des braves, le fougueux Ney, repoussa cette proposition, et répondit qu'avec son corps d'armée seul, il se faisait fort de culbuter lord Wellington. Cette assurance, en plein conseil, dans la bouche d'un homme dont la bravoure était généralement appréciée, enleva tous les suffrages, et l'attaque de front fut arrêtée, l'assaut commandé !...

A l'égard, et comme appui de ce que je dirai sur notre arrivée devant les positions de Torres-Ve-

dras, et par conséquent devant Lisbonne, il faut lire au *Moniteur* d'octobre 1810, 2e semestre, la lettre d'un officier anglais, au Statesman (19 octobre), dans laquelle il prétend que le jour même de son arrivée devant les positions *de Torres-Vedras, l'armée française aurait pu les enlever*, etc., etc.; mais il aurait fallu connaitre ce qui se passait dans Lisbonne, renfermant alors, non-seulement la population, mais encore celle d'une partie du Portugal qui s'y était réfugiée; et à toute cette agglomération, si l'on joint les embarras d'attirails d'une armée arrivant poursuivie l'épée aux reins, on jugera que, sans nul doute, une attaque vigoureuse suivie de cet élan français, n'eût démoralisé ces masses, et que le résultat n'eût été en faveur de l'armée française.

Ainsi, on le voit, un ennemi sur les lieux, ne voyant que ce qui existait au moment de notre arrivée, jugeait que l'armée française pouvait obtenir un grand succès; et cependant elle avait livré une bataille. Qu'eusse donc été si l'avis de M. le maréchal Masséna avait été adopté!

Le 26 septembre, vers onze heures, on commença l'attaque des avant-postes anglais; ils occupaient devant le 2e corps, plusieurs mamelons, contreforts de la grande montagne. Ma compagnie dut prendre trois de ces postes à demi retranchés. Le premier fut abordé si franchement, qu'il abandonna la place sous ce premier feu de la campagne, feu d'autant plus terrible que 90 hommes

le fournissaient. Le second, renforcé des hommes repoussés, opposa une plus vive résistance. Déjà plusieurs de mes soldats étaient tombés dans ces maudits genêts, qui ne laissaient que leur buste à découvert ; ils redoublèrent d'efforts, et la position fut à moi. Restait le troisième plus élevé dans la montagne, vers lequel les forces des deux premiers postes s'étaient ralliées ; il tint ferme ; trois fois j'avais tenté l'assaut sans autre résultat que des blessés et des morts, 15 et 6 ; mon élan était amorti ; à ma droite et à ma gauche, d'autres compagnies avaient aussi gagné du terrain ; je continuais mon feu, lorsqu'un de mes sergents, l'esprit militaire était inné chez nos hommes, m'aborde et me dit : Permettez-moi, capitaine, de prendre ma section et d'aller me placer dans ce petit bois de sapins ; là, je serai au dos des Anglais, et faisant feu, je vous réponds de les faire déguerpir. Sentant toute la justesse de son idée, il part, et, comme il me l'avait promis, exécute son feu ; surpris, les Anglais ralentissent le leur ; j'en profite, et escalade le troisième mamelon, qu'ils abandonnent.

J'avais accompli ma mission ; les trois postes étaient à moi, et le front du régiment, dégagé des avant-postes anglais, qui remontèrent dans la montagne sous notre feu. La nuit arrivée, j'établis mon bivouac sur cette même position, où mon colonel vint me complimenter, et je lui présentai le sergent qui, par son idée, avait parachevé

mon œuvre : c'était justice ; il prit note de ce fait.

J'étais sorti du feu et revenu de ma crainte ; ce métier de tirailleur dans les montagnes était le nôtre à Saint-Domingue ; je reconnus alors que mes collègues n'avaient rien de surnaturel, et que ces mêmes héros, à mes yeux, n'étaient ni plus ni moins braves que nous qui, dans le Nouveau-Monde, avions fait notre devoir plutôt dix fois qu'une ; car là, toujours la mort, partout les supplices, tandis qu'en Europe, la prison était seule à redouter, si le malheur faisait que, blessé, on vous laissât sur le champ de bataille.

Telle bravoure qui soit dévolue à l'homme, chaque fois que vous le placerez dans une position désespérée (c'était la nôtre à Saint-Domingue), soyez convaincu que cette même bravoure sera centuplée. N'a-t-on pas vu, dans mainte bataille, une poignée de braves résister à des masses qui semblaient devoir les écraser : c'est qu'alors ces soldats, abandonnés à eux-mêmes, conservaient au milieu du découragement général, cette force morale qui maîtrise les événements ; c'est que ce n'était plus leur vie qu'ils défendaient, c'était l'honneur ! c'est qu'alors le prestige de la gloire est une réalité, et l'esprit militaire un levier qui souleverait tout. Le cœur du Français est gros d'intrépidité ; il bat généreusement ; son sang circule chaudement ; sa tête s'exalte facilement ; il ne calcule jamais les difficultés ; il nie les impossibilités ; mais à la condition que l'affaire qui l'occupera

marchera vite, que rien ne traînera en longueur; car il est très-facile, sinon à décourager, du moins à se lasser de sa persévérance. Ce caractère distinct appartient à toute la nation, et surtout en particulier au soldat. Dans l'attaque il est admirable, intelligent, impétueux; mais si on le tient dans une inaction trop prolongée, il n'est plus le même; il se refroidit visiblement.

Dans ce commencement de campagne, à l'ouverture du feu, rien ne put le refroidir; car jusqu'aux portes de Lisbonne il n'eut qu'à courir sus à l'ennemi.

Telles étaient mes réflexions, alors, que livré à moi-même, et hors du sifflement des balles ennemies, j'eus établi mon bivouac au milieu de ces genêts qu'il fallait encore couper, arracher, pour avoir place sur la terre. Nul, s'il n'a été soldat, ne peut avoir une idée juste des bivouacs d'avant-postes, gardiens obligés de toute l'armée. Les hommes, après une journée d'agitation, de fatigues, de dangers réels, ont cessé le combat qui doit recommencer le lendemain; on est arrivé à un moment de repos, on l'espère du moins: quel repos!... on n'a pour soulager ses membres harassés qu'un sol nu, sans abri, sans feu surtout; il décèlerait les postes. Là, point de préparation possible d'aucune sorte d'aliments; on mange ou l'on ne mange pas, si, du régiment, on ne vous apporte des vivres; souvent, même, pas une goutte d'eau, qu'il faut aller chercher au loin: il faut attendre

sa venue avant de se désaltérer. Quel repos ! livré à toutes les intempéries de l'atmosphère, neige, pluie, vent, il faut tout supporter et souffrir sans murmurer ; sur pied, sans sommeil, l'arme à la main, l'œil et l'oreille au guet, c'est ainsi que s'écoule la nuit, la triste nuit, pendant laquelle, au milieu des succès du jour, on donne des regrets aux amis perdus, dormant du dernier sommeil, et pendant laquelle, selon le diapason de l'imagination, souvent on se surprend à envier leur sort !... Il faut alors entretenir ses hommes d'idées de gloire et d'un lendemain plus glorieux encore. Malheur, cent fois malheur à qui n'a pas une résolution forte, une âme trempée comme l'acier, pour supporter de pareilles infortunes. Hélas ! elles sont véritablement le plus positif de la vie militaire, pour laquelle, en dehors de toute chose, il faut encore avoir, après la première condition, celle de l'abnégation de toute volonté, force morale et force de corps, mais pardessus tout, le courage réfléchi qui fait vaincre.... Sans ces qualités essentielles, qui seules constituent le vrai militaire, point de bons soldats ; elles le mènent à la gloire, et, en plus, à la récompense de la patrie, à cette décoration qui porte à son exergue, sur sa brillante étoile : *Honneur et Patrie*.

BATAILLE de BOUSACO.

Le 27 septembre 1810, le soleil levant vint éclairer la grande montagne de Bousaco; déserte la veille, elle était alors occupée dans toute son étendue: aux deux tiers de sa hauteur, et sur sa verdure, se détachait une ligne demi-rouge et blanche, suivant les ondulations du terrain; puis, à son sommet, sur son plateau, une seconde ligne se découpait en noir sur le ciel.

C'était toute l'armée anglo-portugaise, commandée par lord Wellington. Elle avait quitté ses camps, situés au revers de la montagne, et avait de bonne heure pris position.

En front de ces lignes, des masses noires, à égales distances, indiquaient les tirailleurs d'avant-postes repoussés le soir du 26, *Reflemen* dont les carabines étaient si meurtrières. On entendait résonner leurs *buccins*, sorte de cornet court en cuivre, donnant un son barbare, déchirant, et fort impressionnable à des hommes qui l'entendaient une première fois: au milieu de ce calme de la nature, qu'aucun bruit n'avait encore troublé, ces sons, répétés par les échos, ressemblaient à l'appel du jugement dernier!... on eût dit autant de cris d'alarme jetés pour évoquer les morts!...

Sur la droite de ces lignes de bataille, les batteries anglaises défendant la route du col avaient changé de position, et se trouvaient dirigées sur notre 2e corps, formant l'aile gauche de l'attaque; d'autres, sur le plateau, se faisaient voir entre les coupures des régiments.

Tel était l'établissement de l'armée anglaise, attendant de pied ferme l'attaque de l'armée française.

L'aspect de cette montagne, qui déjà, la veille, avait suscité tant de raisonnements, parut, alors qu'elle était occupée, bien plus inexpugnable que l'on ne l'avait jugé d'abord; on découvrit toutes les difficultés de son accès aussitôt qu'on y eut mis le pied, et d'un commun accord, tout en marchant, nous disions : *Nous allons prendre le taurcau par les cornes!...* Là, nulle manœuvre à tenter; même la formation de colonnes d'attaque était impossible, et le seul moyen, pour fournir l'assaut de cette grande citadelle, était de marcher par le flanc: marche toujours dangereuse devant un ennemi, toujours trop lente, rendant le former en bataille trop tardif, surtout dans un semblable terrain, où les premiers gravissants traçaient un boyau qu'il fallait suivre.

L'armée française attaqua sur toute la ligne :

Le deuxième corps du général Regnier, fort de 18,000 hommes, tenait l'aile gauche;

Le sixième corps du maréchal Ney..... était au centre;

Le huitième corps du duc d'Abrantès.... formait l'aile droite.

Fidèle à mon dire, je ne puis parler que de ce que j'ai vu à mon corps d'armée, n'ayant pas la prétention de donner les détails de toute la bataille. Du reste, son résultat me prouva que ce qui avait eu lieu au 2e corps avait également existé aux deux autres.

Toutes les compagnies de voltigeurs ouvrirent le feu, pendant que les brigades, par régiment, et à intervalles, prenaient leur direction par une marche de flanc : on peut juger des longueurs d'espace qu'elles devaient occuper au milieu des halliérs, où les hommes étaient à demi enfouis ; ces troupes figuraient dans leur ascension, et par leur flottement, des banderoles fixées à la montagne, et se déroulant sur ses pentes.

C'était donc un véritable assaut à fournir, une escalade à exécuter, sans protection d'artillerie, qui ne pouvait prendre de positions que sur les mamelons, au pied de la montagne, d'où elle n'aurait pu agir qu'en pointant à *démâter ;* pendant que celle ennemie, de positions favorables, nous écrasait sous ses feux, le fusil seul devait répondre ; mais, pour ce, il fallait arriver à portée et formés en bataille. Ainsi, les Anglais faisaient pleuvoir sur nos troupes ascendantes obus, boulets et mitraille, pendant notre lent et périlleux mouvement !... Je suis encore à me demander aujourd'hui comment le pauvre soldat a pu, armé et sac au dos, gravir

dans ces genêts, s'y accrochant comme aux barreaux d'une échelle longue ; moi, ganté, n'ayant que mon sabre, j'avais un travail incessant à faire pour y cheminer.

La guerre en Afrique a démontré la nécessité de déposer le sac : c'est un progrès, mais en 1810 nous ne le tenions pas encore ; et le soldat, par son ardent courage surmontant tous les obstacles, fit que les têtes de colonnes arrivèrent à mi-montagne, à portée de la ligne ennemie : un ressaut de terrain donna moyen au 31e léger d'essayer à s'y former en bataille, sous le feu plongeant lancé par une infanterie de pied ferme, feu terrible, dont chaque coup portait juste, avant qu'on pût y répondre ; quelques régiments réussirent à se former, à se mettre en ligne, mais, dans le mien, une partie du premier bataillon put seule exécuter le commandement. Capitaine de la quatrième compagnie, je n'eus jamais plus de quatre files de formées ; toutes celles arrivant étaient abattues. Le second bataillon achevait de monter, toujours par le flanc ; ne trouvant pas d'emplacement pour se déployer, il était abîmé par le feu des batteries anglaises, pouvant, à courte portée, lancer la mitraille. Enfin, tant bien que mal il se déploya et dut supporter les feux de la ligne anglaise. Le 31e soutint longtemps un feu de deux rangs, comme les Anglais savent le faire, et j'avoue que de ma vie je n'en ai vu exécuter de pareil en précision et en vitesse. Notre première compagnie de voltigeurs fut tota

lement détruite; trop avancé, le restant des vivants fut fait prisonnier. Son lieutenant, élève de Saint-Cyr, monté sur un rocher d'où il dirigeait ses hommes, resté seul, blessé, s'y défendait à coups de pierres. Son courage, sa valeur, lui valurent la vie; un officier anglais criait à ses hommes: *Don't kill him! don't kill him!*.... Ne le tuez pas. Il le fit son prisonnier.

En gravissant, j'avais eu la douleur de voir mon sergent de la veille ayant l'avant-bras emporté par un boulet, et quelques minutes après avoir commencé à former ma compagnie en bataille, je reçus une balle au sourcil droit; le coup, peu dangereux, m'abattit cependant. La coiffe en taffetas ciré qui couvrait mon chapeau, déchirée par le plomb, fit un tel bruit, que je me crus le crâne brisé. Je me relevai, mais étourdi; aveuglé par le sang qui coulait de ma blessure, j'allais remettre le commandement à Gay, mon lieutenant, lorsque, de *toutes parts*, on se mit en retraite: l'ordre en fut-il donné? je ne le crois pas, mais le mouvement ne s'en exécuta pas moins généralement; il était la suite naturelle de l'insuccès. L'assaut, l'escalade, étaient manqués, et les Anglais, avançant leur première ligne sur nous, nous précipitèrent positivement au pied de la montagne, où nous reprîmes nos positions de la veille.

Ainsi, sans avoir gagné un mètre de terrain, tel fut le résultat de cette bataille, pendant laquelle cinq heures de feux et d'occupation de quelques

points de la position des Anglais ne servirent à rien. C'est où nous avait conduits l'audacieuse bravoure du maréchal Ney, dont le corps enleva la partie de montagne devant lui, et prit un régiment entier de Portugais, mais qui, secouru, se reprit, et le força à redescendre comme les deuxième et huitième corps.

Triste début, qui compromit tout le sort de cette campagne, donnant aux Anglais une assurance dont cependant ils n'osèrent profiter.

Dans cette bataille, ou plutôt dans cet assaut, mon régiment avait perdu son colonel, douze officiers et trois cents hommes hors de combat, tués ou blessés; beaucoup moururent pendant le transport aux ambulances, établies au bas de la montagne, par l'impossibilité de leur faire suivre les corps sur le terrain. Ce pauvre colonel Meunier, ce brave soldat, avait les cuisses traversées d'un biscaïen; on le portait, mais, les artères coupées, il perdit tout son sang avant d'arriver; il expira en le pansant. Sur le sol, des couvertures étendues reçurent nos blessés: lit bien dur!!! La guerre est un rude métier. Celui-là que la balle a atteint doit s'attendre, le plus souvent, à n'avoir d'autre lit que la terre, où l'on meurt en silence, loin des siens, patient, résigné. Sortir d'une ambulance après avoir vu le sang coulant du corps de ces hommes à figures hâves, fatiguées, cette lutte de la jeunesse contre la douleur, ces pansements au milieu des armes, ce mariage de guerre et d'hôpital,

cela donne à la gloire même une irrésistible apparence de tristesse et de deuil, et pourtant cet appareil de douleur militaire a sa grandeur.

Dans cette descente précipitée, sous une grêle de balles, toute mon inquiétude était d'en recevoir une dans le dos!.. et j'étais presque jaloux des soldats, dont les sacs devenaient la sauvegarde de la seule partie de leur individu qui fût en vue. J'arrivai au bas au moment de l'explosion d'un caisson qui nous enleva douze hommes. Blessé, malade, échauffé d'un voyage précipité, je n'avais pour me reconforter qu'une gourde pleine d'*eau de riz!* Le colonel Défossé, du 21e chasseurs, dont toute l'action, ainsi que le 2e hussards, avait été de contempler notre ascension, avait eu le temps de faire cuisine; il me donna un bouillon qui me rendit des forces.

Le soir même de cette malheureuse bataille, on me porta sur le tableau des récompenses; ainsi se trouvait déjà réalisée, du moins en espérance, la prédiction de M. Decaux. *Obtenir la décoration de la Légion d'Honneur*, moi, le dernier arrivé au régiment, c'était plus que de la chance: à l'armée, heureux celui auquel elle advient. Que l'on juge de ma joie! posséder ce signe éclatant de la bravoure était au delà de mon espérance. A cette époque, la décoration, cette brillante étoile, soutenue de ce ruban rouge dont la pourpre est comme le sang de l'honneur même, justifiait bien son titre: elle se donnait à l'homme qui versait son sang pour la

patrie, à celui qui par de belles actions en devenait le modèle, enfin pour de grands et utiles services rendus à l'État; on ne la jetait pas à la boutonnière de tout le monde, comme, malheureusement, elle le fut depuis 1815 jusqu'à la guerre d'Afrique. Ah! si l'on exigeait aujourd'hui que chacun mît au bas de sa croix le millésime de sa réception et son origine, on n'en verrait pas tant. Mais que dis-je? on ne les voit même pas, et l'on se croit assez honoré par le ruban!.. Mon espoir fut déçu, et cette récompense, pour moi comme pour tous, eut le même résultat que la campagne; l'armée sans succès resta sans récompense. Elle m'advint plus tard, mais ne me fit pas le même effet que si je l'avais reçue sur le champ de bataille.

La nuit porte conseil, dit-on, et le lendemain, avant le jour, le deuxième corps eut ordre de se mettre en marche sur le col de *Sardao;* bien qu'aile gauche de l'armée, il dut en former l'avant-garde : il est vrai que nous n'avions pour nous commander, ni maréchal de France, ni duc de.., mais un simple général auquel on repassait la corvée, honorable sans doute, mais que le huitième corps pouvait d'autant mieux prendre que, par sa position d'aile droite, il était plus rapproché du col que l'aile gauche, qui pour le gagner devait défiler devant toute l'armée. Le mouvement s'exécuta et le deuxième corps laissa sa brigade de cavalerie dans ses positions. Pour adoucir, sans doute, ce qu'avait de désagréable notre déplacement, M. le maréchal

vint lui-même visiter la troupe ; arrivé devant mon régiment, il le complimenta en piémontais sur sa belle conduite et sur sa bravoure, que du reste ses pertes ne prouvaient que trop : *C'est bien, carabiniers, c'est ainsi qu'il faut aborder l'ennemi.* L'un des soldats prit alors la parole et répondit : *Oui, maréchal, mais non descendre como coglioni.* Il nous quitta en riant beaucoup de cette réponse.

Lord Wellington, qui, sans nul doute, pouvait attendre une seconde attaque, abandonna ses positions dans la nuit, et se mit en retraite sur Coïmbre, pour gagner Lisbonne. Au jour il n'y avait plus un ennemi sur la montagne, la route du col était libre, la brigade Soult le traversa sans coup férir. L'armée anglaise avait sur lui dix heures d'avance, sa retraite ayant commencé le soir même de la bataille, sans qu'il fût possible de la deviner : avantage de toute guerre de montagne, où tout mouvement peut être dérobé à l'ennemi. Deux jours avant, l'armée française pouvait également faire son mouvement par la droite, mais.... elle avait un maréchal de trop.

Soult, hâtant sa marche, ne rejoignit l'arrière-garde anglaise qu'au delà de Coïmbre ; mais, la suivant alors avec ardeur, il arriva avec elle sur les bords du Tage, à Villa-Franca, distant de six lieues de Lisbonne. Pendant cette poursuite le deuxième corps passait le col de Sardao. De son point culminant, nous jouîmes du plus bel aspect, celui du panorama de toute la partie du Portugal qui s'étendait

jusqu'à la mer : spectacle admirable, imposant, et qui, malgré nous, nous arrêta pour le contempler. C'était le matin au lever du soleil, qui, aspirant les vapeurs de la terre, donnait de la limpidité et de la transparence à l'atmosphère, et nous livrait en perspective la mer, sur l'horizon de laquelle se dessinaient de beaux nuages figurant des côtes lointaines. A cette grande hauteur tout paraissait plaine et tout cet espace s'offrant à nos yeux ressemblait à un bassin circonscrit de montagnes.

Avant ce passage du col, j'avais rendu fort heureux deux hommes, l'un par le cœur, l'autre par sa coquetterie. Au général Tirlet, commandant l'artillerie de l'armée, je remis une lettre de sa femme, amie de ma famille. Depuis quatre mois, il n'avait pas de ses nouvelles; il versa des larmes de bonheur. Arrêté pendant que ses parcs filaient, il m'offrit le seul déjeuner en son pouvoir : un biscuit de distribution et la goutte d'eau-de-vie. Au colonel Ferrière, du 3e hussards, deux chemises de baptiste la plus fine, dont m'avait chargé une Parisienne!... C'était un des *beaux* du temps, ce qu'aujourd'hui nous nommons lion ; pour lui cette dénomination eût été la véritable, car c'était un des braves de l'armée, bien que toujours en toilette, chargeant en gants blancs, revêtu du plus frais uniforme de hussards. Je le revis sous la Restauration, colonel de la légion de cavalerie, garde nationale de Paris ; vieux, cassé, il mourut dans cet emploi.

Le lendemain du passage du col de Sardao, de

piquet chez le général Regnier, marchant toujours avec le 31e léger, d'avant-garde, seul des régiments légers du corps d'armée capable de rivaliser pour la marche avec la cavalerie; dans une chambre du rez-de-chaussée de la maison qu'il occupait, je trouvai parmi des papiers épars un journal de l'Empire, dans lequel je lus (article Londres) : « Si lord » Wellington conserve sa position de Bousaco, il » compromet le sort de son armée, cette montagne » pouvant être tournée par le col de Sardao; alors » l'armée française peut arriver à Lisbonne en » même temps que lui, sans qu'il puisse à son aise » occuper ses positions préparées à Torres-Ve- » dras. » Cette réflexion du journaliste était juste et vraie, car, malgré notre bataille du 27 et les deux jours employés au mouvement du 2e corps, notre avant-garde de cavalerie, traversant, il est vrai, le col Bousaco, arriva à joindre l'arrière-garde anglaise; notre marche s'accéléra autant que possible, pour être à même de l'appuyer dans sa poursuite.

Cette retraite de Wellington fut si précipitée, que les routes étaient semées de chevaux morts, et de caissons abandonnés qui ne pouvaient la suivre.

Comment ce journal était-il en Portugal plutôt qu'à notre armée ? c'est que la mer était une voie libre, tandis que l'Espagne l'était à peine. Certes, si M. le maréchal avait possédé ce journal le jour de son conseil, la vue de cet article aurait tempéré la vaillance de Ney, qui avait voulu de la gloire

pour lui seul, si par lui la bataille était gagnée. Quelle différence cependant! une bataille de moins, et le rembarquement présumable de l'armée anglaise : d'où la conquête du Portugal.

Pour cette campagne, que sans doute on considérait n'être qu'une course militaire, on n'avait donné que six jours de vivres aux troupes : comptait-on arriver sans obstacle à Lisbonne? que, sans magasins, sans ligne d'opérations assurant nos communications avec l'Espagne, on enfournait l'armée dans le pays? c'était une boîte dont le couvercle se refermait sur nous, poussé par un ressort invisible.

Le deuxième corps entra dans Coïmbre, et depuis Rodrigo, sauf le jour de la bataille, ce fut pour ainsi dire à la course que nous traversâmes cette première partie du Portugal. Jusqu'alors, pas un habitant ne s'était offert à nos regards ; tous, contraints par les ordres du général anglais, avaient fui à droite et à gauche, ou s'étaient réfugiés dans Lisbonne, détruisant en partant tous les moyens d'existence, cachant, enterrant même, les grains intransportables. L'ennemi, de son côté, brisant les moulins à vent et à eau, infectant les fontaines, les puits, faisait du pays un vaste désert, d'où la misère et la faim devaient nous amener à faire retraite. C'était ce que lord Wellington espérait, et ce résultat ne devait pas lui coûter un seul homme. Le temps seul pouvait donner une telle conclusion à ses plans : il ignorait que le soldat français sait

supporter toutes les privations, toutes les misères, et qu'avant de céder une place, de quitter un terrain quelconque, il faut que ni l'un ni l'autre ne laissent aucune apparence de ressources. Or, nous avions tout le Portugal à explorer, puisqu'il allait à Lisbonne le défendre, et de plus, Masséna !..

Coïmbre, cette ville populeuse, était vide lorsque nous y entrâmes !.. Un centenaire, un âne, furent les seuls êtres vivants que nous y rencontrâmes. Les maisons abandonnées, leurs portes ouvertes et dans plusieurs le couvert mis, l'argenterie sur la table et le dîner au feu ! c'est à ne pas le croire, j'en affirme la vérité. Bien certainement toute cette population ne pouvait avoir évacué sur Lisbonne ; elle avait fui notre premier abord et ne pouvait être que dans les environs ; comme nous ne faisions que passer, son retour était assuré, mais elle laissait pour sauver sa vie, croyait-elle, tout son avoir au pillage. Hélas ! il fut complet partout où le passage eut lieu. Restant, il ne lui serait rien arrivé ; mais lord Wellington ordonnait, il fallait obéir.....

A peine reposé d'une longue et fatigante marche, le 31e employa toute sa nuit pour éteindre un incendie considérable menaçant de destruction la ville entière ; par les secours en son pouvoir, n'ayant pas de pompes, on fit la part au feu, et le sinistre s'étendit à un seul îlot. C'était un spectacle horrible de voir lutter contre ces flammes des soldats harassés de fatigue, et, bizarrerie ! transporter dans les rues les meubles de ceux qu'ils venaient

peut-être de piller, les jetant n'importe où et comment. Chaque rue des environs de ce lieu ressemblait à la place de vente d'un commissaire-priseur.

Que de haines déjà nous assumions sur nos têtes! et que notre conduite légitima, en quelque sorte, les craintes que de nous, le général anglais avait inspirées à toute la population portugaise.

Un exemple entre mille donnera l'idée de la façon dont on retournait, détruisait ce que renfermait une maison. Un magasin ou boutique de cure-dents (en Portugal ils sont fabriqués en bois de sandal ou citronnier, et vendus par paquets comme nos allumettes) n'offrant rien de séduisant aux soldats qui y entrèrent, fut jeté complétement dans la rue, espérant trouver au-dessous des étagères quelque autre valeur. La quantité en était si grande qu'ils formaient un barrage de plus de deux pieds au centre de la rue, et qu'une batterie d'artillerie en fut arrêtée; cet obstacle ne fut pas long à déblayer. Il a existé, je l'ai vu, des *canons* arrêtés par des *cure-dents!* Quel pays pour ce commerce! il y en avait là pour toute une génération. J'en ramassai plusieurs paquets que je gardai comme souvenir du fait.

Quelle différence de conduite par l'armée, si les habitants fussent restés chez eux; aucun mal ne leur serait advenu et ils n'auraient eu d'autre dommage à supporter que celui qu'occasionne et entraîne toujours après lui le passage des troupes. Nous ne faisions pas la guerre au peuple portu-

gais, mais bien aux Anglais, qui le sacrifiaient pour leur intérêt commercial et pour leur sécurité. Quel terrible tableau Wellington avait-il donc fait de nous à cette nation? Elle nous fuyait comme des brigands, nous forçant à légitimer ce titre par les privations qu'elle nous imposait et le vide qu'elle s'appliquait à faire autour de nous pour toute espèce de ressources!.... Nouvelle conception, singulière manière de faire la guerre! dénotant bien ou la faiblesse ou la cruauté de l'ennemi! Exemple terrible que les Russes mirent à profit deux années plus tard, ajoutant un perfectionnement, digne de leur barbarie, le système du feu.... , l'incendie d'une ville entière!.. Moscow!.. et pourtant, après tout, peut-on jeter le blâme sur la vierge qui échappe au déshonneur par un suicide? et pour sauver la patrie de l'empreinte déshonorante du pied ennemi, n'a-t-on pas le droit de tout faire?.... Il ne m'appartient point de résoudre cette question.

Cependant, vieux soldat rancunier, je veux attacher à la couronne diplomatique de l'Angleterre, couronne dont les rameaux ont tant de fois reverdi par des moyens honteux et hypocrites, je veux y attacher le stigmate de ces réflexions de ma jeunesse. Mais où donc cette philantropie, où donc cette loyauté de l'Angleterre?... Elle qui voulant se débarrasser de Napoléon dont la gloire lui était importune, ainsi que la prospérité de la France, elle qui n'osant l'attaquer corps-à-corps, face-à-face, empruntait le bouclier des autres nations, en les trompant! Ce

grand homme qui voulait la paix du monde, et que sans cesse, orgueilleuse Albion, tu as forcé à faire la guerre; c'est toi qui de tes perfides guinées et pour devenir la maîtresse du monde, as tourné contre lui toutes les puissances, et tu en as fait un conquérant. Tu en as fait le Napoléon des batailles, lui qui voulait être le Napoléon de la paix. Mais pourquoi ma faible voix veut-elle se mêler aux clameurs d'indignation que les échos des siècles te réservent, Angleterre? Le rocher de Sainte-Hélène n'est-il pas toujours debout, page honteuse et ineffaçable de ton histoire!...

Eh! qu'on ne dise pas que, pour la puissance réelle de l'Angleterre, il y avait, à cette époque, une question: *To be, or not to be*, car alors, comme aujourd'hui, alliée de la France, elle eût pu partager avec elle la suprématie du monde. La France la première sur terre, elle, la reine des mers... Nous aurions pu nous serrer la main de Douvres à Calais, si M. Fox eût vécu; mais gouvernée par les principes et les passions de Pitt, il n'y avait à espérer ni trêve ni quartier, nous devions être l'un pour l'autre le feu et l'eau!... La destinée des peuples est écrite!...

Je me suis toujours figuré les Anglais dans leur parcours, ordonnant à tout citadin et paysan, de sortir de leurs habitations, et les chassant comme un troupeau de moutons, clamant: *Voici les Français! sauvez-vous! sauvez-vous!...* Ces pauvres malheureux, obéissant à la peur, abandonnaient tout,

dans la crainte de perdre davantage, la vie !... Dans un village où nous entrâmes un matin, je trouvai dans une maison, un enfant au berceau : il était abandonné par sa mère !... De quelle nature peut donc être la peur, qui ordonne à la mère d'oublier son enfant ?... Emporter cette petite créature, était impossible. A qui la remettre ? Nous passions si vite. Je lui donnai de l'eau sucrée et la laissai. Sera-t-elle revenue à temps, cette mère ? Aura-t-il vécu, cet enfant ? Les troupes nous suivant, auront-elles pu le sauver ?... Après avoir établi un grand hôpital dans la ville de Coïmbre, nous la quittâmes, y laissant plus de six cents blessés : l'armée profita des ressources, en vivres, qui furent découvertes.

Sortant de Coïmbre, *Coerdixa*, *Redinha* et *Pombal*, mon régiment arriva vers la fin du jour à *Leyria*. Depuis trois jours, une pluie incessante n'avait permis aucun repos ; et lorsque nous entrâmes dans cette ville abandonnée, comme tous les lieux où nous passions, les rues étaient transformées en rivières, nos soldats, dans certaines, avaient de l'eau à mi-jambe. Harassé, mouillé, percé, comme on dit, jusqu'aux os, souffrant de ma blessure, j'arrêtai mon cheval à la première maison à laquelle je trouvai quelque apparence pour y prendre mon logement de nuit.

Ayant placé d'abord mon cheval près d'un *pailler*, sorte de grenier à paille hachée, je monte au premier étage, j'entre dans une chambre, et j'y vois une vingtaine de saints (mannequins comme ceux

de nos peintres) dépouillés de leurs habits de parade, et n'ayant que la tête et les mains au naturel, le tout parfaitement modelé et peint. J'étais, sans nul doute, chez un curé ou marguiller qui, fuyant, avait caché ou emporté la riche garde-robe de tous ses saints.

Ces saints, recouverts de peintures délicates, fines et dorées, etc., étaient destinés à jouer un rôle important au milieu d'un peuple facilement crédule!... Cette réunion me fit l'effet d'un magasin de théâtre, et rien de plus... Je gémis de pitié en songeant à la condition misérable des Chrétiens dont le sort se réglait dans un concile de *Trente*, ou dans la cellule d'un sectaire de Loyola; sur ce thème que, tous les moyens sont bons pour fasciner le peuple!... Mais de la pitié je passai rapidement à l'indignation, en voyant des saints de grandeur naturelle, dont les yeux, mobiles dans leur orbite, étaient destinés à verser des larmes, même de sang, au besoin; tandis que d'autres avaient pour mission spéciale de faire des signes négatifs ou affirmatifs, soit de la tête, soit de la main.

Que faisaient de plus les idolâtres?...

Voilà cependant les grands moyens que tolère la plus belle des religions! la religion catholique, apostolique et romaine; en Espagne, en Portugal, aux Amériques, et parfois, il faut l'avouer, chez nous, Français! Faiblesse des hommes!...

Cette vue me rappela qu'à Santo-Domingo, dans le local d'une église abandonnée, convertie pour

nous en salle de spectacle, alors que ce n'était plus qu'un massif de pierres, on trouva au-dessus de l'emplacement du maître-autel ; une niche dans laquelle venait aboutir tout un mécanisme de fils conducteurs devant faire jouer la sainte, qui sans doute avait été réputée miraculeuse.

Passant dans une seconde chambre, je vois deux alcoves garnies de leur lit, je jette mon sabre sur celui de gauche, et me retourne vers celui de droite, mais j'y aperçois la figure immobile d'un beau vieillard ; ma première idée fut que, sans doute, des soldats, entrés dans cette maison avant moi, avaient par amusement couché l'un des saints du magasin d'à côté. Dans cette conviction et tout en riant de cette plaisanterie, je m'approche du lit pour bien reconnaître mon camarade de chambre ; mon mouvement en fait faire un aux yeux du vieillard... je m'arrête et considère de nouveau... J'avance donc très-bravement... Mais que devins-je, lorsque ayant fait deux pas de plus, je vois deux bras décharnés sortir de ce lit, et une bouche hideuse, lançant des ah ! ah ! ah !... Je l'avoue, je me crus ensorcelé et puni de mes idées anti-religieuses, je crus voir un miracle... Deux fois cette bouche sans dents s'ouvrit comme celle d'un fou... Je fus bouleversé, n'osant plus bouger !... j'eus peur enfin ; voilà le mot, et cette peur me donnant des ailes, je quittai cette chambre et courus jusqu'au bas de l'escalier, croyant tous les saints à mes trousses... La nuit arrivait ; il pleuvait encore à

seaux, cela m'arrêta sur le pas de la porte, et là je réfléchis à ce que je venais de voir.

Cette maison déserte, comme toutes les autres, dans cette ville abandonnée, ne pouvait renfermer un être vivant. Je m'étais donc abusé; j'avais mal vu; la fatigue, le besoin, des réflexions peut-être irréligieuses avaient troublé mon cerveau ; et riant alors de ma frayeur, je remontai pour me convaincre qu'un miracle ne pouvait avoir lieu pour moi seul dans ce monde.

J'approche donc du lit, la même comédie se répète. Voulant me rendre compte de ce qui fait jouer cette machine, je saisis le drap et le jette au loin, mais que vois-je? au lieu d'une carcasse, c'est un corps, sec, décharné, celui d'un vieillard véritable, qui prononce alors des mots en sa langue portugaise... C'était un être vivant encore, qui, malade, intransportable, avait été abandonné.... Ses gestes indiquaient qu'il voulait boire, un pot était sur une table de nuit, je lui versai une tasse de tisane, je le fis boire, avec peine, étant obligé de le soutenir, et sa bouche s'ouvrit de nouveau pour me remercier.

Revenu de ma peur, qui ne doit pas étonner, une autre me saisit: peut-être ce malade avait une maladie dangereuse, et la prudence ordonnait de s'en éloigner : je l'abandonnai, et fus me réfugier dans le *Pallier* dont mon cheval avait déjà pris possession, il y trouva sa nourriture et moi un coucher... Harassé de fatigue, bien qu'à jeun, le sommeil me

gagna, et ce ne fut qu'à la diane que mon cheval indiqua à mon lieutenant *Gay*, qui m'avait cherché de tout côté, où je pouvais être. Il me trouva, ce fut enfoui dans la paille hachée.

Le vin ne manquait pas en Portugal, lui seul n'avait pu être caché ni emporté. Ce fut ce bienfaisant breuvage qui soutint le soldat dans ses misères. Celui trouvé en ville avait été distribué, on avait fait la soupe, mais en réservant la part du capitaine, je pus donc, immédiatement, me restaurer en arrivant au bivouac de mon régiment, établi dans le cloître d'un couvent. Encore convalescent de ma blessure à la tête, je portais un bandeau, et mes forces n'étaient pas grandes.

Avant de quitter Leyria, je retournai voir mon vieillard, cette fois, ses bras décharnés sortirent de son lit, sa bouche s'ouvrit, mais ce fut pour me remercier.

Ainsi un militaire, un capitaine de l'empire avait donc eu peur comme un enfant!... Mais à qui donc, dans sa vie, n'est-il pas arrivé d'avoir peur?...

Une disposition mauvaise de l'esprit, une circonstance imprévue, peuvent amener la peur; comment s'en défendre, au premier abord?... On le voit par ce qui m'arriva, et je crois qu'à ma place, tout autre eût éprouvé le même sentiment.

Depuis cette petite aventure, je n'ai jamais pu voir un saint dans sa niche, sans penser au magasin de Leyria.

Sortant de Leyria, notre corps d'armée partit

pour *Basacha*, *St-Georges*, *Chao da Puna*, *Cavailhos*, *Muliana*, *Cudièras*, *Venda da Costa* , *Venda de Agua*, *Fugano*, *Ossa*, *Carregado*, *Castanero*, *Poros*, et arriva à *Villa-Franca*, sur le Tage, ayant fait vingt-cinq lieues, poursuivant l'armée anglaise, hâtant sa retraite sur Lisbonne, et qui enfin s'arrêta à six lieues de cette capitale.

Le deuxième corps occupa *Villa-Franca*, *Caxuero*, *Castanero*, villages sur la ligne faisant face aux positions de *Torres-Vedras*, où l'armée anglaise avait trouvé refuge. Les lignes d'*Alenquer*, dites Torres-Vedras, tenaient l'espace compris entre Villa-Franca, et Torres-Vedras, ayant la mer à dos; cette chaîne de montagnes formait la base d'un triangle isocèle, dont Lisbonne était le sommet.

L'armée anglaise avait sa droite au Tage, et sa gauche à Torres-Vedras : cette position, armée de cinq cents pièces d'artillerie, était défendue par un système de redoutes fort bien entendu ; toutes se flanquaient réciproquement, et ravins comme vallons étaient couverts de feux croisants qui rendaient les approches et l'assaut, sinon impossibles, du moins extrêmement dangereux.

Ce fut avec raison que le maréchal Masséna jugea ces positions d'un difficile accès, aussi ne voulut-il pas les aborder; toutefois, le lendemain de notre arrivée, mon régiment, 31ᵉ léger, simula une attaque sur les avant-postes des Anglais, qui encore tout effrayés d'une retraite de vingt-cinq lieues, reculèrent promptement pour se renfermer dans leurs

redoutes. On se contenta d'avoir donné acte de présence.

Et cependant, par suite de cette retraite précipitée de Wellington, qui devait avoir presque démoralisé son armée et amené quelques désordres, avant de s'asseoir dans ses positions, si le maréchal avait osé attaquer par ce coup d'audace, il obtenait peut-être le rembarquement de l'armée anglaise; car, disaient les journaux anglais de l'époque (lettre d'officier), il était difficile de se faire une idée du désordre et de la position affreuse de toute la population, tant de l'intérieur de la ville que de l'extérieur, agglomérée dans Lisbonne!.. Cette circonstance et cet état de choses pendant une attaque générale pouvait amener la démoralisation de l'armée anglaise, et sa conséquence eût été le rembarquement de l'ennemi. Mais pour atteindre ce but, il eût fallu peut-être perdre le tiers de l'armée; et M. le maréchal dut, même aux dépens de sa gloire future, reculer devant un tel sacrifice.

Chacune des redoutes eût nécessité presque un siége, on se contenta d'un blocus serré sur toute notre ligne; on établit des grandes gardes, fournissant des avant-postes, dont les patrouilles roulantes rassuraient contre toute surprise; les Anglais restèrent dans leurs positions, et l'armée française prit des cantonnements.

M. le maréchal, en se plaçant ainsi, offrait, pour ainsi dire la bataille à lord Wellington, qui n'eut

garde de l'accepter, et avec raison ; car, là, il pouvait encore nous attendre comme à Bousaco, ayant en plus de montagnes rendues inaccessibles, cinq cents pièces d'artillerie pour nous foudroyer, tandis que nous n'avions que des balles et notre courage, contre son canon ; avantage immense, qui déjà, le 27 septembre, avait fait que ses pertes furent minimes en comparaison des nôtres, pendant l'assaut de cette fameuse montagne.

L'avant-garde, arrivant dans Villa-Franca, fit quelques cavaliers ennemis prisonniers, malgré le feu d'une canonnière mouillée sur le Tage, et qui dut le redescendre bientôt, sans se douter de la perte qu'elle venait de nous faire éprouver : un de ses boulets atteignit le général Colbert, cheminant dans un chemin creux, et le tua roide.

C'est à dater de l'établissement des cantonnements que commença la grande misère pour les vivres, misère qui força d'envoyer des maraudes réglées.

Partout, sur notre passage, les moulins, soit à eau, soit à vent, avaient été brisés, et ce ne fut que lorsqu'on fut assis, que l'on put s'occuper de les rétablir. Dans les premiers jours d'arrivée et dans mon régiment, j'ai vu le soldat forcé de broyer les grains, soit froment, soit maïs, entre deux galets ou sur les bancs de pierre des maisons pour en obtenir une sorte de farine et en faire des galettes, qui se cuisaient sur les pierres chaudes de l'âtre, ainsi que le faisaient les anciens Romains. Par le

manque de bestiaux, j'ai vu abattre des ânes !... C'était un véritable siége en rase campagne, et pour moi, qui revenais de celui de Santo-Domingo, où je croyais avoir épuisé toutes les misères humaines, les retrouver en plein champ, comme entre quatre murailles, c'était chance trop malheureuse. Tels furent nos premiers repas dans l'assise de notre cantonnement; des *galettes; de l'âne!...* Une seconde fois M. le maréchal vint visiter le 31e léger qu'il aimait beaucoup, parce qu'il était formé de Piémontais et d'hommes de la Savoie, et qu'à toute rencontre il leur parlait italien.

Venant cette seconde fois au 1er bataillon, il le lança sur les avant-postes anglais et les fit refouler jusqu'à leurs redoutes, ce fut l'affaire d'une heure. Pendant ce temps, il se promenait dans le bivouac, situé au milieu d'une vigne. Y remarquant un moulin à vent au repos, il demanda pourquoi il n'allait pas, ajoutant : c'est mal profiter de la circonstance, car ce moulin est le seul que j'aie vu en état depuis notre entrée en Portugal. Hélas ! lui répondit-on, le vent est d'accord avec les Anglais, et sans vent point de farine. Mais il faut le faire aller, tourner ses ailes. Que l'on m'apporte des cordes : cette demande éveilla notre curiosité.

Les cordes venues, il les fit attacher à chaque extrémité des ailes du moulin, et ordonna aux soldats de tirer dessus, marchant dans un ordre voulu et propre à la manœuvre qu'il avait en tête ; mais, soit que cette manœuvre leur déplût, soit

qu'ils ne la comprissent pas bien, les cordes s'entremêlèrent et les ailes ne tournèrent pas. Impatienté de leur maladresse, et plein de son idée, il mit pied à terre, ordonna à ses aides de camp d'en faire autant et saisissant une des cordes, en même temps qu'eux, il les fit marcher comme il l'avait conçu; les ailes tournèrent effectivement, mais lentement, et ce mouvement n'aurait pas donné promptement de la farine. Satisfait de son invention M. le maréchal voulut précipiter le mouvement, mais au moment de son plein succès, les cordes traînantes s'embarrassèrent dans les éperons de ses bottes à l'écuyère, et mon maréchal mesura la terre de toute sa longueur. Rien ne put arrêter le rire, même le sien; il ne s'était fait aucun mal, bien que traîné par l'impulsion donnée aux ailes. La manœuvre cessa; M. le maréchal remonta à cheval, avec son état-major, et nous souhaita bon vent!... qui vint enfin, et dont nous profitâmes.

Les moulins à vent du Portugal sont différents des nôtres: sur une tour en maçonnerie solide se trouve placée la tête du moulin, ressemblant au cône des tourelles gothiques des vieux châteaux. Ce toit, monté sur un cercle de charpentes orné de *rias* ou roulettes en bois de gaïac, tourne sur un second cercle couronnant la maçonnerie; c'est donc le chapeau du moulin qui tourne et non, comme chez nous, le moulin même. Quant aux ailes, elles sont formées de longues perches sur lesquelles, par le moyen de cordes d'une aile à l'autre, on

borde une toile, ayant la forme d'un foc de navire, mais renversé, c'est-à-dire que la partie large est à l'extrémité de l'aile, et la pointue au centre de l'axe. Une pièce de bois tient au toit, et c'est à son aide que l'on le tourne. Ce moulin est très pittoresque.

L'armée française était entrée en Portugal avec six jours de vivres sur le sac du soldat, et quelques fourgons ; elle était donc sans magasins approvisionnés, et bientôt elle fut sans vivres d'aucune espèce; et cependant il fallait vivre. Les premières ressources épuisées, le soldat marauda, avec assurance, dans les lieux de passage, sans habitants; mais ces maraudes n'étaient que personnelles, une fois assis, il fallait maintenir la discipline ; ce fut alors qu'on organisa les maraudes commandées. Elles se composaient d'hommes pris dans chaque compagnie, et formaient par régiment une force de deux ou trois compagnies, commandées par des sous-officiers, elles conduisaient, pour transporter la récolte faite, autant de *Bouros* (ânes) que chaque compagnie avait pu en rencontrer dans son trajet depuis la frontière ; telle en avait jusqu'à trente.

Une fois parti, on se dirigeait sur un village, qui visité, fouillé et souvent abattu, démoli, offrait des cachettes de grains, maïs principalement, de blé quelquefois. Ces courses, malgré la surveillance des sous-officiers, entraînaient le désordre, car, livrés à eux-mêmes, les soldats, tout en cherchant des vivres, cherchaient aussi de l'argent ou autres

valeurs ; une fois les maisons explorées, venait le tour des jardins, des champs même, ils étaient sondés d'un bout à l'autre, et principalement le matin, aux places où les vapeurs s'élevant, indiquaient une terre fraîchement remuée, la sonde trouvait résistance, on piochait, et l'on trouvait des coffres en chêne, longs de six pieds, renfermant du grain. On passait à d'autres endroits, non encore visités, et l'on chargeait encore les ânes à vide, puis l'on reprenait la route des cantonnements : quant aux bestiaux, vaches, bœufs et moutons, chèvres et cochons, ils suivaient la marche.

Ces maraudes restaient souvent huit et dix jours absentes, et le lendemain de leur arrivée de nouvelles repartaient : c'est par ce moyen que pendant toute la campagne l'armée entière vécut sans une seule distribution ; heureuses, donc, les compagnies dont les maraudeurs rapportaient; chaque capitaine administrait la sienne, sans cela il fallait mettre la dent au croc !... L'égoïsme était à l'ordre du jour.

Cette population, dont l'âme était empreinte de cette première crainte, que rien ne peut faire disparaître, une fois rentrée dans les villages, les abandonnait au seul aspect d'un Français qui motivait une dispersion nouvelle : elle se cachait dans les bois, les rochers, à l'approche des maraudeurs qui leur couraient sus, comme sur des bêtes fauves... Malheur au paysan que le sort faisait rencontrer dans une maraude! le pauvre malheureux se voyait,

d'abord, dépouillé et souvent, comble d'horreur ! mis à mort... par des hommes que la faim, cette dure nécessité, avait rendus cruels et semblables à des sauvages ; lorsqu'ils en appelaient un, et qu'il n'arrivait pas à la voix, on tirait dessus. Il fallait des guides dans des localités inconnues; en tenait-on un, on lui ordonnait de conduire vers un village, ce n'était pas le sien, bien entendu, où il menait ; arrivé, il était forcé d'indiquer les cachettes ; comment faire ?

Le pauvre diable ne les connaissait pas plus que ceux qui les cherchaient, et son embarras naturel passait, aux yeux des soldats, pour mauvaise volonté ; alors surgissaient les menaces auxquelles se joignaient les effets : on lui passait une corde au cou, et le malheureux entendait ces mots : *pendu jusqu'à ce que tu nous dises où est le grain !...* comme il ne le pouvait, on le suspendait jusqu'à ce qu'il commençât à bleuir, puis on le redescendait pour qu'il parlât !... hélas ! ce moyen atroce, plus que barbare, avait parfois réussi, mais c'était lorsque le hasard faisait tenir un véritable habitant du village maraudé, sans cela, ne pouvant rien indiquer, le soldat, dans sa férocité, lui disait : Ah ! tu ne veux pas dire où se trouve le grain, tu es un brigand, pendu, et pendu il restait !... C'est à ne pas croire, mais telle est l'espèce humaine dans ses débordements, lorsque livrée à elle-même, aucun frein ne la retient; c'était un pain cher pour l'armée, que celui acquis de la

sorte; mais à qui devait en revenir le premier blâme? au chef anglais, sans nul doute, qui laissait un désert après lui.

Gloire donc au général, au lord Wellington, pour cette nouvelle manière de faire la guerre! Il ruina, il dispersa une population entière, l'abandonna à la violente cruauté du soldat qui, ne pouvant mourir de faim, mettait aussi à honneur de rapporter des subsistances aux camarades, qui faisaient le coup de fusil pendant son absence.

Ah! que l'on ne croie pas que ces crimes, ces barbares cruautés fussent en germe dans le cœur du soldat français, lui, dont le caractère franc, généreux envers ses ennemis, a toujours prouvé son humanité; où jamais furent-elles commises? Qu'on en cite un seul exemple, autre que celui de cette campagne de Portugal : campagne maudite, destinée à l'extermination, tant d'une population entière que de celle d'une armée, à laquelle on la livrait sans défense, lui prescrivant de faire ce qui pouvait et devait amener les événements qui se manifestèrent.

Oui, Wellington livra le Portugal et sa population aux mains de ses oppresseurs; et c'était lui qui les créait, par sa tactique nouvelle. Etait-ce contre elle que nous marchions, que nous combattions?... Non, assurément. Et cependant l'Angleterre t'a élevé une statue... à toi, grand vainqueur, grand capitaine, dont la science première dans la Péninsule, a été de créer le désert!...

Quelle reconnaissance a dû t'avoir cette nation portugaise, que tu as fait ruiner, décimer en quelque sorte sur son sol abandonné!... Hélas ! ces pauvres Portugais ; et c'étaient bien les pauvres !... les riches se mettaient à couvert de nos cruautés, dont les malheureux se vengeaient à l'occasion. Et notre guerre, entre peuples civilisés, était devenue une *guerre à mort !...*

Devant une maison isolée nous trouvâmes, dans notre marche de retraite, quatre corps pendus à un arbre !... Entrant dans le rez-de-chaussée, un spectacle hideux s'offrit à nos yeux ; sur la muraille était clouée la peau d'un homme fraîchement écorché, et dessous était écrit en portugais : *Dragon français, écorché vif, pour avoir pendu nos frères !...* Sans aucun doute, ce n'était pas lui qui avait commis le crime, car les corps pendants à l'arbre étaient en dissolution. Hélas ! le pauvre soldat, pris isolément, avait payé de sa vie pour les autres.

Ma haine contre un ennemi qui nous entraîna à commettre des barbaries a pu seule me faire retracer ces faits ; par eux, on peut voir ce qu'était cet ennemi, et jusqu'où sa générosité, son humanité ont été pendant la campagne de Portugal. Heureusement que trop d'années de gloire acquise par les armées françaises pendant ses guerres sont, sans nul doute, le correctif de ce que peut avoir d'odieux la campagne de 1810, contre les Anglais en Portugal.

Les mois d'octobre et de novembre s'écoulèrent en observation devant la position de Torres-Vedras. Ils furent cruels de privations; heureusement qu'entre notre ligne et les positions ennemies il existait des caves au milieu des vignobles, et ce vin généreux de Portugal soutint le soldat.

Pendant ce séjour devant l'ennemi, deux aventures eurent lieu ; elles me prouvèrent qu'en toute circonstance il est bon d'avoir et protection et présence d'esprit.

La première est relative à un Anglais; la seconde à un sergent de mon régiment.

M. Elliot, frère du général anglais qui commandait la gauche des positions de son armée, débarqué de la veille à Lisbonne, en était parti à la pointe du jour pour aller visiter le général; ayant manqué la route directe, mourant de chaleur et désirant se rafraîchir, il aperçut un grand figuier et monta dessus pour y prendre quelques figues. Il était donc en train de les manger, lorsqu'un des petits postes volants le découvrit, marcha devers lui et le mit en joue; de ma garde avancée je vis le mouvement, et, sans savoir ce qui faisait mettre tout un poste en joue sur un arbre, j'accourus et vis descendre un beau jeune homme qui venait de se rendre, ayant déjà donné bourse et montre aux soldats, et s'écriant en Anglais : *Dam figue!... dam figue!...* Il avait raison, car, sans elles, il n'eût pas couru ce danger; il pouvait donc dire sacrées figues. Il réclama le cachet seul de sa montre, contenant des

cheveux de sa mère; il lui fut rendu. Conduit au général Soult, puis à M. le maréchal, il se promena quatre jours et fut échangé ensuite. Il jura bien que jamais figue ne le tenterait.

Le sergent se trouvait dans une des caves que j'ai citées, en compagnie de soldats anglais, buvant ensemble, ce qui arrivait journellement, sans qu'il en résultât la moindre des choses. Mais ce jour-là, soit que les Anglais fussent plus avinés que de coutume, soit que voyant un seul Français, après boire, ils le firent prisonnier, et avec lui sa peau de bouc pleine de vin. Conduit à lord Wellington, il en fut questionné sur tout ce qui se passait dans notre corps d'armée :

— *Vous avez beaucoup de malades?*

— *L'armée se porte comme moi.*

— *Vous manquez de pain?*

— *Voyez ce moulin qui tourne; d'ailleurs avec de la viande et du vin on ne meurt pas de faim : Le Portugal est grand, et vous n'avez pu le mettre dans Lisbonne.*

— *C'est bien, allez....*

Le sergent ne bougeait pas.

— *Allez donc,* lui répéta le général.

Même immobilité, mais avec cette réplique :

— *Général, vos soldats ne sont pas de vrais soldats, je ne puis être votre prisonnier,*

— *Ah! et pourquoi?*

— *Pourquoi? parce que, buvant ensemble dans une cave, ils n'avaient pas plus le droit de me prendre que*

je ne l'avais à leur égard; ils ont abusé de mon isolement. On se doit plus de politesse entre militaires.

— C'est donc ainsi que l'on vous a fait prisonnier?

— Oui, général.

— Très-bien. Chef d'office, faites dîner ce militaire avec vous, et qu'un officier ordonne de le reconduire là où il a été pris.

Cette conversation avait cours pendant le dîner du général.

A cet ordre le sergent ne bougea pas plus qu'à la première injonction.

— N'avez-vous pas entendu, sous-officier?

— Oui, mon général, et avec cet aplomb, cet à-propos que notre soldat seul possède,

— Oui, j'ai fort bien entendu, mais je ne veux pas aller à l'office.

— Pourquoi?

— Parce qu'un soldat français n'est pas fait pour manger avec des domestiques!....

Lord Wellington s'inclina en signe d'assentiment, et faisant mettre un couvert à sa table, il y fit asseoir le sergent.

Le lendemain, notre sous-officier nous revint, et nous raconta son aventure.

Ce trait du général anglais est fort à sa louange, et je me plais à le raconter; mais il en eût fallu beaucoup comme celui-là, pour nous prouver l'atténuation de la haine anglaise.

Ces mois de misère écoulés, sans combats, nous pensions que notre rentrée en Espagne serait le

complément de la campagne, où, bien que le sort ne nous y fût qu'à demi favorable, nous comptions au moins échapper à la famine; nos regards, donc, se portaient vers la frontière, comme vers une nouvelle France, vers un port de salut. Toutefois l'armée fit un mouvement rétrograde.

Mais il n'en fut pas ainsi; la ténacité de M. le maréchal n'était pas vaincue, cette retraite simulée n'était que pour faire sortir l'ennemi de ses positions redoutables, et lui livrer bataille, pendant que l'armée le pouvait encore. Immanquablement cela devait bientôt lui devenir impossible, car l'hiver venait se joindre à nos misères, les maladies devaient surgir; heureusement nos soldats, de fer, se portaient bien, et il ne fallait pas moins que des hommes pareils, pour avoir déjà supporté tant de fatigues et de privations. Hélas! nous pensions avoir épuisé toutes les misères possibles, car il n'en pouvait exister de plus grandes que celles qui pesaient sur une armée, lancée dans un pays devenu *le désert*, séparée des renforts et secours qu'elle aurait pu tirer de l'Espagne, avec laquelle toute communication était rompue. La suite de la campagne nous prouva que nous n'avions pas encore connu toutes les misères; car elles devinrent nécessairement plus grandes par notre prolongation de séjour dans le Portugal.

L'armée opéra son mouvement rétrograde, et le 6e corps, celui du maréchal Ney, qui était demeuré en seconde ligne, dut céder ses cantonnements aux

2e et 8e seuls, en face de l'ennemi pendant les mois écoulés ; ainsi, pour nous refaire, nous allions occuper des localités déjà ruinées par nos prédécesseurs, vivant comme nous de maraude ; quelles ressources devions-nous trouver là où un seul corps d'armée, aussi fort que les deux arrivants, avait nécessairement tout épuisé ? comment y vivre ?... grande question, la seule à l'ordre du jour, nous occupant beaucoup plus que celle du combat, que nous appelions de toutes nos forces.

J'admirais l'armée et j'avais peine à concevoir comment ces hommes qui la composaient, ces vainqueurs des nations, conservaient un courage aussi grand, quand, sans *soldes*, sans *vivres*, sans *souliers* même, demi-*nus*, la désertion pouvait leur donner un bien-être, voyant, surtout chaque jour, arriver des déserteurs de l'armée anglaise, parfaitement habillés, portant une bonne couverture de laine, ayant pain blanc sur le sac et bidon rempli de rhum ;... certes la tentation pouvait être grande, aucun n'y succomba !.. et leur courage ne diminua pas, il n'y eut pas un seul exemple de désertion à l'ennemi !... Il ne faut pas, cependant, augurer de là, que nos hommes fussent tous des modèles de vertu militaire, cette prétention serait absurde ; je ne cite ce cas de non-désertion à l'ennemi, que pour prouver que le soldat français, seul, sait le mieux supporter l'adversité, et que nos armées composées et formées des enfants de la patrie, vraies familles, auront toujours un avantage man-

qué sur celles qui ne sont que la réunion de salariés, rebut de la société, ne se rattachant à rien, et n'aimant rien.

De mauvais sujets, seuls, désertaient, mais sur les derrières de l'armée; c'étaient des hommes sans courage, voulant vivre autrement que les autres, et jouir d'une liberté que la discipline leur refusait, je dis sans courage, mais c'était contre l'adversité; car, réunis au nombre de cinq à six cents et établis dans un couvent, on fut obligé de diriger des forces sur eux; ils y furent attaqués après les y avoir bloqués, et dans un combat acharné, où les trois quarts furent tués, ils prouvèrent encore qu'ils étaient Français. Ils y trouvèrent la fin de leur misère: ce corps avait pris la dénomination des *Fricoteurs*.

Le mouvement de retraite fut suivi, de loin, par Wellington, qui voyait son but atteint sans combat; pourquoi se serait-il exposé à perdre des hommes? Ce sacrifice était inutile, nous partions; mais il fut déçu dans son espoir, M. le maréchal arrêta son mouvement à Santarem, sur le Tage.

Le 2e corps d'armée et le 8e, commandés par le général Régnier et le duc d'Abrantès, occupèrent, le premier, Santarem et ses environs; le second, l'extrême droite de la ligne formée, devant laquelle s'arrêta l'armée anglaise. Le 6e corps, maréchal Ney, se plaça en seconde ligne.

Une vallée formée par le *Rio-Major* (rivière), séparait les deux armées.

Santarem fut fortifiée par des ouvrages de campagne, dont le principal, une redoute, défendait le passage d'un pont très-long, entre l'ennemi et nous ; des abattis nombreux, formant circonvallation de la ville, furent faits avec les oliviers centenaires de tous les environs. Il n'était pas un de ces arbres qui ne rapportât 70 à 80 francs de rente à son propriétaire. Que l'on se fasse une idée du dégât comme de la ruine des habitants ! Les cantonnements donnés, des camps furent établis, au milieu, on peut le dire, de forêts d'oliviers qui, en peu de temps, devinrent aussi rases que des savannes ; il fallut aller au bois à plus d'une lieue !... Nous occupâmes Santarem pendant décembre et janvier, et, durant ces deux mois, auxquels il convient d'ajouter février, il gela à glace ; la neige couvrait la terre, qui ne se voyait qu'aux trajets des sentinelles, tant françaises qu'anglaises, assez rapprochées pour se parler.

L'ennemi ne fit aucune démonstration d'attaque pendant tout ce temps, et ce fut pendant ces mois que nous eûmes à supporter des privations bien plus pénibles encore que celles essuyées devant les lignes d'Alenquer. Souvent quinze jours s'écoulaient sans voir revenir nos maraudeurs qui, forcés d'aller plus loin, arrivaient quelquefois médiocrement pourvus. Tout s'épuisait d'autant plus vite, et la rareté des grains se faisait d'autant plus sentir que, déjà, le 6ᵉ corps, avait exploré ce pays, et qu'à

nouveau, il vivait aux dépens des lieux en arrière de nous, par conséquent en avant de lui, tandis qu'il avait de l'autre côté de sa ligne des endroits qui offraient des ressources. Mais M. le maréchal Ney en faisait à sa volonté, et d'ailleurs le grand quartier général du maréchal Masséna était à le toucher; et chez ces messieurs, il ne fallait même pas aller glaner où ils récoltaient. Nos maraudeurs parcouraient souvent douze à quinze lieues avant de revenir, pour ne rapporter que quelques charges de maïs. Leur venue était attendue comme celle de sauveurs.

L'une des privations la plus sensible, était celle du *sel;* vivre sans lui, c'est ne vivre qu'à moitié: or, pendant la première quinzaine de janvier, nous fûmes au régiment sans un seul grain de cet acide!... On aura peine à le croire, mais je l'assure ici, sur l'honneur, j'ai vu mettre de la poudre dans la soupe du soldat; remplaçant, par son salpêtre, le sel qui manquait: on savait pourquoi le bouillon était noir.

La cavalerie avec laquelle nous formions demi-brigade d'arrière-garde dans notre retraite sur Santarem, le mouvement opéré, occupa sur la droite des villages devant lesquels bivouaqua l'infanterie; quelques maisons furent réservées pour les chevaux qui, pendant les fortes gelées, auraient tous péri. Il est vrai que nos camps étaient formés de baraques solides faites aux dépens de tous les villages, et qu'ils en formaient de nouveaux mieux

bâtis, mieux alignés que ceux démolis; mais je doute que cet ordre de chose ait été goûté par les propriétaires lors de leur retour au clocher.

La nourriture des chevaux était un problème comme celle des hommes; on ne trouvait plus de paille hachée, et la terre couverte de neige n'offrait pas une seule herbe. On partageait donc le maïs avec eux; j'ai nourri le mien pendant un mois avec les feuilles séchées des oliviers brûlés dans ma baraque; la première litière avait même été mangée, et la bête était à nue sur le pavé. Entrant un jour dans l'écurie d'un officier du 1er hussard, je vis, chose incroyable, mais cependant véritable, son cheval se retourner et manger son crotin, contenant encore quelques grains de maïs non digérés.

Il est impossible de citer des exemples de misères semblables en rase campagne, les siéges seuls peuvent les fournir!... ainsi les hommes, comme les animaux, devaient souffrir dans cette guerre. Le froid très rigoureux venait ajouter au malheur du soldat, dont l'habillement avait tellement souffert qu'il était à peine mettable, surtout les pantalons; aussi avaient-ils changé de nature et de couleur, chacun s'en était fait avec les jupons des paysannes trouvés dans les maraudes; c'était une étoffe de grosse laine brune, couleur du mouton qui la portait; en ce pays ils sont marons et même noirs. La chaussure était également la sollicitude des chefs de compagnie; tant qu'on avait pu, on avait rac-

commodé lorsqu'on trouvait du cuir, mais lui, comme toute autre chose, devint introuvable; on avait récolté, mais non créé de nouvelles matières, en sorte que le soldat fut réduit, pour toute chaussure, à une espèce de cothurne dont voici la description :

Aussitôt qu'une bête était abattue, bœuf, vache, veau, cheval ou âne, on se disputait, en quelque sorte, une part de sa peau, qui s'obtenait en posant le pied sur la peau même; on coupait alors plus large que le pied, garnissant le pourtour du morceau de trous, recevant une cordelle et plaçant le poil en dedans, on serrait l'attache, qui s'enroulait au-dessus de la cheville. Cette chaussure durait peu; mais enfin on n'était pas nu-pieds, et elle ménageait la paire de souliers à qui la possédait encore.

Pendant les mois de station, on avait réparé tous les moulins, même ceux à huile, on en fabriqua de parfaite, et les grains apportés étaient de suite convertis en farine; ainsi que je l'ai dit, c'était généralement du maïs, rarement du blé. Il fallait savoir manipuler la farine de ce grain, qui donnait bien un pain, mais qui ne pouvait se garder sans aigrir ou moisir, si on ne le mangeait le même jour; cet inconvénient existait dans tous les corps, excepté dans le 31e léger, dont les hommes, Piémontais, tiraient un meilleur parti de cette farine, en en faisant de la *polenta* comme dans leur pays. Bouillie cuite dans un grand chaudron, remuée

avec un fort bâton, et qui, cuite à point, renversée, devenait comme une grosse motte de beurre ; refroidie, on la coupait en tranches au moyen d'un fil. Cette polenta remplaçait le pain, c'était une nourriture bonne et fort saine ; par elle, nous évitâmes bien des maladies. On aurait pu désigner le 31e régiment par le titre de chaudronniers, car chaque escouade avait son chaudron ; à tout mouvement fait, il était porté, religieusement, comme la marmite des Janissaires l'était autrefois à Constantinople. Quelques bestiaux amenés formaient le parc du régiment. Quant à leur nourriture, on ne s'en occupait guère, ils vivaient de ce que la terre produisait, d'ailleurs, comme chaque jour ils passaient au boucher, la sollicitude à leur égard ne pouvait être grande. Il fallait les manger, car, les gardant, on n'eût plus eu que des squelettes d'animaux. Les moutons seuls trouvaient grâce et étaient gardés comme réserve ; plus faciles à conduire, la retraite opérée, notre parc arriva à la frontière d'Espagne. Il lui arriva là un petit échec ; les soldats qui, pour ainsi dire, traînaient ces moutons depuis Santarem, sans en avoir vu abattre un seul pour leur nourriture (on prétextait que la réserve devait se garder jusqu'à la dernière extrémité), s'imaginèrent, à tort ou à raison, que ces beaux *mérinos n'étaient gardés que pour être vendus en Espagne*, ce qui aurait sans doute eu lieu pour la totalité sans l'événement ; profitant d'une nuit, celle de la veille du passage de la frontière, plu-

sieurs soldats s'entendirent avec la garde du parc pour tirer profit de ces animaux. A cet effet, chacun de ceux qui s'étaient réunis pour faire le coup, saisissant un mouton, lui coupa les *reins*, s'emparant des deux gigues; puis l'animal, sans train d'arrière, fut posé sur la partie coupée, *arc-bouté* sur ses pattes de devant; la raideur de la mort donnait cette facilité, en sorte qu'au jour, lorsqu'on arriva dans l'enclos, on aperçut une soixantaine de moutons, posés comme des caniches, ne suivant pas le mouvement des vivants. On découvrit de suite le méfait, et chacun accourut pour voir ce nouveau spectacle, qui nous fit beaucoup rire, mais qui ne fit pas rire le chef intéressé, et *très-intéressé* à la conservation de son parc. Trouver les coupables n'était pas difficile ; du reste, ils ne se cachaient pas, portant sur le sac, la *gigue encore toute lainée!* On n'osa pas punir, car, déjà, des murmures avaient fait connaître l'idée qui avait surgi dans l'esprit du soldat, on ferma les yeux. Ils avaient deviné juste, ces soldats; arrivés en Espagne, où la viande ne manquait pas, où l'on faisait des distributions de vivres, les *mérinos disparurent*, les uns après les autres, et les seules gigues enlevées servirent au régiment, qui, pendant la retraite, avait toujours marché dans l'espérance d'arriver à faire bonne chère en atteignant le but.

Mes maraudeurs m'apportèrent un jour du blé, qui, promptement moulu, passa de suite à l'état de biscuit, et comme réserve, emmagasiné dans ma

baraque, et pendu en sacs au-dessus de ma tête ; personne n'y touchait, pas même moi.... De temps en temps je le faisais mettre au soleil, brosser et remettre en place ; cette opération se faisait par mes soldats, et jamais une galette ne me manqua. Cependant il s'écoula bien des jours où l'appétit eut droit à commettre un tel larcin, mais mes hommes étaient prévenus que cette ressource serait pour la retraite qui, nécessairement, devait arriver; c'était donc leur subsistance future. Ce moment se présenta, et lorsqu'il fallut traverser le pays désert, ruiné de fond en comble, au point que l'on ne trouvait plus même un vase pour aller à l'eau, mes soldats avaient alors chacun douze grosses galettes dans le sac, et me remercièrent de l'abstinence à laquelle je les avais forcément condamnés.

Quels hommes! quel courage!... quelle patience et quel caractère dans l'adversité !... Jamais on ne saura leur rendre assez de justice. Sans doute quelques-uns, non tous, heureusement, ont commis des horreurs, mais on a vu quelle était leur position. Au milieu d'un hiver rigoureux, pour ce pays, sans pain, sans vêtements, sans chaussures, fallait-il qu'ils moussent sur place?... attendant comme certain saint dans le désert, que la Providence pourvût à leur nourriture?... Qui n'aurait fait comme eux, leur jette la première pierre ! A cette époque on pouvait dire comme le chevalier *Lahire* dans les temps calamiteux de

la France : DIEU SERAIT DESCENDU SUR TERRE, QU'IL EUT ÉTÉ PILLARD !...

Qui pourra jamais se faire une idée de l'aspect de nos régiments qui n'avaient plus que l'habit d'uniforme, pour les jours de parade, et quel uniforme ! dans quel état était-il? C'étaient des troupes d'arlequins, tant la diversité des couleurs de capotes et pantalons, sautait aux yeux. Ajoutez-y le cothurne, décrit plus haut, et vous aurez le soldat complet; sans le fourniment et le fusil, certes on les aurait pris tous pour ces gardes nationales improvisées des villages de la France.

Quelles ne devaient pas être les réflexions de ces hommes, placés devant un ennemi auquel rien ne manquait; qui, bien abrité, sous une tente, recevait ses distributions à jour fixe et qui enfin possédait tout ce qui constitue le bien-être du soldat !... c'était à faire déserter une armée entière !... et ce pendant, jamais un seul homme n'a pu être présenté comme déserteur par l'ennemi.

Le séjour à Santarem se prolongeait au milieu de toutes les misères, et le caractère français ne s'altérait point malgré un service pénible, service incessant : on trouva moyen de se récréer ; et ces gais Français, ces Français du bon temps prouvèrent qu'ils n'avaient rien perdu de leur nature primitive. Au milieu des calamités nombreuses et sous le feu du canon, ils trouvèrent une suspension à leurs maux... Une société dramatique s'orga-

nisa, un théâtre fut construit aussi bien qu'il aurait pu l'être dans toute ville, au temps de la paix la mieux consolidée : on joua *tragédies*, *comédies* et *vaudevilles* ; seulement, comme les dames manquaient, leurs rôles furent remplis par les plus jeunes sous-officiers des régiments, et nous nous reportâmes, sans nous en douter, à l'époque de l'origine du grand Opéra, où, jusqu'en 1681, les *hommes dans les ballets du temps*, *dansaient seuls sur la scène;* ce ne fut qu'en cette année, que les femmes y parurent, nouveauté dont les perruquiers de l'Opéra se réjouirent ; ayant autrefois à forfait tout ce qui concernait leur état dans ce théâtre, ils virent leur besogne singulièrement diminuée, dispensés qu'ils furent de faire la barbe aux *Graces* et à *Vénus*... Ces représentations eurent leur mérite, elles égayèrent, non-seulement le soldat, mais encore les chefs et officiers. Le fait est que, des cantonnements, souvent à trois et quatre lieues, lorsqu'on pouvait obtenir une permission, on accourait à la ville de Santarem, pour jouir d'un spectacle, et que l'on ne regardait pas, par les gelées, à retourner de nuit à son poste : c'était la province venant à Paris.

Du reste, ceci ne me surprit nullement, n'avions-nous pas sur les pontons anglais, misérables prisonniers, usé de la même récréation ?

Notre corps d'armée manquait de viande, tant on avait épuisé le pays pour en avoir, il ne fallait que traverser le Tage, pour aller dans *l'Alentejo*,

où chaque jour nous voyions des bestiaux pâturer; mais la rive opposée était gardée par des forces anglaises retranchées, et qui restaient invisibles dans leurs redoutes. Une expédition se prépara toutefois : le général Regnier voulut, avant de la lancer, connaître à peu près l'opposition qu'elle rencontrerait; ne pouvant faire faire une reconnaissance, il employa le moyen suivant : sous prétexte d'une fête publique, une montgolfière fut construite et son ascension eut lieu; armée d'un parachute, et portant dans sa nacelle un petit mouton, à un temps donné, elle devait s'enflammer et l'animal redescendre.

A peine la montgolfière fut-elle lancée, que les Anglais sortirent de leurs réduits, montant sur les parapets, malgré leurs officiers; il fut alors facile de les compter; c'est à quoi était occupé le général, qui, longue-vue à l'œil, les examinait; mais la montgolfière, stationnant sur notre rive, n'avait qu'à moitié excité la curiosité de l'ennemi, un courant d'air l'ayant fait planer sur la sienne, et croyant avec raison qu'elle allait y tomber, il n'y eut plus de discipline possible, tous coururent dans les champs, et leur force fut alors parfaitement connue. L'air, de concert avec la ruse du général, relança l'aérostat de notre côté, il s'enflamma et le parachute ramena le mouton *bélant* depuis son ascension. L'expédition eut lieu la nuit suivante, à la faveur d'un îlot sur le Tage; elle ramena des bœufs. C'est ainsi qu'un général habile sait saisir

tous les moyens possibles pour arriver à son but.

Cette montgolfière immense avait été faite avec les papiers des archives de la ville, n'en ayant pas trouvé d'autres, et des titres précieux, sans aucun doute, furent livrés aux flammes et au vent!... Hélas! en guerre pense-t-on à tout le mal que l'on fait!... ce dernier était minime en comparaison des autres maux qui, déjà, pesaient sur le pays!...

C'était dans Santarem que la cavalerie de réserve de l'armée avait séjourné pendant notre occupation devant les positions de Torres-Vedras; et cette jolie ville, que la cavalerie quitta pour nous faire place, ressemblait à une ville après un siége. Il est exact de dire qu'elle avait été bouleversée, retournée par les chercheurs de cachettes. C'était réellement pitié de voir l'intérieur des maisons; il n'existait pas une chambre, pas le moindre cabinet, ou lambris et murs, qui ne fussent percés à fond!... Pioche, hache et marteau, avaient fonctionné partout, même sur des peintures à fresque, délicieuses de dessin et de fraîcheur; enfin, boiserie comme maçonnerie, n'offraient à l'œil que ruine et démolition, et chaque maison était positivement à jour; comme si des boulets y avaient été lancés!...

Deux maisons seules échappèrent à tout dommage, et elles le durent à ce que leurs habitants, bravant les ordres du général anglais, avaient courageusement attendu la venue de l'armée française, laissant la population nombreuse fuir comme un troupeau devant le lion... Que leur en arriva-t-il?...

Leurs personnes, leurs propriétés furent respectées, assurées, et sans aucun doute, il en eût été de même partout, et, pour tous, si Wellington n'avait voulu, croyant arrêter notre invasion, faire un désert du Portugal, pour nous le faire abandonner plus vite.

Sans le second séjour de notre armée dans cette ville, et sans le hasard, un des habitants aurait, grâce à sa prudence, retrouvé tout son avoir, car sa cachette avait échappé à nos prédécesseurs, voici comme : chaque rez-de-chaussée, à l'arrivée de la nombreuse cavalerie qui ne pouvait laisser ses chevaux au bivouac par la saison, fut transformé en écurie, dallée en pierres de taille ou granit; d'épaisses litières y donnèrent pied aux animaux; par la même raison, un fond de litière fut donc laissé chaque jour, et ces écuries improvisées ne purent être tenues réglementairement : lorsque la réserve de cavalerie quitta la ville, on pense bien qu'elle ne s'occupa pas à nettoyer les maisons, le fumier resta.

A l'arrivée du général Régnier, le 17e léger fut logé en ville. Un capitaine, le sieur X..., comme ses camarades, se casa dans une maison; ayant trouvé une véritable écurie dans le rez-de-chaussée, il y plaça son cheval, et, pour la sécurité de l'animal, la litière ne fut pas enlevée; on la laissa comme on l'avait trouvée. Il demeurait depuis plusieurs jours dans cette maison dévastée comme toutes les autres, lorsqu'au milieu d'une nuit silencieuse, un bruit extraordinaire réveilla et capitaine

et soldat. D'où pouvait provenir un vacarme si considérable, ressemblant à celui de chaînes secouées ou de ferrailles remuées? Tous deux se mirent en quête; mais la maison vide était facile et prompte à visiter; rien dans le haut, c'était donc du dessous que le bruit avait pu provenir : une cave sans doute, mais nulle entrée ne l'indiquait. La nuit se passa en conjectures, et l'on dut attendre le jour. Cherchant toujours une entrée de cave, ils mirent dehors toute la litière devenue fumier hors à la place du cheval, et n'ayant rien découvert, ils allaient renoncer à leur quête lorsque le soldat eut l'idée fort naturelle, et qui aurait dû lui venir plus tôt, celle de sortir le cheval et de nettoyer également sa place. La journée s'écoula, et, la nuit venue, l'opération eut lieu. A cet endroit, et sous l'animal, existait une trappe fermée à cadenas; ouverte, elle donna entrée dans un escalier embarrassé de mille objets de quincaillerie, marmites de fonte, etc., etc., qui, tous mêlés, indiquaient que le bruit entendu était le résultat de leur chute, occasionnée sans doute par la commôtion des coups de pied du cheval rompant l'équilibre dans l'arrangement des marchandises; mais, outre ces objets, le capitaine trouva or, argent et bijoux, nombre de choses précieuses, et principalement des draps en pièce..., du linge, etc., etc. On peut juger de la joie de cet officier.

Il garda pour lui seul sa découverte et non content de ce qu'elle lui donnait, il voulut, tant l'appât

de l'argent est irrésistible chez certains hommes, tirer encore profit des draps propres à l'habillement, et les consigna à un cantinier de l'armée avec ordre de ne les vendre que contre de l'*or!*... Le drap manquait totalement, et il n'était pas un officier qui n'eût besoin de renouveler soit capote, soit pantalon : la vente s'opéra donc promptement et facilement ; quel était celui qui pouvait regarder au prix pour se couvrir le corps ? Il m'en coûta, pour un pantalon de drap, *une once d'or!*... 83 fr. 33 cent.

Cette exigence d'un prix en or éveilla les soupçons, le cantinier fut mandé chez *Salem*, commandant du quartier général, auquel il avoua pour qui il vendait.

Le capitaine dut quitter son régiment; son colonel le fit partir pour le grand quartier général, le mettant à la disposition du maréchal pour de là, être renvoyé en France ; mais il ne rendit pas gorge, l'or partit avec lui ; il ne lui profita pas, car il fut assassiné avant sa rentrée en France.

Nous avions gagné le mois de mars, les routes devenaient praticables. M. le maréchal voyant que, malgré notre séjour de trois mois, Wellington ne voulait pas l'attaquer, et qu'il n'était plus possible de vivre dans ce pays dévasté où toutes ressources étaient épuisées, se résolut à faire retraite sur Ciudad-Rodrigo (Espagne).

Son mouvement commença par le 6ᵉ corps, le 8ᵉ ensuite ; le 2ᵉ avant-garde, en entrant, fit encore

que jour, ami lecteur, vous vous sentez un élan militaire, s'il vous prend envie de faire le soldat ce jour-là, faites poser sur vos épaules une giberne de soldat, garnie de soixante cartouches à balle, endossez un sac garni, enfermez-vous dans un uniforme agrafé; mettez un fusil sur votre épaule avec sa baïonnette, et promenez-vous n'importe où, quelque temps, six à huit lieues, quelquefois plus; ensuite, écrivez ce que vous pensez d'un pareil exercice, ou, plutôt, ne l'écrivez pas, car il n'y a pas de chance que vous l'oubliiez jamais!... Il n'y avait que des hommes forts comme les nôtres, pour résister à de telles épreuves. Le feu en a détruit la race, et les années 1813 et 1814 le prouvèrent; que l'on compare encore aujourd'hui les soldats de 1848 avec ceux de 1809! ce sont des extraits d'hommes; dans l'infanterie surtout, tous les corps spéciaux enlèvent tous ceux qui sont grands, beaux et forts. Ce qu'ils n'ont pas perdu, ce qu'ils ne perdront jamais, c'est cette bravoure innée même chez les plus faibles; mais suffit-elle toujours? Quant à la force corporelle, l'Algérie est là pour répondre; ses hôpitaux nombreux, que notre petite et pauvre espèce d'hommes est venue encombrer, prouve leur faiblesse pour résister aux fatigues, aux climats.

En Égypte, malgré la *peste* qui planait sur l'armée, vit-on jamais autant d'hôpitaux qu'en Algérie?... mais aussi quels hommes que ceux de cette époque!... Révolutions et guerres détruisent,

épuisent tout, et les races sont les premières à s'en ressentir.

Au sortir d'un défilé fort resserré, l'armée s'arrêta dans la plaine de Villa-Flora ; elle y fit même séjour, présentant toujours la bataille à l'ennemi, trop sensé pour l'accepter, car il suffisait de la faim pour nous faire quitter ce nouveau champ. Lord Wellington faisait pont d'or à M. le maréchal. La retraite continua, et les arrière-gardes seules combattirent.

La marche était fort lente par tout l'attirail que chaque régiment traînait avec lui ; c'était bien assurément le fameux *impedimentum*. Aussi, après une chaude affaire d'arrière-garde, où, pour le passage à gué d'une rivière, il avait compromis nos forces, M. le maréchal ordonna de brûler les *voitures* des généraux, y compris la sienne, et de couper les jarrets à *tous les ânes* (bouros). En effet, la quantité en était si nombreuse qu'il n'était pas de compagnie qui n'en traînât après elle vingt à vingt-cinq Il fallut en faire le sacrifice, et c'en était un réel ; car ces animaux, devenus nos magasins ambulants, portaient nos vivres... Cet ordre manqua de faire révolter des hommes déjà aigris par le malheur d'une non-réussite dans la campagne, d'abord, par la misère, ensuite !... Chacun défendit ses transports. Il fallut obéir, et le peu de vivres qu'ils charroyaient fut perdu. Loin encore de l'Espagne, nous eûmes le temps d'éprouver de nou-

velles privations, et mettre, comme on le dit, la dent au croc !...

A Villa-Flora, le 2e corps du général Régnier se sépara de l'armée, et reçut ordre de continuer sa retraite à travers des montagnes où les chèvres seules pouvaient gravir ; c'était, disait-on, pour flanquer l'armée : mais elle n'avait pas d'ennemis sur ses flancs, et c'était bien plutôt pour nous faire vivre, mais de quoi ? Nous ne trouvâmes que quelques pauvres villages, possédant, en fait de vivres, des glands doux et des châtaignes séchées à la fumée. Chaque cabane avait une claie qui les recélait ; mises dans un sac et secouées, elles en sortaient parfaitement épluchées. Un bouillon à l'eau les cuisait, et de cette cuisson sortait un sucre qui accommodait parfaitement la partie farineuse de la châtaigne. Triste bouillie cependant !...

Pour suivre cette direction de retraite, notre corps d'armée fut forcé de laisser son artillerie au 6e corps du maréchal Ney, qui, avec le 8e corps, continuait sa marche sur les grandes routes.

Nous approchions des frontières et nous allions enfin entrer en Espagne, encore quelques jours de patience et nos misères finissaient... L'activité, la surveillance et la vraie sollicitude de notre général ne se démentirent pas un seul instant, il était partout : un matin, appréciant que son corps d'armée devait être à la hauteur des deux autres, ou même plus avancé vers la frontière, il profita d'un chemin tracé à sa gauche, pour gravir une montagne dont

nous suivions le pied. Il voulait, par cette reconnaissance, prendre langue avec les nôtres, et avoir des nouvelles des Anglais qui ne l'avaient nullement suivi dans son itinéraire. Mieux eût valu, qu'il ne fût pas aussi désireux de causer.

Accompagné de son escadron, escorte de dragons d'élite, il gravit la montagne, mais à peine arrivé sur le plateau, au lieu d'y rencontrer l'armée française, il se trouve en face de l'avant-garde de l'armée anglaise; qui sans obstacle, suivait la grande route; ne pouvant rétrograder sans danger, et poussé par un véritable sentiment militaire, il met promptement une partie de son escadron en tirailleurs pour les opposer à ceux de l'ennemi, et ordonne à toute son infanterie arrêtée, d'arriver au pas de course; tout son corps d'armée suivit naturellement le mouvement. Qu'était-il survenu?...

M. le maréchal Ney, approchant de l'Espagne, avait hâté sa marche, abandonnant son service d'arrière-garde, en sorte que le 2e corps arriva juste à temps pour couvrir toute l'armée.

Il était neuf heures du matin, la journée pour nous, fut longue et meurtrière..... sans artillerie pour répondre à celle des Anglais, qui nous foudroyait à son aise, tirant à coups sûrs dans nos carrés d'infanterie, sur lesquels une nombreuse cavalerie déployait son courage, on peut apprécier notre position.... qui recevait les coups? le pauvre 31e léger d'arrière-garde, avec la brigade de cavalerie du général *Soult*.

Enfin, sur les cinq heures de l'après-midi, acculés sur les troupes du maréchal Ney, ne voulant pas marcher, nous reprîmes alors notre artillerie qui, depuis le matin, lui avait été réclamée sans succès. C'était trop tard; la nuit arrivait, et cette journée de massacre, on peut le dire, prit heureusement fin. M. le maréchal Ney se décidant à marcher, le jour venu, toute l'armée se trouva posée à deux lieues d'Alfayetes.

D'où provenait cet à-coup dans la marche de toute l'armée ?... on l'attribua à une véritable dispute entre le maréchal Masséna, commandant en chef, et le maréchal Ney, refusant d'obéir ! par ce manque à la discipline, il avait compromis tout un corps d'armée (le 2e) qui, découvert, pouvait être coupé, écrasé sans l'activité de son chef; heureusement son inspiration le sauva d'un semblable danger, mais il arriva encore à temps pour faire de grandes pertes.

Ce fut à Alfayetes qu'eut lieu cette dispute des maréchaux : qui la provoqua ? on l'ignora dans l'armée, mais on présuma que c'était la suite de quelques reproches du chef au subordonné, sur la non-réussite de la campagne que la fougue et l'ardente valeur du maréchal Ney, enlevant les suffrages du conseil, avaient fait commencer d'une manière si peu profitable dans l'intérêt général.

Ainsi donc, en Portugal comme en Espagne, le désaccord de nos maréchaux devait être funeste !... ces grands officiers n'étaient bons que sous les or-

dres de l'Empereur : alors ils obéissaient comme de vieux et parfaits soldats ; là, leur amour-propre ne les poussait pas à ne vouloir de la gloire que pour eux seuls ; tandis que, séparés, loin de lui, c'était à celui qui se ferait personnellement une réputation aux dépens des hommes confiés à son commandement !... hélas ! de tout temps le soldat a été victime des rivalités de ses chefs ; sans remonter au siége de Troie et à la colère d'Achille, nos annales en fournissent de si nombreux exemples qu'ils suffiraient pour expliquer tous nos désastres. La guerre en Portugal, on le voit, venait d'en donner un nouveau, qui se renouvela au-delà de la frontière : il privait le 6e corps de son chef dans un moment décisif, celui où l'armée anglaise, imprudemment engagée à *Fuentes-Onoro*, ayant en arrière d'elle la rivière encaissée de la *Coa* et la place d'*Almeida*, eût été infailliblement détruite, si les belles charges de la cavalerie commandée par le général Montbrun eussent été soutenues comme elles le devaient être, ne fût-ce que pour ramasser les prisonniers qu'elle avait faits avant cette bataille, et sur le sol portugais, où une attaque eut lieu.

Le corps du général Régnier resta donc, arrière-garde de toute l'armée, et bien que le moins nombreux des trois corps, il n'en fut pas moins forcé de soutenir le choc de toute l'armée anglaise, dans une dernière bataille à *Sabougal*.

Wellington s'était dirigé sur le général Régnier, par *Paga* et *Valmorisco*, arrivant sur la *Coa*, rivière,

que partie du 2e corps avait déjà passée. Règnier se sentant toutes les forces anglaises en face, demanda appui au maréchal, mais Ney ne voulant plus obéir, aucun renfort n'arriva. La bataille fut donc forcée, acharnée, meurtrière: il fallut la soutenir avec ce qu'on avait de monde. La partie du corps de Régnier, adossée à un obstacle comme la Coa, se trouvait dans une position mauvaise et dangereuse!... Heureusement, l'ennemi qui aurait dû se masser et l'acculer à la rivière, se développa pour déborder nos ailes et s'engager principalement sur notre flanc droit, où il passa la Coa, sans cette faute, nul doute qu'il ne nous eût culbuté dans la rivière, qui n'avait qu'un petit pont pour nous donner passage; une brillante charge de cavalerie anéantit tout un régiment portugais et l'aplomb de nos canonniers, joint à leur bravoure, préparèrent et soutinrent ensuite le passage de la rivière, à la partie du 2e corps qui se trouvait encore en avant d'elle; le général Régnier put alors continuer sa retraite sur Alfayetes.

Cette marche forcée des jours précédents et la bataille de la Coa coûtèrent beaucoup de monde au 2e corps, et particulièrement à mon régiment, surtout dans la journée, où, sans artillerie, il eut à supporter tout le feu de celle ennemie, feu qui lui fit perdre cent vingt hommes, dont cinquante tués. Là, je vis l'effet d'un boulet achevant sa course; *Méridjo*, capitaine de voltigeurs, formant avec sa compagnie la moitié de la face d'un carré en po-

sition, voyant venir un boulet, roulant à terre comme une boule dans son jeu, malgré nos cris : *Place au boulet, place...*, ne voulut ni se déranger, ni ouvrir le rang ; une pierre que le boulet rencontra dans son parcours, lent d'apparence, le fit ricocher et tomber en pleine poitrine de notre camarade, qui fut étouffé, mort sur le coup, au moment où il disait en riant : *Il n'y a pas de danger, il est mort.*

Ce fut après la bataille de la Coa, que je quittai l'armée de Portugal ; bataille que lord Wellington aurait fort bien pu ne pas engager, mais que, pour sa gloire, aux yeux de sa nation, il devait livrer car elle sauvait sa réputation de bravoure, et le portait à assurer qu'il avait combattu l'armée française, avant sa sortie du Portugal. Sans ce coup de collier, qui n'aurait eu droit de lui reprocher d'avoir laissé faire une retraite de soixante à soixante-dix lieues, à une armée minée par la misère, et pour ainsi dire démoralisée ; une bataille devenait assurément inutile, puisque, depuis Santarem, l'armée était en retraite ; ce ne fut donc qu'à la frontière qu'il fit acte de vigueur, mais ce fut aux dépens des soldats portugais, lancés toujours au feu, de préférence aux siens propres.

Il essaya encore en deçà de cette frontière, sous *Almeida*, où il fut battu... Là, sa ruine eût été complète, si le maréchal Ney avait bien voulu seconder Masséna, mais le désaccord régnait encore !...

Le jour de la bataille de la *Coa*, je vis un fait

magique, fait si extraordinaire, qu'il paraîtra incroyable : un de nos officiers, s'élançant au-devant de l'ennemi, eut la tête emportée par un boulet : son corps resta debout, gardant l'équilibre, et fit encore deux pas toujours le sabre haut. Comment expliquer ce fait ? La volonté chez cet homme avait-elle survécu? Ou les muscles et nerfs achevaient-ils un mouvement commencé?... Que de plus savants résolvent le problème ; toujours est-il que rien n'était plus hideux que ce corps, sans tête, marchant pour donner une mort qu'il avait déjà reçue.

Le lendemain de l'affaire sur la Coa, on donna l'ordre, dans toute l'armée, d'extraire les cadres d'officiers et de sous-officiers des régiments, pour les envoyer en France aux dépôts, prendre des conscrits exercés et prêts à faire la guerre ; on joignit à ces cadres tous les cavaliers démontés. plus des deux tiers de notre cavalerie étaient à pied ; un chef de bataillon du 31e léger, Olivet, eut le commandement de la colonne pour conduire ces cadres en France.

Fatigué d'une campagne aussi rude que désagréable, plus dangereuse encore par sa misère que par le feu ennemi ; campagne sans succès, partant sans récompense, l'Empereur était alors en Autriche, et réservait ses faveurs aux actions d'éclat qui s'exécutaient sous ses yeux : il n'aimait pas ceux qui se laissaient vaincre ou prendre, et d'ailleurs il était assez mécontent des affaires du Portugal pour ne rien accorder à notre armée ; je

profitai de ma position de prisonnier sur parole pour réclamer ma rentrée en France: je montrai au général Soult, mon bref de prisonnier des Anglais, relevé à souche du registre où j'avais signé ma promesse, et demandai à passer dans une armée qui n'eût point d'Anglais à combattre. Le général, auquel j'expliquai mon affaire, lui racontant ma campagne de Saint-Domingue, terminée à Santo-Domingo, me répondit que rien n'était plus juste que ma réclamation, que j'aurais dû le prévenir plus tôt de ma position; qu'alors il m'eût placé de façon à ne pas trop m'exposer. Le pouvais-je, lui dis-je!... Inconnu, j'arrivais capitaine dans un régiment, pouvais-je faire campagne aux bagages? J'ai couru la chance, j'ai fait mes preuves, permettez-moi donc de m'en retirer et de rapporter, comme on dit, mes *deux oreilles!* puisque mon droit m'y autorise.

Cette position de prisonnier sur parole, je l'avoue ici sans honte, me fit éprouver un sentiment indéfinissable de crainte, chaque fois que je fus au feu; ce sentiment, du reste, ne durait que pendant le temps des premiers coups de fusil, car, une fois lancé au milieu de cette musique sifflante, étourdissante, la crainte me fuyait comme un songe, et cette circonstance ne contribuait pas peu alors à m'encourager, pour bien faire mon métier.

Ici, pour moi, se termina la campagne de Portugal, campagne de 1810 et 1811, pendant laquelle M. le maréchal Masséna, prince d'Esling, sur-

nommé l'Enfant chéri de la Victoire, vit toute sa science militaire, tout son bonheur mis en défaut, non par un capitaine plus savant, mais plus patient et plus prudent, qui, par une tactique nouvelle, dérouta toute la valeur française; tactique qui, cependant, eût été vaine, si l'opinion du Brave des Braves, le maréchal Ney, n'avait prévalu dans le conseil relatif à la première attaque de Bousaco.

Il est certain que la montagne de Bousaco pouvait être tournée, puisque l'armée opéra ce mouvement; donc, attaquant, même de front, comme on le fit, on pouvait détacher le 8e corps du duc d'Abrantès, avec la cavalerie de réserve, traverser le col de Sardao, et arriver pour prendre à dos l'armée anglaise, pendant qu'elle répondrait à notre attaque, et, supposé que cette combinaison n'eût pas porté fruit, elle valait toujours mieux que ce qui fut fait contre l'opinion du chef de l'armée.

Sept mois s'étaient écoulés, mois de misères, pendant lesquels l'armée, presque sans combattre, fut à demi-ruinée!...

« Telle était la guerre et les mille épreuves que » doit y subir l'homme; elles lui donnent, quand il » y résiste, un corps, un bras, une volonté, je dirai » presque un cœur de fer. Ce sont les marches, les » veilles, les fatigues, les jours passés sous un soleil » ardent, les nuits sous un froid glacial, les priva- » tions, la faim, la soif, les blessures sans panse- » ment, les souffrances loin du foyer et d'une » main amie. De toutes ces épreuves naissent l'es-

» prit militaire, l'attachement au drapeau, la sou-
» mission, la discipline, la constance dans les fati-
» gues, l'opiniâtreté dans l'attaque, la confiance
» dans le commandement, tout ce qui fait la force,
» la réputation, la gloire des armées, et je suis forcé
» de le dire, tout ce qui seul assure une indépen-
» dance aux nations. A ce compte on devient
» héros !

« *Bussière, Journal des Débats,* 6 *octobre* 1848. »

NOTE.

A la mort de M. le maréchal je ne laissai point mon ancien camarade sans lui témoigner la part que je prenais à sa douleur, il me répondit, et voici sa lettre, preuve de notre bonne et sincère amitié.

Bar-le-Duc, le 29 Octobre 1847.

J'ai, colonel, été très-sensible au témoignage de souvenir et de sympathie que vous m'avez adressé à l'occasion de la mort de mon père.

Le tribut général d'estime et de regrets dont la mémoire de mon père est l'objet me touche vivement, je l'avoue; et je reçois avec gratitude l'expression particulière de vos sentiments. Je vous aurais remercié plus tôt, colonel, si les émotions douloureuses avec lesquelles j'étais aux prises m'avaient laissé quelque liberté d'esprit. J'éprouve aujourd'hui le besoin de vous dire que les impressions de jeunesse dont vous conservez à mon sujet un si bienveillant souvenir sont très-présentes à ma pensée. Je vous sais bon gré, colonel, d'avoir bien voulu me les rappeler, j'aimerais à pouvoir m'en entretenir de vive voix avec vous, et en attendant que cette satisfaction me soit donnée, je vous prie de trouver ici, colonel,

L'assurance de ma haute considération, et de mes sentiments très-distingués.

Signé, le Général OUDINOT, DUC DE REGGIO

CHANSON

SUR LE

MARIAGE DE NAPOLÉON.

Air : Savez-vous, mamzelle Suzon....

I.

C'est donc ben vrai qu'not' empereur,
Epouse une princesse d'Autriche ;
Faut ben qu'un si grand seigneur,
S'unisse avec queuqu'un d'riche ;
Et puis c't'homme a sa raison,
Pour prendre une fille d'bonne maison. *bis.*

II.

J'aurions ben gagé six francs,
Qu'on n'lui donnerait pas c'te fille ;
Car il était, d'puis ben longtemps,
Si mal avec toute la famille,
Qu'il leur fit deux fois, par peur,
Prendre Jacques-Déloge pour procureur. *bis.*

III.

J'voyons des mariages com' ç'a,
D'temps en temps à la Courtille ;
D'abord on rosse l'papa,
Ensuite on couche avec la fille ;
Et l'cher père n'ose pas dire non,
D'peur d'attraper encore l'ognon. *bis.*

IV.

Ah ! comme al va s'amuser,
C'te princesse qui nous arrive ;
Comme j'allons boire et danser,
Et nous enrouer à crier vive ;
Al s'ra l'idole d'la nation,
J'lons lu dans la proclamation. *bis*

V.

S'tapendant au fond du cœur,
J'plaignons c'te pauvre Joséphine ;
Al fait contre fortune bon cœur,
Mais j'crai qu'au fond ça la taquine ;
L'métier lui semblait bon,
On l'oblige à vendre son fond, *bis.*

VI.

Entre-nous, tout son malheur,
C'est d'n'être plus en état d'grâce ;
J'aimons tant not' empereur,
Que j'voulons des chiens d'sa race ;
Y d'vrait pour être sûr d'son fait,
Prendre une fille qu'en eût déjà fait. *bis.*

VII.

D'ces deux reines chacune rendra,
Tour-à-tour visite à l'autre ;
A la jeune la vieille dira,
J'ai fait mon temps, vous faites l'vôtre,
Mais, si vous n'travaillez pas mieux,
A Malmaison, y a place pour deux. *bis.*

VIII.

J'tâcherons d'nous placer l'grand jour,
Pour ben voir, les réjouissances ;
D'puis qu' l'empereur change toute sa cour,
J'n'avons plus autant d'connaissances,
Mais j'espérons par bonheur
Connaître encore queuque femme d'honneur. *bis*

DÉSAUGIERS.

Cette chanson, perdue pour bien des gens, donnera une idée de la critique du temps.

MES SOUVENIRS

ANNÉES 1811 — 1812.

SOMMAIRE.

Détachement à Pau. — Conduite de prisonniers espagnols à Bergerac. — Réclamation. — Congé accordé. — Démarches pour entrer dans la garde impériale. — Rentrée en Espagne. — Mina. — Attaque du convoi. — Le fantassin et le cavalier. — La dame et sa demoiselle. — Retour aux bataillons de guerre. — Bataille des Arapiles. — Marmont blessé, le général Clauzel commande l'armée. — La division Feray. Mort du général Feray. — Le chef de bataillon Piovani. — La mission. — Le général démoralisé. — Le 31e pendant la nuit. — Retraite sur la Tormès. — Le Pont. — Le général au Pont. Réflexions sur la bataille. — Luxe du maréchal Marmont. Escorte du maréchal à Burgos. — Départ de Burgos. Rentrée en France. La vue de la patrie.

Je passai la fin de l'année 1811 au dépôt du 31e d'infanterie légère, occupant Navarreins, petite place forte sur le gave d'Oléron, Basses-Pyré-

nées, travaillant journellement à l'instruction des conscrits, qui allaient vite à cette époque, et nos hommes, comme ils le disaient eux-mêmes, n'avaient pas le temps de pousser en graine : on en formait bientôt des bataillons de marche, alimentant ceux de guerre.

Satisfait à plus d'un titre, d'être sorti et du Portugal et de l'Espagne, je fis des démarches pour entrer dans la jeune garde impériale : c'était le général Curial qui était chargé de son organisation, elle devait être composée de douze bataillons; mais pour arriver à mon but, ma présence à Paris était nécessaire, et pour ce faire, il fallait un congé difficile à obtenir dans le moment, étant surtout chef d'une compagnie que l'on détacha à Pau, où je fus chargé d'une mission qui m'occasionna des désagréments sans nombre. Je reçus l'ordre de quitter Pau avec ma compagnie, et de conduire à Bergerac, une colonne de prisonniers espagnols, forte de 150 officiers et 1,200 hommes. Un sous-lieutenant de chasseurs à cheval avec 25 chevaux furent mis sous mes ordres.

On était en novembre, et nous eûmes une corvée de onze journées de marche : depuis longtemps on avait accoutumé le soldat français à ne plus connaître les saisons, ni le temps, il fallut se mettre en route. Cet ordre arrivait d'autant plus mal à propos, que nous jouissions déjà, tant chez madame Gonthau de Biron, que chez M. le préfet

du département, de tous les plaisirs de l'hiver, soirées, bals, etc., etc.

L'excellente et charitable madame de Gonthaut Biron, donnait une soupe à chaque prisonnier passant, pendant les deux jours de repos qui leur étaient accordés à Pau. Plus de 30,000 espagnols eurent part à ce bienfait.

Le convoi que j'allais escorter, provenait de la prise de Tarragone, place forte de la Catalogne, enlevée d'assaut le 29 mai 1811, par M. le maréchal Suchet. Ses conquêtes fournissaient la France de prisonniers, ayant déjà, depuis juin 1809 jusqu'en mai 1811, fait conduire à la frontière 2065 officiers et 41,475 sous-officiers et soldats: le nombre s'en augmenta, par la suite; en 1813, il s'élevait à 3896 officiers, 78,205 sous-officiers et soldats; 94 drapeaux et 1415 pièces de canon, résultant de *dix siéges, deux batailles et neuf combats.* (*Mém. de Suchet*).

Ces malheureux arrivaient couverts de guenilles, remplies de vermines, et l'on était forcé de les mettre nus sur une promenade, où des vêtements neufs leur étaient délivrés de manière à les couvrir de la tête aux pieds. Jusqu'à la ville d'Auch, mon convoi ne me donna d'autres soucis que celui de faire placer dans des charrettes les hommes hors d'état de marcher; c'était le plus grand nombre, car ces malheureux, traités comme nos soldats en route, vendaient leurs souliers pour acheter du tabac, leur seconde vie, et ceux qui n'avaient rien à vendre en passant dans les villages, imploraient

la charité, en criant *tabaco! tabaco!...* MM. les officiers étaient traités comme ceux français en route ; c'est-à-dire qu'ils avaient *solde* et *logement*, selon leur grade, en sorte que la surveillance devenait nulle, et que je devais m'en rapporter à leur parole. Jusqu'à ma sortie d'Auch tout avait été régulier, mais, au moment de l'appel du matin, il me manqua deux capitaines!... — Où sont-ils ? point de réponse ; à une seconde interpellation, même silence... Alors je les menaçai de les décimer sur place, si ces deux capitaines ne se retrouvaient pas. Impassibles, ils me laissèrent compter une première dixaine, puis une seconde, enfin jusqu'à la quatrième ; j'allais en recommencer une cinquième, et déjà les quatre officiers que le sort avait désignés étaient à part, lorsque le silence fut rompu, non par eux, mais par la cinquième dixaine, de laquelle sortit un capitaine qui me demanda deux sergents pour aller chercher ses camarades ; une demi-heure après, ils me les ramenaient. Mon intimidation avait réussi, je n'avais pas droit de mort sur les prisonniers.

Mais, ne voulant pas d'une seconde représentation, je les prévins que, m'ayant exposé à perdre peut-être mon épaulette, je ne pouvais plus avoir confiance en eux, que leur conduite avait fait le plus grand tort à tous, et que pour obvier à tout événement, à chaque étape ils seraient enfermés comme leurs soldats. Le soir, à la couchée, je tins ma promesse, ayant surtout obtenu l'approbation de deux colonels du génie et de l'artillerie, nobles

Espagnols, distingués sous tous les rapports, formant ma société de route, vivant avec moi et mes officiers. Avec cet orgueil national ils me disaient : *Vous ne sauriez traiter trop sévèrement ces gaillards-là, qui, dans nos villes assiégées, ont reçu l'épaulette, qu'ils n'auraient jamais dû porter : car la plupart sont mercaderos,* marchands, *barberos,* barbiers, *y zapateros,* cordonniers. Ces renseignements me consolèrent de la rigueur que j'exerçais envers eux.

Mon porte-manteau de charge était sur une voiture du convoi, mon domestique en avait la garde, renfermant l'argent nécessaire à la solde de route des prisonniers ; bien fermé, cadenassé, l'argent n'en disparut pas moins, et le soir, en l'ouvrant, car il était parfaitement refermé, je m'aperçus du vol ; il n'avait fallu qu'un moment d'absence du gardien pour commettre le délit ; où chercher le voleur parmi 1,200 hommes? j'y renonçai ; la perte de la somme me mit à pied, obligé que je fus de vendre mon cheval.

Enfin, le onzième jour venu, j'arrivai devant Bergerac. Avec ce jour, je voyais d'un indicible plaisir, arriver le moment où j'allais être débarrassé de tous ces malheureux prisonniers. Avant d'entrer dans la ville j'en passai la revue, accompagné de mes deux colonels, et, faisant former le cercle à chaque division, je demandai si l'on avait quelques réclamations à faire avant d'être réunis à l'autorité civile? *No, no. Viva el capitan !* fut la réponse. Rentré avec les deux colonels,

j'appelai deux autres officiers et les priai, pour ma satisfaction personnelle, de vouloir bien me donner l'attestation par écrit, signée d'eux, de ce qui venait de se passer ; ils se prêtèrent de bonne grâce à mon désir, et nous entrâmes dans Bergerac.

Je fis la remise de mes prisonniers au sous-préfet. Après avoir tout réglé, m'être assuré d'un séjour pour ma troupe, débarrassé de ma corvée, mais plus léger de 800 francs, je fus me reposer et faire mes dispositions pour mon retour à Pau. Le lendemain matin je suis appelé par le sous-préfet, et je le trouve debout dans son cabinet entouré de plusieurs officiers espagnols.

Ces messieurs, me dit-il, réclament *deux jours de solde de route ?* Étonné, à juste titre, je me fais répéter la phrase, et nanti de l'espèce de certificat que je ne présumais pas m'être sitôt utile, je rendis compte, jour par jour de notre voyage, des jours où la solde avait été faite, et m'écriai : pourquoi cette réclamation aujourd'hui, lorsqu'avant-hier vous n'en aviez pas à faire? Oui, je vous ai tout soldé, malgré le vol que vos soldats m'ont fait ; ne m'avez-vous pas vu à pied après avoir vendu mon cheval ? Je ne vous dois rien !.... *oui, oui* : *non, non.* L'explication fut longue entre gens ne parlant pas la même langue, et ne s'entendant qu'au moyen d'un interprète. Enfin, à force de questions, l'un de ces officiers dit : *Il nous manque deux jours de solde, mais ce n'est pas de ceux compris dans les onze de marche avec vous, mais bien de la*

frontière à Pau ! Ceci ne me regardait pas, l'autorité civile se chargea de la réclamation à qui de droit, et je fus définitivement débarrassé de mes Espagnols.

Abîmé de fatigue, volé, sans espoir de remboursement, obligé de revenir à pied, lorsque j'étais parti à cheval, ce fut à juste titre que je dis adieu, voleurs !... J'avais conduit le premier convoi, et j'eus soin de prévenir de mon aventure les capitaines qui marchaient après moi pour remplir la même corvée, leur évitant le désagrément que j'avais eu ; en tout il faut faire école !...

Toutefois, rentrant au dépôt, j'attendis encore trois mois l'obtention d'un congé pour aller à Paris, et, le 2 mars 1812, je revis ma famille. Je me hâtai de mettre mes moments à profit et fis mes démarches pour entrer dans la jeune garde impériale : c'était alors le point de mire de tout officier ; j'avais d'ailleurs un droit qui me donnait motif à éloignement des Anglais. Bien recommandé et bien accueilli du général *Curial*, qui faisait alors le travail, il me remit à huitaine... Je sautai de joie, en pensant que je ne retournerais pas en Espagne. Que le lecteur indifférent ne lève pas les épaules ; il faut avoir été malheureux pour sentir le bonheur, même en expectative : à l'homme qui n'a pas éprouvé le malheur il lui manque quelque chose, hélas ! il ne me manquait rien !...

Exact, j'accours à la huitaine. Le général demeurait à l'École-Militaire : c'était le matin, et je le

trouvai se faisant la barbe; le rasoir en main, il me dit : *Eh ! bien ! nous sommes capitaine dans la garde, S. M. l'Empereur a signé le travail hier soir.* Le contentement, la double joie me firent pâlir, et faire un mouvement, qui sembla celui du doute au général. *Qu'est-ce ? mais vous n'avez pas l'air d'y croire?* Et dans sa bonne sollicitude, serviette au cou, à demi-rasé, il me dit : *Vous allez voir.* Il passe dans ses bureaux, demande à un sous-officier l'état signé par l'Empereur, il y cherche mon nom, ne l'y trouve pas, et s'écrie : *Mais c'est impossible ! je vous avais porté !* Il demande explication, le secrétaire-chef n'était pas là, il ne peut l'obtenir. Désolé, mais non plus que moi, il me promet de réparer l'oubli. Je réclamai le dossier composé de mes papiers demandés, états de service, etc., etc. il ne se trouva même pas dans le carton (L), où je l'avais vu mettre !... Après une aussi belle perspective, je dus me réhabituer à l'idée d'un retour en Espagne... Bureaucratie! bureaucratie ! de tout temps tu seras la même : ce n'était pas le général seul qu'il fallait pour protecteur, il eût fallu son secrétaire !... puis encore, etc., etc. Ainsi, sous l'empire, la corruption existait aussi : c'était un reste du temps du Directoire.

Le congé expirait, il fallait rentrer au dépôt, et j'y arrivai au moment du départ d'un bataillon pour l'armée, je dus le suivre. Ainsi, je ne pus faire valoir ma position de prisonnier sur parole : fort heureusement sa destination était pour Vitoria, et

là, les Anglais ne présentaient pas encore leurs troupes. Le 17 avril 1812, je quittai Navarreins.

A Bayonne, un convoi formé de pièces d'artillerie et leur suite, plus, quatre fourgons remplis d'argent, trésor pour l'armée, attendait une escorte: aucune voiture roulière ne pouvait s'y joindre, et, sous ce prétexte, d'*aucune voiture*, on refusait un coupé appartenant à madame C****, allant rejoindre avec sa fille son mari, directeur des vivres à Vitoria; par mes instances auprès du colonel, chef du convoi, j'obtins le départ de ladite voiture.

Me voici donc relancé en Espagne, quittée avec tant de joie!... Traversant encore la Bidassoa, Irun, Ernani, Tolosa, où le convoi devait faire séjour, et attendre un régiment de la moyenne garde impériale, venant de Vitoria. Le colonel Darqué, à son arrivée, refusa de prendre la conduite de la nombreuse artillerie que nous avions traînée jusqu'alors, au moyen des petites et lentes voitures à bœufs, chargées de projectiles; il ne voulait escorter que le trésor.

Ce refus fut légitimé par la nouvelle que le commandant de la place de Tolosa reçut de ses affidés. Mina, avec sa *guérilla*, devait attaquer le convoi, entre *Villa-Franca* et *Villa-Réal*. Toutes les dispositions furent faites en conséquence.

Le régiment de la garde et nos bataillons de marche, suivis de deux pièces d'artillerie de campagne, se mirent en route avec le trésor et la voiture de madame C****, le 19 avril au matin.

Instruit du danger vers lequel chaque tour de roue nous rapprochait, je tâchais de distraire l'attention de mes protégées qui, à chaque instant, me demandaient si nous serions attaqués?... Placé à la portière du coupé, je priais la demoiselle de me chanter une romance, que dans les premiers jours elle m'avait fait entendre; à peine un couplet était-il achevé, qu'un coup de fusil se fit entendre.... Qu'est-ce? — Une maladresse, sans doute. Je vais voir et revenir vous informer... Un feu de peloton suivit bientôt; l'avant-garde avait rencontré l'ennemi. Je courus à mon devoir.

Mina avait disposé la grande partie de ses forces sur un mamelon flanquant la gauche de la route, puis un fort détachement, dans une ferme, faisant dans un retour, face à la route que nous avions à parcourir. Cette embuscade fut promptement chassée de ce poste, et l'on n'eut à s'occuper que de la guérilla, qui tenait bon malgré les feux de notre artillerie, se battant comme de la troupe de ligne; ses feux, bien nourris, plongeaient sur la grande route; il fallait la déloger. Deux colonnes d'attaque, l'une en front, l'autre en flanc, marchèrent à elle, essuyant son feu sans y répondre, et parvinrent à la mettre en déroute complète. Le pas de charge et cet élan du soldat français avaient tout enlevé. Le trésor était sauvé, c'était tout ce qu'il y avait de nécessaire pour l'armée. On aurait pu continuer la route, mais l'occasion de détruire cette guérilla était trop belle pour n'en pas pro-

fiter; on poursuivit donc l'ennemi pendant deux heures, et l'on revint pour se remettre en route: combat, poursuite, avaient retardé la marche de huit heures.

Cette attaque à laquelle on était fort heureusement préparé, fut une des plus vigoureuses et des mieux combinées par ce chef de guérilla; mais aussi il s'agissait d'un trésor! On avait pu éviter la surprise, cause de toutes les affaires malheureuses qui, pendant cette guerre d'Espagne, eurent lieu sur les routes.

Ce premier coup de fusil entendu était celui qui, par ordre du colonel Darqué, donnait la mort au pauvre malheureux Espagnol, fournisseur de la viande pour la garnison de Villa-Réal, événement dont j'ai retracé les circonstances dans la première campagne de 1810 (page 42).

Pendant la poursuite de la bande, on s'arrêta dans un village pour reposer les soldats, qui avaient presque toujours couru; on en était reparti et déjà fort loin, lorsque d'une hauteur on en vit sortir un fantassin, courant à toutes jambes, poursuivi par trois cavaliers!..... C'était un homme perdu, on le croyait, mais on fut à même d'admirer et d'apprécier l'avantage du piéton sur le cavalier. Notre homme n'avait pas perdu son sang-froid; ayant parcouru une distance de portée de fusil, il s'arrêta court, mit en joue l'un des cavaliers, lui lança son coup de feu et le blessa, puis il reprit sa course, chargeant son arme; encore

poursuivi par les deux autres cavaliers, il répéta sa manœuvre, qui chaque fois les faisait s'arrêter ; profitant enfin de sa belle, il démonta un second cavalier, ce qui fit tourner bride au troisième, alors il rejoignit son bataillon.

Il est vrai que ce fantassin fut favorisé par l'inexpérience de ces trois cavaliers, qui, mis en joue, s'arrêtaient au lieu de charger à fond : mais il est cependant positif, qu'un fantassin contre un cavalier aura toujours l'avantage, pouvant viser de pied ferme, ou faire un crochet même, et tirer sur son ennemi après l'élan de son cheval, qu'il ne pourra arrêter court, et s'il le fait comme les Arabes, il n'en sera que mieux ajusté.

Six morts, vingt-cinq blessés, furent le résultat de l'affaire ; dans ce nombre deux officiers de la garde, qui furent placés dans le coupé de ces dames, réfugiées pendant le combat dans la maison d'un paysan, où l'ambulance avait été établie.

Le convoi se remit en route et arriva à *Villa-Réal* sur les six heures du soir. Il y fit séjour, pour remettre tout en ordre après cette affaire. Le lendemain, dès le matin, je me hâtai de chercher mes pauvres protégées, et j'appris de la mère toutes ses angoisses de la veille, toutes ses craintes du jour : Revenues à pied du lieu du combat, leur voiture ayant ramené les officiers blessés, elles étaient arrivées sans chaussures ; les deux lieues et demie à faire avaient usé, déchiré leurs souliers de satin. Mais que devins-je, lorsque cette dame, toute en larmes,

me dit : *Sauvez ma fille ! Ma pauvre fille est folle ! sa tête est perdue ! toute la nuit n'a été qu'une divagation incessante... Qu'allons-nous devenir ?... Que dira son père ?*

Courage, dis-je à cette mère désolée ; laissez-moi parler à votre demoiselle. J'entre dans sa chambre, et je la vois toute habillée, accroupie sur son lit, la tête entre les mains, appuyée sur les genoux, l'œil hagard, les nerfs en contraction, ressautant sur elle-même à chaque audition de détonation de coup de fusil. Je l'interroge, elle ne me répond pas ; je cherche à la raisonner ; je lui parle de sa bonne mère, qu'elle tuera.... Rien ne la tire de son état d'attention aux coups d'armes à feu, et elle s'écrie : *Ah ! vous me trompez encore* (parce qu'au premier coup de fusil de l'attaque je lui avais dis : ce n'est rien ; soyez calme, je reviendrai vous informer ; ce que je n'avais pu faire). *Nous sommes prises ! ils sont là.....* Non ; ce sont nos soldats qui nettoient leurs armes, et qui les tirent pour avoir plus tôt vidé le canon. Levez-vous ; donnez-moi la main ; venez avec moi ; vous verrez et vous serez convaincue. Pendant plus de deux heures ce furent les mêmes paroles. Enfin, je réussis à ranimer un peu son faible courage, et parvins à la faire sortir de la maison pour lui prouver qu'elle et sa mère étaient en sûreté. Elle me suivit comme une douce insensée. Sa tête, à laquelle ses mains s'attachaient comme pour y retrouver sa raison, était toujours aussi faible. Avec sa mère j'échangeais de tristes regards ! Passant de-

vant l'église je lui proposai d'y entrer, pour remercier Dieu de lui avoir conservé sa mère et sauvé ses propres jours. Elle y consentit. Là, au pied du maître-autel, entre sa mère et moi, sa prière monta à l'Éternel ! Belle d'extase, son âme semblait abandonner son corps ! Ne voulant pas toutefois que d'un excès elle retombât dans un autre, je lui tendis la main pour la relever, et lui offris l'eau bénite à la porte. A peine sous le porche de l'église, elle me saisit, m'enlace de ses jolis bras, et cette sainte et pure vierge m'embrasse en me disant : *Ah ! que vous m'avez fait de bien ! vous m'avez sauvée de moi-même en m'amenant à Dieu ! Combien je vous ai de reconnaissance ! Que faire pour payer un tel service?.....* Sa raison était revenue ; des larmes vinrent à son secours ; elle était rendue à sa mère ! Quelle joie pour elle, pour moi-même, de voir ces deux faibles femmes renaître à l'espérance, au bonheur ! La promenade continua, et, au retour, la part active que prit au déjeûner ma jeune protégée, acheva de me prouver que j'avais, à l'insu de tout docteur, obtenu une guérison complète.

Pauvre demoiselle ! à peine arrivée à ses dix-huit années, sortant d'un pensionnat, n'ayant sans doute jamais entendu un coup de fusil, se trouvant au centre d'une fusillade, de bordées de canon, d'un combat enfin, dont les blessés sanglants étaient amenés devant elle, dans cette chaumière où elle avait trouvé refuge. On peut concevoir cet égarement de sa raison.

De cette aventure inattendue dépendit ma position future, et ce qui suit, ne surprendra personne : ce ne fut pas impunément qu'à la clarté éblouissante et toute mystérieuse du soleil levant, dans la solitude du saint lieu, la beauté et la pose de cette jeune fille produisirent sur moi, jeune homme, un effet étrange que je n'ai éprouvé qu'une fois. Lorsqu'elle eut fini sa prière, ses mains parcoururent son front, et ses grands yeux noirs s'élevèrent vers le ciel avec une expression, une béatitude, que je n'ai pas encore oubliée, après trente-sept années... Qui aurait contemplé comme moi, cette tête virginale dont les traits, en se colorant d'une rougeur passagère, révélaient une piété vive : ses longs cils, qui en se baissant, allongeaient leurs ombres sur ses joues transparentes, et sa chevelure noire partagée sur ce front d'un blanc si pur, retombant des deux côtés pour encadrer ce précieux ensemble et ajouter à l'éclat de sa beauté ; tout autre observateur eût été frappé comme moi d'admiration.

Cette jeune fille en prière s'enveloppait d'un nuage, et mes yeux se voilaient de larmes en pensant que tant de perfections allaient se décomposer et se perdre dans la folie.

J'étais entré dans l'église avec la charité, j'en sortis avec l'amour.

C'est ainsi que, d'abord soldat honnête, courtois, obligeant, je me trouvai ensuite transformé en consolateur, puis enfin en admirateur, en véritable amoureux.

On reprit la route le lendemain : *Serons-nous encore attaqués me disait-elle ; n'allez pas mentir !... : Je ne puis vous croire, M. le capitaine.* Le courage était revenu avec la raison ; et si une seconde attaque avait eu lieu, il est à présumer qu'elle l'aurait supportée avec moins de transes.

Arrivés à Vitoria, je remis ces dames à M. C***, et par reconnaissance sa maison devint mienne : j'y étais traité et considéré comme un fils : malheureusement je n'ai jamais su jouir, seul, d'un bien-être, surtout en campagne, et dans cette Espagne où l'on nous détestait, où toute société ne nous était ouverte que par tolérance, avoir mon entrée dans une maison était une bonne fortune. Heureux, chez M. C***, directeur des vivres, que je voyais chaque jour me témoigner plus d'amitié, je voulus faire participer mon chef de bataillon, Cavailli, à tous les agréments que je trouvais dans cet accueil. Hélas ! j'avais amené le loup dans la bergerie !... Italien, adroit, fier, et par l'aplomb que lui donnait son grade, il ne tarda pas à évincer le modeste capitaine, qui renfermait et cachait dans son âme, l'attachement sincère qu'il éprouvait... Il fit des propositions de mariage, fut écouté du père, et la belle demoiselle m'apprit son sort futur, en me faisant comprendre que j'aurais dû avoir moins de timidité pour parler à sa mère, qui, persuadée que ma conduite à Vitoria, était encore la suite, la conséquence de celle que j'avais tenue pendant la route, ne soupçonnait pas mes intentions ; j'eus

recours à ce moyen, il était trop tard, et la chère dame me fit sentir qu'elle et son mari préféraient pour gendre, un chef de bataillon à un capitaine.

C'est ainsi que se termina cette aventure, qui par son résultat changea ma destination. Le dépit, on doit le concevoir, me fit désirer de quitter la garnison, et je permutai avec un capitaine qui, trop âgé, rejoignait le régiment à Valladolid. J'avais fui les Anglais; j'allai à eux sans crainte, car, alors, j'eusse été, comme on dit, au diable, plutôt que de rester témoin d'une alliance qui faisait toute ma peine.

Le 28 juin je quittai Vitoria, et me rendis à Valladolid; en route, je me croisai avec le colonel Giflenga, laissant le 31e léger pour passer aide-de-camp du prince Eugène, vice-roi d'Italie. J'avais été chargé de surveiller pour lui trois caisses de vin de Bordeaux, et je le prévins de leur présence dans le convoi, lui demandant ce qu'il fallait en faire. *Mais, les partager avec vos camarades, et boire à ma santé.* C'était chose facile, et qui eut lieu à mon arrivée au corps.

Mon régiment faisait partie de la division Ferrey, ayant pour chef d'état-major l'adjudant général Bourot. Par le départ du colonel Giflenga, le commandement du 31e léger fut dévolu à M. *Piovani*, le plus ancien chef de bataillon.

Trois semaines s'écoulèrent à Valladolid, et l'armée, commandée par le maréchal Marmont, se mit en marche sur Salamanque le 18 juin 1812.

COMPOSITION DE L'ARMÉE.

Huit divisions d'infanterie ; *deux* de cavalerie ; *soixante-quatorze* bataillons, *vingt-sept* escadrons ; artillerie, *huit* batteries ; parc de réserve, *trente* pièces.

1re	division,	commandée par le Lieutenant.-génér.	Foy.
2me	id.	id.	Clausel.
3me	id.	id.	Ferrey.
4me	id.	id.	Sarrut.
5me	id.	id.	Mancune.
6me	id.	id.	Brenier.
7me	id.	id.	Thomière.
8me	id.	id.	Bonnet.
1re	divis., cavalerie,	commandée par le lieut.-génér.	Boyer.
2me	id.	id.	Curto.

Le lord Wellington occupait la ville de Salamanque et tous ses environs, comprenant les mamelons appelés *Arapiles*, qui donnèrent leur nom à la bataille. C'est sur ce terrain que les deux armées furent en présence : le village de ce nom est en arrière d'eux.

L'armée française, qui avait traversé la Tormès, manœuvrait côte à côte et souvent à portée de fusil de l'ennemi, pivotant autour de la ville de Salamanque, n'était séparée de lui que par la vallée où coule la *Guarena*, petite rivière à sec ou marécageuse en été. Tous les mouvements du maréchal Marmont étaient suivis par l'armée anglaise, et

c'était quelque chose de curieux, de grandiose même, que ces marches calmes, compassées pour ainsi dire, pendant lesquelles un seul coup de fusil ne se tirait pas : on les réservait pour la bataille.

Les plaines, couvertes de grains hauts non encore récoltés, conservaient la trace de notre passage; ces grains, couchés, laissaient des espaces formant des rues, et la partie qui restait à couper était aussi bien perdue que celle écrasée! Malheur aux champs que foule une armée !...

Le général anglais cherchait sinon à éviter la bataille, du moins à ne la recevoir que dans une bonne position. Déjà le général *Pakenham* et la cavalerie du sieur Durban avaient pris position à *Aldea-Tejada*, dans la vallée de *Zurguene*, sur la route de Salamanque à *Ciudad-Rodrigo* ; l'occupation de ce point assurait la retraite du général anglais, mais notre artillerie légère foudroyait déjà ses forces, et nos manœuvres tendaient à la lui couper.

Wellington a dit, dans une de ses dépêches : *Marmont aurait dû me faire un pont d'or, il aurait agi sagement.*

Mais le maréchal Marmont voulait profiter de l'indécision de l'ennemi, et, comme la suite le prouva, il avait ses motifs pour agir ainsi ; il ordonna donc l'attaque le troisième jour des évolutions préparatoires.

BATAILLE des ARAPILES.

Le 22 juillet 1812, à huit heures du matin, des bataillons formés de voltigeurs réunis, furent lancés en tirailleurs sur toute la ligne. Ces nuées d'hommes à la course étaient d'un effet admirable, et leur succès fut complet. On vit l'ennemi reculer, abandonner toutes ses avancées, retirer ses grandes gardes, et présenter ses lignes de bataille.

Nos lignes s'avancèrent alors, et s'approchèrent des *Arapiles*.

Ces deux mamelons, de forme cônique, étaient occupés par les Anglais; c'était sur celui des deux dont l'accès était le plus difficile que l'armée ennemie avait appuyé sa gauche. Ils servirent de pivot aux mouvements que firent les deux armées pendant la journée. Éloignés de 500 mètres, et séparés par un ravin dans lequel passe un chemin qui va de *Calvarossa de Ariba* aux villages des *Arapiles*, il fallait enlever ces deux fortes redoutes, dont les feux croisés défendaient parfaitement l'approche. Le combat, ou plutôt l'attaque, fut vigoureuse, et ce ne fut qu'à onze heures que l'on se rendit maître du grand Arapiles : à ce moment le feu était engagé sur toute la ligne.

La division Ferrey, désignée comme réserve, était au centre de notre armée.

Dans sa formation de bataille, toute l'armée française, déployée sur une seule et longue ligne, avait ses ailes sans appui et tout à fait en l'air : sa cavalerie, peu nombreuse, était fort mal montée ; et pour remettre des hommes à cheval, on avait été obligé d'utiliser ceux des cantiniers.

Les Anglais, au contraire, avaient une fort belle cavalerie, nombreuse, parfaitement montée, contre laquelle, malgré son infériorité, la nôtre lutta avec détermination, au moment où les charges tombèrent sur notre gauche.

Il était trois heures après midi, quand le grand *Arapiles* fut pris, et notre infanterie déployant la plus grande valeur, continuait à se battre, augmentant ses succès à chaque moment. Le général anglais ayant découvert que notre aile gauche n'avait aucun soutien, fit donner dessus, et des charges de cavalerie vinrent assaillir la 7e division qui la composait ; ses carrés luttaient vigoureusement lorsque le maréchal de Marmont y accourant, reçut un éclat d'obus dans le côté ; hors de combat, le commandement revenait après lui au général *Bonet*, qui, blessé lui-même, dut le céder au général *Clausel*, également blessé au pied, ce qui ne l'empêchait pas de se tenir à cheval.

Mais ces allées et venues, pour rejoindre ces chefs sur le champ de bataille, exigèrent du temps, et pendant plus de trois-quarts d'heure, l'armée

ne fut plus commandée; elle perdit tous ses avantages de la matinée; avantages qui pouvaient faire désirer au général anglais le *pont-d'or*, dont lui-même a fait mention. S'apercevant donc de la stagnation de mouvement dans notre ligne, il fit redoubler les efforts de sa cavalerie sur la 7e division, qui, malgré toute sa bravoure et l'audace de son général, fut culbutée, écrasée. Son chef, Thomière, y fut tué.

La cavalerie ennemie poursuivit son succès, et faisant tête de colonne à gauche, vint prendre notre ligne à dos, pendant que l'infanterie déployant ses colonnes d'attaque, marcha sur nous. Reçues vigoureusement, elles n'en déterminèrent pas moins notre mouvement rétrograde, ébauché déjà par les charges de la cavalerie. Le terrain fut bien encore disputé, on contint l'ennemi, mais notre première assurance était perdue; il fallait faire retraite.

Depuis huit heures du matin l'on se battait; il en était six du soir et le feu durait encore; à ce moment, le général Clausel ordonna à la 3e division, général Ferrey, réserve, de s'avancer pour couvrir la retraite déjà commencée, retraite sans ordre, à volonté !... Quel faible soutien que cette seule division, devant des forces supérieures ! elle n'en marcha pas moins à l'ennemi, à cet ennemi devenu d'autant plus redoutable qu'il était vainqueur; déployée en bataille, elle resta plus d'un quart d'heure, sans recevoir les feux de l'infan-

terie qui lui faisait face, ayant sur ses flancs deux colonnes de cavalerie. Elle était donc enfermée par trois forces et l'ennemi pouvait croire qu'elle allait se rendre, puisqu'elle ne faisait pas feu, sans cela il l'eût criblé des siens... Mais le général Ferey n'était pas venu là pour se promener et capituler; formant promptement des carrés sur ses flancs, il commença son feu, qui décida celui de l'ennemi : feu cruel, qui nous fit perdre beaucoup de monde, puis lentement, ayant donné presque une heure de répit à l'armée, il se retira, protégé par ses carrés, sur la lisière d'un bois en arrière de lui, celui d'*Alba de Tormes*, où il arrêta sa division à moitié détruite : la formant en bataille elle présentait encore à l'ennemi un front respectable. Il y resta malgré les batteries anglaises, nous foudroyant d'écharpe ; il y trouva la mort la plus enviée du soldat, celle que donne un boulet de canon !

La 3e division, ainsi formée sur la lisière de ce bois, privée de son artillerie, vit l'ennemi marcher sur elle en deux lignes : la première, composée de Portugais, la seconde d'Anglais. Seule, restée au combat, sa position était critique ; cependant elle attendit le choc, il arriva ; les deux lignes marchèrent sur la division : leur ordre était si régulier que nous apercevions dans la première ligne portugaise, les créneaux des officiers passés en serre-file, frappant leurs soldats à coups d'épée ou de canne....

Nous devançâmes le feu de l'ennemi aussitôt qu'il fut à portée, et celui de deux rangs que nous lui lançâmes fut si bien nourri, qu'avant le temps d'arrêt de cette ligne, qui voulut rendre feu pour feu, elle disparut totalement; il est vrai qu'elle était formée de Portugais. La seconde ligne marchait à nous; elle était de soldats anglais, et tout faisait présumer qu'elle serait reçue comme la première, car, de pied-ferme, la division n'avait pas bougé de place, essuyant toujours le feu des batteries ennemies, lorsque tout à coup notre gauche, cessant son feu, se mit en déroute complète!... Le 70e de ligne venait d'être débordé par de la cavalerie; il entraîna les 26e et 77e régiments, en sorte que le mien, 31e léger, fort seulement de deux bataillons, demeura seul, tint ferme, et arrêta l'ennemi, qui continua son feu tant que nous restâmes en bataille sur la lisière du bois; la vivacité du nôtre fit qu'il n'osa nous y enfoncer, présumant que ce bois devait renfermer des forces. Hélas! en arrière de nous était le vide et l'impuissance!

Notre brave *Piovani*, voyant la débandade de trois des régiments de la division, bien que blessé (une balle lui traversait le bras au-dessus de la saignée), sut contenir ses deux bataillons formés en bataille, continua son feu, et ne quitta la place que lorsque le jour se mit à fuir; il avait assez payé de sa personne. Nos bataillons étaient abîmés; les pertes du soir s'ajoutaient à celles du jour, et cependant ce fut comme à la manœuvre que le mou-

vement en arrière s'exécuta. Les commandements de *face en arrière en bataille*, puis de *face en tête*, furent parfaits d'exécution. Rendus environ à deux cent cinquante mètres de notre première place, ayant nos voltigeurs en tirailleurs sur notre front nous attendîmes les chances à venir.

La nuit était venue, et la division Ferrey (ou plutôt ce qui restait de mon régiment), bien qu'ayant agi la dernière, avait eu sa grande part de la bataille, principalement le 31e léger, qui tira les derniers coups de fusil, gardant encore son terrain et veillant le corps mort de son général!... Il manquait trois cent soixante hommes à l'appel; dans ce nombre nous avions *quatre-vingts* morts. Pour ma part, dans ma compagnie, dix me furent enlevés par les boulets de la batterie qui nous prenait d'écharpe. J'avais la 4e du 1er bataillon; toutes les autres, à commencer par les carabiniers, ayant d'énormes chênes verts à leur droite, se trouvaient heureusement défilées, et tous les boulets arrivaient à la mienne, tandis que les voltigeurs n'avaient pas un homme de touché: une véritable trouée existait donc à ma gauche. Au milieu de ce carnage d'hommes, le croira-t-on! un fou rire éclata dans ma compagnie: un soldat fut coupé en deux par un boulet, son sac contenait de la farine qui saupoudra tous ses voisins. J'avais été blessé, dès le matin, par une entorse au pied droit; mais ayant eu la précaution d'ôter de suite ma botte, je pus marcher tout le jour avec un bâton et mon sabre en guise

de béquilles ; le soir, le pied enflé, ne pouvant me tenir sur ma jambe, j'étais assis par terre, à mon rang de bataille, livré aux différentes réflexions que mon état pouvait me suggérer ; j'avoue qu'elles n'étaient pas riantes, et que, véritablement, j'aurais voulu être debout et pouvoir marcher. Un mouvement des bataillons me laisserait donc sur place... ; il eut lieu, et, fort heureusement, l'un de mes sergents attrapa le cheval sellé et bridé de quelque mort ou blessé, il me l'amena et me *hucha* dessus : sans ce brave sous-officier, j'étais prisonnier. La selle avait des fontes dans l'une desquelles se trouvait une petite gourde d'eau-de-vie qui me réconforta sur le moment.

Telle fut la fin de la bataille des *Arapiles*, bataille si bien commencée, déjà couronnée de succès, et qu'une tête de moins, c'est-à-dire des ordres si nécessaires dans les moments opportuns, firent changer en défaite On le voit, le sort d'une bataille tient souvent à peu de chose : dans celle-ci, *trois quarts d'heure perdus* furent on ne peut plus préjudiciables. Sans ce retard d'ordre, le nombre d'hommes nécessaire au gain de la bataille disparaissait, car l'armée, trop faible, il est vrai, devant celle de Wellington, dont les éléments étaient supérieurs, aurait cependant eu la victoire, ou tout au moins se serait maintenue, et n'aurait pas battu en retraite si précipitamment.

Mon régiment ainsi arrêté prit donc ses positions. Le commandant Piovani appela les adjudants-ma-

jors, ils avaient perdu leurs chevaux; fâcheux contre-temps au moment de leur donner une mission. Mais, lui dit-on, le capitaine L.... est monté. J'avance à lui, et je suis tout oreilles : *Mon cher capitaine, vous allez aller sur la route d'Alba-sur-la-Tormes; vous trouverez un général, un colonel, n'importe qui, amenez-le au régiment pour me donner des ordres, afin de quitter cette place, que je garderai, sans cela, jusqu'au jour : allez, le sort du régiment est entre vos mains!...*

Au centre d'un bois, sans route frayée, près de nous, au milieu d'une nuit complète, cette mission était difficile; où trouver cette route d'Alba? Officier d'infanterie, marchant avec elle, je n'avais pu prendre connaissance des routes en arrière de l'armée, ainsi qu'aurait pu le faire un officier d'état-major. Je n'en partis pas moins avec la bonne volonté et l'espérance de réussir.

Lancé dans le bois, cherchant à me diriger, comme le vrai colin-maillard, par les cris et le brouhaha que j'entendais dans l'éloignement, aidé de la lune qui se levait, j'arrivai, après bien des détours, sur cette route d'*Alba* dont dix fois, dans mon désespoir, j'avais été prêt à cesser la recherche; mais le sort du régiment, celui de mes camarades, dépendait de mon succès, et ma persévérance fut récompensée.

Quel spectacle que celui de cette route au milieu d'une forêt!... Que vis-je? une masse informe d'hommes s'écoulant comme un torrent! infanterie,

cavalerie, artillerie, fourgons, charrettes, bagages, le parc de réserve d'artillerie attelé avec des bœufs, pêle-mêle, les soldats criant, jurant, et surtout fuyant ensemble, tous sans ordre, chacun pour leur compte... ; enfin, une véritable déroute ; c'était une panique inexplicable, pour moi surtout qui venais de quitter le champ de bataille, à deux cent cinquante mètres duquel mon régiment bivouaquait, encore, en ce moment. Aucune poursuite de l'ennemi ne pouvait légitimer cette terreur. Mais, hélas! et je serai appelé plusieurs fois à faire cette remarque, si le Français est d'une hardiesse, d'une impétuosité extrême pour attaquer, il apporte une irréflexion et un dévergondage non moins grands dans la fuite, après l'insuccès. Mes longues et fréquentes observations m'autorisent à affirmer que c'est la peur seule de la prison qui donne des ailes à nos soldats.

Où trouver un général, un chef dans cette mêlée? Officiers, soldats, tous étaient entraînés, et je me mis sur les côtés pour ne pas l'être moi-même, car j'aurais été forcé de suivre le torrent. Je côtoyais donc cette masse, et le bonheur voulut que je rencontrasse arrêté le colonel du 26e de ligne, régiment de ma brigade. Je me hâtai de lui transmettre l'ordre que j'avais, mais il me répondit par un *impossible, vous le voyez, je rallie mon régiment!* Effectivement, un tambour battait la marche de nuit (ralliement de son régiment), et quelques cinquantaines d'hommes étaient autour de lui. Je le quitte,

désespéré ; car, qui pouvait mieux remplacer notre général dans la brigade, que le seul colonel y existant!... J'ai oublié son nom, et j'en remercie ma mémoire : ce chef ne fut pas digne cette nuit-là.

Tout à coup j'aperçois, débouchant du bois, un chapeau de général ; je cours à lui, je l'appelle : Général ! — *Qui vous dit que je suis général ?* — Votre chapeau. — *Eh bien ! oui, mon ami, je suis le général Arnault ; j'ai perdu ma brigade, mon aide-de-camp, mon cheval tué sous moi, heureux d'avoir rencontré celui de troupe que je monte !... Que voulez-vous ?...* Je lui communique mon ordre, je lui explique la position critique dans laquelle j'ai laissé mon régiment à un quart de lieue environ, l'engageant à venir avec moi, ajoutant : Votre présence sauvera de braves soldats, un régiment à l'empereur, que l'extrême bravoure de son chef compromettra s'il reste jusqu'au jour, etc. — *Votre régiment est pris !* — Non, général ; venez, venez au nom de tout ce que vous avez de plus cher, votre vie, compromise, si vous suivez ces fuyards ; venez, vous aurez deux bataillons braves et dévoués pour escorte... Je ne voulais pas lâcher mon général trouvé ; je le décide, enfin : heureux d'avoir trouvé un sauveur pour mon régiment, je m'empresse de passer devant lui pour lui indiquer le chemin, il me suit... J'avais à peine fait quatre temps de trot de cheval, que, me retournant pour jouir de ma conquête, de cette conquête si péniblement acquise, je vis qu'elle m'avait abandonné !... Démoralisé, sans doute, l'effroi pris sur

le champ de bataille lui était revenu, ou plutôt ne l'avait pas quitté. Pauvre général ! Une remarque à ne pas omettre et que je place ici, c'est que, dans les cas les plus critiques, dans les positions les plus ardues, la tête de certains chefs déménage, même, avant celle des inférieurs; pourquoi ? les premiers perdent beaucoup, tout change pour eux ; les derniers n'ont qu'à acquérir, ils marchent au lieu de reculer. Les empereurs, les rois même, ne sont pas exceptés.

Cruellement désappointé, je rejoignis mon commandant, inquiet de ma longue absence, car tout ce que j'avais fait avait demandé du temps, temps malheureusement mal employé par mon insuccès. Je lui rendis compte de tous mes efforts auprès des deux chefs que j'avais rencontrés : *Ce sont des lâches, s'écria t-il; eh bien, je m'en tirerai sans eux!* Quelle bonne tête ! quel aplomb dans le danger ! Brave Piovani, tu étais digne du commandement ! C'était sur les champs de bataille qu'il avait acquis tous ses grades; parti de Turin, il avait quitté le fleuret pour le fusil : il y avait été maître d'armes.

Comment êtes-vous depuis mon absence ? — Rien n'a changé, personne ne m'inquiète, me répondit-il. Pensez-vous que d'ici à deux ou trois heures la route soit dégagée ? — Mais dans trois heures le jour poindra; alors, vous serez découvert, compromis. — Attendons, et, dans deux heures, en route.

Ainsi ce bon régiment, sous les armes depuis le

matin, s'étant battu, on peut le dire, le dernier, bien que débordé de droite et de gauche, les coups de feu nous l'indiquaient, passait encore la nuit debout, à ses rangs, l'arme au pied, comme sur une place de parade; sans vivres, sans eau même ! son seul souci était une défense vigoureuse en cas d'attaque.

On s'occupait à mon retour du pansement des blessés : Piovani, même, ne l'avait pas encore été ; un simple mouchoir ceignait son bras... C'est un amour, un véritable amour, que celui porté à son régiment; ici, j'en avais la preuve, par le nombre des blessés qui n'avaient pas voulu l'abandonner. Un de nos officiers amputé du bras droit, pendant cette nuit, ne quitta pas, et suivit jusqu'à Burgos... C'était plus que du courage. Il faut avoir vu et connu les hommes de cette époque pour être à même de se faire une idée de l'énergie de leur âme, de la force de leur corps : à l'aspect de ces vieilles figures de soldats bronzés par le soleil d'Espagne, qui n'aurait été saisi d'admiration !... Immobiles dans le silence d'une profonde nuit, éclairés par quelques rayons de lune traversant les arbres, on découvrait leur fatigue, le besoin, sans aucun doute, mais non l'abattement de leur courage; confiants en leur chef, ils attendaient.

Les cris éloignés des fuyards, tout ce brouhaha de la déroute, du lointain, arrivaient encore jusqu'à nous; seuls, ils interrompaient le silence pro-

fond, après tout ce bruit de la bataille. Quelques coups de fusil se faisaient entendre de loin en loin; ils étaient nécessaires, brisaient la monotonie de notre silence, et tenaient éveillés les hommes que la fatigue entraînait au sommeil.

Cette nuit, dans cette position, fut réellement terrible et accablante de fatigue, de crainte et d'espérance. Nous admirions le courage de Piovani; tous, bien décidés à ne point l'abandonner; son courage tenace pouvait fort bien, après un nouveau et court combat (n'ayant plus que quatre cartouches par homme, sans artillerie pour nous en fournir) nous faire faire prisonniers; c'est ce que redoute le plus le soldat français. Et si l'on a cité les Russes, les Allemands, pour leur impassibilité dans la retraite, je dirai que cela ne m'étonne pas: ils étaient plus heureux, nos prisonniers qu'esclaves, dans leurs rangs.

Où étions-nous?... sur le champ de bataille encore, puisque 150 à 200 mètres nous en séparaient; cette tranquillité silencieuse, cet état de non attaque, tout indiquait que nous y étions seuls. Ce que j'avais vu sur la route m'avait prouvé qu'il n'existait pas même d'arrière-garde, et que ce n'était que grâce à la venue de la nuit et aux dangers que pouvait recéler une forêt qu'il fallait attribuer la sécurité de cette retraite, de nouvelle espèce. L'ennemi n'avait pas pénétré dans le bois; mais au jour il allait marcher, et si nous attendions ce moment, par force nous deviendrions arrière-garde. Je décidai donc Piovani à gagner la route

avant les deux heures fixées, ajoutant : Si elle est encombrée, ce que j'irai reconnaître, nous ferons une nouvelle pause, moyen bien préférable au danger d'en être coupés, en demeurant à notre bivouac. L'ordre de marche fut donné ; nous avions trois lieues à faire.

Nous arrivâmes sur la route, elle n'avait plus que quelques traînards ; notre marche, en ordre, fut celle d'une arrière-garde, et, par le fait, nous l'étions devenus. La nuit s'acheva sans attaque, et nous approchions de la Tormes, de son pont, donnant passage dans la petite ville d'Alba, lorsque l'avant-garde anglaise parut et commença à tirailler. Au pont, sur lequel chacun se précipitait, régnait le plus grand encombrement. Un général faisait tous ses efforts pour arrêter les fuyards, dont quelques coups de fusil venaient d'accélérer la course. Lorsqu'il vit le 31ᵉ léger arrivant en ordre il accourut à lui, abandonnant ces masses à leur panique, et l'établit de manière à défendre la *tête du pont*, ayant une forte avant-garde et ses tirailleurs sur la route ; une batterie n'avait pu passer, on la mit immédiatement en position ; ainsi : tout fut préparé pour recevoir l'ennemi ; cette défense organisée pendant qu'il faisait encore nuit, nous attendîmes le jour.

Il fallut expliquer au général d'où nous venions, et comment le régiment avait pu se maintenir au milieu de ces troupes fuyantes. Il félicita notre brave Piovani, et nous dit : *A vous, 31ᵉ léger, à vous l'honneur ! Vous avez tiré les derniers coups de fusil sur*

le champ de bataille; ce matin vous allez tirer les premiers! Ce général, dont j'ai oublié le nom, demeura avec nous; ce n'était plus mon général Arnault: maudite mémoire, plus fidèle au mal qu'au bien, tu as gardé le nom du timoré, et celui du *brave* t'échappe... Piovani avait assez fait pour sa réputation; sa tâche était plus que remplie. Très-souffrant, sur le point d'être amputé, sa blessure étant à la saignée, il nous quitta, et se rendit à Alba. Le second chef de bataillon, Lefèvre, prit le commandement des deux bataillons, qui en formaient à peine un complet.

La retraite de l'armée se continua; l'ordre s'y rétablit après le passage de la Tormes. Le 31e léger, arrière-garde provisoire, fut attaqué le matin, et après une rude défense devant la tête du pont, finit par le traverser. Alors, qui de droit prit ce service; un autre lui fut donné comme repos et indemnité de ses pertes nombreuses!... Il dut escorter M. le maréchal Marmont jusqu'à *Burgos*, par *Penaranda*, *Madrigal*, *Medina*, *Olmedo*, etc.

Le résultat de la bataille des Arapiles me fournit la seconde preuve de ce que j'ai dit à l'égard du maréchal Ney. On voulait de la gloire, *par soi seul*, et *pour soi seul*... En effet, M. le maréchal Marmont pouvait ne pas attaquer, Wellington désirant, a-t-il dit, *un pont d'or!* Mais Joseph Bonaparte, roi d'Espagne, était près d'arriver avec l'armée du Nord de l'Espagne, venant surtout nous donner le renfort d'une nombreuse et bonne cavalerie; tout devait

donc engager M. le maréchal à manœuvrer encore quelques jours, comme il venait de le faire, pour retarder son attaque. Mais la retarder, le roi d'Espagne eût été arrivé, et alors à lui la gloire ! C'est ce qu'on voulut éviter. L'attente n'eût pas été longue, car, le lendemain du passage de la Tormes, la cavalerie de l'armée du Nord rejoignit notre armée, et prit immédiatement part à la défense à l'arrière-garde, se battant avec l'avant-garde anglaise. Au moment où celle-ci chargeait sur nos carrés, le 13e de chasseurs la repoussa vigoureusement.

Ainsi deux jours de plus, de la cavalerie nécessaire, de l'infanterie pour former une seconde ligne, et Wellington n'était pas vainqueur !... Mais tout était résolu ! Le roi reprit la route de Madrid, et M. le maréchal Soult, qui, dit-on, avait fait un mouvement vers les Anglais, retourna dans ses cantonnements.

Ici, ce fut encore du bonheur, plus que de la science, qui fit le succès de lord Wellington; il pouvait bien certainement être battu, refoulé en Portugal, si l'accord parfait eût régné parmi nos chefs. Empereur, où étais-tu ?...

A *Bousaco*, première chance de bonheur : un maréchal voit sa volonté évincée par la fougue d'un collègue, son subordonné; aux *Arapiles*, deuxième chance : un maréchal craint la présence d'un roi, d'un frère de l'Empereur, et, sans le secours qu'il lui amène, livre bataille !...

Il y a là, pour moi, l'évidence qu'un *motif per-*

sonnel, engagea seul le maréchal à attaquer. Ceci ne détruit et n'attaque en rien la bravoure ni les capacités militaires que chacun de nous reconnaît à M. le maréchal ; seulement cela indique que l'ambition et l'appât de la gloire dénaturent l'homme qui, ne voyant plus rien au-dessus d'elle, oublie l'intérêt général, la défense et l'honneur de la patrie !...

Le général Clausel, qui prit le commandement de l'armée, prouva son talent militaire par la retraite savante qu'il opéra. La déroute du champ de bataille ne pouvait lui être imputée, car elle commença au moment où le commandement lui avait été dévolu ; ainsi, lorsqu'il le prit. on peut dire qu'il le recevait, avec une armée *battue*, *désorganisée*, sans *un seul élément de vitesse*, une *médiocre* cavalerie, par sa faiblesse en nombre, des parcs *d'artillerie attelés de bœufs !*... Que fait-il ? il rallie, réorganise son armée, tout en marchant, en retraite, jusqu'à Burgos, et ces soins, ce travail, ne diminuent rien de la valeur de ses troupes, qui, chaque jour et chaque fois qu'elles le voulurent, arrêtèrent cet ennemi vainqueur, sans lui permettre de les entamer.

Voilà les faits, voici le résultat; j'y cherche en vain les éléments capables de constituer pour Wellington la gloire du grand capitaine !...

Il combat une armée dont il sait parfaitement le chiffre; il connaît sa position, son organisation, sa faiblesse en cavalerie ; il sait qu'à trois lieues en

arrière se trouve la *Tormes*, rivière encaissée, n'ayant qu'un pont en pierre devant *Alba*, et qu'au moindre revers, sa retraite ne peut s'opérer que sur ce point..... Vainqueur!... tout fuit devant son armée, et quelques bataillons arrêtent sa poursuite!... il ne profite pas de sa victoire!... Qu'avait-il à faire?... marcher avec promptitude; lancer toute sa cavalerie dans le bois d'*Alba*, dût-il en perdre le quart; acculer nos troupes à la *Tormes* et les précipiter dedans : tout le matériel de l'armée eût été pris; pas une pièce d'artillerie n'eût passé le pont de cette rivière, et la moitié de l'armée eût été prisonnière!...

Il faut avoir été témoin de ce qui se passait au pont de la *Tormes*, alors même que l'ennemi ne poursuivait pas, pour se faire une idée de ce que c'eût été si l'armée anglaise avait marché : *artillerie*, *infanterie*, *cavalerie*, tous voulaient passer en même temps, à la fois!... que de pauvres diables ont trouvé là, une mort qu'ils fuyaient, étouffés, écrasés, jetés à l'eau; car il y eut des moments où cette masse d'hommes débordait comme un liquide bouillant : ce n'était pas des cris qu'on entendait, c'était un immense hurlement!... Ainsi, Wellington, vainqueur, prouva qu'il était bien étonné de l'être; ébloui par son succès, il s'arrêta et laissa écouler toute une nuit sans poursuivre, quand il le pouvait : témoin le 31ᵉ léger, qui passa la nuit fort tranquille à 200 mètres du champ de bataille. Oh! général! général! que vous eussiez fort convenu à

Mazarin : l'*Est-il houreux* vous eût été applicable.

M. le maréchal, porté en litière élégante, garnie de rideaux de taffetas vert, environné de toute sa maison et du luxe qu'elle traînait avec elle, nous eûmes l'explication de celui, dont nous avions été un jour étonnés, pendant une halte des grandes manœuvres sous Salamanque : fait d'autant plus remarquable et inoubliable, qu'il se passa devant une troupe qui, depuis quinze jours qu'elle était en campagne, avait à peine du pain, et qui, pour faire de la soupe, ramassait en maraudant tous les grains possible. Bivouaqué dans un champ de pois, espèce de vesce à pigeon, j'ai souvenance qu'il fallait la récolter, la battre, puis la faire bouillir à trois fois avant d'en faire un aliment ; son amertume s'y opposait. Quelques maraudes de vin furent d'une grande aide... Pauvres soldats français, ici, comme toujours, et partout, à cette époque, tu avais la bataille assurée, mais non les vivres ! C'est toujours à jeun que nous avons combattu : nous en avions plus de mérite, sans doute ; mais ne dit-on pas que l'estomac satisfait donne du cœur !... Dans tous les cas, cela donne des jambes, si nécessaires un jour de combat. Voici le fait qui se passa devant mon régiment :

M. le maréchal mit pied à terre près de la 3e division, formée en colonne et au repos. Il était midi ; sa maison le suivait. Là, vingt domestiques, ni plus ni moins, en grand deuil, quittant la guêtre longue à l'anglaise, parurent en bas de soie, culotte courte et livrée à aiguillette de ruban.

Trente chevaux ou mulets de bâts, furent déchargés de leurs cantines, dont on forma un rectangle. Il en sortit un service de linge damassé de la plus éclatante blancheur, qui, étendu sur la terre labourée, fut couvert d'une vaisselle, en vermeil, contenant des pièces froides, *gibier*, *volailles*, *pâtés*, etc., flanquées de bouteilles de vins français, Bordeaux, Bourgogne. Là, déjeuna M. le maréchal et tout son état-major! côte à côte d'un régiment ayant à peine du pain à manger! Là ce luxe intempestif fut étalé sans aucune considération! sans pudeur!...

Pour punir un semblable oubli des convenances et des devoirs, j'aurais voulu voir piller le déjeuner. Au contraire, nos braves et vieux soldats considéraient d'un œil stoïque ce déploiement de luxe; aucun murmure n'indiqua ni surprise ni mécontentement : accoutumés déjà à voir l'aisance de leurs généraux et chefs, cela leur parut très-naturel chez un maréchal. Quelques bouteilles de vin, données par les gens, un pâté, entrèrent dans les rangs les plus proches du festin, et tout disparut aussi vite que cela y avait paru : c'était une véritable féerie que ce banquet en pleine campagne, sur une terre labourée; ce grand nombre de domestiques faisait que tout cet attirail était enlevé, rechargé, en moins de dix minutes.

Certes, l'empereur Napoléon n'eût point commis une semblable faute, car c'en était une; lui ne cherchait pas, par un luxe étrange, à éblouir ses armées! son luxe, à lui, c'était la gloire!... Et

ce ne fut jamais devant des troupes sans pain, qu'il vint déjeuner, et surtout étaler une vaisselle d'or!... il eût plutôt demandé à manger au régiment.

Le soir de ce même jour, veille de la bataille, bivouaqués dans le bois d'Alba, nous n'eûmes pas même de l'*eau* ! un seul puits, trouvé dans une ferme, fut épuisé par un bataillon dont les derniers hommes n'eurent que la vase... Quelle bonne nuit!... sans manger, sans boire!... c'était à rêver le *repas-maréchal!*...si l'on n'avait eu à rêver la bataille qui se préparait.

Non-seulement nous escortions M. le maréchal, blessé, mais nous portions encore avec nous notre brave général Ferrey, que nous mîmes en terre à *Olmedo*, lui rendant tous les honneurs militaires.

Hors d'état de marcher par suite de mon accident, que le mouvement ne guérissait pas, j'avais été dire bonjour à des officiers du 13e de chasseurs à cheval, au moment de son arrivée ; l'un d'eux, trouvant bien la bête que je montais, m'en offrit un bon prix, soixante louis, mais je refusai : que me faisait de l'argent auprès de mon bien-être, et c'en était un que celui d'être porté. Mais il arriva que ce cheval fut reconnu pour appartenir à un colonel, aide de camp du maréchal qui, blessé pendant la bataille, avait été mis sur un avant-train ; son cheval s'était échappé ; on me le réclama ; je promis de le rendre aussitôt que le mien serait de retour ; mon soldat était parti dessus, et même avait emporté ma botte attachée à la selle ;

trois jours après il reparut. M. le colonel eut son cheval, et me remboursa ce que j'avais donné à celui qui me l'avait amené, pensant, de bonne foi, qu'un pauvre capitaine ne pouvait faire de cadeau à un colonel.

A cette bataille, le général Taupin (celui qui fut tué à la bataille de Toulouse) commandait une brigade; allant au feu de l'ennemi, placé en tête, il se mit à chanter : *En avant la brigade à Taupin, en avant la brigade!* sans achever l'air; mais, pour son tourment, il fut achevé par ses soldats, qui, repoussés du champ de bataille, lui cornèrent longtemps aux oreilles : *Va t' faire f.....* la brigade à Taupin, va t' faire f..... Il faut que le Français chante!

Le 3 août 1812 nous arrivâmes à Burgos, où M. le maréchal demeura deux jours pour se reposer. Pendant ce temps l'armée fut cantonnée; le général Taupin remplaça le général Ferrey.

Un jour, tous les officiers de sa division furent réunis dans une église de village : c'était pour y entendre un exorde d'un ministre nouveau, du général Taupin même, qui monta en chaire et tonna contre *l'abus des chevaux, dans l'infanterie : qu'il fallait faire disparaître tous les bagages à ânes ou à mulets, et particulièrement les chevaux d'officiers. Messieurs!* s'écria-t-il, *en 93 nous n'avions qu'une musette pour tout bagage, qu'une pierre pour oreiller!...* Nous n'étions plus en 1793, mais bien en 1812; et lui-même, ce brave et ancien soldat, avait six mulets chargés

de ses bagages !... Ce n'était plus prêcher d'exemple : l'ordre toutefois fut maintenu, observé.

Marcher m'était devenu impossible, et j'étais menacé de rester estropié ; les docteurs m'envoyèrent en France au dépôt : des cadres rentraient ; ils escortèrent le maréchal jusqu'en France, et je le suivis le 5 août 1812.

J'allais donc revoir encore une fois la France !

Si c'est pour un militaire un grand bonheur de savoir qu'il va visiter, dans les courses que le devoir lui impose, une terre étrangère où de nouvelles mœurs, de nouveaux aspects, deviennent le motif de son admiration, il en est un moins vif, peut-être, mais plus saisissant, plus profond et plus doux, celui de fouler encore le sol de la patrie.

Dès la Bidassoa je revoyais Bayonne, et j'entrais dans cette ville, que je connaissais. A mesure que j'en approchais, les souvenirs qu'elle m'avait laissés, et qui depuis mon séjour en Espagne, malgré toutes les distractions et misères du métier de soldat, dominaient au fond de mon cœur, se réveillaient l'un après l'autre ; des images que je faisais renaître flottaient comme un étendard devant mes yeux. Ces allées marines, délicieuse promenade, où j'avais passé tant d'heures d'indolence apparente, mais heures d'étude, de travail intérieur, je les cherchais en dehors de cette masse de maisons formant la ville ; je suivais les remparts pour y porter mes pas. Je voulais encore aller rêver à l'extrémité de

ces lieux, reprendre la même place où, souvent assis, je contemplais le flot de la marée montante amenant les bâtiments... Que ces moments sont doux, mais qu'ils sont courts!... J'arrivai sans m'en apercevoir, mon cheval me conduisait.

Avec quel plaisir je laissais en arrière de moi, toutes ces villes et villages espagnols! et de quel charme ne fus-je pas enveloppé lorsque, après avoir traversé la Bidassoa (que je devais revoir tant de fois encore, croyant toujours que ce serait la dernière), j'arrivai sur les hauteurs de *Béobie*, et vis, au milieu de la plus agréable verdure, toutes les petites maisons blanches qui fourmillent et garnissent ce canton, semblables à de blancs chartreux dans des cellules de feuillage! cet aspect récréait mon œil fatigué des maisons noires, graniteuses et sales de la Biscaye.

J'entrai dans Bayonne, et quelques jours après j'étais au dépôt du régiment, Navarreins.

MES SOUVENIRS

ANNÉE 1813.

EN ESPAGNE.

Armée du Nord, sous les ordres du général Clausel.

SOMMAIRE.

Troisième rentrée en Espagne. — Le général Clausel m'attache à son état-major. — Le bal. — Lérine. — Les deux bataillons du 27e léger égorgés. — Poursuite de Mina. — Le Roncal. — Pampelune. Puente-la-Reyna. — Le couvent. — Marche sur Vitoria. — Conseil. — Résolution du général Clausel. — Écartée. — Marche sur Saragossa. — Orage. — Atagon. — Notre-Dame-del-Pilar. — Rentrée en France par Jaca. — Armée des Pyrénées commandée par le maréchal Soult. — Entrée en campagne. — Le col d'Altobisca. — Le général B... — L'officier curieux. — Mon cheval tué. — Brouillard. — Roncevaux. — Le maréchal Soult. — Marche sur Pampelune. — Le général Clausel sur l'Hurambure. — Les

deux missions. — Le maréchal à la montagne. — Colère du général Clausel. — Les petits paquets. — Bataille de Cubéry. — Les deux corps d'armée absents. — L'aile gauche repoussée, — relevée par l'aile droite. — Retraite par la vallée de Lanz. — Conroux. — L'aile droite culbutée. — L'armée rentre en France. — Défilé d'Anoa. — Cantonnements. — Déblocus de San-Sébastiano. — Passage de la Bidassoa. — L'aile gauche rappelée. — Wandermassen tué au pont de la Véra. — Sauvé par mon cheval. — Aide de camp du général Soult (Pierre). — Le général Blondeau. — Hasparen. — Les deux officiers Anglais. — Le général Berton. — Saint-Palais. — Mon logement. — Retraite de l'armée sur Toulouse.

Arrivé au dépôt, vers la fin de 1812, je dus y rester jusqu'à parfaite guérison, et j'en repartis avec un bataillon le 1er janvier 1813, toujours pour cette Espagne qui avait eu mes adieux, et que le sort me forçait à saluer encore. Traversant Bayonne pour la cinquième fois, j'arrivai au Pont-Rouge de la Bidassoa, et pour la troisième fois j'entrai en Espagne, où tant de braves et bons camarades avaient déjà trouvé la fin de leur misère !.. La première fois j'avais rejoint le 31e léger, arrivant juste pour la bataille de Bousaco ; la deuxième, pour assister à la bataille des Arapiles. Cette troisième en devait-il être de même ? il semblait que pendant mon absence les affaires s'étaient préparées ; aussi mes camarades, me voyant, disaient : Te voilà, on va se battre. Ce qui cette fois ne me paraissait pas présumable, mon bataillon étant désigné pour Vitoria ; et l'armée du Nord, de son côté, ne livrait pas de bataille, mais seulement des com-

bats contre les bandes de guérillas, contre celle de Mina, cet intrépide partisan, qui occupait la Biscaye et la Navarre.

A Tolosa, je rencontrai le général Clausel, commandant l'armée du Nord; j'avais servi sous ses ordres au Cap-Français; reconnaissant l'ancien soldat de Saint-Domingue, il me fit un accueil parfait, et me dit, après l'échange de quelques souvenirs de notre séjour au Cap :

Vous êtes dans l'infanterie légère; ce n'est plus votre ancienne arme, le génie. N'aimeriez-vous pas mieux être à mon état-major, près de moi?...

La perspective était trop séduisante pour que mon oui se fît attendre. « Alors prenez cet ordre pour le général Thouvenot, allez à Vitoria, il vous emploiera, et je vais demander votre commission au ministre de la guerre. Nous nous reverrons après ma tournée et ma visite à Santoña.»

Le général venait de parcourir rapidement les trois provinces de son commandement, et d'avance il mettait en action la maxime du maréchal de Saxe, que *la victoire est autant dans les jambes que dans le courage des troupes*. Faire des soldats marcheurs était sa principale étude; par là, il se préparait des succès sur Mina, l'insaisissable.

Ces marches rapides, forcées, firent dire ce bon mot à un grognard, lorsque du haut d'une montagne il aperçut la mer: *Cette fois va bien falloir qu'il s'arrête, v'la la route des merlans....*

Adieu donc à l'infanterie; je la quittais sans

regrets, je le confesse, car je comptais bien mettre à profit les bonnes leçons que j'allais suivre auprès du général Clausel ; et, de fait, mon service, sous ce bon général, me fut bien plus profitable, pour mon instruction militaire, que le temps passé dans l'infanterie.

Être capitaine, puis devenir colonel, telle est la marche progressive de notre état : on a été bon capitaine, on est devenu bon colonel ; c'est à mon avis le plus beau grade de l'armée !... Mais par cela même est-on toujours apte à faire un bon général ? général, comme je l'entends, je ne le crois pas : celui qui, toute sa vie, s'est occupé du soin de ses hommes, de leur instruction, de leurs manœuvres, sera très-utile sur le champ de bataille, nul doute ; mais est-ce en exécutant des mouvements ordonnés que ce colonel acquerra ce coup d'œil militaire, cette vraie science du général, la seule qui lui prépare des succès? Saura-t-il toujours, comme il le doit, connaître, apprécier le faible et le fort des positions dans lesquelles il se trouve placé ? non : ce n'est pas dans les régiments que cela s'apprend, c'est dans les états-majors ; à moins de voir de nouveaux miracles comme ceux du commencement de la Révolution française, où des hommes sortaient des rangs tout armés d'un savoir qui les plaçait en tête de leurs égaux !...

C'est dans le corps d'état-major (jadis formé d'officiers choisis dans l'armée par les généraux) que se trouvera, de nos jours, la pépinière des

généraux, des bons généraux à venir ; car ces jeunes officiers seront à la dernière école, en sortant de celle créée pour eux. Ils connaîtront toutes les armes, et les *connaissances spéciales*, produit de leurs études, leur donneront le moyen de les diriger fructueusement ; de ces connaissances naîtront successivement *prudence*, *adresse*, *promptitude*, *énergie*, parfait ensemble qui caractérise les qualités de l'excellent militaire, lui donnant l'art de préparer, d'accomplir les opérations.

Officiers pris dans les rangs de l'armée, nous étions moins instruits, sans aucun doute, mais nous avions l'habitude des devoirs de notre état, nous connaissions la triture des affaires militaires ; fidèles transmetteurs d'ordres de nos généraux, nous apprenions à juger, à conduire une opération, et ce savoir du général, nous le disséquions pour en bien connaître la structure. Ce n'était pas encore une mauvaise école que celle de cette pratique. Notre école était dans les rangs, sur les champs de bataille... Nous dûmes nous faire ce que nous étions, et malgré cette absence des sciences spéciales, nos campagnes ne s'en sont pas moins faites, et des adjoints aux états-majors sont sortis des généraux qui ont eu leur part à la gloire de nos armées.

Aujourd'hui les officiers du corps d'état-major, sortant de leur école, passant dans les corps de troupe, ajouteront à leur parfaite théorie cette pratique si nécessaire qui fut notre seule école : on

n'avait rien créé pour nous, l'expérience était notre livre.

Le général Thouvenot aussitôt mon arrivée me mit à l'œuvre ; je fus occupé à des plans et dessins de blockhaus, système du général Clausel, renouvelé de l'armée de Saint-Domingue, où il était en usage. Ce travail, qui ne m'était point étranger, me procura des félicitations qui me donnèrent bon espoir pour l'avenir ; et, de fait, je me trouvais plus heureux sous tous les rapports.

Le général Clausel rentra de sa tournée, mais ma commission n'arrivait pas ; cela me donnait des inquiétudes : mon bataillon, de garnison dans Vitoria, pouvait me réclamer ; l'envie de mes camarades me gênait. Portant le même uniforme, j'avais un autre service à faire, et déjà cette antipathie des officiers de troupe envers ceux d'état-major se faisait sentir. Enfin cette bienheureuse commission arriva le 18 mai 1813. Il était temps, car l'activité du général ne se ralentissait pas, et il préparait tout pour une expédition dans la Navarre contre Espoz y Mina et ses bandes de guérillas, attaquant partout où le nombre et l'occasion les favorisaient, fuyant sans honte lorsqu'elles n'étaient pas les plus fortes, et disparaissant souvent par une dispersion combinée, tellement, qu'il devenait impossible de retrouver leurs traces. Espoz y Mina était l'oncle du premier Mina, jeune étudiant sorti de Pampelune en 1809, qui fut enfin pris et dont on délivra la Navarre. Conduit prisonnier en France,

il gagna l'Amérique, où il alla périr pour l'indépendance mexicaine. Cet oncle, qui lui succéda, prit graduellement un essor plus grand, attaquant les gros détachements et s'emparant de nos convois : son activité, son énergie, la sévérité cruelle dont il usait envers tout Espagnol convaincu ou accusé de nous avoir rendu le plus léger service, le mirent en état de se rendre redoutable et lui assurèrent le secret dans toutes ses opérations; échappant à nos poursuites, il était reçu partout, craint, obéi et jamais trahi ni découvert. Devenu célèbre plus que son neveu, la pratique développa en lui des talents naturels qui l'amenèrent avec une rapidité surprenante à prendre le commandement de toutes les guérillas de la Navarre.

Un bal magnifique que donnait le général aux dames de la ville fut tout à coup interrompu par ces mots du chef suprême : *Messieurs, dans une heure à cheval; point de bagages*... L'oreille pleine d'une bonne musique, il fallait aller en entendre une moins agréable, et nous quittâmes le bas de soie pour la botte... Un événement fatal avait suscité ce départ de nuit; des ordres expédiés pour la réunion des forces, on partit.

Deux bataillons du 27^me^ de ligne, nouvellement entrés en Espagne et ne connaissant pas encore la guerre que l'on y faisait, avaient été envoyés à Lérine, devant y attendre la réunion des troupes de l'expédition. *Lérine*, gros bourg situé sur un mamelon dominant une vaste plaine, était un poste

avantageux, mais le commandant des bataillons ne crut pas devoir l'occuper; c'était cependant tout militaire, car de là il découvrait tous les environs. Bon officier, brave, il manquait à ce commandant de savoir prendre des mesures pour se garder; et s'il avait eu près de lui un officier d'état-major, il est plus que présumable que l'événement qui suit ne serait pas arrivé, car cet officier se serait occupé de la position, bien plus que des hommes. C'est pour obvier à de semblables accidents que le règlement veut, aujourd'hui, que l'officier du corps d'état-major commande dans tout détachement à grade égal, malgré l'ancienneté de l'officier de troupe, parce que c'est à lui de mettre à usage les connaissances qu'il possède, en plus de ce dernier. Venons au fait : les alcades de Lérine voyant deux bataillons arriver, se hâtèrent de descendre à leur rencontre et leur firent le meilleur accueil, entraînant de suite les deux chefs pour les héberger et les rafraîchir... On fit halte, on forma les faisceaux, et comme la chaleur avait extrêmement fatigué les hommes, on se reposa. Les officiers voyant leurs chefs monter au bourg en prirent aussi le chemin, par imitation; et, malgré la consigne, beaucoup de soldats les imitèrent, en sorte que, des deux bataillons, il finit par n'en pas rester le quart d'un, encore ce quart était-il couché sur l'herbe. Les gardes d'ordonnance, celle du camp, celle même des faisceaux, n'avaient pas été établies; la fatigue, la chaleur si sensible pour de

nouveaux venus en Espagne avait tout fait négliger : le tambour seul devait indiquer l'instant de prendre les armes. Ainsi, les trois quarts de la troupe étaient dans le bourg et le dernier dormait!... Ne pouvait-on pas, en effet, céder à la confiance dans une plaine, au milieu de gens qui recevaient en amis?... Mais, en campagne, on devient imprudent dès qu'on cesse de se tenir sur ses gardes, et dans cette guerre d'Espagne, ce véritable chancre qui rongeait la France, il fallait être sentinelle perpétuelle.

Une heure s'était déjà écoulée dans ce trop confiant repos, et c'était plus qu'il n'en fallait pour expédier quelque émissaire du bourg à l'ennemi, lui faisant connaître notre force et l'état des choses, principalement notre imprudence, car les habitants, même quand ils ne nous combattaient pas, s'attachaient avec une persévérance imperturbable à nous compter. On en eut la preuve un jour par un bataillon détaché : arrivant au lieu de destination, le chef, ayant judicieusement arrêté sa troupe avant d'entrer, vint trouver l'alcade et lui demanda *mille* rations de vivres et *cent* de fourrages ; c'était l'habitude d'exagérer un peu la force, ce qui donnait du bien-être au soldat. *Je sais*, dit l'alcade, *que les rations vous sont dues, aussi je vais faire distribuer sept cent quatre-vingts rations de vivres et soixante de fourrages*. C'était en effet le compte juste des hommes et des chevaux.

Je ne pourrais affirmer qu'en cette circonstance

l'ennemi reçut avis de la présence des bataillons, mais sa venue impromptu me porterait à le croire ; toujours est-il qu'une guérilla à cheval tomba à l'improviste sur les dormeurs et bouleversa les faisceaux, mettant à mort tout homme qu'elle trouva ne pouvant faire usage de ses armes. Toutefois, quelques soldats firent feu avant d'être atteints ; le cri *aux armes !* avait retenti, mais, confondu avec ceux des malheureux égorgés, il ne pouvait être entendu du bourg trop élevé.... Cependant les quelques coups de fusil parvinrent aux oreilles des officiers et des soldats, qui, déjà dans les maisons, en sortirent précipitamment ; mais ces amis qui venaient de les recevoir, de les rafraîchir, devinrent à l'instant leurs assassins !... Surpris, sans armes pour se défendre, tous furent égorgés !.... Ce fut donc une véritable boucherie, tant dans la plaine que dans le bourg ! Deux officiers bien montés purent s'échapper : le commandant Godin et l'adjudant-major Comagne ; ils regagnèrent Vitoria, sans pouvoir s'expliquer comment ils n'avaient pas partagé le sort de leurs camarades ; sans eux, jamais on n'aurait su ce qu'étaient devenus ces deux bataillons.

« Tout officier d'avant-garde doit être adroit, » intelligent, alerte, et souvent réunir les qualités » de la jeunesse et celles de l'âge mûr ; fût-il même » général, il doit entrer dans les villes ou villages, » et faire en sorte qu'à l'arrivée de son chef, quel- » que chose dont il ait besoin, il le trouve prêt. Les

» défilés, les gués, doivent être reconnus, les *gardes*
» *assurées;* le curé, le ministre, le maître de poste,
» interrogés ; il doit lier des intelligences avec les
» habitants ; des espions doivent être envoyés dans
» plusieurs directions ; les lettres à la poste, saisies,
» et celles qui peuvent donner des renseignements
» militaires, traduites, analysées ; il doit prendre
» des mesures pour former des magasins de sub-
» sistances pour rafraîchir la troupe (Frédéric). »
Ainsi doit se conduire un bon officier en pareil cas.

Ces instructions, on le voit, demandent plus que le savoir des manœuvres de régiment, voire même d'un bataillon, et ce pauvre commandant, fort capable du reste, aurait eu un compte sévère à rendre de sa confiance, imprudente et funeste, s'il eût échappé.

L'ordre que nous avions reçu au milieu du bal avait pour but de se diriger promptement sur Lérine et tirer de suite vengeance éclatante d'une atrocité semblable.... On pensait après cette expédition revenir à Vitoria, mais on n'y rentra plus ; la poursuite du partisan Mina fut résolue, et chacun de nous, le général Clausel, même, perdit tous ses bagages.

Le général espérait qu'en arrivant promptement à Lérine, nous pourrions sauver quelques hommes, ne pouvant croire à un massacre semblable!.. Il voulait punir, mais qui? et comment?.. Pouvait-il faire égorger toute une population? Sans aucun doute les coupables avaient fui ; que restait-il?

des innocents... L'alcade, à l'arrivée du général, se présenta, assurant : *que lui comme les habitants avaient été surpris par les guérillas ; que c'étaient ces hommes qui avaient tué, assassiné, malgré tous les efforts tentés pour arrêter le massacre !.. qu'ils le firent d'autant plus vite, que dans le premier moment du danger chaque habitant s'était renfermé dans sa maison ; que lui avait recueilli et caché sous son toit un capitaine que ses blessures avaient empêché de faire partir aussitôt que la guérilla avait fui...*

On arrêta les autorités, mais que leur faire? Depuis trois jours de l'événement elles avaient calculé leur dire. On ne pouvait les juger, une condamnation seule était possible; qui l'aurait pris sous sa responsabilité? D'ailleurs, un jugement? l'établir? l'entamer? c'était ébruiter un grand échec pour nos armes.... On rendit à la liberté alcade et autres, on sauva le pauvre capitaine, et cette trop funeste affaire resta dans l'oubli.... C'était, il faut l'avouer, ce qu'il y avait de mieux à faire. Le rapport de l'alcade était un insigne mensonge, nous avoua le capitaine blessé, qui avait eu le temps de reconnaître que la connivence existait entre la guérilla et lui.

Qui ne se rappelle le fameux catéchisme espagnol, donnant la mesure de l'amour que l'on portait dans toute la Péninsule à Napoléon et aux Français :

Dis-moi, mon enfant, qui es-tu ?

— Espagnol, par la grâce de Dieu.

— *Quel est l'ennemi de notre félicité?*

— *L'Empereur des Français.*

— *Qui est-ce?*

— *Un méchant.*

— *Combien a-t-il de natures?*

— *Deux, la nature humaine et la nature diabolique.*

— *De qui dérive Napoléon?*

— *Du péché.*

— *Quel supplice mérite un Espagnol qui manque à ses devoirs?*

— *La mort et l'infamie des traîtres.*

— *Que sont les Français?*

— *D'anciens chrétiens devenus hérétiques.*

Telle était l'instruction primaire des Espagnols: que l'on s'étonne, après, d'un massacre comme celui relaté ici!

Nous quittâmes ce lieu de désolation, où l'on ne trouva pas même un vestige de Français... Armes, habillements, tout avait disparu, comme les cadavres de nos malheureux soldats...; sans la venue des deux officiers, nulle trace n'eût pu indiquer ce qu'étaient devenus ces bataillons.

Le général commença sa course dans la Navarre, dont nous parcourûmes toutes les villes et bourgs, dans l'espoir d'atteindre Mina, qui, parfaitement servi par les populations, parvenait toujours à nous échapper. Toutefois, sur sa piste, notre poursuite incessante l'acculait aux Pyrénées, le forçant à s'y réfugier. Pour lui, donc, la Navarre n'était plus tenable. Le général avait pris des me-

sures, pendant cette course, au moyen desquelles tous les habitants ne fuyaient plus notre approche : la principale était de tout payer aux paysans, qui restaient alors chez eux ; une discipline sévère punissait la moindre maraude, le plus léger délit, témoin un pauvre gendarme, accusé d'avoir volé un mouchoir ; il fut jugé et condamné à mort !... Je le vis aller à l'exécution, et ce pauvre malheureux s'écriait : *Mourir pour un chiffon !...* Mais un gendarme voleur ! de quel droit ensuite ce corps eût-il fait la police ?... Le général Clausel fut désolé de cette condamnation ; mais elle était nécessaire, dans notre position, surtout aux yeux des Espagnols : elle fut d'un grand effet sur la population.

Mina, traqué partout, s'était enfin réfugié dans le *Roncal*, village réputé inaccessible et situé dans les doubles montagnes des Pyrénées ; le général, malgré tous les obstacles, voulut l'y atteindre, mais c'était une entreprise très-difficile par les chemins à suivre, et fort dangereuse par la défense qu'on devait y rencontrer. Il fallait, en effet, pour arriver à ce village, suivre l'*Esca*, petite rivière, gravir les montagnes, du pied à leur sommet, en suivant des sentiers tracés sur leurs flancs, bordés de précipices et fondrières, dans lesquels le moindre faux pas pouvait entraîner ; souvent à droite ou à gauche alternativement, suivant les contours, nous avions les pieds sur le bord de ces fondrières, profondes de 200 à 300 mètres ; il nous fallait mar-

cher sur des parties de roches charriées par les torrents: leurs plans inclinés, barrant le sentier, nous forçaient à prendre autant de précaution que sur les glaciers des Alpes, pour ne pas rouler dans l'abîme, aussi rapidement que les cailloux déracinés par nos pas. Les sapeurs du génie auraient pu déblayer les passages, mais on eût perdu du temps, et le général avait communiqué son ardeur à tout le monde. Une colonne avait été dirigée de *Lumbier* sur *Esparca*, devant couper toute retraite à l'ennemi.

Enfin, nous achevâmes cette ascension un à un; et rien n'était plus pittoresque que cette vue, tout à fait théâtrale, d'une armée accrochée, comme une liane, aux flancs du roc. Pour la défense de ces passages, de simples quartiers de rochers, lancés des hauteurs, tout en nous faisant beaucoup de mal, auraient entravé, retardé la marche; mais Mina, acculé dans sa retraite, dans ce Roncal, véritable antre, se croyant inexpugnable, négligea ce moyen, ne pensant pas, surtout, qu'une armée pût jamais y arriver. Dans cette sécurité persuasive, et grâce à la célérité du général Abbé, qui le premier arriva au Roncal, le partisan fut surpris sans pouvoir fuir notre attaque. Dans ce village Mina avait toutes ses forces réunies, infanterie et cavalerie: elles n'eurent pas le temps d'échapper; forcées de combattre, elles furent anéanties après une résistance outrée, celle d'hommes combattant à mort... Il fut même impossible de faire des pri-

sonniers : tout homme armé se fit tuer plutôt que de se rendre !... On prit seulement des chevaux. Mina, seul, suivi d'un cavalier, parvint à se sauver : pendant cinq jours et cinq nuits il fut suivi à la piste, ne pouvant s'arrêter sans que l'on ne fût sur ses pas ; enfin il put sortir des montagnes et échapper à nos cavaliers, mais qui, bien montés, étaient moins fins, moins adroits que lui. Il regagna la Navarre avant nous. C'est de lui-même que je tiens ces détails, ils sont certains. Mina, retiré à Paris en 1815, était pensionné de 6,000 fr. par an par le roi Louis XVIII : récompense et reconnaissance de tout le mal qu'il avait fait... Ce fut à Sainte-Barbe, où il venait apprendre le français, que je le rencontrai ; et lui parlant du Roncal, ses yeux brillèrent de rage, en me disant à la fin de notre conversation : *Ah ! ces cinq jours ont été les plus cruels de ma vie !... los mas cruelisimos de mi vida !...*

Cette prise du Roncal, en détruisant non-seulement la bande de Mina, mais encore son véritable quartier-général, était fort importante. Là, étaient réunies ses ressources pour la guerre : dépôt d'armes, de munitions, hôpital, tout fut brûlé ; et si le village n'eût été le roc même, son anéantissement eût été complet. Il faut avoir vu ce village pour se faire une idée d'un véritable repaire à brigands ! Bâties, même les couvertures des maisons, tout en roches abruptes et que le temps a recouvertes de sa teinte vert-noir, ces habitations adossées, on peut dire incrustées dans le roc, semblaient le roc même.

Les habitants de ces demeures, tous charbonniers, couverts de haillons, hommes, femmes, enfants, noirs et sales, ajoutaient à l'aspect effroyable de ce lieu, qui rappelait ces souterrains habités par les derniers Maures poursuivis par les chrétiens! Tous autres que des militaires auraient positivement été frappés de terreur à la vue de cette population, vrais Bohémiens, qu'une curiosité hébétée attirait sur la porte de ses cases. Reléguée dans ces triples montagnes, assurément de génération en génération, jamais elle n'avait vu l'ombre d'un soldat ; à peine voyait-elle des hommes, ne descendant que pour aller livrer à des marchands, le charbon son seul produit : quelques parcelles de terre cultivée l'aidaient à vivre.

Cette ascension au Roncal aura pris date dans ses archives, c'est-à-dire dans la mémoire des vieillards, qui la raconteront dans les temps à venir.

Un mois s'était écoulé pendant cette course, et la troupe avait besoin de repos. On rentra en Navarre, et nous y trouvâmes le bénéfice de notre sévère discipline : dans les lieux de passage tout habitant ne fuyait plus notre approche; tous savaient que notre protection leur était acquise, de plus, qu'il y avait bénéfice avec nos soldats tenant garnison dans les bourgs et villages, où chacun d'eux devenait l'enfant de la maison. Sans aucun doute, si les circonstances l'eussent permis, le général Clausel eût été un second maréchal Suchet,

sachant se concilier les populations à l'aide d'une bonne justice. A l'égard du soldat logé chez l'habitant, jamais personne n'a donné une définition plus vraie que M. de Châteaubriand, et je ne résiste pas à la reproduire : « *Nous sommes de singuliers ennemis ; » on nous trouve d'abord insolents, un peu trop gais, » trop remuants : nous n'avons pas les talons tournés » qu'on nous regrette. Vif, spirituel, intelligent, le » soldat français se mêle aux occupations de l'habitant » chez lequel il est logé ; il tire de l'eau du puits, fend » le bois, fait le feu, veille à la marmite, porte même » l'enfant dans ses bras ou l'endort. Sa bonne humeur, » son activité, communiquent la vie à tout. On s'accou- » tume à le regarder comme un conscrit de la famille. » Le tambour bat-il, le soldat court à son fusil, laisse » la fille de l'hôte pleurante, et quitte la maison, la » chaumière, à laquelle il ne pensera plus avant qu'il » soit entré aux Invalides.* »

Pampelune devint le quartier général de l'armée du Nord, tenant garnison dans les villes et bourgs de la Navarre, où chaque chef se fortifiait et se gardait militairement. Telle était la petite ville de Puenté-la-Reyna, que le général Clausel préférait à Pampelune, pouvant de ce point plus tôt entrer en campagne. Un grand couvent de femmes y existait sous notre protection ; la dame abbesse, fort aimable, avait eu le talent d'y attirer le général, et souvent, accompagné de quelques officiers de son état-major, il allait y passer, près des nonnes, de délicieuses soirées, pendant lesquelles, confitures, pâtisseries,

lait congelé, ainsi que l'immanquable *ch'ocolate*, complément obligé, nous étaient servis par de jolies sœurs, dame abbesse s'entourant naturellement de celles remarquables : le tout pour l'honneur du couvent, bien entendu. Tout était accepté, car il eût été impossible de refuser d'aussi jolis minois guimpés : la tentation était grande auprès de ces sémillantes jeunes filles, si heureuses de voir du monde, malgré leurs vœux! Alors elles ne me faisaient que tout juste l'effet d'être des saintes... L'ordre ne fut point troublé, et nos visites ne laissèrent, je pense, aucune trace apparente et fâcheuse pour la discipline de ce pacifique séjour.

Puenté-la-Reyna devenait notre Capoue, et le jour où nous la quittâmes fut celui de la désolation du couvent; ces pauvres chères nonnes, que nous visitâmes le jour de notre départ, nous témoignèrent tous leurs regrets. En effet, ces soins, ces attentions avaient leur cause; fait-on rien pour rien dans ce bas monde?... Avec nous, le couvent avait sécurité, protection, distraction même, tandis qu'avec les guérillas c'était toujours nouvelles impositions, vivres ou argent, et notre départ laissait l'établissement, situé en dehors et assez loin des fortifications de la garnison, à la merci de ces pillards ne respectant plus les filles de Dieu. Nous étions déjà loin des murs du couvent que nous apercevions encore flotter aux grilles des fenêtres *los pañuelos blancos*, les mouchoirs blancs, qui nous envoyaient l'adieu, que de jolies bouches ne pou-

vaient plus faire entendre. Mais, partir il le fallait, pour donner une seconde chasse à Mina, qui n'avait pas tardé à reparaître, plus faible mais non moins entreprenant. Il était venu attaquer *Tudela* : nous courûmes au secours de sa garnison, et nous le forçâmes bientôt à quitter la contrée.

Pendant que nous étions à Tudela, un courrier extraordinaire nous apporta la nouvelle que le roi Joseph Bonaparte avait quitté Madrid ; qu'il battait en retraite sur Vitoria, avec toute son armée, commandée par le maréchal Jourdan ; qu'il allait y attendre lord Wellington pour lui livrer bataille ; qu'en conséquence, l'armée du Nord devait se réunir, sans retard, pour appuyer celle du roi...

Des ordres furent de suite expédiés, rappelant toutes les petites garnisons, hors celle de la place de Pampelune, et le général se mit en marche avec ce qu'il avait de monde, donnant pour rendez-vous général la Guardia, petite ville à neuf lieues de Vitoria. Malgré la promptitude des marches, il ne fut pas possible aux troupes de se réunir à temps pour être à Vitoria le 21 juin. Notre armée, massée à la Guardia, forte de 20,000 hommes d'infanterie, un régiment de chasseurs (31e), et quatre batteries complètes, formant trois divisions sous les ordres des généraux Abbé, Taupin, Wandermasen, ne put partir de la Guardia que le 22 juin au matin, et n'arriva, du moins ses têtes de colonnes, qu'à quatre heures du soir à une lieue de Vitoria. Le moment opportun était passé !...

tout secours était alors inutile!... Des voyageurs, des paysans, nous apprirent que, la veille, une *grande bataille avait été livrée, et que l'armée française, avec le roi Joseph Bonaparte, se retirait sur la France, suivie par lord Wellington, vainqueur.* La perte en hommes avait été peu considérable ; mais les Anglais, d'après leurs propres récits, perdirent beaucoup de monde, à cause de notre grande supériorité de cavalerie. Nos pertes se réduisirent donc à du matériel : cent vingt-quatre pièces de canon, six cents voitures, tant caissons que chariots de munitions. La chaîne de montagnes qui sépare la Navarre de l'Alava nous avait intercepté le bruit du canon, en sorte que nous n'avions rien entendu du fracas de cette bataille. Une reconnaissance que je poussai jusqu'à *Archevaletta*, village à un quart de lieue de la ville, confirma le dire des voyageurs. Les Anglais occupaient Vitoria, et leur avancée était dans ce village. Il était trop tard!... et cependant nulle puissance humaine n'aurait pu faire déployer plus d'activité.

Le général Clausel appelé un jour plus tôt, quelle différence! Notre armée arrivait le 21 même, pendant la bataille!... Vingt mille hommes sur le flanc droit de l'armée anglaise, vingt mille hommes non attendus, protégeant et couvrant la route de Vitoria à Pampelune par la vallée de *Salvatiera*, changeaient la face de la bataille... Jourdan n'était pas battu, et ne perdait pas artillerie, trésor, bagages, etc., etc., avec les riches dépouilles que l'on

enlevait de cette Espagne dans laquelle chacun avait plus ou moins récolté... Tout fut perdu pour les Français, et nous, par contre-coup, ne pouvant rentrer dans Vitoria, où nous avions laissé nos bagages la *nuit du bal*, nous restâmes avec ce que nous avions sur le corps.

Qu'allions-nous faire ? Il fallait se retirer de la position dans laquelle l'obéissance aux ordres nous avait placés. Lord Wellington suivait l'armée française, ignorant notre présence : il n'était donc pas dangereux pour nous, mais on ne pouvait rester-là.

Le général Clausel réunit ses généraux et colonels, forma son conseil, et dit : *Wellington, vainqueur, a quitté Vitoria ; il suit Jourdan ; de simples arrière-gardes sont laissées pour garder la ville et conserver tout le matériel enlevé hier : entrons dans Vitoria, reprenons tout ce qui a été pris, et, de là, courons au défilé de Salinas à Tolosa, dans lequel l'ennemi est enfourné ; attaquons-le, à dos, pendant qu'il le sera en tête ; immanquablement nous le détruirons. Écrasé par cette combinaison, dont la réussite est infaillible, sa victoire sera annulée et la nôtre certaine. Si ce projet ne réussit pas, je me mettrai en grand partisan sur l'armée anglaise, dans ces provinces que, tous, vous connaissez comme moi, avec notre armée nous pouvons tout faire.*

Ce projet eût été la ruine de l'armée anglaise, ou tout au moins elle eût payé fort cher son succès du 21 juin. A l'arrivée des Anglais sur Tolosa, le général Foy leur opposa une résistance si forte, si

bien calculée, qu'à la suite d'un combat il se fit respecter jusqu'à notre frontière, et que, sans être entamé, il gagna la Bidassoa. Quel eût donc été le résultat de la position de lord Wellington ? une déroute complète, dans laquelle pas un homme ne nous eût échappé. C'en était fait de la gloire de ce vainqueur, traversant toute l'Espagne, et venant se faire prendre à la frontière !... C'eût été notre dernière campagne de l'année, notre plus belle, une page glorieuse dans notre histoire. Bonheur pour lord Wellington ; encore ici, comme précédemment, la chance le favorisa.

Chacun dans le conseil paraissait d'accord sur la proposition du général Clausel ; déjà le chef d'état-major se disposait à donner des ordres, lorsqu'une voix, celle du chef de l'artillerie, prononça ces mots : *Que ferez-vous de vos batteries, marchant dans les montagnes ?...* Cette observation fit réfléchir ; il fallait être léger pour le métier de partisan : on proposa d'enfouir les canons...

Le colonel d'artillerie s'y opposa : *Ne pas ramener mon matériel ! jamais, je serais déshonoré !* etc., etc... Enfin cette artillerie, si nécessaire, si utile dans les batailles, nous gênait en ce jour ; on ne voulut pas la perdre, et ce fut *elle* qui fit renoncer au projet du général Clausel ; par elle, lord Wellington fut sauvé d'une défaite infaillible !... Bonheur !...

La retraite fut dirigée sur Saragosse : l'armée marcha la gauche en tête, et nos troupes firent dix-huit lieues d'Espagne dans cette seule journée,

sans laisser un seul homme en arrière. *Diables !* disaient les soldats avec gaîté, *ces lieues-là ne sont pas larges, mais font de fameux rubans de queue.* Quels hommes ! faits, rompus à la fatigue, où n'aurait-on pas été, et que n'aurait-on pas exécuté avec eux ! Clausel, avec une telle force, pouvait tout entreprendre. Il admirait ses hommes, et se plaisait à citer cette phrase de Napoléon, écrivant à Masséna, enfermé dans Gènes : *Le soldat français est le plus agile et le plus intelligent des soldats de l'Europe.* Définition remarquable par sa précision et par sa vérité. Sans événement notre retraite s'opéra, faisant étapes à *Logrono*, *Calahora*, *Tudela*. Partant de *Mallen*, l'armée se mettait en route pour *Alagon*, éloigné encore de six lieues, lorsqu'en plein midi, par le soleil le plus resplendissant, le plus chaud, un orage terrible éclata sur nos têtes : tonnerre, grêle, pluie, tous les éléments déchaînés, mirent les troupes en déroute ; elles furent moins braves contre eux, qu'elles ne l'auraient été contre l'ennemi ; des grêlons gros comme des œufs tuèrent quatre hommes et en blessèrent beaucoup ; tous les chevaux de main, de bagages fuirent à la débandade, et ce fut un désordre indescriptible. Le général, sortant de sa maison, fut forcé d'y rentrer. Dix ou quinze minutes s'étaient écoulées, et l'aspect de la campagne était affreux. Quel spectacle ! des blés hauts prêts à scier n'étaient plus qu'un fumier de paille hachée, qui, mêlée à la terre détrempée, formait un mortier.... La pluie durait

encore au moment où l'on put se reconnaître et rétablir l'ordre. On coucha à *Alagon*, et le lendemain nous entrâmes dans Saragosse.

Immortelle Saragosse, qui paya si cher sa glorieuse défense!... Avec une véritable admiration je considérais les traces non encore effacées de la bravoure et du dévouement de cette population unique, écrites en marques de boulets, de balles, sur les murailles de ses propriétés particulières, dont chacune avait soutenu son siége!... C'était avec un orgueil vrai, que les Espagnols nous faisaient remarquer ces signes de la défense; ils avaient raison, car avoir été vaincu de cette sorte, c'était avoir été vainqueur.

Les murs du Corso, grande rue, et ceci n'est point une exagération, n'offraient pas à l'œil un espace de trois pouces sans le cachet d'une balle ou d'un boulet. Le spectacle que présentait la malheureuse ville de Saragosse, lors de sa prise, ne saurait être fidèlement décrit. Les hôpitaux ne pouvaient plus recevoir les malades et les blessés; les cimetières étaient insuffisants pour contenir les morts; les cadavres, cousus dans des sacs de toile, gisaient par centaines à la porte des églises! Un typhus contagieux avait exercé les plus funestes ravages. En y comprenant les pertes occasionnées par les armes, on a évalué à plus de 40,000 le nombre des morts, dans l'intérieur de la ville, pendant la durée du siége. Il faut lire, dans la relation du général Rogniat, les détails de ce siége mé-

morable, qu'on ne peut comparer à aucun autre. (Être entré dans Saragosse et n'avoir pas visité *N.-D.-del-Pilar*, eût été aller à Rome sans, etc...) Je m'empressai de me rendre à son église. *Notre-Dame*, placée sur un fût de colonne, sorte de pilier, en tire son nom ; la statue, habillée, n'était plus revêtue de ses beaux et somptueux habillements, brodés de perles et diamants enchâssés dans l'or... Qui les avait enlevés ? qui l'avait dépouillée de sa belle et riche couronne, dont les diamants éblouissaient le regard ?... Quel miracle devait lui rendre tous ses ornements ?... *Notre-Dame-del-Pilar* ne fut, à mes yeux, qu'une des saintes du magasin de Léria.

Le général Pâris commandait à Saragosse, l'armée y fut passée en revue au mont Torrero, qui domine la ville, et se mit en route peu de jours après pour *Cincovillas* et *Jaca*. Rentrant en France en traversant les Pyrénées par des défilés où jamais armée n'avait mis le pied, passages praticables aux fantassins, mais impossibles pour l'artillerie, on dut laisser la nôtre dans la place de *Jaca* ; autant valait l'enfouir le 22 juin, à un quart de lieue de Vitoria. Clausel aurait dû ce jour-là imiter Bonaparte, en Italie, la veille de la bataille d'*Arcole*, prendre avis de tous et faire à sa tête... Nous traversâmes les Pyrénées au col de Sainte-Christine, duquel on descend à Urdos, route d'Oléron. Malgré le travail et la peine que nous donnait la route, sentier à peine indiqué, nous ne pouvions traverser

ces monts sans admirer une belle végétation : là, la moindre parcelle de terre donne son herbe, sa plante, sa fleur, son arbre; on peut le dire, car, à ces hauteurs, il en existe de séculaires, arrosés de sources vives, d'une eau admirable, véritable cristal liquide et ruisselant.

Arrivés à Oléron, nous étions en France; était-ce pour longtemps ? Oiseaux sur la branche, nous suivions comme elle l'impulsion du vent, et comme eux nous attendions ce lendemain auquel pourvoit la Providence.

L'armée du roi d'Espagne, Joseph Bonaparte, était depuis quelque temps cantonnée sur la frontière, et le maréchal Soult en avait pris le commandement. Clausel eut ordre de la rallier à Saint-Jean-de-Luz. Ses bonnes troupes furent en partie fondues dans les corps d'armée organisés par le maréchal, qui lui donna le commandement de celui formant l'aile gauche.

MES SOUVENIRS

ANNÉE 1813.

DÉBLOCUS

DES

PLACES PAMPELUNE, et SAINT-SÉBASTIEN.

Par l'armée des Pyrénées.

SOUS

Le maréchal SOULT.

Toutes les forces réunies provenant de l'armée d'Espagne occupèrent de suite la frontière et prirent la dénomination d'armée des Pyrénées, sous les ordres du maréchal Soult, que l'empereur avait envoyé pour leur organisation, devant immédiate-

ment entrer en campagne pour débloquer les places de Pampelune et Saint-Sébastien, que tenaient encore nos garnisons

L'armée, composée comme suit, faisait face à l'ennemi :

Le général Clausel, *aile gauche ;* le général Reille, *le centre ;* le général d'Erlon, *aile droite.*

Le général Soult (Pierre), une division de cavalerie légère.

Toute la cavalerie de ligne, avec une forte division d'infanterie, avaient été dirigées sur Lyon.

Le 25 juillet, l'armée entra en campagne.

L'*aile gauche* par Saint-Jean-Pied-de-Port, Château-Pignon, le col d'Altobiscar et grande route de Roncevaux.

Le *centre*, par Arnigny, Lussayde, débouchant par les Palomières à Ibagne.

L'*aile droite* par Urdache et la vallée de Lanz, se dirigeant, à sa gauche, sur Pampelune.

A quatre heures du matin, l'avant-garde de l'aile gauche se mit en mouvement sur Château-Pignon, vers le col d'Altobiscar, point culminant et seul passage que le général de brigade B.... fut chargé d'enlever.

Le général Clausel et son état-major quittèrent Saint-Jean au lever du soleil. A ce moment, à mi-montagne, nous jouîmes d'un spectacle ravissant : l'astre commençait à dissiper la masse de vapeurs qui s'étendait sur le sol ; le pays basque, vu d'en haut, ressemblait alors à une vaste mer, et ses iné-

galités de terrain à autant de promontoires. Au-dessous de la vapeur paraissaient quelques monticules dont les têtes, émeraudes, étaient éclairées par le soleil le plus éclatant, tandis que leur pied se baignait dans l'air humide, on eût dit des îles au milieu des flots, et de tous côtés l'illusion nous faisait apercevoir le vaste Océan !... Mais bientôt cette vapeur, dilatée par la chaleur du soleil devenue plus légère, commença de s'élever, et se laissant saisir par les vents, cette masse blanche et calme devint tout à coup orageuse ! Les divers groupes de vapeur, roulant sur eux-mêmes, s'élevant, s'abaissant, se poussant et repoussant les uns les autres, offraient l'image agitée des vagues, et continuant à s'élever, non plus par masse, mais par portions séparées et d'une blancheur de neige, découvraient successivement à l'œil avide les bourgs, les villages, les fermes plus blancs qu'elle, et jetés comme au fond de précipices infinis. Arrivées à certaine hauteur, ces masses de vapeur s'amoncelaient, se réunissaient, et devenues plus denses, prenaient des teintes foncées et se changeaient en nuages.

Le soleil parut alors ; il allait éclairer de toute sa splendeur le champ de bataille sur lequel nous arrivions, et aspirer le sang que tant d'hommes allaient faire couler !

Ce jour-là un sentiment d'orgueil s'empara de moi, en voyant ces nuages suspendus à mes pieds ; e les dominais, et, ce qui ajoutait encore à la ma-

gnificence de cet aspect, c'est que, dans toute son étendue, cet Océan disparaissait illuminé par le soleil le plus brillant. Rien qui soit comparable à ce panorama naturel, dont nos décorateurs ont vainement essayé de donner une idée.

La brigade B..., d'avant-garde, était partie deux heures et demie avant toute l'aile gauche, nous la rejoignîmes sur le plateau de Château-Pignon, à Altobiscar ; mais le général arrivé s'apercevant que le col n'était pas enlevé, ainsi que l'ordre en avait été donné, parut fort mécontent, et de suite m'envoya porter l'ordre au général de *rallier immédiatement sa brigade, dispersée en tirailleurs, de former ses colonnes d'attaque, et de marcher au pas de charge sur la position ennemie ; que lui, de son côté, il allait la faire canonner. Témoignez-lui*, ajouta-t-il, *tout mon mécontentement sur sa mollesse.*

Les Anglais occupaient toute la chaîne de rochers, à droite et à gauche du col, qu'ils avaient fermé par un rédan de pierres sèches ; à l'abri, ils tiraient avantageusement sur nos tirailleurs, qui ne leur faisaient aucun mal derrière ces retranchements naturels. Le général B.... avait donc paralysé toute la force de sa brigade, et la colère du chef était légitime. Voyant un officier accourir au galop, les tirailleurs ennemis ne lui épargnèrent pas les coups de fusil... Cherchant, demandant M. le général, je le joignis enfin abrité derrière un fort rocher et bien garanti des balles ; je lui communiquai l'ordre ; à sa réponse, *impossible*, je re-

partis : seconde fusillade ; rien ne s'exécutant, le général, impatient, donne le même ordre à M. Laferté-de-Senneterre, officier de hussards et d'ordonnance ; ajoutant, de plus : *S'il n'exécute pas de suite, je le mets à l'ordre de l'armée!...* Cet officier avait un de ces chevaux qui ne veulent pas quitter le peloton, et le sien fit deux voltes sur place sans partir. *Retournez*, me dit le général, dans son impatience. Je vais donc, et reçois une troisième fusillade, puis une quatrième au retour ! Heureux trois fois, c'était assez ; aussi à cette dernière, mon cheval, malgré la rapidité de son galop, fut atteint de plusieurs balles, ayant cependant la force de me ramener auprès du général, où il tomba mort !... Dans sa bonté, le général me le remplaça par un autre.

A ce deuxième ordre menaçant, bien communiqué, M. le général B... n'avait pas plus bougé qu'au premier, et ses deux régiments continuaient à tirailler. Alors on commanda un seul régiment, le 71e de ligne, qui, formé en colonne, battant la charge, enleva la position, s'empara du col et nous ouvrit la porte de la route... Ainsi, ce que n'avait pas su faire faire un général avec deux régiments pendant deux heures, le fut par un seul en moins de quinze minutes, n'ayant eu que neuf hommes tués et quelques blessés.

A l'armée, tous les moments sont calculés ; en perdre un seul, c'est rompre la somme de réussite que l'on se promet. Ici, deux grandes heures

avaient été *perdues*!.. ce retard par conséquent dans l'attaque, dans le mouvement en avant, était très-préjudiciable, donnant à l'ennemi le temps de se retirer en ordre sur l'abbaye de Roncevaux : assurément il détruisait toutes les combinaisons de l'opération, et, sans nul doute, de ces deux heures perdues dépendit tout le succès de M. le maréchal; car les Anglais, vivement attaqués à la pointe du jour (ordre donné), eussent bien certainement hâté, précipité leur retraite comme ils le firent, une fois le *col* enlevé ; et, poursuivis l'épée dans les reins, ils n'auraient pas eu le temps de se reconnaître, l'armée eût été à Roncevaux avant la nuit!...

La route libre, on marcha, combattant aux avant-garde et arrière-garde ; le corps d'armée suivait doucement, pour donner le temps aux généraux *Reille* et d'*Erlon* de descendre sur Roncevaux, rendez-vous général. La nuit arriva, et l'aile gauche *seule* bivouaqua sur les montagnes couronnant l'abbaye.

Explique qui pourra l'homme. Certes, le général B... n'avait pas acquis son grade à l'abri des balles. Excellent militaire, on peut dire de lui : *Il fut brave un tel jour*, mais ce ne fut pas le matin du 25 juillet 1813. Du reste, pour en finir avec lui, il fut un de ceux que Louis XVIII choisit et récompensa des premiers; il eut le commandement d'une division militaire de l'intérieur. Général de brigade, il fut nommé général de division ; mais aussi il allait

à la messe de sa paroisse ! Hélas ! c'était alors ainsi que l'on choisissait les vaillants défenseurs du trône ; où étaient-ils au jour du danger ?... Ils avaient fui, laissant abattre leur idole à deux époques, 1815 et 1830 ! Laissant combattre les vieux soldats ; quinze années n'avaient pas ramené le courage tant vanté au delà du Rhin !... Ces émigrés, rentrés, redevinrent émigrés !...

Généraux, officiers, comme soldats, passèrent une nuit pénible par le froid, dont rien ne pouvait les garantir dans leurs bivouacs ; les feux avaient été défendus, et l'ennemi en avait fait autant. Enfin, le jour parut, mais quel jour ! Opale par ces mêmes vapeurs, brouillard qui la veille avaient causé mon admiration ; brouillard tellement dense qu'à trois pas on ne se reconnaissait pas ; vers midi seulement le soleil eut assez de force pour attirer ce long réseau.

Quel contre-temps pour M. le maréchal, venu à l'aile gauche pour attaquer au petit jour. Forcé de rester en place, et pensant que son centre, avec son aile droite, devaient rencontrer les mêmes obstacles.... Je le considérais : il *piétinait*, *pivotait* sur lui-même, bourrant tous ceux qui l'approchaient ; il sentait que ce temps perdu était à ajouter aux deux heures de la veille, et qu'il donnait à l'ennemi une sécurité de retraite qu'il n'aurait pas voulu lui laisser : privé de nouvelles de ses deux lieutenants-généraux, se mettre en mouvement sans les savoir au moins jusqu'à sa hauteur, manœuvre difficile,

quelquefois impraticable dans les montagnes; marcher, c'était, avec un seul corps d'armée, s'exposer peut-être à un revers! Force lui fut donc de rester en place. Cependant, un peu avant midi, le brouillard s'éclaircit, nous marchâmes et descendîmes à l'abbaye de Roncevaux, où l'on fit encore une halte générale.

Les souvenirs du fameux Roland y étaient gardés religieusement: on nous débita partie de ses hauts faits, et, comme témoignage de la conquête du temps, on nous montra *sa masse*. A sa vue, nous ne pûmes retenir notre hilarité... Que l'on se figure une barre de fer, longue de dix-huit à vingt pouces, ayant un anneau à son extrémité, dans lequel sont pris les chaînons de deux parties de chaînes de fer, au bout desquelles sont deux boulets de quatre livres... Le tout pouvait peser seize à dix-huit livres. Si Roland jouait avec ce joujou, il lui fallait un poignet vigoureux. Nous crûmes peu à l'histoire, et le pauvre religieux en parut désolé. Toutefois, nous déposâmes dans la main du gardien de la relique l'aumône destinée, disait-il, à l'entretien de l'abbaye.

Le général Clausel, laissant le maréchal à Roncevaux, poussa ses troupes sur l'arrière-garde anglaise; il la joignit, postée à Cubéri, montagne en avant de celle de *San-Christoval*, distante d'une lieue et demi de la ville de Pampelune. Ayant ordre de ne pas s'engager, il dut s'arrêter et seulement

envoyer des tirailleurs, pendant que son corps d'armée prenait position.

D'une activité extraordinaire, et ne connaissant pas d'obstacles, même dans les montagnes, le général avait pour principe d'arriver à tout point culminant, pour de là planer sur le pays et sur l'ennemi. Je le suivis, étant le seul dont le cheval calabrais pût suivre l'arabe qu'il montait, et, grimpant comme des chèvres, ils arrivèrent sur la montagne d'*Hurambure*, la plus haute de la chaîne, que nous devions occuper.

Arrivés au sommet, pied à terre, longue vue à l'œil, nous découvrîmes Pampelune et ses environs, puis l'armée anglaise, gardant seulement sa position d'arrière-garde, car sa masse était en mouvement.

— *Que voyez-vous?* me dit mon général.

— *La ville, puis la route de Puente-la-Reyna, couverte de voitures de bagages; enfin, des troupes en marche autour de la ville et gagnant la route, suivies par des caissons et autres véhicules.*

— *Vous voyez comme moi! vous voyez la levée du siége-blocus de Pampelune : courez de suite auprès du maréchal, et demandez-lui, pour moi, l'ordre d'attaquer. Dites-lui que nous n'avons qu'une forte arrière-garde devant nous, et que, s'il le veut, je puis lui répondre qu'avant deux heures d'ici, je serai avec l'aile gauche sur la montagne de San-Christoval : être là, c'est avoir Pampelune; vous le savez. Allez!....*

Monter à ce nouveau belvéder avait été un véri-

table travail pour ma bête, en descendre devenait un danger pour l'homme et l'animal en même temps. Les positions inclinées et fort rapides, couvertes de ce gazon court et dru qui pousse dans les montagnes, étaient si humides de rosée de brouillard, que mon cheval glissait souvent l'espace de huit à dix mètres sur ses jambes de derrière et me faisait descendre comme dans les montagnes russes. Je me crus perdu à la première glissade; les autres furent un jeu, et je fus promptement en bas.

J'arrivai près du maréchal et lui demandai l'ordre d'attaquer l'ennemi, lui détaillant le résultat de notre reconnaissance à vol d'oiseau. Avec cet air affable, qu'il ne possédait que tout juste, après m'avoir bien écouté il me dit : *Retournez, et que le général Clausel attende.* Je ne me le fis pas dire deux fois....

De retour auprès de mon général, qui n'avait pas quitté sa place, je lui dis : *Pas d'ordre* autre que celui d'*attendre*. Pas d'ordre!... mais il n'y a rien devant moi, une faible arrière-garde, deux bataillons au plus, qui céderont à notre approche! Retournez, priez, forcez M. le maréchal à venir ici, dussiez-vous être puni même, amenez-le, *ne revenez pas sans lui!*... La commission devenait fort désagréable. Seconde descente de la montagne, d'autant plus prompte que j'étais fort contrarié. Je trouvai M. le maréchal à *Magore*, une lieue en arrière de nous. Je fus *bourré*, mais j'obtins son départ, et me hâtai de le guider vers mon général.

Déjà une grande partie de la montagne était gravie, lorsque M. le maréchal, fatigué de cette ascension, me demande : *Mais, où donc est le général?* Je lui indique le sommet de l'*Hurambure*, observant que, de ce point seul, on voit ce que je lui ai communiqué de la part du général. Il lève la tête, regarde, réfléchit, puis m'ordonne d'aller lui dire de descendre. *Mais, Monsieur le maréchal, il désire que vous voyiez par vous-même.* Mon insistance amène le complément de la mauvaise humeur, et le regard me disait : *Allez donc;* avant que ces mots fussent prononcés, j'obéis. Le général Clausel descendit, jurant entre ses dents, me bourrant, de son côté, comme si je n'avais pas assez insisté. Il causa avec le maréchal et lui renouvela sa demande d'attaquer. Pour réponse il entendit ces mots : *Avez-vous de quoi déjeuner?* On plaça par terre quelques viandes froides, le déjeuner se fit, et, sur la carte étendue, M. le maréchal, à demi-couché, ferma l'œil!... Toutefois, deux bataillons marchèrent sur l'arrière-garde anglaise.

Pendant ce temps mon général, debout contre un chêne, s'y frappait positivement le front, disant : Peut-on dormir dans ce moment?... Sa colère était au comble, bien légitimée par ce refus de pousser son corps d'armée en avant, répondant alors d'un succès immanquable. J'avais vu comme lui, et j'assure ici que la réussite de ce mouvement était certaine. On resta en position.

Si l'on considère cependant que la prise du col

d'Altobiscar, et notre marche en avant sur l'armée anglaise, durent faire présumer à son général qu'il avait sur lui toute l'armée française, n'est-il pas à croire que, n'étant pas de force, il devait, comme il le fit, céder du terrain?... C'est ce qui doit expliquer son mouvement vers *Pampelune*, pour y attendre le corps d'armée détaché au siége de *Saint-Sébastien*, qui avait eu ordre de lever le siége, de rembarquer toute l'artillerie de position, et de rejoindre le gros de l'armée, s'y dirigeant au plus tôt par *Tolosa*, en suivant le long et dangereux défilé de *Lecumbery*, dans lequel nous pouvions l'attaquer.

Mais ce corps d'armée n'avait pas encore rallié celui que nous avions refoulé sur Pampelune, et le général anglais voyant paraître nos forces, craignant d'être compromis sans son corps secondaire, devait lever le blocus de Pampelune et se mettre en retraite sur Puenté-la-Reyna. C'était ce résultat positif que nous avions observé avec nos longues-vues.

Donc, avec raison, le général Clausel disait qu'il fallait poursuivre. N'étions-nous pas aussi forts à *Hurambure* qu'à *Altobiscar?* N'était-ce pas toujours l'aile gauche devant laquelle l'ennemi battait en retraite? L'avantage était donc pour elle; c'était celui que l'on possède dans la guerre de montagne, où l'adversaire peut difficilement connaître la force poursuivante, surtout lorsqu'on le suit vivement. Qu'était l'aile gauche, dans cette circonstance? Un

grand détachement de l'armée, aussi redoutable qu'elle-même; il fallait lui laisser faire sa pointe, et continuer le succès qu'elle avait obtenu depuis deux jours. L'ennemi, battu, abandonnait déjà Pampelune, et les troupes arrivant du siége de Saint-Sébastien, coupées de leur armée, leur sort eût été alors le même, c'est-à-dire que, battues, elles se fussent mises en retraite, mais non sans perte.

Le général Clausel et nous, ses officiers d'état-major, connaissions parfaitement tous les alentours de Pampelune, que nous avions explorés assez souvent, nous pouvions donc assurer à M. le maréchal, qu'une fois maître de la montagne de *San-Christoval*, couronnant la place, on en chassait l'ennemi, et qu'à supposer qu'il tînt bon et maintînt son blocus, on avait un avantage immense, celui de fondre à volonté sur lui. Dans cette position, les trois corps d'armée réunis pouvaient présenter la bataille, ayant l'espace pour se développer. C'était là, et non au pied de l'*Harambure*, qu'il fallait attendre le centre et l'aile droite, dont on n'avait aucune nouvelle, disait-on, ou qui, trop éloignés, ne pouvaient encore être avec nous.

Notre affaire devait se traiter comme une grande reconnaissance, on en fit une bataille forcée! On voit ce qui pouvait être fait, ce qui nous donnait l'assurance d'un succès incontestable. Voici ce qui eut lieu malgré les justes observations du général Clausel.

Notre temps d'arrêt, cette tergiversation dans l'attaque de l'arrière-garde ennemie, fit, sans nul doute, réfléchir son général. Notre mouvement de poursuite s'arrêtant, il ralentit le sien, et suspendit totalement sa retraite, jugeant que toute l'armée française se massait devant lui ; d'ailleurs, ce répit donnait le temps aux forces venant de Saint-Sébastien de rallier son armée. Il renforça son arrière-garde, contre laquelle M. le maréchal n'avait envoyé qu'un seul bataillon. Elle résista ; on renforça l'attaque ; d'autres forces accoururent à sa défense ; de notre côté on doubla les bataillons, et la journée s'écoula, sans avantage, à faire ce que l'on appelle des *petits paquets*. Cette position, sur laquelle, lors de notre arrivée au point du jour, il n'y avait pas plus de deux bataillons, fut le soir couverte de troupes ennemies. Alors les renforts des troupes venus de Saint-Sébastien avaient rallié, et, loin de battre en retraite, l'armée anglaise se mettait en mesure de recevoir la bataille. Par son *centre*, elle occupait celui de la montagne *Cuberi*, dominant, par ses escarpements, la ravine qui la séparait de nous ; sa *gauche* était au débouché de la vallée de *Lanz*, protégée par des batteries, et sa *droite* à cheval sur la grande route de Ronceeaux.

L'ennemi, posté sur la Cubéri, avait un grand avantage, celui de posséder son artillerie, tandis que celle française ne pouvait, par aucun effort, être amenée sur notre position, d'où l'on ne pouvait sortir que par la droite ou par la gauche, n'ayant

en arrière, pour toute retraite, que la montagne de l'Hurambure, tombant à pic sur nos troupes.

Telles étaient les positions réciproques des deux ennemis ; je ne puis dire des deux armées, puisque l'on voit que l'aile gauche était seule en présence. Qu'allions-nous devenir au jour, si les deux corps d'armée Reille et d'Erlon n'avaient pas rejoint?..... Quelle anxiété !... Et n'était-il pas cruel, désolant, d'avoir vu une position sans défense, pour ainsi dire, le matin, occupée par toute une armée le soir ! Un seul régiment s'en fût emparé ; il fallait une bataille pour la posséder.

A la guerre l'occasion fait tout ; ce qu'il y a de plus précieux, c'est le temps. Il n'était donc pas sage, ayant le matin même une grande partie du nécessaire, d'attendre le reste pour agir. Dans une circonstance à peu près semblable, Suchet, lors de sa marche sur Tarragone (1811), en commença le siége avec ce qu'il avait de troupes prêtes, et l'empereur l'en félicita, disant : *Voilà qui est militaire.*

La grande et véritable réputation de M. le maréchal Soult est trop bien établie, connue, pour que moi, simple officier, je me permette de m'ériger en censeur du mérite de son opération dans cette campagne de 1813 ; mais il me sera permis de faire observer, que ce fut par le trop de science du grand capitaine que son insuccès eut lieu dans cette occasion. Un plus grand juge, Napoléon, a dit : *Soult est un excellent ministre de la guerre, ou un précieux major-général ; il entend mieux les dispositions d'une*

armée que la manière de combattre. (Manuscrit de Saint-Hélène, t. II).

Par ce qui fut fait, on reconnaîtra, qu'il voulait la réunion complète de son armée, avant de livrer bataille ; et que, privé de ses deux corps, centre et aile droite, il ne voulut pas s'exposer à une défaite en agissant avec un seul (gauche) ; qui, repoussé, le faisait rentrer en France beaucoup plus vite qu'il n'en était sorti. Telle dut être son raisonnement; mais je ne cesserai de dire, que l'ennemi, poursuivi depuis la frontière, ébranlé, prenant retraite, était à demi vaincu, et que, profitant de cet avantage, il fallait combattre comme le désirait et le réclamait avec instance son lieutenant. La faute fut là. Si M. le maréchal eût voulu monter sur l'Hurambure, voyant alors ce que nous voyions, c'est-à-dire Pampelune et *l'ennemi en retraite*, il se serait sans doute décidé à laisser l'aile gauche continuer sa poursuite, ainsi qu'elle le faisait depuis Altobiscar.

Ainsi, Pampelune débloqué, le siége de Saint-Sébastien levé, deux garnisons rentraient dans nos rangs, et l'ennemi vaincu fuyait à l'*Ebre* !... Et tout ceci par un de ces coups de hardiesse tant de fois employés par Napoléon, qui, lui, savait combattre, profiter de la stupéfaction qu'il inspirait à son ennemi ; alors il faisait céder la stratégie à l'inspiration. Les grands succès de la guerre tiennent souvent à peu de chose. Ici, on le voit, un brouillard de douze heures, paralysant la marche des corps d'armée, fait manquer la plus belle conception : couper

l'armée anglaise en deux parties, les battre et peut-être les détruire toutes deux. M. le maréchal, arrivé précipitamment sur Roncevaux, ayant son centre et son aile droite à sa hauteur, se lançant sur Pampelune, détachait une aile dans le défilé long et dangereux de Lecumbery, surprenait les forces accourant de Saint-Sébastien, pendant que ses deux autres corps battaient ce qui avait reculé devant nous depuis la frontière.

Il fallait de l'audace, il y eut calcul.

Ce ne fut que le 28 juillet, au matin, que M. le maréchal reçut des nouvelles des corps *Reille* et d'*Erlon*, qui ne pouvaient le rejoindre que fort tard dans la soirée. Leur passage dans les Basses-Pyrénées avait été difficile et ralenti par le même brouillard qui nous avait enveloppé.

Les attendre, c'était laisser écouler toute une journée qui, jointe au temps d'arrêt de la précédente, eût dénoté la faiblesse, ce dont le général anglais devait nécessairement profiter en nous attaquant dans la journée. Un seul parti restait donc à M. le maréchal, celui d'attaquer lui-même. Par force, on le voit, il arrivait à ce que demandait Clausel, le 27 au matin; mais quelle différence!... Eh bien! malgré notre infériorité, mieux eût valu pourtant recevoir l'attaque que de la donner; notre position, sans artillerie, était assez forte pour repousser un assaut, soutenir un combat, et pendant ce temps l'un des deux corps pouvait arriver; il n'en fut rien.

BATAILLE de CUBERY.

28 *Juillet* 1813.

L'aile gauche, à neuf heures, eut ordre d'attaquer, d'enlever la position de *Cubéry* et d'en chasser les Anglais. Elle allait combattre sur un terrain, où, la veille, elle pouvait se promener. Les trois divisions devaient simultanément gravir la montagne.

Le général *Taupin*, à la droite, débouchait par une petite chapelle, sur le flanc gauche des Anglais.

Le général *Wandermasen*, au centre, montant à pic, malgré tous les obstacles, sur celui des Anglais.

Le général *Conroux*, à la gauche, par la grande route de Roncevaux, protégé par notre artillerie et convergeant sur la droite des Anglais.

Ces dispositions, parfaitement faites, ne donnèrent pas le résultat que l'on voulait.

Les distances à parcourir, les difficultés d'un terrain montueux, plein de bois halliers, de rocs, enfin d'obstacles naturels mais imprévus, ne permirent pas à nos trois généraux de division, dirigeant leurs colonnes d'attaques, d'agir avec cet ensemble désirable contre un ennemi attendant de pied ferme.

La division Taupin arriva la première ; l'ennemi opposa son aile gauche, qui, repoussée d'abord, parvint à se dégager, repoussant Taupin à son tour, malgré ses nouveaux efforts répétés. La division Wandermasen, après avoir surmonté au centre les obstacles les plus difficultueux, surtout sous les feux plongeant de l'ennemi, parvint sur le plateau qu'il occupait ; mais les forces anglaises qui venaient de repousser la division Taupin, se réunissant à celles qui combattaient au centre, culbutèrent la division, qui dut se reformer et monter encore aussi courageusement... A la gauche, la division Conroux n'eut pas plus de succès, malgré l'appui de l'artillerie.

Ce premier essai manqué, il était fort présumable que l'on ne réussirait pas ; toutefois, on le tenta ; de toute part on remonta, et *quatre fois* ces ascensions de chaque division furent alternativement repoussées par le jeu continuel des colonnes anglaises ; les divisions ne purent jamais arriver ensemble sur le plateau. On renonça à enlever la position de *Cubéry*. La journée s'était écoulée et la bataille des trois divisions françaises contre une armée anglaise fut perdue !

Les renforts que le général anglais envoyait au-devant de nos divisions avaient, malgré le pas de course, un tel ensemble, que de loin, on aurait cru qu'ils étaient composés de cavalerie ; à peine avaient-ils repoussé à droite, qu'ils couraient au centre, et du centre à la gauche, protégés par une artillerie

trop bien servie. Sur ce nouveau plateau de Rivoli, ils ne pouvaient manquer d'obtenir un succès aussi véritable que celui de Bonaparte. Jamais, je puis l'assurer, courage plus positif ne fut déployé contre un ennemi qui, de son côté, se battit vaillamment. Quatre fois on retourna à l'attaque; mais que pouvaient trois divisions contre une armée en position, qui s'était parfaitement assise, et qui attendait le choc d'hommes à demi-vaincus déjà par la fatigue et les obstacles d'un terrain si difficile à parcourir. Après de très-grandes pertes, l'aile gauche reprit sa position sur les contre-forts de l'*Hurambure*.

Les deux corps *Reille* et d'*Erlon* arrivèrent enfin dans la soirée; le nôtre, ayant cruellement souffert dans cette bataille disproportionnée, dut être relevé à minuit par l'aile droite. Par cette mesure, si l'ennemi tentait d'attaquer au jour, rencontrant des troupes fraîches pour le combat, il pouvait avoir le sort qu'il nous avait fait subir la veille, la position offrant même de plus grands obstacles que celle qu'il occupait, ne pouvant y arriver qu'en front et par le ravin qui nous séparait. L'aile gauche, relevée, devait se masser à l'entrée de la vallée de Lanz, en face du camp volant que les Anglais avaient assis dans son prolongement, défendu, ainsi que je l'ai dit, par de l'artillerie.

Minuit était donc attendu avec impatience, cela se conçoit; cette heure se passa, aucune troupe ne paraissait encore, et nous ne devions ni ne

pouvions quitter la position sans leur venue. Le jour parut, et ce ne fut qu'à six heures, le soleil haut, que la première division de l'aile droite se présenta !... Successivement les autres arrivèrent, et l'ennemi fut à même de remarquer ce mouvement. Déjà la 1re division de l'aile gauche était relevée, prenant la direction de la vallée, lorsqu'elle fut couverte des feux de l'artillerie anglaise qui s'était avancée ; elle dut positivement défiler sous son canon, sans avoir une seule pièce pour lui répondre ! La 2e division suivait le mouvement, et la 3e, du général Conroux, était en marche lorsque le général anglais mit ses troupes en action, et les lança avec promptitude sur notre position, à peine connue de nos successeurs, qui, encore mal assis, loin de la défendre avec vigueur, firent bien quelques feux, mais l'abandonnèrent totalement..... Heureusement que la division Conroux, qui achevait son mouvement, opposa encore quelque résistance et ralentit l'audace de l'ennemi ; mais ses troupes, confondues avec les fuyards, finirent elles-mêmes par être entraînées dans le désordre, et furent dans l'impossibilité de rejoindre l'aile gauche, qui marchait en retraite dans la vallée.

L'ennemi était maître de notre position ; M. le maréchal, avec son corps du centre et tout son matériel, battit en retraite sur Roncevaux. Son opération était manquée et sa bataille perdue.

Cette journée fut affreuse ; cette aile droite à la débandade escalada, Dieu seul sait comme, l'*Hu-*

rambure, et finit par marcher à la volonté des soldats: impossible de les rallier dans ces montagnes couvertes de bois, qui les dissimulaient aux regards.

L'armée rentra en France, repassant les Pyrénées par tout col accessible; le 3 août, elle était en ligne sur la rive droite de la *Bidassoa*, et dans le pays Basque, occupant des cantonnements.

L'armée anglaise s'arrêta sur les Pyrénées après notre défaite, qui ne lui avait pas donné *un seul canon*, mais dont l'importance était grande pour le moral de ses soldats.

Combien M. le maréchal dût regretter de n'avoir pas suivi l'idée du général Clausel, dans cette matinée du 27 juillet!

Il me reste à faire le récit de la retraite des deux divisions de l'aile gauche, *Taupin* et *Wandermasen*, marchant pour leur compte sous les ordres du général Clausel.

Au moment de son mouvement d'entrée dans la vallée, l'artillerie ennemie le força de s'y enfoncer, mais il aperçut de l'infanterie qui couronnait déjà les hauteurs et manœuvrait pour le couper; l'attente de la division Conroux retardait sa marche, et rien ne pouvait ralentir celle des Anglais. Il ignorait l'échauffourée qui avait eu lieu sur la position, et s'étonnait de ne pas voir arriver le général Conroux. Une grande lieue était déjà parcourue lorsqu'il envoya un officier à sa rencontre pour le guider vers lui: c'était le petit *Saint-Aubin*,

vieux capitaine, mais grand *magnétiseur*. Nous le plaisantâmes à son retour, qui fut assez prompt, ayant rencontré de la cavalerie ennemie en marche dans la vallée : *Eh quoi ! tu n'as pas su endormir l'ennemi, grand savant ?* lui dit-on ; il eut prompte réplique : *Le magnétisme ne prend pas sur les habits rouges !...*

Un moment l'infanterie anglaise, couronnant les hauteurs de la vallée, disparut sans nous attaquer, et le général en profita pour s'arrêter dans le village d'*Ostiz*, où la troupe allait tenter de faire la soupe ; j'ignore avec quoi, car depuis le passage du col d'Altobiscar, on n'avait pas vu l'ombre d'une distribution. A l'état-major, nous nous préparions également à mettre un morceau sous la dent, lorsque cette infanterie anglaise, qui avait disparu, tomba tout à coup sur le village qu'elle avait tourné en s'éloignant dans les montagnes. Son attaque n'eut aucun succès, mais elle eut pour résultat de nous faire quitter la place de repos plus vite que nous ne le voulions, pour gagner les hauteurs opposées à celles d'où elle descendait. Je vois encore, à côté de moi, le cuisinier du général, qui, à cheval, portait sa casserolle pleine de haricots prêts à servir. En riant, je lui disais : *Sauve les haricots*, dont je comptais manger ma part dans quelques instants. Depuis trois jours nous n'avions, même chez le général, à manger que du biscuit. On prit position, mais l'espérance de déjeuner m'avait fait compter sans le service ; le général m'ordonna

d'aller à la recherche de la division Conroux. Où la trouver?.... Je suivis le coteau que nous occupions et me dirigeai sur la haute montagne d'*Hurambure;* guidé par des cris, j'arrivai au centre d'un bois, celui d'*Erna-Sabal,* que je trouvai rempli de fuyards dont rien ne pouvait arrêter la course, bien que l'ennemi ne fut pas à ses trousses. Là, je rencontrai le général Conroux, escorté d'un peloton de généraux et colonels; je lui transmis l'ordre de rallier l'aile gauche avec sa division. *Ma division! je n'en ai plus; ce sont des lâches qui la composent! voyez, regardez-les fuir!...* Sa voix était éteinte par suite des efforts qu'il avait faits, soit pour commander, soit pour rallier, arrêter ses troupes; il y avait renoncé. Je lui indiquai le bourg de *Lanz*, où notre aile gauche devait passer la nuit, et rejoignis mon général pour lui annoncer qu'il n'avait plus que deux divisions.

Dans cette course, mon cheval me mit dans le plus grand danger; descendant de *Beruela*, il sentit une source à laquelle les soldats puisaient de l'eau où plutôt de la vase, car, se disputant, et chacun voulant en avoir le premier, tous finissaient par la perdre et la troubler. Mon animal, malgré tous mes efforts de bride, fonce au milieu du groupe écarte les hommes, arrive à l'eau et y plonge exactement sa tête jusqu'au chanfrein. Furieux, ces soldats altérés, devenus leurs maîtres, me mirent positivement en joue, me menaçant de leurs baïonnettes!... Que pouvais-je faire? indisciplinés comme

ils l'étaient, je devais m'attendre à tout; l'un d'eux piqua mon cheval qui fit un écart, et je pus alors leur faire entendre raison sur la déraison d'une bête, les priant de me donner à boire, ce dont j'avais autant de besoin qu'eux. J'obtins à grand'peine une goutte d'eau!... Et quelle eau!... On ne peut se faire une idée des soldats ainsi livrés à eux-mêmes, et cependant ce sont les mêmes hommes qui, peu de moments avant, sacrifiaient leur vie pour.... la gloire!....

Le général Foy, qui, dans aucune circonstance, ne perdait la tête, réunit deux à trois mille hommes de ces fuyards et les ramena à Saint-Jean-Pied-de-Port.

Le maréchal rallia son armée tant bien que mal; elle se reformait en marchant, et ce fut encore l'aile gauche, du moins les deux divisions qui avaient conservé leur bonne organisation, que l'on chargea de soutenir la retraite dirigée sur le *col d'Etchalar;* on coucha à *Elisondo* et *Maya.*

Le général anglais suivait de très-près et acculait nos troupes au défilé de *San-Estevan,* devant lequel il fallut combattre jusqu'à ce qu'il fût dégagé de la division de cavalerie du général *Pierre Soult*, et de batteries, avec tout leur matériel, qui, bien abrités, et à couvert dans cette route bordée de bois, ne paraissaient pas vouloir en bouger, prétextant des obstacles insurmontables. Le général Clausel m'envoya de suite auprès du maréchal, déjà rendu à *San-Estevan,* pour le prévenir et de la marche de

l'ennemi, et du retard apporté dans la sienne, par une volonté qu'il ne pouvait vaincre. La première réponse ayant été ce mot : *Impossible !* l'*ennemi*, devais-je dire au maréchal, *commence à couronner les hauteurs du défilé, et son feu va devenir dangereux pour les troupes qui s'y reposent.* Les bois, très-fourrés, dérobaient exactement l'embarras dans lequel se trouvait notre artillerie, dont quelques pièces et voitures embourbées dans une fondrière de la route, avaient arrêté tout les mouvements de l'infanterie.

Il fallait passer, et, par l'opposition de chacun, la chose était impossible ; heureusement le colonel du 10e régiment de chasseurs à cheval me donna quatre lanciers pour m'ouvrir passage, et je pus alors pénétrer à travers ces masses agglomérées sur cette route étroite, défoncée, creusée comme un fossé, et j'arrivai à l'embarras, arrêtant infanterie, cavalerie, caissons, etc., etc. ; c'était à qui ne bougerait pas, même cette cavalerie dont la 1re brigade était en avant de l'obstacle. Dans le parcours de mon trajet, je prévenais les colonels, officiers et autres du danger qui les menaçait s'ils ne se hâtaient de se mettre en route. Je sortis enfin de ce défilé, long de plus d'un quart de lieue, et je trouvai le général Soult, *assis*, *fort tranquille*, attendant sa 2e brigade. Averti du danger que courait sa division stationnant dans ce long et dangereux passage, arrêtant la marche de retraite du général Clausel, talonné par l'ennemi, etc., etc., il se hâta de faire sonner à cheval, et le mouve-

ment commença. Le quittant, il me dit : *Venez me voir à cinq heures.* Je rendis compte au maréchal de ce que j'avais fait, avant de lui dire les propres paroles de mon général, l'assurant en outre que le défilé devait être dégagé en ce moment; ce qui était vrai, car en retournant au corps d'armée je le trouvai en marche.

C'est ainsi qu'un officier d'état-major doit, parfois, mais toujours au nom de son général, prendre des responsabilités opportunes pour accélérer les ordres qui tendent vers un but.

Combattant et retenant l'ennemi, le général Clausel sortit du défilé, et le soir occupa *San-Estevan.* L'armée s'y était arrêtée, on devait même y coucher, deuxième nuit de la retraite. La cavalerie du général Soult bivouaqua au fond d'une petite vallée, en dehors du bourg. Selon son ordre, je fus le visiter, et je le trouvai dans une fort jolie maison de campagne, tout-à-fait comfortable. En entrant, un parfum de cuisine vint réjouir mes sens et susciter l'ardente convoitise de mon estomac, dans lequel, depuis notre entrée en campagne, il était entré plus d'eau et de pommes vertes que de mets succulents. Oh! si les gourmets savaient quelle souveraine béatitude, quelle jouissance ineffable procure, en campagne, la perspective d'un dîner à peu près succulent! Ventre affamé n'a pas d'oreilles, dit-on. Je puis affirmer que, malgré l'appétence du mien, mes oreilles entendirent parfaitement cette phrase bienveillante du général : *Vous*

allez dîner avec moi... Je vous ai dit de venir pour vous proposer d'être mon premier aide-de-camp ; voulez-vous remplacer Dambarère, qui passe au 5e de chasseurs ?... J'étais capitaine ; devenir premier aide-de-camp d'un général de division, cela me donnait le grade de chef d'escadron, je ne balançai pas pour accepter.

Tout arrêté, nous allions nous mettre à table et savourer un bon dîner, car mon amphytrion était le premier gastronome de l'armée, lorsque tout à coup les troupes anglaises, ayant contourné le défilé, parurent sur les hauteurs de la petite vallée de San-Estevan, attaquèrent la cavalerie, qui fut forcée de monter à cheval, de quitter sa position de bivouac, et de s'acheminer sur France.

C'était la seconde fois que ces diables d'Anglais me coupaient les vivres. La première, en me privant, à *Ostiz*, d'un déjeuner, maigre déjeuner il est vrai ; mais cette seconde, ils me privaient d'un bon dîner ! Je ne leur pardonnai pas, et rejoignis mon général en jurant de leur faire payer cher ma désillusion.

On aurait dû prévoir, mais prévoit-on tout ? que la cavalerie, ne servant à rien dans des défilés de montagnes, devait accélerer sa marche vers la frontière ; elle n'aurait pas été forcée, comme elle le fut, et j'aurais probablement dîné.

Dans la nuit, car cette attaque des Anglais fut continue, le mouvement de retraite s'opéra par le défilé de *Jumbilla* à *Anoa*, resserré entre la Bidas-

soa et les montagnes, suivant la route tracée sur la rive droite de cette rivière. Une bande de guérillas, embusquée sur la rive gauche, eut l'audace d'attaquer la colonne en marche; elle fit feu, blessa quelques hommes, particulièrement le commandant *Salignac*, aide-de-camp du général Reille : il eut le bras cassé. Comment était-il là?... C'est qu'il n'y avait d'ordre et de discipline qu'à l'aile gauche, et qu'un grand nombre courait pour son compte vers la frontière; c'était à qui serait rendu le premier. Cette surprise mit quelque désordre dans cette masse d'épouvantés, il gagna une colonne de bagages, et les mauvais soldats en profitèrent pour piller ce qui leur tombait sous la main, entre autres les cantines du général Taupin, lui qui avait si bien prêché, on doit se le rappeler, qu'il fallait faire disparaître tout cheval d'officier dans sa division, avait *huit mulets* chargés!... Il perdit tout ce qu'ils portaient, et son frère, blessé horriblement (une balle lui avait traversé les joues et coupé la langue), manqua d'être étouffé dans la bagarre, qui, du reste, ne fut pas longue : une seule compagnie de voltigeurs, traversant un gué, relança les guérillas dans les montagnes.

Cette blessure du chef d'escadron Taupin, aide-de-camp de son frère, m'en rappelle une bien plus cruelle, qui fut reçue par un officier d'ordonnance de M. le maréchal, lorsque nous étions devant le col d'Altobiscar. Envoyé pour connaître les progrès de la marche de l'aile gauche, il arriva juste au

moment où j'étais allé porter un ordre au général B..., et partit avec moi, ce qui était inutile ; même je lui observai que restant auprès du général Clausel, il jugerait mieux du mouvement, que ce n'était pas sa place, etc., etc. *Bah! bah! j'aime à voir*, et le voilà se lançant parmi les tirailleurs. Hélas! le pauvre diable paya son imprudence et justifia ce que j'ai vu tant de fois : tout officier qui, sans ordre, va au feu, et même souvent, celui qui marche quand ce n'est pas son tour, est presque toujours blessé. Voyant donc cet officier revenir au pas de son cheval, je fus à lui : — *Eh! bien, avez-vous bien vu?... Oui, mais je ne verrai plus!...* Je le regarde, et, à travers les poils tombant de son colback, je vois du sang, ce que je n'avais pas remarqué en l'abordant : le malheureux avait les deux yeux emportés par une balle!... Il fallut le reconduire au maréchal.

L'armée, rendue au col d'*Annoa*, passa la frontière, descendit à *Azua*, et prit des cantonnements ; tout était rentré : l'armée anglaise ne fit aucun prisonnier et ne put se glorifier d'aucun trophée.

Le débloquement de la place de Pampelune était manqué, et sa conséquence, la levée du siége de Saint-Sébastien, remis à plus tard. Dans cette opération, ainsi qu'on a pu le voir, la science du grand capitaine causa sa défaite, il voulut rigoureusement suivre les règles de la stratégie, sans avoir égard aux conseils de son lieutenant, auxquels il

fut ensuite obligé de se conformer, mais il était trop tard.

La guerre de montagnes est une guerre toute d'inspiration; il faut, pour ainsi dire, voir à travers ces masses de la nature, beaucoup hasarder parfois, étonner son ennemi, ne se donner aucun relâche, gravir, occuper les points culminants, et découvrant alors ses adversaires, agir en conséquence : c'est le seul moyen d'avoir du succès. C'était le talent du général Clausel, dont le coup d'œil militaire, depuis que j'étais auprès de lui, n'avait pas failli une seule fois. Pour lui, cette campagne de la Navarre, qu'il faisait depuis une année, était encore celle de Saint-Domingue et des Calabres.

Les cantonnements de l'armée s'étendirent de Saint-Jean-de-Luz jusqu'au-delà d'*Hasparen*, touchant Saint-Martin-d'Harberou. La division de cavalerie du général Soult tenait l'extrême gauche.

Le maréchal n'était pas homme à se tenir pour battu, et, n'ayant pas réussi sur un point, il tenta de réussir sur un autre. Aussi, le 31 août, des dispositions furent faites pour opérer, *à gué*, le passage de la *Bidassoa*, sous la protection de nombreuses batteries d'artillerie, pendant qu'un corps tournant passant au pont de *Vera*, irait couronner la montagne de l'Aigle, menaçant le siége de Saint-Sébastien. Ce fut encore l'aile gauche que l'on chargea de ce mouvement. Laissé près du maréchal pour porter ses ordres à mon général, je vis commencer

l'attaque pour le passage à gué. L'infanterie l'exécuta vigoureusement, mais repoussée par le régiment espagnol (Tolède), elle fut écrasée, abîmée, et ses efforts furent vains, malgré la protection de notre artillerie. Le passage ne put s'opérer.

Pendant ce temps, Clausel avait accompli et terminé son mouvement. S'attendant à recevoir l'ordre de marcher sur Saint-Sébastien, il en reçut un que je lui portai; celui, de *revenir avec ses troupes*.

Je n'ai jamais pu m'expliquer cet ordre; ce ne pouvait être l'échec du passage qui le motivait, car le mouvement de Clausel était le principal; par lui seul, on arrivait à dominer le siége, on pouvait fondre du haut des montagnes sur les assiégeants; l'armée pouvait suivre par *Vera* sans forcer la Bidassoa, devant *Irun*, un peu au-dessus du pont et de la fameuse île des Faisans. Toujours est-il, qu'il fut donné et porté. J'eus lieu de le maudire autant, et plus, que le général, qui le reçut en s'écriant : *Mais que veut donc le maréchal? L'opération est à moitié faite!*

Le maréchal m'avait prescrit de mettre la plus grande célérité dans ma course, afin que l'aile gauche rentrât avant la nuit. Aussi, sans remonter au pont de *Vera*, trouvant un gué, je traversai la *Bidassoa*, et rejoignis le général Clausel, qui me renvoya au maréchal pour le prévenir de son retour.

Pendant cette course, un orage abominable et tel qu'ils ont lieu dans les Pyrénées, déversa une si

grande masse d'eau dans les montagnes, qu'en moins d'une heure cette *Bidassoa* guéable devint un torrent furieux, brisant tout sur ses bords. Pour revenir j'avais pris la même route, négligeant le *pont* de *Véra*, qui rallongeait ma course; et bien m'en prit, car des troupes espagnoles *guérillas* s'en étaient emparé et l'avaient barricadé: en avant de lui, une maison fortifiée et crénelée leur servait de tête de pont; c'est du moins ce que m'affirma un officier qui me rejoignit, n'ayant pu lui-même y passer. Au moment où je me dirigeais, à la nuit et sous un torrent de pluie, vers ce gué que j'avais traversé il n'y avait pas trois heures, il me fallut chercher son emplacement sur les rives envahies par la crue des eaux. Enfin je crus l'avoir trouvé, et convaincu que, malgré la force du courant, je pourrais passer, je dis à l'officier, que je ne connaissais pas (il était du grand état-major général): *Allons!*... Nos chevaux entrèrent dans l'eau, perdirent pied, et furent à la nage en un instant. Peu large, fort encaissée, resserrée entre les montagnes, la Bidassoa était devenue profonde et torrentielle,... Le courant nous faisait dériver, et j'entendis mon collègue crier : *A moi! à moi!*... La peur, bien légitimée par la position, lui faisait jeter ces cris; mais ma situation n'était pas plus belle que la sienne, et d'ailleurs la nuit m'empêchait de le voir. Quel secours pouvais-je lui porter?... Mon cheval avait traversé; il touchait à la rive droite; mais là, ne trouvant que des écores à pic, il ne pouvait

prendre pied... Je me crus perdu... Le pauvre animal luttait, perdait ses forces, était entraîné ; je le sentais fuir sous moi, et j'allais m'accrocher à n'importe quoi, l'abandonner, et me mettre à la nage, lorsque tout à coup ce fier animal, sentant un appui, fit un bond, sauta sur la rive, me lançant à quelques pas... Nous étions sauvés ! Je me sentais défaillir. J'étais à cheval depuis le matin, n'ayant rien mangé, soutenu seulement par quelques gouttes d'eau-de-vie.

Je n'ai jamais été dans une position plus critique. Quant à mon pauvre camarade, je n'entendis plus parler de lui : je l'avais perdu de vue, pouvant à peine me guider moi-même. Harassé, j'arrivai chez le maréchal, lui annonçant le retour du général Clausel, ainsi que l'occupation du pont de *Véra* par les Espagnols, qui s'en étaient emparés après le passage des troupes.

Au retour de l'aile gauche, la division Wandermasen formait tête de colonne : elle arrivait au pont de *Véra* lorsqu'elle y fut arrêtée par un feu très-vif, partant d'une maison située en avant, et d'une barricade sur le pont même : la nuit complète n'avait pas permis que l'on reconnût, à l'avance, cet obstacle au passage ; qui pouvait croire, d'ailleurs, qu'à l'aide d'une telle surprise, une poignée d'hommes serait assez téméraire pour tenter de s'opposer à la marche de tout un corps d'armée ? Et cependant cela fut. Trois tentatives avaient été faites sans succès, lorsque le général de division

Wandermasen, impatienté de ce contre-temps, malgré les observations d'un capitaine de grenadiers (1), *Ravi*, voulut enlever lui-même la barricade ; il fallut lui obéir..... (Nouvel exemple de l'officier au feu sans obligation.) Il s'avança donc bravement, et reçut une balle qui le tua raide. Ravi continua son attaque avec calme et précaution, et s'empara d'abord de la maison, passant à la baïonnette tout ce qu'elle renfermait, enfin, de la barricade, que les occupants évacuèrent par le pont même. Cette petite escarmouche dura une demi-heure. Un pareil obstacle ne pouvait arrêter un corps d'armée ; seulement, il coûta à la France un brave et parfait général. Suivi de nos regrets, il fut enseveli dans son manteau et inhumé à la frontière.

Cette expédition manquée, M. le maréchal renonça à toute entreprise ; l'armée occupa des cantonnements.

AILE DROITE, à St.-Jean-de-Luz.
CENTRE, de St.-Jean de Luz à Sarre. } Quartier général du maréchal à St.-Jean-de-Luz.
AILE GAUCHE, à Sarre même.
CAVALERIE, à Hasparren et St.-Martin-d'Arbérou.
RÉSERVE, Matériel, dans la place de Bayonne.

L'armée anglaise, sous Wellington, dans les Pyrénées, composée d'Anglais, Portugais et Espa-

(1) Fait rapporté par lui, à Lille, étant colonel du 8e de ligne, en 1833 ; général de brigade, en 1840.

gnols, etc., etc., formait une force de 110,000 hommes, dont 10,000 de cavalerie.

Par le départ de deux divisions, infanterie, cavalerie, avec leur artillerie, dirigées, par ordre de l'empereur, sur la ville de Lyon, l'armée du maréchal Soult se trouva réduite à 25,000 hommes de toutes armes.

C'est cependant avec cette force, bien inférieure en nombre, qu'un des lieutenants de l'empereur des Français dut arrêter et maintenir, dans les Pyrénées, un ennemi nombreux qui s'était avancé en vainqueur jusqu'à la frontière, sans faire un pas de plus. Qu'attendait-il pour descendre en France?... Les succès, sans doute, des armées alliées sur notre sol, ou bien près d'y être!... La fin de l'année 1813 s'écoula très-tranquillement à fortifier, sur la *Nive*, une seconde ligne en avant de Bayonne, prête à recevoir l'ennemi lorsqu'il se présenterait. Quelques attaques d'avant-postes, assez sérieuses cependant, des redoutes prises sur les derniers contreforts des montagnes, furent les seules opérations. L'armée reçut des conscrits, habillés et armés au départ des dépôts: pauvres soldats encore! et qui nous le prouvèrent. Chaque régiment en reçut la valeur d'un demi-bataillon.

Une promotion de chefs de bataillon eut lieu dans l'armée; mon général me proposa de me porter pour ce grade. Je le remerciai, attendant ma nomination de premier aide de camp du général Soult, ce qui ne pouvait tarder : position bien préférable

à celle de commander des conscrits ; cette nomination me donnait d'ailleurs l'épaulette à graine d'épinards (comme on dit). Cette nomination arriva, mais elle me laissa capitaine !... J'avais refusé les épaulettes de chef de bataillon ; la promotion était faite ; c'était un regret ; je le dévorai avec calme !... C'est ainsi que, dans notre état, il est parfois de douloureux déboires, que des chances heureuses vous font souvent éviter ; mais il faut les avoir ces chances, et j'avoue qu'elles ne m'ont jamais gâté.

Ma commission d'aide de camp, datée du 7 septembre 1813, m'enjoignait de rejoindre mon général sur-le-champ. Je me séparai du général Clausel, qui fut assez bon pour me dire que c'était à regret qu'il me voyait m'éloigner, puisque cela ne changeait rien à ma position ; me faisant sentir (tout en convenant qu'à ma place il aurait eu la même croyance pour l'autre grade) que j'avais eu tort de refuser l'épaulette de chef de bataillon.

Le général de division Soult avait son quartier général à Hasparren ; il le porta à Saint-Martin-d'Arbérou ensuite : toute la cavalerie occupait des fermes, et sa droite se liait avec la division du général Foy.

Deux généraux, Berton et Vial, commandaient les brigades : 1re, 2e *hussards*, 13e *chasseurs* ; 2me, 10e *et* 21e *chasseurs à cheval* : comme éclaireurs était adjointe à notre division *una partida espagnole*, commandée par *el Manco* (le manchot). Elle nous

servit; mais à peine les Anglais avaient-ils dépassé la frontière, qu'elle nous abandonna, et fut rejoindre la cavalerie espagnole. Ceci ne pouvait manquer; nous étions les plus faibles... Je connus, sortant de cette bande, ignorant comment il y était entré, un sous-lieutenant français nommé d'E..... D*****, qui passa dans le 21e de chasseurs à cheval; sous la seconde restauration (1815), je le retrouvai, à Paris, sous-lieutenant dans les gardes du corps de M. le comte d'Artois. Il était colonel! le jeune homme avait fait du chemin... Réduit, comme tant d'autres, à se mettre sous la remise lors de la révolution de 1830, il resta boudeur d'abord, mais replacé, et dans le cadre des colonels, il fut nommé depuis *maréchal de camp!* La faveur ne l'avait abandonné qu'un instant. Ainsi, sous les deux règnes, elle distribuait ses grâces à des nouveaux au détriment d'anciens et braves soldats; les véritables utiles, les vrais serviteurs de la patrie, restaient sous la cuirasse de la fatalité!...

Un jour M. le maréchal visitant sa ligne termina sa course à la cavalerie. Ce fut par une pluie battante, et par tous les chemins de traverse du pays basque, boueux, défoncés, qu'il nous arriva. Tout, chez lui, dénotait une mauvaise humeur bien consolidée. Nous le suivîmes jusqu'à la forteresse de Saint-Jean-Pied-de-Port, où commandait un général de brigade, fils de la République et de ses œuvres, de bravoure réelle, d'éducation nulle!... C'était le grand *Jacques Blondeau de la Côte-d'Or*.

dénomination qu'il s'appliquait. Toujours vêtu de cet habit de général porté en 93, coiffé du chapeau del'époque; remarquable par sa taille allongée et sa maigreur, il offrait le véritable type du républicain; du reste, bon, juste, aimé du soldat, et parfait serviteur.

Chef de la forteresse, il en fit les honneurs à M. le maréchal, et, visite faite des postes, un déjeuner fut servi : on se mit à table ; le silence régnait à l'entour. M. le maréchal ne desserrait les dents que pour manger, ne parlait pas; les convenances commandaient un mutisme complet. Tout à coup, *Jacques Blondeau de la Côte-d'Or*, soit ennui de ce peu d'animation de ses convives, soit par l'aplomb que lui donnait nécessairement le commandement du lieu, crut devoir prendre la parole, et, sans s'adresser positivement à personne, s'écria, comme se réveillant ou suivant une conversation commencée : *Mais quel âge a-t-il donc ce Vilainjeton?* A cette interpellation, le maréchal, déridé, ne put retenir un éclat de rire qui fut répété à la ronde, et le déjeuner, commencé sous de tristes auspices, devint gai, animé, comme il pouvait l'être entre militaires; la glace était rompue; il ne fallait rien moins que ce mauvais jeu de mots, émis du plus grand sang-froid et de la meilleure foi par son auteur, pour égayer le maréchal, qui, avec bonté, expliqua à Jacques Blondeau de la Côte-d'Or, que le général anglais s'appelait *Wellington* et non *Vilainjeton*. — *Bah ! bah ! j'en suis désolé, mais ma pauvre langue l'a*

baptisé, et le nom lui en restera. Il avait dit vrai, car durant cette campagne, et même après, ce sobriquet fut celui du général anglais; le soldat prononçait plus facilement *Vilainjeton* que *Wellington.* Ce mot, d'ailleurs, avait fait rire; il n'en fallait pas davantage pour lui donner vogue.

M. le maréchal, après un bon déjeuner, monta à cheval, et repartit plus gai qu'il n'était arrivé, à la suite d'une course à jeun, sous la pluie et dans la boue.

Le temps s'écoulait au milieu d'un hiver insupportable, et l'ennui des cantonnements n'était rompu que par quelques escarmouches d'avant-postes; une entre autres eut un résultat fâcheux pour deux officiers anglais.

Le 13e de chasseurs à cheval, occupait *Hasparren*; ses avant-postes et grand' garde étaient devant un petit cours d'eau, en-deçà duquel et vis-à-vis d'un pont sans garde-fou, le 14e régiment de dragons léger anglais était établi. Le peu de largeur de cette petite rivière, profonde du reste, donnait facilité aux vedettes de s'interpeller ; chaque jour elles s'excitaient, s'animaient, et parfois messieurs les officiers se faisaient défi. Un certain jour le capitaine de grand' garde du 13e de chasseurs, ayant d'avance pris ses mesures, vint harceler les Anglais; ne présentant que peu de cavaliers, il amorça l'officier ennemi au point de lui faire passer le pont, sur lequel on pouvait à peine défiler par deux. Cet imprudent fit la faute de le traverser

à la tête d'un demi-escadron, devant lequel notre capitaine se mit à fuir, se retirant vers la rue principale d'*Hasparren ;* rien ne stimule plus le courage, l'audace d'un ennemi, que la fuite, et c'était bien sur ce, qu'avait compté le capitaine du 13e chasseurs. Le demi-escadron anglais, chargeant à fond, pénètre dans la rue, veut arriver à la place du marché, où il voit nos cavaliers se réfugier ; mais, lancé, il n'aperçoit pas, en passant, une rue transversale, de chaque côté de laquelle sortent deux pelotons de chasseurs le prenant à dos ; à ce moment notre officier fait volte-face, et le charge en front..... Pris entre deux forces, ce malheureux demi escadron fut écharpé ; quelques hommes purent gagner le pont, où par la difficulté du passage ils furent sabrés, malgré les feux de la rive opposée. On ne fit que deux prisonniers : le major *B.....ton* et le sous-lieutenant *Southwel.*

Cette capture, plus que l'échauffourée, donna matière à l'hilarité du 13e de chasseurs, et à des moqueries insultantes même, indignes d'un ennemi aussi généralement généreux que le Français ; mais serait bien habile celui qui empêcherait une langue française de parler, lorsque, surtout, elle rencontre motif à exercer sa satire. On pourrait dire qu'il en est d'elle comme des animaux méchants : ils se mordraient plutôt l'oreille que de ne pas mordre.

Dans la charge, un maréchal des logis chef avait abordé le major anglais, qui très-vaillamment sa-

brait à la tête de sa troupe, et lui avait assené un si vigoureux coup de sabre sur le schako, qu'il en avait été enfoncé jusque sur son nez. Dans cette critique position, ce pauvre officier tentait vainement de se défendre : ses coups de sabre ne frappaient que l'air, tandis que le maréchal des logis lui allongeait des coups de pointe qui, à sa grande surprise, ne pénétraient pas ; son sabre, comme il le disait, *faisait fleuret sur ce corps !...* Ce jeu mortel dura peu : profitant d'un moment où le major se dressait sur ses étriers, il lui porta un coup dans le derrière ; le sabre, cette fois, pénétra, et le fit se rendre. Conduit à l'ambulance pour y être pansé, on découvrit que son corps et sa vie avaient été préservés par *un corselet en peau de buffle*, à travers lequel les coups de pointe du sabre n'avaient pas eu plus d'effet que des coups de canif.

Ce fut après cette découverte que surgirent des lettres au régiment anglais, 14e dragons léger, lettres remplies de plaisanteries soldatesques, avec cette suscription : *A messieurs les cuirassiers du Buffle.* C'était un tort ; car, de ce qu'un homme avait voulu garantir sa vie par un moyen caché que d'autres portent extérieurement, il ne s'ensuivait pas que tout le corps d'officiers fût dans le même cas, et tels qui blâmaient eussent trouvé le moyen bon pour eux. Toutefois, ce préservatif n'avait fait qu'ajouter à l'ardente bravoure de cet officier, qui n'en fut pas moins victime ! . . . Il ne s'attendait pas à être pointé dans sa partie

basse!... On avait donc mauvaise grâce d'insulter des officiers qui, sans aucun doute, ignoraient que leur major était *corsé* de la sorte; officiers qui, dans maintes circonstances, avaient prouvé, même à nos dépens, qu'ils étaient aussi braves et courageux que nous. Hélas ! à cette époque, les haines nationales étaient si *âcres* des deux côtés, que l'on ne doit pas s'étonner de la suite de cette affaire.

Ce pauvre major, fort honteux de la découverte, dont personnellement on lui ménagea l'odieux, ne désirant pas mieux que de s'éloigner du théâtre de son accident, témoigna l'envie d'être envoyé au maréchal. Mon général, auquel je fis part de sa demande, m'ordonna de le conduire à *Pau*, ainsi que le lieutenant, m'engageant, ce qui était inutile, à avoir pour ces deux officiers tous les égards et soins possibles. En route je réussis à leur faire oublier, en partie, les injures soldatesques qui les avaient blessés, voulant par là leur laisser une meilleure opinion de l'épaulette française, surtout de celle des états-majors.

Tous deux, en témoignage de reconnaissance, me donnèrent des lettres pour leurs parents, en cas de mauvais sort à la guerre; heureusement elles me furent parfaitement inutiles.

Les voici ; elles prouveront du moins que la vérité sort de ma plume inhabile : c'est dans ce seul but que je les transcris.

COPIES :

Pau, le 31 *décembre* 1813.

Ma chère mère,

J'espère que le porteur de la présente n'aura jamais le malheur d'être prisonnier en Angleterre; mais, quelle que soit la raison qui l'y conduise, je vous le recommande de la manière la plus positive, en retour des bontés qu'il a eues pour moi dans mon malheur présent. Il s'est montré vraiment notre ami. Je sais, ma chère mère, avec quel plaisir vous lui prouveriez votre reconnaissance, si l'occasion s'en présentait. M. L...r est aide de camp du général Soult; vous verrez que c'est un jeune homme accompli.

Votre affectionné fils,

Signé, B.... TON.

Pau, le 31 *décembre* 1813.

Mon cher frère,

Si par malheur le jeune homme auquel je donne la présente lettre (qui vous sera remise n'importe en quel temps) était prisonnier, je me borne à vous dire que le porteur, M. L...r, officier français, aide de camp du général Soult, a eu pour moi les plus grands égards, et que je ressens pour lui l'amitié la plus vraie. Dans le

cas où la chance de la guerre le placerait dans la position où je suis maintenant, ayez pour lui les égards et attentions qu'il a eus pour moi.

Votre affectionné frère,

Signé, A.-F. SOUTHWEL, lieut. au 11e rég.

Au vicomte Southwel Clifton, à Bristol, ou chez MM. Wright Selly, London.

Tels furent les adieux de ces messieurs, avant que je les remisse, non au maréchal, qui n'était plus à Pau, mais au colonel de gendarmerie de cette résidence, qui les rendit à la liberté au moment de la retraite de l'armée sur Tarbes, désertant lui-même nos rangs et la cause de l'Empereur!... Il ne fut pas le seul en France, hélas!... *Honte!*... alors on disait: *Gloire!* Je n'ai jamais entendu parler de ces messieurs, et ne me suis nullement enquis d'eux. J'ai su seulement que le major avait été promu général.

Le séjour dans les cantonnements, au cœur d'un hiver fort rude, surtout au pied des Pyrénées, avait engagé mon général à se loger parfois dans la petite ville de Saint-Palais, et chacun de ses aides de camp y avait une maison attitrée. Ce fut au moment de la retraite que le général Berton (le même qui fut victime du complot de Saumur et

porta sa tête sur l'échafaud), passant dans cette ville, voulut me faire sentir le poids de son autorité, dont quelques officiers étaient écrasés : ayant eu pour logement ma maison d'habitude, nous nous y rencontrâmes en même temps; l'hôtesse, me comblant de politesses, s'occupait de moi beaucoup plus que de lui, jaloux, c'est le mot, de cette préférence, il m'ordonna de sortir de la maison, et d'aller me faire faire un autre logement. Cet ordre, intimé devant la dame, me vexa cruellement : c'était une maîtresse femme, basquoise pur sang, qui, voyant ma peine, fit plier la volonté du général devant la sienne. — *Général, je suis maîtresse chez moi; j'y reçois qui je veux; vous y êtes par ordre; je vous ai fait donner ce qui vous est dû, votre logement; mais M. le capitaine a le sien ici : il y restera, et rien ne changera dans cette répartition.* Bien que le général eût ma chambre, une autre me fut préparée. Ma victoire était complète; mais aussi contre qui luttait le général?... contre une jeune veuve qui connaissait déjà le jeune capitaine : la partie n'était pas égale.

La retraite de l'armée était donc commencée, et la fin de 1813 voyait la mauvaise fortune de la France. Cette mauvaise fortune avait amené les trahisons, mais ne les justifiait pas. La Prusse s'allia avec la Russie; la Suède avait fait un traité avec l'Angleterre; Hambourg était évacué par les Français; Berlin, occupé par les Cosaques; Dresde, pris par les Russes et les Prussiens; la défection de la con-

fédération du Rhin s'apprêtait; l'Autriche adhérait à l'alliance de la Russie et de la Prusse : tel était l'état des choses au nord et à l'est. En Italie, le prince Eugène courait soutenir la guerre; en Espagne, l'armée anglaise avait vaincu Joseph à Vitoria; Wellington, s'avançant sur Soult, le battit à Cubéri, près Pampelune, en avant de Roncevaux; enfin, au midi, l'ennemi avait touché notre sol; les Anglais, obsession de l'Empereur et cause de presque tous nos malheurs, passaient la Bidassoa.

Wellington, l'homme fatal, avait le premier mis le pied sur la terre de France... Nous fûmes l'attendre à Toulouse, où il paya cher sa campagne.

1813 ! quelle année !... Nos grands souvenirs faisaient seuls le fond des scènes de nos nouvelles destinées.

Par notre retraite se terminait la guerre d'Espagne, qui, mettant Napoléon en contact avec l'Angleterre, son génie, funeste, lui apprit la guerre, on peut le dire, à nos dépens. Il a, du reste, condamné cette guerre en termes non équivoques :

« J'embarquai, dit-il, fort mal toute cette affaire : » l'immoralité dut se montrer par trop patente, » l'injustice trop cynique, et tout demeure fort » vilain, puisque j'ai succombé; car l'attentat ne » se présente plus que dans sa honteuse nudité, » privé de tout le grandiose et des nombreux bien- » faits qui remplissaient mon intention. La postérité l'eût préconisé pourtant si j'avais réussi, et » avec raison peut-être, à cause de ses grands et

» heureux résultats. Cette combinaison m'a perdu ;
» elle a perdu ma moralité en Europe, ouvert une
» école aux Anglais. Cette malheureuse guerre d'Es-
» pagne a été une véritable plaie, la cause des mal-
» heurs de la France !... »

Cette noble confession d'une grande faute, cette amende honorable, s'il est permis d'employer ce mot, fait un égal honneur au caractère et à l'esprit élevé de l'Empereur. Elle donne la preuve des souffrances que l'on eut à supporter pendant la durée de cette guerre d'Espagne, bien avant de causer les malheurs de la France. En s'accusant ainsi, l'Empereur prouvait toute sa grandeur d'âme, car fut-il, depuis que le monde est monde, le seul chef d'État qui commit des fautes ?... Quel est celui qui a osé les avouer ?... et quel est celui qui peut présenter de si hauts faits que les siens ?... A eux seuls ils peuvent et doivent effacer cette tache de sa vie, et ne voiler en rien son auréole de gloire.

MES SOUVENIRS

ANNÉE 1814.

CAMPAGNE de FRANCE.

SOMMAIRE.

Retraite des Pyrénées sur Toulouse. — Les Gaves. — Sauveterre. — La comtesse. — Bataille d'Orthez. — La Luy-de-Béarn. — Le Pont. — Les adjudants-majors. — Retraite sur Tarbes. — La nuit d'Artix. — Marche sur Toulouse. — Le dragon anglais. — Bataille sur le Calvine, devant Toulouse. — Le général Beresford. — Le maréchal Soult. — Le général Taupin. — Abandon des positions. — Retraite sur Castelnaudary. — Parlementaire anglais. — Armistice. — Cantonnements. — Réflexion sur la bataille. — Le général patriote. — Le duc d'Angoulême. — Revue à Lavaur. — Tenue du prince et de ses aides de camp. — Dîner princier. — Bal. — Nommé à l'état-major de la première division

Après avoir courageusement défendu la frontière, les lignes de la Nivelle et de la Nive, protégé la place de Bayonne, devant laquelle se livrèrent encore de rudes combats, M. le maréchal opéra sa retraite, laissant le général Thouvenot dans la citadelle, qu'il défendit admirablement; bloqué, assiégé, il tint contre l'ennemi jusqu'à la dernière extrémité, lui faisant éprouver de grandes pertes.

La division de cavalerie, le 24 février, traversa Saint-Palais, et vint passer le pont du Soison, le faisant détruire, et s'établit momentanément entre cette rivière et le Gave d'Oléron, coulant devant Sauveterre. Le Soison se jette à Nolivos dans le Gave, grossit son cours jusqu'à Peyrehorade, où ce dernier joint l'Adour.

La cavalerie dut défendre le passage du Soison, que l'ennemi devait opérer: de grandes gardes et un régiment furent placés vers notre gauche, point sur lequel se dirigeaient les efforts de l'ennemi; déjà son artillerie jouait sur nos postes, pour protéger le passage d'un gué. Je revenais de placer le 21e chasseurs à cheval dans cette direction, lorsqu'un officier du régiment demanda la permission à son colonel d'aller parler au général Soult. Il voulait obtenir l'autorisation de devancer l'armée à Pau, sa ville natale, où il comptait embrasser sa mère et voir une fiancée. Bon fils, mais amoureux, il m'entretenait, au galop, du bonheur dont il jouirait, revoyant ville, mère, et surtout prétendue, lorsque passant devant une nouvelle batterie en-

nemie, placée depuis notre course vers la gauche, nous reçûmes ses premières salutations... J'entendis les boulets ronfler à nos oreilles, et, me tournant à droite pour dire à mon camarade, *Ils ont passé près...*, que vis-je?... son corps à cheval, mais son corps seul... Un boulet venait de lui enlever l'épaule et la tête!... Son cadavre, resté en selle, galopa près de moi quelques minutes, puis il roula à terre !

Revenu de ma surprise et de mon effroi, je m'expliquai comment la contraction des muscles avait dû serrer les cuisses contre la selle, et maintenir un instant le corps sur le cheval, qui me suivait... C'était pour moi le deuxième exemple d'un corps sans tête, obéissant encore à la dernière manifestation de la volonté (1).

A quoi tint que le boulet ne moissonnât deux têtes?... à une longueur de cheval !... Le mien heureusement, plus vigoureux, se trouva devancer celui de mon pauvre camarade, qui, plein de joie, d'espérance, d'un bonheur prochain, périssait au but!... Sans douleur, heureux même, puisqu'il mourait, avec toutes ses illusions, de la mort la plus belle et la plus désirable pour un militaire.

---

(1) Souvent, depuis, je pensai à ces deux faits, et le hasard, sans me les expliquer, me les fit retrouver, mais chez un animal. J'étais dans une ferme, il fallait un canard pour dîner; le fermier le prit, lui coupa la tête, et le lança en l'air...: le volatile déploya ses ailes et vola l'espace de dix à quinze mètres.

Le maréchal de Saxe répondit à un officier, qui la choisissait par préférence : *Monsieur, vous n'êtes pas difficile... mais..., il n'y pas de boulets pour tout le monde !...*

Je restais seul, et pour moi seul, furent peines et douleurs, devant nécessairement me charger de porter cette nouvelle à madame D...., sa mère !... Quelles consolations possibles en pareil cas ?... pas même celle d'ensevelir le corps d'un fils chéri !...

Je rejoignis mon général et le trouvai fort inquiet de cette canonnade ; je lui expliquai la position de l'ennemi, et lui appris que ces batteries étaient destinées à protéger le passage d'un gué. Je pensais que sa curiosité devait être satisfaite, je me trompais : il voulut aller voir par lui-même, bien que ses ordres exécutés dussent le tranquilliser. Nous partîmes donc, et malgré la canonnade inévitable, puisqu'il fallait passer devant les batteries, nous arrivâmes sans accident, évitant le *bonheur d'un boulet*, si bonheur il y a.

Ayant trouvé le 21e chasseurs comme il le désirait le général voulut revenir à sa division, pour entrer le soir dans Sauveterre, mais nous aperçûmes de la cavalerie anglaise qui avait passé un gué, et qui nous coupait de notre division. Le général pouvait retourner au 21e et marcher avec lui, qui revenant, aurait, comme il le fit deux heures après, culbuté le détachement ennemi ; au lieu de cela, il gravit un coteau espérant de son sommet redescendre dans la plaine où se trouvait

sa division ; mais les cavaliers anglais avaient exécuté parallèlement notre mouvement, et nous arrivâmes leurs vedettes établies; faisant face à la division, elles ne pouvaient nous voir, un peu d'audace appuyant ferme les éperons, nous passions, risquant au plus un coup de carabine, mais mon général, déjà compromis par son imprudente curiosité, ne voulut pas risquer davantage; nous tournâmes bride, et lancés dans des halliers remplis de ravins et de fondrières, où nous manquâmes vingt fois de laisser nos chevaux ; ce fut à grande peine que nous retrouvâmes la grande route longeant la gave d'Oléron, que nous traversâmes enfin dans un batelet. Il était nuit complète lorsque nous entrâmes dans Sauveterre. Notre division y était réunie. Le pont avait été coupé.

Ainsi par une curiosité déplacée, suite toutefois de l'activité de mon général, il pouvait être pris ou tué; tant il est vrai qu'à l'armée il ne faut faire que ce que le devoir prescrit pour l'utilité générale. On a vu ce qu'une curiosité coûta à un officier du maréchal Soult en 1813.

Sauveterre était la ville de réunion de la noblesse des environs; elle y pullulait, et dans ses salons elle n'avait d'autre appellation que celle de comte, vicomte, marquis, etc., etc. Que l'on juge de la satisfaction de cette noblesse de province, de ces hobereaux, en voyant l'armée du Corse entrer dans leur ville, déjà labourée par les boulets.

Logé chez la comtesse de la Roche, j'y fus parfaitement reçu : c'était une connaisance faite depuis mon passage avec les deux officiers anglais que je conduisais à Pau ; je les avais présentés, menés en soirée ; de cette conduite généreuse, disait-on, envers des ennemis malheureux, on m'avait tenu compte, reconnaissance, surtout de la part des dames, toujours si promptes à s'apitoyer sur l'infortune !... Ici l'aristocratie donnait la préférence aux Anglais sur des parvenus... Nous n'étions pas autres à ses yeux, et, dans le fond de son âme, des *brigands !...*

Le souper, auquel je fus convié par madame la comtesse, me sembla d'autant plus parfait que depuis la veille je n'avais eu pour me soutenir que l'odeur de la poudre, le sifflement des balles et des boulets. Ce repas, servi pendant que se continuait l'attaque du pont, et pendant la canonnade sur la ville, ne pouvait se passer sans causeries politiques, surtout entre personnes de même opinion, et il me fallut entendre, ce soir-là, bien des rêves d'avenir. Je les qualifiais ainsi, alors, mais la fatalité devait en faire des vérités plus tard ! Peu contrariant de ma nature, surtout envers des dames, sans discuter leur opinion, je savourais les mets, lorsque tout à coup cette pauvre comtesse me dit : *Ce brigand de Napoléon m'a enlevé mon fils, la souche de la plus pure noblesse, il en a fait un garde d'honneur !... Son père, aveugle, à quatre-vingts ans, est inconsolable de cette séparation !... Aujourd'hui... au-*

jourd'hui même, sœur de Bonaparte, j'ai reçu la nouvelle indirecte de la mort de mon noble fils!... Servez... servez le Corse, le monstre!... même sort vous attend!...

Qu'avais-je à répondre aux plaintes de cette mère désolée, à ces plaintes, hélas! plus que justes de son cœur!..., Je m'efforçai d'apporter quelque adoucissement à une douleur si vraie, si légitime; mais en est-il pour une mère qui perd son fils?... Fatigué de ma journée, terminée par une course de *retraite individuelle*, je lui demandai à me retirer dans ma chambre, où bientôt un sommeil réparateur vint à mon aide.

J'étais plongé dans ce premier sommeil, si bon et si solide, pour des membres rompus par la fatigue, lorsque je fus réveillé par des gémissements, puis des cris... Je regarde, et à la lueur de la veilleuse, j'aperçois un spectre blanc, un être marchant dans l'ombre, et qui d'un bond se précipite sur mon lit... C'était ma veille comtesse, en simple chemise et jupon, me criant aux oreilles : *Mon fils!... mon fils!... mon espoir!... ma vie!... rendez-moi mon fils!...* Elle venait, à demi-folle, chercher des consolations, des conseils, n'ayant pas encore osé dire au vieillard, son mari, la perte cruelle de leur enfant. *Il mourra, si je le lui dis!...* Que l'on se fasse une idée de mon embarras; assise sur mon lit, dans son costume de nuit, l'œil fixe et semblable à une statue, elle demeura une grande demi-heure à cette place, m'écoutant, ne parlant plus... Je me levai, m'habillai, rien ne la dérangea. Enfin, lui prenant

la main, je la reconduisis à son appartement ; mais dans quel état !... Le jour parut, je la quittai... Pauvre comtesse !... En 1815, je reçus une lettre d'elle, ses grandes douleurs étaient calmées. Louis XVIII, remonté sur le trône de ses pères, y avait appliqué un baume consolateur... Le *Corse a disparu,* me disait-elle : *vive le roi ! servez-le bien.* L'esprit de parti est plus fort que celui de la famille; elle m'en donnait la preuve, à peine parlait-elle de *son noble fils.* Les événements de la restauration, cette marotte des salons de Sauveterre, ces rêves qui m'avaient fait lever les épaules, s'étaient réalisés ! L'empire n'existait plus !... Cet empire que Napoléon avait créé, ouvrant à toutes les activités un splendide débouché de gloire, avait vu sa fin au prix de trois millions d'hommes !...

COMBAT de SAINT-BOES.

M. le maréchal, tout en continuant sa retraite, ne cédait le terrain qu'après l'avoir défendu; c'est ainsi qu'il arrêta son armée sur les hauteurs dominant la ville d'Orthez, au lieu dit: *Saint-Boës*, où, malgré l'infériorité de ses forces, il présenta, la bataille aux masses de lord Wellington. Une position favorable, un demi-cercle concave de mamelons, offrait un champ de bataille très-défendable; sur chaque monticule, comme sur des bastions, on placa des batteries, leurs intervalles, garnis d'infanterie en ligne, figuraient des courtines, et l'ennemi en attaquant avait presque un siége à faire en rase campagne.

Assise de cette sorte, notre armée devait immanquablement être victorieuse tout en défendant sa retraite, surtout contre des forces ennemies débouchant à notre gauche, forcées de gravir des coteaux, et ne pouvant de suite se former en ligne.

La gauche de la position de *Saint-Boës* pouvait, dans cette partie, être considérée comme l'un des côtés du fameux plateau de Rivoli. Le général Foy l'occupait avec sa division, bien épaulée par des batteries d'artillerie, attendant de pied

ferme l'ennemi, qui, bien que foudroyé à la première attaque, n'en tenta pas moins une seconde sans aucun succès. Alors l'ardeur du combat, cette *furia francesa*, tant de fois favorable, entraîna toute la division, qui, se précipitant sur l'ennemi savança au point de masquer les batteries protectrices de son mouvement; seule, elle ne pût résister, fut ramenée, mais revint à la charge.... Ce dernier élan allait être décisif, lorsque le général Foy, fut atteint d'une balle en pleine poitrine, et le commandement se trouva paralysé. Alors cette division dût supporter tout le choc des force assaillantes....

La secourir, l'appuyer eût été impossible sans dégarnir la ligne de bataille préparée à recevoir les masses ennemies montées au-delà d'Orthez, gagnant déjà notre droite, pour la tourner; d'autres, marchaient sur notre centre: la réserve trop éloignée, le maréchal envoya le 21e de chasseurs à cheval à la division Foy; deux escadrons engagèrent mal la première charge: dans un terrain couvert de jardins, de haies vives, coupé en tout sens, ils furent repoussés avec perte, et le régiment dût se retirer ne pouvant agir. Ce qui restait de la division, fort entamée par les trois attaques, se voyant sans appui, suivit la cavalerie... Et l'ennemi, la voie ouverte, achevant de gravir le coteau, s'établit à notre gauche.

Pendant ce rude combat, le mouvement sur notre droite devenait inquiétant, l'ennemi allait en

outre percer notre centre. La position n'était plus tenable ; on attendait cependant, et le feu commença sur toute la ligne ; mais les troupes voyant la gauche reculer, la droite à demi tournée, et le centre, bien que défendu, prêt à être percé, se mirent volontairement en retraite précipitée.... L'ennemi fut maître du champ de bataille.

Telle fut cette courte bataille, dans laquelle on perdit 2,500 hommes, et qui en coûta davantage à l'ennemi, attendu son grand nombre. Cette fuite, car il faut dire la vérité, dérouta tous les calculs du maréchal, calculs qui, dans ce jour, devaient lui donner l'avantage de battre vigoureusement son ennemi, même en se retirant.

M. le maréchal voulant au plus tôt arrêter ce mouvement de fuite, prit le galop avec tout son état-major, ordonnant à la cavalerie de soutenir seule la retraite, et se porta en arrière sur la rivière la *Luy de Béarn*, au lieu dit *Sault-de-Navaille*, ayant pont en bois : il le trouva encombré de fuyards de toutes les armes, voulant passer en même temps. Remettre de l'ordre dans de semblables circonstances est et sera toujours impossible ; cependant le maréchal, pied à terre, l'épée à la main, ainsi que ses officiers, essayèrent ; peines inutiles, on les culbuta... D'où provenait cette terreur ?... L'ennemi n'était pas encore là, notre cavalerie couvrait notre honte, et ces fuyards du champ de bataille avaient pris une telle avance, que les trois quarts étaient déjà reformés sur la rive opposée.

Wellington, toujours prudent, ne parut que sur les trois heures, et la division de cavalerie, ne pouvant encore passer le pont, fut forcée de se former dans la petite plaine qui le précédait; mais tout à coup l'artillerie ennemie joua sur elle, et son feu accéléra la fuite des retardataires qui, de nouveau, ajoutèrent à l'encombrement... A ce moment, un bataillon arrivait par la rive gauche de la Luy-de-Béarn; conscrits, en bonnets de police et capote, mais armés, ils rejoignaient le dépôt. Le maréchal s'en empara, ordonnant à son chef de se former en bataille pour barrer le pont, et d'y rester l'arme au bras jusqu'à passage complet de la cavalerie. Ces pauvres conscrits, pour la première fois, se trouvaient donc au feu, et des hauteurs occupées par l'ennemi, recevaient, ainsi que la cavalerie, les boulets et les obus.

On avait, pendant ce temps, cherché un gué; mais les adjudants-majors du 4e régiment vinrent dire au maréchal que, bien que la rivière parût guéable dans certains endroits, il était de toute impossibilité d'y descendre, attendu son encaissement par des écores de quinze à vingt pieds.

L'artillerie ennemie continuait ses feux, et le chef du bataillon des conscrits ayant obéi, représenta au maréchal que ses hommes *n'avaient pas de cartouches*, et que les fusils étaient garnis de *pierres en bois :* Tenez bon, lui dit le maréchal, votre assurance fait tout. Là, l'on vit des conscrits entendant le canon pour la première fois, voyant ses effets,

rester en bataille de pied ferme, l'arme au bras, comme de vieux troupiers, sous un feu meurtrier et sans une cartouche, tandis que la masse de bons soldats, épouvantée, fuyait la giberne pleine. Elle fuyait si compacte que c'était à faire croire à une manœuvre.

Au rapport des adjudants-majors, *pas de gué*, M. le maréchal dit à son frère : envoyez votre aide-de-camp en chercher un, car votre cavalerie sera foudroyée avant le pont libre ; mais où quatre officiers n'avaient rien trouvé de possible que pouvais-je découvrir?... Obéir d'abord ; je partis avec eux et fus aux lieux reconnus : effectivement, il fallait se précipiter pour arriver à l'eau, et surmonter pareil obstacle me parut également impossible, c'était se sacrifier après avoir peut-être tué son cheval. J'en avais un très-docile, le même de la Bidassoa; je le fis approcher sur le bord d'une écore en terre surplombant la rive ; là, ses quatre pieds réunis, nos deux poids cumulés entraînèrent le sol ; un éboulement eut lieu, l'animal fut enterré, moi désarçonné, accroché dans un saule. Les adjudants-majors firent un seul cri, mais le mal n'était pas grand ; l'un d'eux descendit à mon secours, les autres furent chercher leur régiment ; il était temps, car l'artillerie les travaillait. A peine un escadron eut-il pris la voie de cette nouvelle route, qu'elle devint à peu près praticable ; toute la division y passa, et chaque cheval fut le parfait pionnier-sapeur.

Il fallut nécessairement sui
entraînant ses chefs ; rien
cette place : il était temps, l'
vement de la division fit r
feu de son artillerie, qui
des pertes en hommes et
donc le passage, qui, r
couvert d'obus.

Notre armée, en pc
Luy-de-Bearn, obser
nemi, y passa la n
continua sur *Pau*,
rie à *Artix;* quitt
Tarbes, détacha
où l'on se batti

Souvent, tr
troupe, forts
et diront en
arme : le f
sait que l'
mée ; le
que se
sont c
moi,
font
pre
di
o

mais à faire plus que les autres officiers, soit que leurs connaissances leur en donnent le moyen, soit que leur résolution, leur dévouement, leur zèle, enfin, augmentent en raison de ce que l'on doit attendre d'eux, représentant la volonté du général. Est-ce qu'en toutes circonstances, ils ne doivent pas braver tout danger? Est-ce que dans leurs missions, qui souvent les obligent à traverser devant les feux de l'ennemi, soit de jour, soit de nuit, leur vie n'est pas plus exposée que celle de l'officier qui attend à son rang, et ce, par chances renouvelées et journalières? Mais l'envie est là, et beaucoup pensent que cette position d'aide-de-camp est préférable à la leur!... Ils oublient que la plupart du temps, outre les dangers communs, cet emploi se paye bien cher par les désagréments, surtout près de certains généraux!...

Ce qu'on a dû précédemment ne prouve-t-il pas que de bons officiers, des adjudants-majors, âme de régiment, par intérêt pour leur cheval avaient reculé devant un obstacle, grand à la vérité, compromettant par le retard qu'il apportait dans la résolution de ces mêmes officiers le sort de toute une division labourée par le canon ennemi! Il était donc urgent de sortir immédiatement cette cavalerie de sa position critique; je le sentis, et mettant alors de côté toute considération personnelle, je dus donc m'exposer comme je le fis, pour légitimer l'opinion de M. le maréchal qui, m'envoyant pour remplir la même reconnaissance, pensait bien cer-

tainement que dans cette circonstance je ferais mieux qu'eux ; j'eus le bonheur de réussir, mais au dépens de ma sécurité.

Dans une pointe que fit le général Soult avec sa première brigade, 2e hussard et 10e chasseurs, sur *Pontiac*, village en arrière de l'armée anglaise, cherchant à tourner Vic, après le combat devant cette ville, un mouvement rétrograde de cette dernière eût lieu, il donna au maréchal un temps précieux pour la continuation de sa retraite.

Le colonel du 2e hussards, Séganville, nous prouva dans ce mouvement, qu'il était, sans nul doute, le premier dormeur de l'armée, et ce qui suit donnera l'idée d'un sommeil extraordinaire.

Dans une de nos marches de nuit, pour prendre l'armée anglaise en queue, hommes et chevaux, roués de fatigue, depuis quarante-huit heures en selle, il nous arriva souvent de faire un somme à cheval ; cheminant donc à la gauche du général, le colonel tomba tout à coup de son cheval, roula sur lui-même, et ne fut arrêté que par un fossé de route, à demi-plein d'eau, dans lequel son corps s'étendit sur le ventre... Heureusement le jour commençait à poindre, et que, placé derrière lui, je pus voir cet accident ; je fus promptement à son secours, mais pas assez tôt pour qu'il n'entrât dans le fossé : je le relevai, il dormait encore !... Ainsi, la chute, le trajet du cheval au fossé, la fraîcheur de l'eau même, rien n'avait interrompu ce sommeil, digne de l'un des *sept dormants !...*

Un colonel de cavalerie peut bien tomber de cheval en dormant : les cavaliers prennent assez vite l'habitude de dormir ainsi. Bien encaissé dans une selle à la hussarde, le corps y conserve son équilibre; on quitte même les étriers, et le cheval, au pas, ne donne que peu de mouvement. Mais cette nuit-là, Séganville avait une selle anglaise sur son animal, il l'oublia, s'endormit et fit une chute qui, malgré sa durée et ses secousses, ne put le réveiller... J'étais témoin. Le colonel, remis debout, se secouant, à demi-réveillé, me regardait comme s'il sortait d'un songe; il se tâtait, et ne pouvait concevoir qui l'avait porté là... Danger passé, nous n'eûmes plus que des rires pour lui, dont le brillant uniforme, couvert de boue, offrait un baroque déguisement.

A la halte de midi de ce même jour, Séganville ayant formé son régiment en bataille, fit faire une petite exécution à l'égard d'une fille dont il ne pouvait débarrasser ses hommes, et qui, chassée plusieurs fois, reparaissait toujours, attirant surtout des punitions à un maréchal-des-logis dont elle était amoureuse; son colonel le croyant de connivence avec elle, l'avait menacé d'une dernière punition; ce pauvre diable dit alors à son chef : Chassez-la vous-même, colonel, et vous me rendrez service; ce qui fut fait.

On amena la fille devant le front du régiment; elle était, sur ma foi, fort belle, une Basquaise pur sang. Déshabillée, rasée *partout*, et transformée en né-

gresse par un enduit de cirage, on la fit défiler devant la troupe, puis conduire, par un brigadier, en arrière de l'armée; il était plus que présumable que le corps en serait purgé... Mais le besoin d'amour devient parfois une rage, et pour cette malheureuse fille il fut plus fort que la honte. Elle reparut encore au régiment deux jours après!... Explique qui pourra cette nature... Le colonel renonça à l'expulser.

Mon général, au moment d'aller occuper, pour la seconde fois, le village d'*Artix* et ses environs avec sa cavalerie, m'envoya, le soir même de ce jour, auprès du maréchal, lui porter l'assurance que ses ordres étaient en train d'exécution. Course inutile, et qui me fit passer une nuit cruelle. Je n'arrivai près du maréchal qu'à la nuit tombante; occupé à faire prendre des positions aux troupes, au moment où, le voyant, je croyais le joindre, il était déjà sur un autre point, et ce ne fut qu'à nuit faite que je lui parlai. Pressé de repartir avec de nouveaux ordres, je m'éloignai, mais seulement guidé par des feux de bivouacs, je finis par m'égarer, et surpris par un *Quien viva!* je reconnus que j'étais au milieu de troupes espagnoles. Arrêté après avoir répondu *Oficial del armada!* j'entendis, au mot *Alto!... Caporal, endereza, usted, aqui esta un oficial.* (Caporal, levez-vous, il y a ici un officier.) Pendant ce temps, les soldats qui avaient saisi le mors de bride de mon cheval, le quittèrent pour venir fouiller dans la poche de ma

schabraque, et déboucler mon porte-manteau... Dans cette position fort critique, tenant mon animal ramassé, je lui rendis de suite la main, en lui appliquant les éperons ; il fit un bond, s'élança de pied ferme au galop, laissant mes gaillards les mains vides... Mon kolback tomba, et le coup de fusil de la sentinelle me fut lancé, accompagné des tirs de tout le poste. Il ne s'agissait pas de choisir ma route dans cette circonstance ; ce fut donc à travers bois et futaies que je me vis poursuivi de coups de fusil, mais bien habile qui eût attrapé mon cheval. Ayant galopé assez de temps, je cherchai à reconnaître un chemin quelconque, dans ce pays tout coupé de fossés, et difficile d'obstacles pour le cavalier de fortune. J'entendis marcher, j'examinai qui venait à moi : c'était un paysan, auquel je demandai la route d'*Artix*. *Il sera dangereux de vous y conduire, nous sommes entourés de postes, mais à travers champs nous y arriverons*, me dit ce brave Béarnais. Me voici donc à pied, traînant mon cheval par la bride, et suivant mon guide dans tous ses tours et détours ; chaque feu que nous voyions, il allait à pas de loup le reconnaître, et, pour l'éviter, c'étaient de nouvelles allées et venues, des pas perdus à faire !... Deux heures s'écoulèrent durant ce manége, lorsqu'enfin nous arrivâmes à l'entrée d'une grande avenue qui, par un poteau indicateur, me fit reconnaître le chemin du château que le général avait occupé, et où il devait être à souper. La faim, le besoin, me faisaient faire cette réflexion ; me

hâtant de donner la pièce à mon guide, je piquai des deux, et arrivai au village sans qu'une vedette m'eût crié *Qui vive?...* Pressé, je remis à faire mon rapport sur la manière dont on se gardait, et traversai les rues, que je vis remplies de chevaux bivaquant; j'avais tellement hâte d'être au logis pour souper, que je remarquai à peine leur harnachement, qui, du reste, était celui des hussards, du moins la chabraque. Rendu au château, et voyant la lumière éclairant la salle à manger, je me félicitais d'être encore arrivé à temps; j'en fais l'aveu : Oui, j'étais vaincu par le besoin; depuis douze heures j'étais à cheval sans avoir rien pris.

Je mets donc pied à terre, laissant mon animal, et je grimpe un perron de quelques marches; entrant dans une cuisine pour demander qu'une ordonnance aille prendre mon cheval, personne.... seulement des armes anglaises sur une table; je me retourne, j'allais entrer dans la salle, j'en tenais déjà la clef, lorsque le propriétaire du château en sortit; à mon interpellation précipitée, *le général?...* il me met la main sur la bouche, m'entraîne au fond du corridor, et me dit : *Comment êtes-vous ici?... Comment avez-vous pu y arriver?... Depuis quatre heures de l'après-midi, un général anglais a pris possession d'Artix; vous êtes au milieu de nos ennemis; leur général soupe!...* Que l'on juge de ma stupéfaction!... Ainsi, je n'avais eu le bonheur d'échapper à un ennemi, que pour avoir le malheur de tomber chez un autre, bien différent, toutefois; et duquel

tous les temps de galop ne pouvaient plus me sauver dans ce moment. Cachez mon cheval, d'abord, et quant à moi, à la grâce de Dieu!

— *Je vous sauverai et garantirai la bête. Venez; suivez-moi.*

Il me conduisit dans une chambre mansardée, et m'y apporta lui-même du pâté, du vin et de bon pain... J'avoue que mon appétit se trouva quelque peu moins exigeant!... Chez ce brave propriétaire, je le compromettais, si l'on me découvrait, je devenais prisonnier!... Quelles réflexions ne fis-je pas dans cette cruelle nuit!... pendant laquelle je ne fermai pas l'œil... Quelle longueur! Elle ne finissait pas!... La lune s'était levée, à sa clarté je voyais des cavaliers anglais étendus sur leurs couvertures blanches, leurs chevaux au piquet; et, dans mon désespoir, je voulais descendre en saisir un ou deux et fuir avec; le coup eût été bon, mais le manquer, c'était me perdre, j'attendis mon sort.

Comment ai-je pu passer, sans être arrêté par les vedettes? pensais-je alors. Je présumai que montant un cheval à courte queue, étant surtout nu-tête filant bon train sur l'avenue et dans la nuit, on avait pu me croire un des officiers anglais rentrant au village; ce qu'il y avait de positif, c'est que j'y étais et qu'il fallait en sortir. J'espérais bien qu'au jour une reconnaissance faciliterait mon départ, si l'on ne me découvrait pas; un hasard pouvait amener une chance. Mon général avait l'ordre

d'occuper *Artix*, sans doute peu éloigné, il devait en tenter la reprise.

Avec quel espoir j'attendais le point du jour; il vint et avec lui, des coups de carabines dans le lointain, sur l'avenue des beaux arbres, les coups s'approchaient et je vis toute la cavalerie anglaise monter à cheval, ne laissant que des tirailleurs dans le village, pour aller se former par escadron en arrière de lui. Je descendis, demandant mon cheval?... Il avait été placé dans une cave (c'était une de celles ayant portes inclinées en-dehors de la maison, et dans laquelle on descend par une pente douce). Son conducteur l'avait mis nu et tout son harnais débouclé!... Sans y regarder plus longtemps, je sautai à poils, abandonnant et selle et porte-manteau, pour courir vers nos tirailleurs entrés dans le village.

Ce fut en pareil équipage que je rejoignis mon général, qui d'abord, se mit à rire du désordre de ma tenue, mais qui mit terme à son hilarité, lorsque je lui eus raconté ce que son ordre porté m'avait valu, pendant cette *belle nuit*. Rien moins que la chance d'être prisonnier!... deux fois!...

Le 5e de chasseurs engagea imprudemment deux escadrons dans ce village, dont l'entrée était un défilé encaissé, ne pouvant laisser passer que par quatre; à peine furent-ils enfournés, que les Anglais rentrèrent par le côté opposé et chargèrent avec tant de vélocité que nos escadrons regagnant le défilé d'entrée, y furent sabrés indignement. Dans

cette charge, je remarquai une blessure atroce sur un chasseur ; elle donnait une idée de la force du poignet, comme de la trempe de la lame du sabre qui l'avaient faite. Les Anglais ne pointent jamais, ils sabrent à outrance ; nous, Français, nous allons d'estoc et de taille. Ce coup porté, avait, non-seulement coupé les bufleteries de la giberne, l'habillement, la chair, mais encore *fendu en deux* l'os de l'omoplate.

Si je n'avais été demi-prisonnier, cette reconnaissance n'aurait pas eu lieu, car le maréchal, en dernière analyse, m'avait dit : *Si les Anglais sont à Artix, au jour, le général marchera sur Pau.*

Ce brave maître du château sauva de nos soldats blessés, les renvoyant dans des charrettes chargées de foin. Pourquoi faut-il que son nom ne soit pas resté dans ma mémoire !... Il est si doux de trouver de bons compatriotes, et de les faire connaître ; il me renvoya également l'équipage de mon cheval.

La retraite se continua de Pau sur Tarbes, où l'armée fut réunie. Deux routes se présentaient pour marcher sur Toulouse, M. le maréchal engagea quelques troupes sur celle d'*Auch* et l'armée prit celle de *Saint-Gaudens*, itinéraire de la retraite.

A quelque distance de Tarbes, un bataillon d'arrière-garde, du 100e régiment, commandé par le brave *Ravi*, capitaine de grenadiers (le même qui, au pont de *Véra*, sur la Bidassoa, ne put sauver la vie au général Wandermasen, trop ardent à l'attaque), donna une sévère leçon à l'avant-garde an-

glaise, dont l'impudence lançait, comme des tirailleurs, deux pièces d'artillerie légère, en avant même de sa cavalerie.

Arrivé au lieu dit Barbazin-de-Bas, où la grande route faisait coude, Ravi remarquant un petit étang bordé d'une oseraie, y embusqua toute une compagnie de voltigeurs, recommandant à chacun d'eux de choisir son canonnier, et de ne faire feu qu'au moment où le bataillon, accélérant le pas, donnerait à la batterie de l'espace à parcourir; elle s'avança effectivement, et se mit en action, tirant sur le bataillon en marche; pendant ce temps chaque canonnier, bien ajusté, fut atteint de balles meurtrières et le feu de la batterie annulé, mort!... La cavalerie accourut vivement à elle, mais les voltigeurs, inattaquables dans leur position, l'arrêtèrent par des feux de pelotons; elle fit demi-tour, laissant sur la route nombre d'hommes et de chevaux.

Cette petite affaire avait nécessairement fait ralentir la marche du bataillon d'arrière-garde, pour rallier ses voltigeurs, qui furent compromis un instant, car une nombreuse colonne d'infanterie anglaise, débouchant par une traverse de la route d'Auch, allait les couper de l'armée, ainsi que le bataillon toujours en marche. Ravi, par sa vigueur et sa présence d'esprit se tira de ce mauvais pas: mesurant tout danger, il ne permit pas aux Anglais de se déployer, et s'écria : *Soldats, les voltigeurs ont fait leur devoir, à votre tour, et passons sur le corps de ces b.... là.* Formant alors son bataillon par le flanc,

il commanda, tout en marchant, des feux obliques à gauche, qui intimidèrent la colonne anglaise, et les voltigeurs accourant, rejoignant les leurs, la firent arrêter. Tout fut rallié et le bataillon continua sa marche, on peut le dire, à la barbe de l'ennemi.

L'aile gauche, toujours commandée par le lieutenant général Clausel, soutenait la retraite depuis les Pyrénées; présent à cette affaire d'arrière-garde, il complimenta Ravi. *Je vous voyais fort compromis, capitaine, et j'allais vous envoyer du renfort; mais votre sang-froid et votre bravoure dignes d'éloges, ont arrêté mes ordres.*

Depuis la retraite commencée, notre faible division de cavalerie, 2,583 hommes, soutenait les efforts de la nombreuse, belle et brillante cavalerie ennnemie, 9,300 hommes, qui, fort heureusement dans ces départements, ne trouvant que des terrains coupés, ne pouvait s'y déployer, et, comme nous, était contrainte d'agir sur les seules grandes routes : notre avantage y fut même remarquable par notre manière de manœuvrer, bien supérieure à la sienne, qu'il ne voulut jamais changer, bien que chaque jour lui en démontrât » le vice. La *routine* était là, et, *elle est telle chez les » hommes*, a dit le maréchal de Saxe, *que les peuples » ont coutume de se laisser battre plusieurs fois, avant » d'adopter les moyens par lesquels ils ont été battus.* » Voici la manœuvre des Anglais :

L'avant-garde de cavalerie, tirailleurs déployés, marchait par peloton, en arrière de celui-ci venait

un escadron ou deux en colonne ; lorsque son peloton, repoussé, faisait demi-tour, tout l'escadron accourait en masse pour le soutenir, mais ce mouvement même lui barrait la route et nous donnait tout le temps de sabrer à outrance; dans cette agglomération, tout coup portait.

Chez nous, notre régiment d'arrière-garde était formé sur la route par demi-peloton, laissant libre l'autre moitié du chemin ; si notre peloton, qui tenait toute la largeur du chemin, était repoussé, de suite le suivant se formait et le remplaçait ; ainsi jusqu'au dernier du régiment; on pouvait de la sorte présenter des forces fraîches pour le combat.

C'est ce que dans l'infanterie on nomme *manœuvre de chaussée*, pendant laquelle le peloton succède au peloton, fait son feu et se retire.

Une seule fois les Anglais eurent un léger avantage pendant cette retraite.

Le 10e de chasseurs à cheval avait fait sa grande halte dans le village de *Matras;* tourné par l'ennemi, pris à dos, bien que surpris, il n'en fut pas moins vivement à cheval : il ne perdit que quinze hommes. Cette petite affaire avait retardé sa marche, et le général, déjà rendu à Saint-Gaudens, m'envoya de suite pour en connaître la cause.

Sur la route je vis venir à moi un dragon anglais emporté par son cheval, qu'il ne pouvait plus maîtriser. Du plus loin je lui criai : Prisonnier... prisonnier ! *Got, hell you dem race!...* fut sa réponse.

Mon cheval, très-fin, très-maniable, fit au g al

une volte si prompte, que je fus à l'instant à la gauche du sien; malgré ses deux coups de pistolet, qu'il me tira en se retournant, et par dessus l'épaule, j'arrivai à lui mettre la pointe au corps, lui criant encore : Prisonnier! puis deux, puis trois fois; à la dernière, levé sur mes étriers, le sabre haut pénétra dans le corps!... Le cavalier tomba; à peine à terre, son cheval s'arrêta instantanément, et je m'en emparai. C'est la seule mort d'homme que j'aie à me reprocher, car je ne sais qui mes balles ont pu atteindre pendant nos guerres. Je trouvai le 10e en route, et l'on me raconta la surprise, surprise qui, par le fait, me valut un beau cheval anglais, mais sans bouche, et que je me gardai de monter; il m'aurait entraîné à l'ennemi, comme il l'avait fait du pauvre dragon.

Le 14 mars 1814, l'armée française entra dans la ville de Toulouse; le maréchal s'y arrêta et lui fit prendre des positions en arrière de la Garonne. Des travaux nombreux furent exécutés rapidement par le génie : des redoutes, des ouvrages de campagne s'élevèrent, protégeant les positions sur lesquelles l'armée était assise.

Rive droite de la Garonne.

Le grand faubourg Saint-Cyprien, fortifié partout, même en avant, à la jonction des routes de Bayonne et Lombez, devint une tête de pont d'un difficile accès. L'ennemi ne pouvait y faire que de fausses attaques, car, eût-il enlevé ce faubourg, le pont en pierre sauté, il n'était pas encore sur la rive droite, que l'armée occupait; pour la combattre il fallait exécuter un passage de fleuve, et ce n'eût pas été là qu'il se fût opéré. Par la stagnation de l'ennemi, on jugea que toutes ses forces n'étaient pas réunies; le maréchal eut quinze jours pour faire ses travaux et pour armer complètement ses redoutes, à l'exception de celle de Sypière, ce qui fut fâcheux, comme on le verra.

Le 9 *avril,*

l'armée Française était forte de 27,704 h. combattants et 4,597 conscrits.
l'armée Anglaise avait..... 80,000 h. moins ses réserves 18,900 h.

Ainsi, la retraite des Pyrénées à Toulouse était opérée. 2583 cavaliers avaient lutté contre 9300! Il serait plus exact de dire *quatre compagnies*, celles d'élite, car elles seules combattirent, et combatti-

rent bien, aux arrières-gardes, composées chaque jour de 500 chevaux, parmi lesquels 400 étaient montés par des conscrits plus embarrassants que secourables au besoin. Les combats successifs depuis les Pyrénées jusqu'à Toulouse, à *Sarre* le 7 octobre, sur la *Nivelle* le 10 novembre, sur la *Nive* les 10 et 13 décembre, à *Bayonne*, *Orthèz*, le 27 février, *Saut-de-Navaille*, *Vic-Bigorre*, *Tarbes*, prouvèrent la science stratégique de M. le maréchal Soult. Où trouver celle de lord Wellington, qui descend des Pyrénées avec une armée de 100,000 hommes, dont 80,000 sont lancés sur une poignée de braves qui leur résistent pendant soixante-dix lieues et demi, et terminent glorieusement la campagne par une bataille où toutes les forces présentées sont repoussées, écrasées! Mais cela seul est une victoire!...

La retraite du maréchal fut admirable; il sut tirer force de sa faiblesse, surmontant même toutes les difficultés que faisait naître la politique du moment. L'esprit de la population s'animait déjà; elle ne voyait plus en nous, soldats français, que des brigands, contraints pour vivre, de lui arracher ses moyens d'existence!...

Les Anglais, tout au contraire, étaient reçus comme des sauveurs! L'*or*, semé, ouvrait toutes les portes, tous les cœurs; Wellington trouvait des serviteurs partout, et ces Languedociens, reniant les Français, faisaient connaître et nos marches et notre nombre.

Je sais et je dois convenir qu'entre être *pillé* ou *volé*, et recevoir *argent*, *payement*, le choix ne peut être difficile, et qu'il doit être prompt; mais était-ce notre faute à nous, pauvres défenseurs de la patrie, de cette patrie ingrate qui ne nous voulait plus? elle, qui avait chanté nos gloires, se préparait à couronner nos ennemis, à chanter nos défaites! Notre sang versé dans nos dernières batailles a-t-il satisfait les traîtres qui ont été *lécher* la main de l'ennemi? Heureux ceux qui succombèrent; qu'est-il resté à ceux qui survécurent aux jours calamiteux de la France!... Quelle a été leur vengeance!... Le *mépris!*... pour tous ses enfants ingrats!...

La division de cavalerie fut placée à Saint-Jean-de-*Kyrie-Eleison*, route de Montauban, gardant la Basse-Garonne; mais, ainsi que je viens de le dire, l'or anglais était si captieux que le plus léger avis sur les mouvements des Anglais ne pouvait nous arriver, en sorte que le passage de la Garonne s'exécuta, sans aucun avis, par une partie de l'armée anglaise, entre *Grenade* et *Merville*, en arrière de notre position; sa cavalerie, marchant sur Saint-Jean, nous en donna la première nouvelle... Toute la division se trouvait coupée de Toulouse, où elle rentra par des chemins de traverse défoncés par les pluies, sortes de fondrières bourbeuses où les chevaux s'enfouissaient. L'ennemi n'envoya qu'une forte avant-garde qui ne pouvant, dans sa poursuite, aller plus vite que nous dans notre marche, ne pouvait pas non plus agir facilement. Après une journée

de longues fatigues, nous ralliâmes l'armée par Balma, traversant l'Hers, où tout était préparé pour faire sauter son pont.

Ce fut à ce *pont de Balma* que le brigadier *Lecomte*, du 13e chasseurs, par une présence d'esprit pleine d'audace et de bravoure, protégea la retraite de la division de cavalerie ; il me prouva de nouveau que le jugement de nos soldats français les porte souvent non-seulement à calculer l'ordre donné afin de le bien exécuter, mais encore à le devancer.

Le pont miné, la mêche appliquée, sa conduite se trouvant empreinte de l'humidité d'une terre noyée par le débordement de l'Hers, n'avait pas communiqué le feu à la charge de mine, et le pont était intact... Déjà des cavaliers anglais, tirailleurs, allaient s'y engager; un homme, comme nous en avions tant dans l'armée, Lecomte, descend de son cheval, tenant la bride, et, sous les feux ennemis, bat le briquet, approche l'amadou du conducteur-mêche, souffle pour lui faire prendre feu ; la poudre s'enflamme, et le pont couvre nos ennemis de ses débris de pierres.

C'était plus que de la bravoure, c'était un dévouement véritable, car la mort était presque certaine pour Lecomte; mais son jugement lui avait indiqué l'urgence, c'était assez. J'étais présent, j'ai vu ce fait de guerre, et son auteur remonter à cheval, s'éloignant sans accident. Une lithographie l'a représenté, ce n'était pas assez : il méritait un tableau d'Horace Vernet.

Ici se termine l'action de la division de cavalerie, qui, rentrée dans Toulouse, n'eut rien à faire dans les ouvrages extérieurs, mais qui cependant avait chaque jour une brigade de service sur les routes venant au faubourg Saint-Etienne, et la deuxième en réserve.

Rive gauche de la Garonne.

Sur le plateau du Calvinet étaient établis les ouvrages de campagne défendant, en *avancé*, la ville de Toulouse, dont le canal et la tête du pont Guillemerie formaient *corps de place ;* enfin, pour *retranchement général* la ville de Toulouse.

Cette position du Calvinet dominait la rivière de l'Hers, débordée, formant un marécage sur ses rives. La droite des positions avait pour défense la redoute *Sypière*, à demi terminée et non encore armée, elle ne devait l'être que la dernière ; située sur un mamelon élevé, rapide de montée et ayant à son pied l'*Hers* débordée, comme partout, mais y formant un véritable étang, elle ne pouvait être tournée, et l'attaquer de front devenait problématique. On y avait placé le 9ᵉ léger.

Tout le plateau du Calvinet était lui-même si détrempé par les fortes pluies, que nous avions essuyées, que pour y faciliter la circulation d'un ouvrage à l'autre, on avait été obligé de poser des madriers, formant route, et pour communiquer avec l'extrême droite, séparée par la route encaissée du faubourg Saint-Étienne, des *tranchées* avaient été pratiquées *en crête* et à *mi-côte*, tant du plateau que du mamelon *Sypière* (ne pas oublier cette dernière disposition du terrain).

Tout le canal était fortifié jusqu'à la Garonne, et la route de Montauban était défendue par une grande redoute commandée par le général *Harispe*, ayant pour avancée le couvent des Minimes.

Ainsi, M. le maréchal, dans la position de son armée, sur la rive droite de la Garonne, pouvait se considérer comme dans une place forte. Pour le vaincre sur les deux rives, il fallait enlever tous nos ouvrages avancés, que nous n'avions que peu d'intérêt à défendre à outrance, mais encore nos *têtes de ponts*, formant *corps de place*, et enfin le retranchement général, *la ville*, qui, à cette époque, avait une enceinte flanquée d'anciennes tours, ce qui la rendait susceptible de défense. Elle couvrait la route de Carcassonne, par laquelle toute l'armée espérait que M. le maréchal Suchet opérerait sa jonction avec M. le maréchal Soult; il trompa son espoir! Et quelle cause fit que ce grand capitaine, couvert de gloire par cinq années de succès, en Espagne, pendant lesquelles il avait conquis 94

drapeaux, 1,415 bouches à feu et fait 3,896 officiers, 78,805 soldats prisonniers, ne vint pas aider, appuyer son collègue?... L'histoire le jugera ! On disait, toutefois, qu'un sien frère, avocat à Paris, près du renard politique, de Talleyrand (1), l'avait informé de l'état des choses et des suites qu'elles devaient avoir... Toujours est-il qu'il ne bougea pas, bien que ce fût pour la sixième fois que M. le maréchal Soult l'invitât, depuis qu'il avait pris le commandement de l'armée des Pyrénées, à se joindre à lui, pour repousser Wellington.

Considérons donc l'établissement de l'armée française, le matin, 10 avril 1814:

La 1re division Darricau, *centre*, défendant le canal, depuis son embouchure jusqu'au *Pont-Matabiau*, forte de..	3,982 h.
La 8e, division Harispe, *gauche*, défendant les ouvrages du *Calvinet*, et leurs intervalles, forte de.....	4,555 h.
Les divisions 2e, 4e et 6e, *droite*, *centre*, *gauche* en réserve entre le *canal* et le *Calvinet*, forte de.....	13,613 h.
(Ayant 875 h. du 31e léger, au couvent des Minimes en avant du pont.)	
A reporter.....	22,150 h.

(1) Cet homme que M. le marquis de Londerdale, négociateur à la paix d'Amiens, remplaçant Fox, avait désigné comme suit : *C'est de la m.... dans un bas de soie.*

Report.....	22,150 h.
La 5e division Marensin, *droite*, défendant le faubourg Saint-Cyprien, forte de.....	3,011 h.
La division Travot, conscrits réunis dans Toulouse, n'ayant pas combattu (4,597).	
	25,161 h.
Cavalerie. — Détachée et à chaque corps d'armée...	2,543 h.
TOTAL DES COMBATTANTS.....	27,704 h.

Armée Anglaise; établissement, pour l'attaque des positions françaises, au 10 avril 1814.

1er corps, général Hill, devant le faubourg Saint-Cyprien.....	15,000 h.
2e corps, général Picton, de l'embouchure du canal u *Pont-Matabiau*, et couvent des Minimes.....	10,400 h.
3e corps, général Freyre, attaquant du *Pont-Matabiau* au plateau du *Calvinet*, avec nombreuse artillerie.	17,000 h.
4e corps, général Béresford, du *centre* du *Calvinet*, à la redoute *Sypière*.....	10,000 h.
Cavalerie *Anglo-Espagnole*	9,000 h
TOTAL DES COMBATTANTS.....	61,400 h.

L'armée anglaise avait donc en plus de l'armée française 33,696 hommes !...

Il était plus que présumable que lord Wellington, devant passer le fleuve, exécuterait de fausses attaques sur le faubourg Saint-Cyprien, aussi M. le maréchal ne fut aucunement surpris de celles qu'il opéra, ni du mouvement d'un grand détache-

ment ennemi, dirigé sur la Haute-Garonne, au-dessus de Toulouse.. La droite resta en position. *La bataille était là.*

Lord Wellington espérait qu'une fois la Garonne traversée, ses nombreuses colonnes se rendraient facilement maîtresses de toutes nos avancées, ainsi que du canal, et forcerait l'armée française à rentrer dans Toulouse, où, sans doute, elle capitulerait; ses mesures, pour atteindre son but, furent judicieusement prises, mais il avait affaire à forte partie; le maréchal avait apprécié tout l'avantage de sa position, son ordre de bataille le prouva, et ce qui prouve encore mieux cet avantage, c'est le résultat obtenu dans cette journée mémorable, sur laquelle tant de gens ont écrit sans avoir même foulé le sol arrosé de notre sang, et, qui, sans raison, ont donné la victoire à notre ennemi. C'était à l'ordre de l'époque, nous ne devions plus vaincre!...

BATAILLE de TOULOUSE.

10 *Avril* 1814.

A neuf heures du matin, le feu des tirailleurs, qui durait depuis une heure cessa, pour faire place aux lignes ennemies qui s'avancèrent, attaquant toutes nos positions en même temps.

Les quatre corps anglais, tant devant le faubourg Saint-Cyprien, que devant toutes nos forces sur la rive gauche, furent repoussés partout où ils se présentaient, et s'ils obtinrent quelque avantage, on ne leur laissa pas le temps d'en profiter témoins les deux bataillons d'Écossais, brigade *Pack*, à la redoute du centre du plateau, qui furent passés à la baïonnette sans en épargner un seul homme.

Cette redoute, enlevée trois fois, fut reprise une dernière : *fossés*, *terre-plain*, étaient couverts de cadavres !... Les pièces ne pouvaient plus bouger !... Jamais je n'avais vu pareil acharnement !

Les trois corps anglais attaquèrent avec la plus grande bravoure, croyant surtout n'avoir à vaincre que des avancées. La bataille se continuait, sans avantage pour l'ennemi, qui ne nous avait pas encore fait abandonner un seul poste, lorsque midi arriva. Repoussés partout, l'un des corps (4e) Béresford, fit un mouvement de flanc pour se porter vers notre droite, à la redoute Sypière ; manœuvre qui pouvait le perdre, et qu'un de ces hasards, si communs à la guerre, sauva d'une ruine complète. Instruit, sans aucun doute, que cette redoute n'était ni achevée ni armée, et qu'un seul régiment (9e léger) l'occupait, il pensa qu'avec ses 10,000 hommes il tournerait notre droite, et ce qu'il n'aurait pu exécuter de l'autre côté de l'*Hers*, il le tenta sur la rive, dominée dans son cours par toutes nos positions. Ayant donc l'*Hers* à sa gauche, il

cheminait lentement sur ses bords inondés, dans un terrain rempli d'irrigations, détrempé et couvert enfin par le débordement ; ne pouvant s'en éloigner sans être trop près des feux plongeants de nos redoutes, qui déjà le saluaient en passant ; marchant à rangs ouverts, le désordre qui s'en suivit, détruisait l'unité dans la marche ; chaque homme choisissant son terrain, toute discipline était rompue. Par ce mouvement de flanc, ce corps d'armée ajouta aux pertes qu'il avait essuyées depuis le matin, mais il persévéra dans son projet; arrivé sur la chaussée de *Balma*, chaussée pavée, qu'il pouvait monter par colonne serrée en masse..., si toutefois on lui eût donné le temps de le faire, il continua son mouvement et s'engagea dans un terrain qui devait être la cause de sa perte.

Il arriva en face du coteau sur lequel était construit la *redoute Sypière*, mais là, force lui fut d'arrêter : sa troupe avait de l'eau jusqu'aux jarrets, un pas de plus elle en avait jusqu'à la ceinture !...

Pendant tout le mouvement du 4e corps anglais, M. le maréchal Soult, ayant près de lui le lieutenant général Clausel, son frère le général de cavalerie et ses officiers d'état-major ; posé au bord du chemin creux de la chaussée de *Balma* au faubourg de *Guillemerie*, près de l'une de ces percées faites au coteau, examinait l'embarras de l'ennemi, et comptait de suite lui opposer une de ses divisions de réserve ; appeler celle du général Taupin, surtout s'il tentait de gravir la chaussée

d'abord, mais le voyant la traverser et continuer à s'engager dans les boues, dans l'eau, il ordonna de cesser les feux d'artillerie, qui l'abîmaient, et s'écria, dans son contentement : *Laissez-le filer... dans ma tabatière... dans ma tabatière!... Laissez-le filer!... Il est à moi!...* Il tenait effectivement sa boîte et tapait dessus avec vitesse. L'ordre avait été porté à la division Taupin pour venir se mettre en ligne. M. le maréchal, dans son rapport au ministre de la guerre (11 avril 1814), dit : « La qua» trième division, soutenue par une brigade Dar» magnac, avait ordre de se porter au pas de » charge sur le corps Béresford, couper sa ligne et » enlever tout ce qui s'était imprudemment en» gagé, etc., etc... » Mais il n'en est pas moins vrai que voici ce que j'ai entendu : *Que le général Taupin se forme en bataille, en crête du coteau Sypière, qu'il y attende l'ennemi, qu'il ne fasse feu qu'à dix pas, et qu'il croise la baïonnette pour le recevoir!...* C'était opposer une barrière de fer?... Ce fait est tellement important, puisque de lui dépendait la perte de tout un corps d'armée ennemie, que l'on ne saurait trop le détailler. *Témoin, et sur les lieux*, voici ce qui arriva, voici ce que j'ai vu :

Béresford et son quatrième corps avaient dépassé la chaussée de *Balma*, mais après avoir marché 200 mètres, il se trouva arrêté par le débordement de l'*Hers*, bien plus considérable en cet endroit; toute sa troupe était dans l'eau jusqu'à mi-jambe, et dans l'impossibilité de faire un pas de plus!... Faisant

face au coteau, il forma ses brigades en bataille, et l'une d'elle fut établie en carré sur la droite de sa ligne pour s'opposer à la cavalerie (10e chasseurs) qui descendait sur le pavé de la chaussée pour l'occuper ; cavalerie, du reste, inoffensive, car qu'auraient pu faire des chevaux dans un terrain où le fantassin pouvait à peine tenir pied ?

Ainsi, ce corps anglais était au milieu de quatre obstacles, et jamais il ne fut troupe plus compromise.

1° *A sa gauche*, un débordement considérable formant étang ;

2° *A dos*, une rivière infranchissable ;

3° *A sa droite*, un régiment de cavalerie sur une chaussée qu'il eût fallu reprendre, de l'artillerie, etc., etc.

4° *En front*, un coteau rapide, couronné d'une redoute, et sur la crête duquel trois brigades d'infanterie formées en bataille défendaient l'assaut.

C'était donc avec raison que M. le maréchal disait : *dans ma tabatière*. Ce corps, enfermé, n'avait plus qu'à poser les armes ; nul secours des siens ne pouvait lui arriver ; nulle retraite n'était plus possible ; pousser plus avant, l'eût-il pu, il arrivait, et dans quel état ! sur la route de *Caraman*, où la deuxième brigade de cavalerie était établie. Son mouvement, pour arriver, avait demandé *trois heures !...*

Pendant le temps de la formation de ce corps d'armée, se débrouillant, pataugeant dans les boues,

la division Taupin accourait, et, d'après la description de la position des Anglais, il est facile de reconnaître que l'ordre du maréchal (*pas de charge*) n'a pu être donné que pour accélérer le départ de la division de réserve, car l'exécution en eût été impossible : 1° parce que ce n'est pas à la descente d'une montagne, d'un mamelon même, que l'on peut charger; 2° parce que, y fût-on parvenu, qu'aurait-on fait dans la boue, dans l'eau?.... Les termes du rapport au ministre de la guerre sont ceux d'un chef qui ne peut entrer dans tous les détails de ses ordres. Dans celui que j'ai cité, tout était précis; mal exécuté secondairement, il amena la faute du général de division qu'il aurait fallu faire connaître; il était donc naturel de présenter l'ordre comme ayant tout prévu, même sa réussite.

La division Taupin arrivée s'établit donc, ainsi que le voulait le maréchal, et, certes, s'il ne l'avait pas trouvé bien placée, s'il avait voulu la précipiter au pas de charge sur l'ennemi, n'étant *séparé d'elle* que par une *largeur de route*, elle eût reçu de nouveaux ordres. Tout était donc selon le désir du maréchal, et s'il ne disait plus *dans ma tabatière*, ses gestes, son air de satisfaction répétaient la phrase.

Qu'arriva-t-il donc?... La division, se rendant à sa nouvelle position, en quittant la réserve, avait pris une des percées pratiquées à mi-coteau au lieu de celle en crête, et s'était immédiatement formée en bataille. Le général Taupin, qui avait laissé la première brigade aux ordres de son général, s'oc-

cupant des deux autres brigades qui suivaient, arriva après ce mouvement exécuté.... S'apercevant alors, que sa division formée en bataille n'est pas placée positivement où M. le maréchal l'a prescrit, rigide observateur d'un ordre, il veut s'y conformer en se reportant vingt mètres plus haut, ne réfléchissant pas, que tout mouvement, surtout un rétrograde, est préjudiciable devant l'ennemi; que, d'ailleurs, plus près de lui, il n'en est que plus redoutable, puisqu'il rencontrera plutôt la résistance... Il commande : *face en arrière en bataille !...*

Béresford, depuis plus de trois quarts d'heure, ne savait plus que faire, que devenir; pas un seul coup de fusil n'était tiré : on se regardait, positivement; cet état de choses devait faire penser, et bien plus, persuader M. le maréchal, que huit à neuf mille prisonniers allaient être le complément de sa bataille.

Au mouvement de *face en arrière en bataille*, le général anglais anime ses soldats, les met en marche; les *hurra ! hurra ! hurra !* sont lancés, l'air en retentit, et, comme des naufragés trouvant une planche de salut, ils regardent la montagne et gravissent ses pentes !... Nos soldats, le dos tourné, entendant ces cris, ces vociférations anglaises, croient l'ennemi sur eux; quelques-uns s'effraient, rompent les alignements, chose facile dans cette manœuvre; ne jugeant pas le danger, tous le voient plus grand...; rien ne peut les contenir, les arrêter !... Ils courent en masse à la redoute, et loin de s'y renfermer, ils entraînent avec eux le 9e lé-

ger. La brigade de cavalerie remonte la chaussée, vient se former en arrière ; ils la culbutent, passent entre les chevaux, les écartent à coups de baïonnettes ; et, comme un véritable torrent, toute cette division s'ouvre passage!...

L'ennemi, sans avoir tiré un coup de fusil, était maître de la position et de la redoute Sypière. Le général Taupin voulut réparer sa faute. Ayant cependant rallié quelques hommes, il tenta de reprendre du terrain, mais, dans ce moment, une balle l'atteignit et le tua. Les généraux Gasquet et Bourot, qui commandaient les brigades, furent dangereusement blessés ; le dernier subit l'amputation de la cuisse.

Tel fut le résultat de la faute du général Taupin : il la paya de sa vie... Mais quelle différence pour la gloire de M. le maréchal!... Dans une journée de bataille, ayant repoussé partout un ennemi nombreux, faire à sa suite 9 à 10,000 prisonniers, c'était couronner l'œuvre et lui donner victoire complète...

Jamais je ne verrai colère semblable à celle de M. le maréchal, qui se mit alors à la tête d'un régiment, le 55e de ligne, rallia la division Taupin et s'opposa, de *sa personne*, au mouvement de Béresford sur la tête de *pont de Guillemerie*, véritable clef de nos positions, notre corps de place. Le général anglais, malgré ses efforts et le secours de troupes du corps d'armée du général Freyre, détaché du centre et abandonnant les redoutes, ne

put gagner du terrain. Le maréchal le força d'abandonner son projet, et son retour sur les redoutes du centre prouva toute la force que le maréchal avait établie par la création de sa tête de pont, où l'on se battit toute la nuit.

L'ennemi entra dans quelques redoutes du centre, mais il en fut promptement chassé; quant à celle du nord, il n'y mit pas le pied, nous la gardâmes jusqu'au soir : une de ces redoutes, commandée par un chef de bataillon du 45e de ligne, nommé *Guerrier*, tenait encore à huit heures. Le maréchal lui fit ordonner de l'évacuer, ce qu'il fit à grand'peine; sa bravoure y reçut tous les éloges qu'elle méritait.

Devant celles que commandait le général Harispe, un régiment entier de Portugais fut détruit par la mitraille; il n'y resta debout que quelques hommes.

Ce fut donc à la nuit, huit heures du soir, que le maréchal évacua ses *avancées*, et là se termina cette bataille mémorable, dans laquelle 61,000 hommes vinrent se briser contre 27,704, n'obtenant qu'un succès momentané. La prise de la redoute Sypière, non armée et à demi-construite, mais jugée assez forte pour sa position, et sur laquelle on ne pouvait jamais croire qu'un ennemi fût assez imprudent pour oser marcher et l'attaquer, s'enfournant surtout dans une impasse d'où pas un homme ne devait sortir!... Cette faute réussit, grâce à celle du général Taupin...

C'est ainsi qu'à la guerre les calculs les mieux assis sont quelquefois déjoués, par un hasard, qui déroute toute la science militaire.

Le lendemain 11 avril, M. le maréchal resta en position dans son corps de place, en arrière du canal, présentant encore la bataille ; est-ce là une défaite ? Qu'avait perdu son armée ?... Des *avancées*, etc. ; à quel prix l'ennemi les avait-il occupées ?... On les quitta volontairement, emmenant même leur armement. Wellington était trop bien battu pour recommencer une nouvelle bataille, surtout ayant à enlever la seconde position de l'armée formant le corps de place. Il manœuvra donc pour aller couper la route de Carcassonne, retraite du maréchal.

Où est la victoire ?... Quels sont ses trophées ? Pas un drapeau, pas un prisonnier, pas une pièce d'artillerie, même de position. Le champ de bataille ?... Non ; car il ne conquit que des postes avancés, abandonnés !... Voilà toute sa victoire !... Était-ce la peine de la chanter si haut !...

Résumé de la bataille de Toulouse.

Au faubourg Saint-Cyprien, la division Marensin ayant envoyé une brigade en ville, fut réduite à la brigade *Barbot*, forte de 1640 hommes, qui repoussa toutes les attaques du corps anglo-espagnol, com-

mandé par le général Hill, fort de 16,500 hommes.

A l'embouchure du canal, au pont Jumeau et de l'écluse du Béarnais, la brigade *Berlier*, forte de 2,164 hommes repoussa toutes les attaques de la division *Picton*, forte de 5,000 hommes.

Au couvent des Minimes (route de Montauban). Le 31ᵉ léger, mon ancien régiment, fort de 875 hommes, commandés par *Bourbaqui*, major, repoussa toutes les attaques de la division légère anglaise du général Alten, composée de 5,000 hommes soutenue par une brigade de cavalerie.

Au pont Matabiau et aux redoutes du Nord du plateau Calvinet, la brigade du général Fririon, forte de 1,818 hommes repoussa, avec celle de *Bourot*, forte de 2585 hommes, le corps du général Freyre, composé de 18,000 hommes, soutenu par l'artillerie portugaise et une brigade de cavalerie ; ses pertes furent énormes dans ses attaques sur ces points; ce fut dans l'une d'elles qu'un régiment portugais fut détruit.

A la redoute Sypière, le faux mouvement de la division Taupin a fait manquer une manœuvre décisive, qui entraînait la perte de 10,000 hommes anglais du corps de *Béresford ;* a fait prendre une redoute qui n'était ni terminée, ni armée; elle fut évacuée sans combat et occupée par Béresford.

Aux têtes de pont Guillemerie et des Demoiselles, après l'occupation de la redoute Sypière, le corps Béresford tenta vainement de forcer le passage du canal; à ces têtes de pont il fut constamment re-

poussé par le maréchal même, et ramené sur le plateau. S'il eût réussi dans son attaque, il entrait dans le faubourg Saint-Étienne et arrivait sur le rond-point, parc et réserve générale de tout le matériel!... qu'il eût fallu défendre, et c'eût été alors un combat de ville. Honneur donc au maréchal; par ses têtes de pont il sauva la ville, son armée, et s'assura la victoire par sa bravoure personnelle!...

Aux redoutes du centre, Béresford, ayant échoué contre la ligne du canal, fut forcé de se reporter contre les redoutes du centre; elles furent d'abord évacuées, après en avoir retiré l'artillerie, puis reprises à la bayonnette par la division *Harispe*. La brigade écossaise du général *Pack* y fut entièrement détruite, après quoi ces redoutes furent évacuées définitivement par nos troupes, qui se portèrent aux redoutes du Nord.

Aux redoutes du Nord, après une vigoureuse défense, ces redoutes furent évacuées volontairement, par ordre du maréchal, qui en fit retirer l'artillerie pour la porter sur la ligne du canal. Le commandant Guerrier, du 45e de ligne, y fut complimenté par le maréchal, qui le força à quitter la redoute.

Ainsi, toutes les tentatives faites par le général anglais pour forcer la *ligne du canal* et le *faubourg Saint-Cyprien*, dans la journée du 10 avril, ont été infructueuses, inutiles, la bataille s'est soutenue jusqu'à la tombée de la nuit.

On a dit, mais ceci me paraît peu croyable, que lord Wellington, voyant le corps de Béresford si

compromis et même perdu, avait fait repasser la Garonne à sa grosse cavalerie, commençant une retraite sur la rive gauche et voulant y masser toutes ses forces contre celles du maréchal Suchet, pouvant venir par le département de l'Arriége. Toujours est-il qu'un déserteur anglais fit connaître la retraite de la grosse cavalerie.

Cette journée eût suffi pour illustrer M. le maréchal Soult, si déjà vingt années de succès ne l'eussent rendu digne de commander aux braves qui vainquirent à Toulouse.

Dans la nuit du 11 au 12 avril, l'armée opéra sa retraite sur Carcassonne ; le maréchal espérait encore que le maréchal Suchet, ne venant pas à lui, serait au moins forcé d'accepter la jonction des deux armées, et que de cette combinaison pourrait résulter une belle défense.... Mais....

Cette retraite dans laquelle furent emmenés tout le matériel d'artillerie, des équipages militaires, des hôpitaux, etc., etc., ne laissant dans Toulouse que des blessés intransportables, prouve, à n'en pas douter, que M. le maréchal n'était pas forcé par l'ennemi. Cependant, je citerai plus loin les dires d'un auteur sur cette bataille, qu'il représente comme perdue.

Le 12 avril, une avant-garde de cavalerie nous suivit toute la journée, et celle du 13 était à moitié écoulée lorsqu'un parlementaire anglais se présenta à notre arrière-garde, et fut conduit à Nanrouze, quartier-général du maréchal.

Il annonçait.... l'*abdication de l'empereur Napoléon*, l'*entrée des alliés dans Paris ;* celle de M. le *comte d'Artois ;* nommé *lieutenant-général du royaume*, etc., etc., produisant le *Moniteur* et autres journaux !...

Quelle nouvelle ! et quelle stupéfaction, chez chacun de nous présent ! On ne pouvait y croire, et, dans la persuasion que les Anglais cherchaient sans doute à nous tromper, on examinait au jour le papier des journaux, pour y retrouver des indices de la nationalité de nos fabriques. De suite M. le maréchal réunit tous ses lieutenants généraux, et le conseil assemblé délibéra, qu'un armistice serait demandé jusqu'à confirmation officielle des nouvelles présentées par nos ennemis. Le 14 avril il n'était pas accordé, et on lira à cet égard la lettre de M. le maréchal Soult au maréchal Suchet. Elle prouve que notre chef d'armée, sans communication avec Paris depuis Bayonne, et encore moins depuis quinze jours, ignorait tous les évènements, et que Wellington seul avait pu les connaître, que lui seul, par conséquent, avait voulu la bataille.

Deux jours de retard, et le sang de tant de braves, de part et d'autre, ne coulait pas.

Que pouvait, que devait faire M. le maréchal ?... Attaqué, il devait se défendre.

Honneur à lui pour cette belle campagne des Pyrénées à Toulouse, où une bataille mémorable fit perdre, au prix de 5,000 hommes français,

15,000 Anglais tombés sur la terre de France. N'est-il pas désolant de trouver écrit, de la main d'un homme d'esprit, ce qui suit, dans un ouvrage intitulé : *Quinze ans d'un proscrit*, 4e vol., page 323 :

QUELQUE CHOSE SUR SOULT.

« *Une partie de l'armée anglaise se trouvait, par une* » *crue d'eau qui avait rompu le pont jeté sur le fleuve,* » *isolée sur la rive droite de la Garonne, que Soult oc-* » *cupait. Elle pouvait être détruite ou prise, mais* » *Soult était trop poli pour causer une peine semblable* » *aux Anglais; il ne les incommoda pas même par une* » *reconnaissance. Durant la bataille qui suivit quelques* » *jours après, il laissa défiler devant son front le corps* » *anglais Béresford, dans un marais où son artillerie ne* » *pouvait le suivre, c'était le moment de faire avancer la* » *réserve du général Taupin; le corps anglais était in-* » *failliblement détruit et la bataille gagnée. Mais Soult* » *jugea à propos de laisser à Béresford le temps d'ache-* » *ver son mouvement, de réorganiser sa troupe, de la* » *mettre en colonne, d'attaquer et de gravir la hauteur* » *pour tourner notre droite; alors il fit avancer la ré-* » *serve Taupin, qui fut tué en arrivant, la division cul-* » *butée et la bataille perdue. Elle fut perdue, malgré* » *tout ce que peuvent dire Soult et ses prôneurs, car il* » *devait nécessairement vouloir conserver son champ de* » *bataille, et il en fut chassé; il devait vouloir conser-* » *ver Toulouse, il fallut en partir le lendemain.* »

D'après ce que l'on a lu sur cet incident de la bataille, on peut reconnaître toute la mauvaise foi,

toute la haine de l'écrivain. Pas une phrase qui ne soit rétorquable, et si telles sont les données mensongères ou inconnues qui doivent servir à établir l'histoire, je plains autant ceux que l'on trompe si indignement, que ceux que l'on calomnie avec tant d'injustice.

Lord Wellington fit traverser la Garonne à son armée, entre Grenade et Merville, pendant que M. le maréchal était renfermé dans sa *place forte.* Il ne pouvait, bien plus il ne devait pas s'opposer à ce passage, encore moins aller au devant d'un ennemi accourant attaquer sa place forte. C'était *un siége à faire...* Sortir sur lui, c'était s'exposer à un échec irréparable, attendu la minorité de forces; c'était lui donner un plein succès et annuler alors tous les ouvrages établis, l'amener, peut-être, au centre de la ville!...

Que l'ennemi fût donc attaquable avant, pendant, ou après son passage du fleuve, le devoir de M. le maréchal, une fois son pont rompu, était de le laisser arriver sur ses *ouvrages avancés*, sur *le corps de place*, et, en définitive, sur le *retranchement général*, seuls moyen d'augmenter la force de sa faible armée. Quant à l'affaire Taupin, je l'ai détaillée avec toute la véracité d'un spectateur et je n'argumenterai pas dessus. Au lecteur de juger.

Et c'est un général de brigade de notre armée qui s'est permis, lui, absent du champ de bataille si bien défendu par M. le maréchal, de répandre ainsi son venin sur un aussi grand capitaine, dont

cette campagne seule eût fait la réputation ! Et pourquoi cette acrimonieuse critique ? Le voici : M. le général de brigade *Guillaume de Vaudoncourt*, n'avait pas été jugé digne de la *troisième étoile !...* Ah ! si M. le maréchal, devenu ministre de la guerre, la lui avait accordée, quelles louanges ne fussent pas sorties de sa plume haineuse !... Mort depuis plusieurs années, mon indignation ne l'atteint pas ; mais il n'en fut pas ainsi avant sa mort. En 1835, il habitait, comme moi, Boissy-Saint-Léger, à quatre lieues et demie de Paris, et cent fois cette page de son ouvrage fut discutée, en lui faisant connaître la vérité ; ce fut dans ces discussions que je reconnus d'où provenait le fiel où il avait trempé sa plume.

Lorsque je traçais ces souvenirs dans mon journal militaire, je ne m'attendais pas, à vingt-quatre années de date, que les paroles d'un Anglais viendraient confirmer les miennes, je m'empresse donc de les donner.

« Le lord Brougham (séance de la Chambre des lords, 14 août 1848), après avoir parlé de l'alliance des deux nations pouvant défier le monde les armes à la main, s'exprimait ainsi : *Je n'ai pu assister sans une très-vive émotion, sans une très-grande satisfaction, à l'accueil amical fait ici, dans une circonstance récente* (le couronnement de la reine Victoria) *aux ambassadeurs des puissances étrangères et surtout à ce très-illustre guerrier, le maréchal Soult, l'un des plus formidables adversaires du duc de* Wel-

lington. C'est le noble duc lui-même, qui l'a dit, lui, qui avait REPOUSSÉ *le maréchal, mais qui ne l'avait pas* BATTU ; *le battre, eût été impossible*, etc., etc... »

Obtenir une semblable justice d'anciens ennemis, c'est la plus grande satisfaction qu'un cœur puisse goûter; elle détruit à tout jamais les critiques haineuses qu'une plume mensongère s'est permise d'écrire. On doit la vérité à ses concitoyens; et permettre que des détracteurs osent l'altérer, ce serait faire défaut à la solidarité française, qui doit s'indigner quand est menacé l'éclat du nom national.

Pour ne pas couper le récit des journées 10, 11, 12 et 13 avril 1814, j'ai remis à raconter ce qui suit et qui eût lieu le jour même de la bataille, jour de *Pâques*.

Malgré la haine peu dissimulée des habitants du pays (j'en ai dit la cause première), et particulièrement des citadins, qui furent baiser les mains ennemies, tachées du sang français (je rapporte ce que j'ai vu), dans un moment où porteur d'ordres à la cavalerie, je rentrais dans la ville de Toulouse, je me trouvai au milieu de la place Saint-Étienne; la population sortait du temple, où l'on venait de célébrer la grand' messe de Pâques, jour que nous célébrions depuis le matin à coups de canon, retentissants dans le cœur de chaque fidèle..., sans doute bien distraits de leur office, à ce moment, dis-je, je vis nombre de dames parées, arrêtées devant quantité de blessés rentrés, étanchant leur sang,

lavant même leurs blessures, et leur prodiguant tous les soins et secours possibles, pendant que d'autres leur apportaient du bouillon dans des tasses de porcelaine dorée... Ces figures de combat, noires de poudres, couvertes de sang, approchaient leurs lèvres altérées et palpitantes de ces coupes qu'une douce, belle et sainte charité, offrait de ses mains tremblantes ; plusieurs les conduisaient dans leur maison !... Ces dames, ces femmes du peuple également, ces blessés, entourés de soins, formaient des groupes dignes d'admiration et le spectacle le plus attendrissant... Le vieux soldat ne pût lui refuser une larme... Sortant du saint lieu, ces âmes chrétiennes, animées de la plus sainte et de la plus pure charité, s'estimaient, il n'en faut pas douter, trop heureuses de pouvoir la mettre en action. Hélas ! ce n'était que passager, individuel, mais c'était ce premier élan du cœur vers son semblable ; des femmes seules en étaient capables ; c'était une exception dans la masse, exception profitable, du reste, à nos pauvres soldats blessés : la généralité de la population nous détestait...

Mon devoir m'arracha à ce douloureux mais attachant spectacle, et je retournai sur la scène tragique où tant d'autres misères trouvaient leur fin !... J'arrivai encore assez à temps pour y perdre mon cheval, qu'une fusée congrève éventra en arrière de ma botte ; il me porta cependant jusqu'au soir, mais la blessure était trop grave pour le sauver.

Le 18 avril, M. le maréchal Soult reçut de Toulouse, la convention d'armistice pour notre armée, et le lendemain on affecta des cantonnements aux troupes. La division de cavalerie occupa Labruyère, à une lieue de Castres. La campagne de 1814, en France, était terminée.

QUELQUES RÉFLEXIONS.

M. le maréchal Soult avait à peine pris le commandement de l'armée des Pyrénées, qu'il se hâta de faire des propositions au maréchal Suchet, propositions qu'il continua même après son départ des Pyrénées.

Au nombre de six, elles n'eurent pour résultat que six refus (1):

1re Refus de marcher sur le flanc droit de lord Wellington, par Saragosse, pour dégager Pampelune et Saint-Sébastien.

2e Refus de faire sa jonction à Tarbes et à Pau, pour rentrer en Espagne par Oléron et Jaca, se porter en Navarre et débloquer Pampelune et Saint-Sébastien.

---

(1) Voir les Considérations militaires sur les Mémoires de Suchet (1828.) un volume (par Choumara, officier du génie).

3e Refus d'exécuter le mouvement qu'il avait lui-même proposé en combinant les deux projets de son collègue.

4e Refus de joindre ses forces à celles du maréchal Soult pour repousser les Anglais avant la bataille d'Orthez.

5e Refus de faire marcher tout ou partie de ses troupes sur les derrières de l'ennemi pour inquiéter ses communications, etc., etc. avant la bataille de Toulouse.

6e Refus de faire sa jonction à Carcassonne après la bataille, pour se porter en avant.

Telle fut la conduite du maréchal Suchet pendant les huit derniers mois qui précédèrent le renversement de l'empire.

J'ai dit que le bruit avait couru que le maréchal Suchet pouvait avoir connaissance des événements de Paris; ce qui porterait à le croire, c'est la promptitude qu'il mit à demander, son armée non présente (lettre du 14 avril), une suspension d'armes à lord Wellington, avant le maréchal Soult, devant l'ennemi. Dans une autre lettre du 17, c'est lui qui informe le maréchal de l'abdication de l'empereur, de l'adoption de la cocarde blanche et de la proclamation de Louis XVIII, roi de France, etc., etc., ajoutant: « *Les événements se pressent » avec une telle force, qu'il importe de ne pas rester seuls en » guerre, lorsque les hostilités ont cessé en France.* » Pourquoi toutes ces nouvelles à lui, quand son collègue n'en avait d'autres que celles données par l'ennemi?.... Enfin Soult reçoit, le 17 avril, en date du 9, une lettre du prince de Neufchâtel, qui lui fait connaître l'armistice conclu avec les puissances, etc., etc. Alors il termine sa lettre du 17 avril au maréchal Suchet: « *Avant d'avoir reçu ce document, toute détermina- » tion était prématurée; il n'appartenait pas aux armées de ma- » nifester un vœu sur les insinuations qui nous étaient faites des » quartiers généraux ennemis, et avant que la nation se fût pro- » noncée, je dirai même avant d'avoir reçu un ordre régulier tel » que celui du prince porte l'empreinte. C'est d'après ces motifs » qu'il m'a paru que vous aviez mis trop de précipitation à mani- » fester votre vœu, d'autant plus qu'il pouvait mettre l'armée*

» *que j'ai l'honneur de commander dans une situation embarras-*
» *sante.* »

Le maréchal Suchet avait demandé une convention particulière. Le 19, il lui dit, au sujet de cette demande qui devait être commune : « *Je ne puis me dispenser de vous témoigner tout* » *les regrets que j'éprouve que nos ennemis soient témoins du peu* » *d'harmonie qui règne entre nous, surtout après que vous m'a-* » *viez écrit de vous comprendre dans la première convention.* » Ainsi, le maréchal Suchet se hâtait, le maréchal Soult attendait.

Le 19 avril, le maréchal Soult fit paraître son ordre :

Ordre du Jour.

Castelnaudary, le 19 Avril 1814.

« La nation ayant manifesté son vœu sur la déchéance de l'empereur Napoléon et le rétablissement de Louis XVIII au trône de nos anciens rois, l'armée, essentiellement obéissante et nationale, doit se conformer à la volonté de la nation.

» Ainsi, au nom de l'armée, je déclare que j'adhère aux actes du sénat conservateur et du gouvernement provisoire, relatifs au rétablissement de Louis XVIII au trône de saint Louis et de Henri IV, et que nous jurons fidélité à Sa Majesté.

« *Signé,* Duc de Dalmatie. »

Le 1er mai, de Saint-Amans, le maréchal Soult écrit au maréchal Suchet à Toulouse, près du duc d'Angoulême, qu'il lui remettra le commandement de son armée après les revues de Lavaur, Montauban, etc. — Pour récompense de son patriotisme, on lui enlevait son commandement !...

Le 6 mai, il mit à l'ordre, celui de S. A. R. Monsieur, lieutenant-général du royaume, qui prescrivait la réunion des armées des Pyrénées et de Catalogne sous les ordres du mare-

réchal Suchet. Sa lettre au maréchal se termine par cette phrase : « Ainsi je me considère comme déchargé du commandement dont j'ai été revêtu jusqu'à présent... »

On a vu que toutes les tentatives du maréchal Soult auprès de son collègue avaient été vaines, même la cinquième demande pour laquelle il n'eut d'autre réponse que « *ce mouvement, loin de sauver le midi de la France, achèverait la désorganisation et la ruine des troupes qui me restent.* » Convaincu qu'il n'avait aucun secours à attendre du maréchal, il lui adressa la lettre suivante (1):

Castelnaudary, le 14 Avril 1814.

LE MARÉCHAL SOULT AU MARÉCHAL SUCHET.

Le capitaine Bonneval m'a remis ce matin la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 12. Je vous aurais répondu de suite, si je n'avais voulu être à même de vous instruire du résultat de la proposition d'armistice que j'ai faite au lord Wellington. Le colonel Gordon, l'un de ses aides-de-camp, vient de me remettre son refus, et, dans la conversation que j'ai eue avec cet officier, je me suis convaincu que, si les pièces que l'on nous a communiquées ne sont point apocryphes, du moins la plupart des faits sont controuvés. (Preuve certaine que le maréchal ignorait complétement, avant la bataille, les événements de Paris, puisqu'après il doutait encore.) *Ainsi, je me dispose à recevoir les ennemis, car je suis persuadé que demain ils se reporteront en avant; déjà une partie de leur armée est arrivée à* Villefranche, *et un gros de cavalerie manœuvre dans la direction de* Revel.

Je regrette bien vivement que vous n'ayez pas jugé à propos

(1) Extrait de sa correspondance.

de combiner nos opérations; je crois que vous êtes dans l'erreur au sujet des routes, ainsi que sur l'effet que produirait un grand mouvement sur la Haute-Garonne, mais, à moi seul, je ne puis l'entreprendre, et je me dois soumettre à votre refus... *quoique j'en déplore les conséquences.* Plus tard vous le reconnaîtrez.....

La position de Castelnaudary n'est point défensive, j'espère que celle de Carcassonne sera meilleure. J'irai donc l'occuper, et je la tiendrai autant qu'il y aura possibilité. Si je suis forcé de la quitter, j'opérerai un mouvement sur Béziers, *ensuite je me règlerai sur les mouvements de l'ennemi, et je ferai de mon mieux,* puisque vous ne voulez pas me seconder!...

La route de Carcassonne à Saint-Pons, que vous me proposez, n'est pas une ligne d'opération pour une armée, car on ne peut sortir de Saint-Pons que pour aller à Castres *ou à* Béziers, *ce pays m'est particulièrement connu.* (C'était le sien.)

Du reste, je vous prie de croire que je ferai en sorte que vous ne soyez pas longtemps gêné par notre présence; mais, dans ce cas, ne doutez pas que vous-même provoquerez dans peu de jours, le concert d'opérations qu'aujourd'hui vous rejetez, desquelles je voudrais vous voir exclusivement chargé.

Signé, DUC DE DALMATIE.

« La lecture de cette lettre serre le cœur; on admire la ré-
» signation calme du général qui, ayant la conscience d'avoir
» rempli ses devoirs dans toute leur étendue, n'éprouve que le
» regret de ne pas être secondé, pour rendre de nouveaux ser-
» vices à son pays. Mais on a de la peine à imiter cette modéra-
» tion; on se rappelle toutes les propositions utiles qu'il a faites,
» tous les refus qu'il a éprouvés; on songe aux avantages et à la
» gloire que devaient procurer les premiers, aux désastres qui
» ont été la conséquence des autres; on compare les combats
» nombreux et les sanglantes batailles soutenues avec tant de
» courage, de talent et de persévérance d'un côté, avec le déplo-

» rable repos dans lequel on s'est tenu de l'autre, et l'on a be-
» soin de se rappeler les actions glorieuses qui avaient illustré
» M. le maréchal Suchet pour ne pas se livrer à une profonde
» indignation. »

Hélas! il en était donc en France comme en Portugal et en Espagne, c'était encore un maréchal voulant laisser battre, écraser et en définitive, évincer un maréchal!... Égoïsme partout, excepté près de l'empereur!... Le *moi*, prévalut dans la conduite de plusieurs de ces grands dignitaires!... Leurs richesses avaient-elles éteint leur patriotisme?... pressentaient-ils le moment où des *manteaux de pairs de France* allaient cacher leurs honorables cicatrices?... C'est à le croire. Lequel de ces deux maréchaux de France courut le premier à Toulouse se prosterner et baiser la main du prince, du duc d'Angoulême? Suchet!... Soult était à son armée et ne la quitta que lorsque son collègue dût en prendre le commandement, et celui de toutes les forces dans le Midi. Lequel, alors, fut le plus patriote?... On ne pardonna jamais au maréchal Soult son manque à l'étiquette, tandis que le maréchal Suchet, bien en cour, non, toutefois, autant qu'il l'aurait désiré, y vit méconnaître ses derniers services. Aussi, disait-il, fort ingénuement : *la vieille noblesse a tort de se méfier de moi, je suis son homme*.... Personne ne pourra lui contester sa belle gloire militaire, pendant sa longue et toute admirable carrière, mais sa fin!... La position du

maréchal Marmont était toute son ambition.... Hélas! en 1830, son sort eût-il été autre que le sien?...

Le 3 janvier 1826, étant venu de Marseille à sa campagne de Saint-Joseph, je vis le maréchal Suchet à son lit de mort : sa physionomie retraçait les souffrances qui altéraient sa constitution robuste, et la tristesse qui remplissait son cœur, en voyant échapper une vie si bien remplie, mais dont la fin fut si pénible.

Après avoir lu ce qui précède, qui ne soupçonnera que Suchet était instruit de tout ce qui avait lieu à Paris; que M. le maréchal Soult l'ignorait totalement, et que la conséquence était que Suchet appartenait déjà au royaume de France, alors que Soult était encore à l'empire français...

Bordeaux avait ouvert ses portes au duc d'Angoulême; la citadelle de Bayonne était assiégée, mais tenait encore!... Hélas! notre pauvre France était envahie de toutes parts!... La coalition avait abattu le colosse qui, depuis tant de temps, lui faisait obstacle!... Comment étions-nous descendus ou plutôt précipités dans le gouffre?... La *tête* de l'armée était *fatiguée,* voilà le mot!... Ces chefs, grandis par la victoire, étaient enlevés par elle; leurs rangs s'éclaircissaient, et, parmi ceux qui restaient debout, plusieurs bons citoyens servaient plutôt la *France* que l'*homme* qui l'avait rendue si grande, que l'homme qu'ils n'aimaient plus!... J'en acquis une preuve incontestable. Envoyé auprès de l'un des

généraux, celui qui avait été le bras droit du maréchal, qui ne marcha qu'avec lui pendant toute cette campagne, celui qui toujours se battit comme le brave des braves, celui dont le corps d'armée perdit ses trois généraux de division, c'était énorme, *Wandermasen* (à Véra), *Conroux* (à Sarre), *Taupin* (à Toulouse), pour le prévenir qu'un parlementaire anglais arrivé au quartier général, annonçait l'*abdication de l'empereur*, etc., etc.; que M. le maréchal Soult appelait les généraux au conseil, etc., etc.... *Ah! grâce à Dieu, nous en voilà débarrassés*, telle fut sa phrase ; paroles qu'il oublia sans doute, mais qui ne furent pas perdues pour moi, tant elles me surprirent. Et cependant ce général se battait, et se battait bien : pour qui était-ce ?... Pour la France, pour sa patrie, qu'il mettait au-dessus de l'homme qui, le connaissant patriote, le laissa toujours sous la remise, malgré ses glorieuses campagnes dans les deux mondes.

Eh bien! ce même général, à l'époque des *Cent-Jours*, de triste mémoire, reprit ses armes pour *la patrie*, et fut condamné à mort comme *bonapartiste!* Échappé, il revint en France et fut nommé maréchal en 1830. Il n'aimait pas Napoléon, tant d'autres lui ressemblaient; mais pour cela, il ne cessait pas d'aimer la France et sa liberté, son patriotisme était sincère; ses paroles, sans avoir le même caractère, précédèrent celles du prince d'Eckmül, Davoust, d'exécrable mémoire, qui, se trouvant en 1815 aux Tuileries lorsque le général Flahaut y

vint pour concerter le départ et l'embarquement de l'empereur, lui dit, ne voyant dans la mission du général qu'un subterfuge de l'empereur pour différer son départ de la Malmaison : « *Votre Bonaparte*, dit-il avec un ton de colère et de mépris, *ne veut pas partir, mais il faudra bien qu'il nous* DÉBARRASSE DE LUI; *sa présence nous gêne, nous importune, elle nuit au succès de nos négociations : s'il espère que nous le reprendrons, il se trompe, nous ne voulons plus de lui. Dites-lui de ma part qu'il faut qu'il s'en aille, et que, s'il ne part pas à l'instant, je le ferai arrêter, que je l'arrêterai* MOI-MÊME. M. Flahaut, enflammé d'indignation, lui répondit : Je n'aurais jamais pu croire, monsieur le maréchal, qu'un homme qui, il y a huit jours, était aux genoux de Napoléon, pût tenir aujourd'hui un semblable langage ; je me respecte trop, je respecte trop la personne et l'infortune de l'empereur pour lui reporter vos paroles ; allez-y vous-même, monsieur le maréchal, cela vous convient mieux qu'à moi.

— Allez à Fontainebleau où vous recevrez des ordres.

— Non, je n'irai point, je n'abandonnerai pas l'empereur; je lui garderai, jusqu'au dernier moment, la fidélité que tant d'autres lui ont jurée.

— Je vous ferai punir de votre désobéissance.

— Vous n'en avez plus le droit, je donne ma démission; je ne pourrai jamais plus servir sous vos ordres sans déshonorer mes épaulettes... (Chaboulon, *Retour de Napoléon*, 1815.)

La paix était faite, mais à quel prix !... Des ennemis, qualifiés d'alliés, occupaient toute la France !... A Paris même, ils braquaient leurs canons sur les fenêtres du roi qu'ils nous avaient ramené... Le roi, ne comprenant plus une nation qu'il avait quittée depuis vingt-cinq ans, ne voulut pas l'accepter avec ses progrès ; que ne fit-il que ces mots, *prêtés* au comte d'Artois à son entrée à Paris, devinssent une vérité : *Il n'y a qu'un Français de plus en France.* Il fallait ne pas vouloir rebâtir un édifice consolidé par tant de victoires ; la nation, accoutumée à un régime *de fer*, comme on le disait, demandait du repos, non le changement; on lui apporta une Charte avec toutes les idées de 89 ! Pauvre nation, on la traita comme l'enfant auquel on donne le joujou pour le calmer. Hélas, elle fut le véritable enfant, lorsqu'on tenta de le lui retirer....

Le moment approchait où les congratulations allaient déborder !... En 1790, Mirabeau avait dit avec raison : *Nous donnons un nouvel exemple de cette aveugle et mobile inconsidération qui nous a conduits d'âge en âge à toutes les crises qui nous ont successivement affligés. Il semble que nos yeux ne puissent être dessillés, et que nous ayons résolu, jusqu'à la consommation des siècles, d'être des enfants quelquefois, et toujours des esclaves....* Quelle vérité alors, et encore aujourd'hui, en 1849.

Le duc d'Angoulême était resté à Toulouse au milieu de l'armée anglaise, au lieu de venir au

au centre de la nôtre, où était sa véritable et honorable place; mais venir se mettre entre les mains de brigands français, était-ce digne et prudent?... Un prince du sang pouvait-il se commettre à ce point? Cependant après quelque temps écoulé, il voulut voir l'armée française et prévint M. le maréchal qu'il *viendrait* passer la revue de ses troupes.

Les villes de Lavaur, Montauban et Carcassonne furent désignées pour la concentration de nos trois corps d'armée, réduits à 14,000 hommes. L'aile gauche sous les ordres du général Clausel se réunit à Lavaur. Le duc d'Angoulême y vint accompagné seulement de deux aides-de-camp, MM. les ducs de *Guiche* et d'*Escars*, tous trois sous l'uniforme anglais!... C'était complaire à ses amis, mais c'était fort inconvenant à nos yeux, car à la vue rien n'indiquait un prince français. Et cependant, ce prince était en France depuis l'entrée de Wellington, il était venu de Bordeaux, et venait de passer six semaines dans Toulouse, c'était bien le cas de se faire faire des uniformes français.... pour paraître devant une armée française, que lui importait? Avait-il besoin de plaire à des parvenus, à des brigands qui, depuis vingt-cinq ans, le tenaient éloigné du trône de ses pères? C'était ou maladresse, ou mépris, ou plutôt, l'un et l'autre.

Ainsi le maréchal Soult, ses généraux et tout son état-major sous les uniformes les plus riches et les plus brillants, reçurent le prince costumé comme suit : M. le duc d'Angoulême, chapeau

d'ordonnance anglaise, aussi bas des ailes que de la forme, garni d'un plumet couché dans la corne, flottant derrière; *frac* gros bleu, étriqué à l'anglaise; *pantalon* gris, collant; *bottes* par-dessus, dites Souwarow, une *épée* anglaise et le grand *cordon bleu* en sautoir; M. de *Guiche*, un des beaux hommes de l'époque, écrasé sous un uniforme gros bleu de *hussards* anglais; M. d'*Escars* avec uniforme rouge de *dragons*, grosse cavalerie anglaise, lequel, pour se distinguer, portait un fouet en sautoir, comme au courre le cerf!... On peut juger du contraste avec nos tenues françaises; venus en poste, on prêta des chevaux à ces Messieurs, le duc de Guiche monta l'un des miens.

La revue commença. Ordre avait été donné de crier *Vive le roi! Vive le duc!* la troupe garda un silence obstiné; les musiques seules le rompirent. Mais aussi quel enthousiasme pouvait-on attendre de soldats français, voyant des Anglais les passer en revue; eux, qui étaient accourus à cette revue dans l'espoir de voir un prince qui allait les rendre à leur famille; eux, qui voulaient par leur joie le remercier, voyaient paraître un Anglais au lieu d'un Français! A combien n'ai-je pas entendu dire: *As-tu vu Vilainjeton? Il nous a comptés. Ah! qu'il est petit! Ah! qu'il est laid!* De fait, le prince ne brillait pas par sa beauté. Hélas! un *uniforme français*, et tous les cœurs volaient vers ce prince, car si la tête de l'armée était fatiguée, comme je l'ai dit, elle-même ne désirait pas moins du repos, et la

paix le lui donnait. Plus tard, ce prince et sa famille ne prirent-ils pas les uniformes français?... Autant valait, et même mieux, les prendre dans une circonstance semblable. Mais qu'auraient dit les Anglais?...

Après cette revue silencieuse, l'armée défila, toujours sans un seul cri, et regagna ses cantonnements, n'emportant pas une grande idée du prince duc d'Angoulême, qui, nul, laid, se balançant comme un ours dans sa loge, ne trouva pas un mot à dire à qui que ce soit, et garda le même silence que celui de l'armée à son égard. Le maréchal ne fut pas plus favorisé que d'autres, et son air indiquait toute sa mauvaise humeur... Pourquoi, aussi, n'avait-il pas été à Toulouse? son avenir était là. On ne lui pardonna pas ce manque à l'étiquette, et, pour reconquérir une faveur tardive, il ne se serait pas vu tourné en ridicule, pour avoir suivi une procession, *missel* sous le bras et *cierge* en main!... Oh! les temps, les hommes!

Un dîner royal fut donné à S. A. R., dans la maison de *M. Fépoul*, beau-père du colonel Séganville, et selon l'antique usage, le public fut admis à voir manger un prince!... Une balustrade entourait la table, et chacun y circulait à son tour... Ce fut pour moi nouveau spectacle : c'était la première fois que je voyais un couvert entouré de la sorte.

La ville donna un bal le soir de ce jour. Je n'y assistai pas; j'avais hâte de regagner ma bonne hôtesse, *Mme Fournes*, à Labruyère : là, mon temps

s'écoulait entre un service peu pénible et les plaisirs que je rencontrais au sein d'une bonne famille, qui me comblait de soins et d'égards.

Une lettre ministérielle m'arriva : c'était ma commission de capitaine à l'état-major de la 1re division, à Paris. Je me hâtai de partir pour cette destination.

MES SOUVENIRS

FIN DE L'ANNÉE 1814
ET COMMENCEMENT DE 1815.

SOMMAIRE.

Huit mois en 1814. — Le 20 mars 1815. — Louis XVIII à la chambre des députés. — Départ du roi le 17. — Revue de la garde nationale le 18. — Le comte Maison à Saint-Denis. — Le bataillon sacré. — Les deux officiers d'état-major. — Beaumont. — Départ de la maison militaire du roi. — Rentrée à Paris. — Revue de l'empereur, le 28 mars. — Le serment à l'Aigle. — Envoi à la huitième division du deuxième corps de l'armée du Nord.—Le général Foy.—Passage de la frontière le 15 juin.—Pont, ou prise de Marchienne.—Le général Colbert à Frasnes.—Bataille des Quatre-Bras le 16. — Le maréchal Ney. — Marche du 17. — Réunion de l'armée de l'empereur au deuxième corps.—La nuit du 17 au 18.—Bataille du Mont-Saint-Jean, le 18 juin. — Sortie du champ de bataille. — La nuit du 19. — Le repos. — Échauffourée dans Beaumont. — Le coup de baïonnette. — Arrivée à Landrecies. — Retour à Paris.

1814.

Louis XVIII sur le trône venait de mettre fin à nos guerres, et tout dans l'avenir semblait promettre une situation heureuse dont la France épuisée sentait le besoin. Pour mon compte, au sein de ma famille, que les nouvelles circonstances venaient de placer dans une position favorable par le choix que M. le chancelier de France, Dambray, avait fait du frère de ma mère pour secrétaire général de la chancellerie, je croyais enfin m'appuyer sur un bonheur durable. Hélas! je bâtissais sur le sable !... Huit mois s'écoulèrent pendant lesquels je trouvai un adoucissement véritable à toutes les misères militaires que j'avais eues à supporter dans ma carrière. Mais la présence de nos *bons* et *chers alliés*, comme on les nommait alors, me causait parfois des accès d'une tristesse farouche... Je vois encore, au bas du Pont-Royal, leur artillerie en batterie sur le château des Tuileries, gardant la demeure royale, aux murs de laquelle, sans respect pour le roi de France, les soldats appendaient leur linge lavé dans la Seine.

Le général comte Maison, gouverneur de Paris, n'avait sous ses ordres que des compagnies de vétérans et son état-major, enfin la garde nationale. Ce fut avec ces seules forces, qu'il dut pourvoir au service de la capitale pendant les premiers mois, service d'autant plus pénible qu'il fallait le concilier

avec celui des alliés occupant tous les postes principaux... Le jour vint enfin où des troupes purent entrer dans Paris et délivrèrent nos yeux des uniformes étrangers.

Ce fut dans cette position que l'on atteignit le mois de mars 1815, fatale époque, catastrophe des Cent-Jours, venant briser du même coup trône et bonheur futur de la France !... Qui les avait amenés, ces jours de malheurs? Hélas! il faut l'avouer, le roi, les princes, les émigrés, qui par toutes leurs fautes coûtèrent à la France un sang précieux, et amenèrent une seconde invasion dont on ne vit la fin qu'au prix de sept cent millions !...

Une semblable calamité était-elle présumable !... Non sans doute, car le roi, accueilli par la généralité des cœurs français, était le sauveur de la nation ! Pourquoi n'eut-il pas foi en elle, en répudiant son entourage?... Pourquoi n'eut-il pas la force d'adopter l'armée, qui plus tard devait perdre la restauration? N'était-elle pas son meilleur appui (1)?... On la méprisa, on l'abreuva de dégoûts. Ces malheureux débris de l'armée n'étaient-ils plus les fils de la France? n'avaient-ils pas assez fait pour elle, pour sa gloire, pour son agrandissement? Leur sang, pendant vingt-cinq ans, n'a-

(1) A l'état major de la 1re division, j'ai tenu dans ma main, et *lu*, deux demandes de la garde impériale, infanterie, cavalerie pour devenir garde royale; on les repoussa indignement.

vait-il pas été versé sur des centaines de champs de bataille ? Mais pour ces royalistes purs, plus purs que le roi même, revenant avec les bagages de nos ennemis; pour ces traîtres sortis de nos rangs, ces *ralliés*, qui les premiers nous ont fait, et fait faire le plus de mal, qu'étions-nous? Aux yeux des premiers, qui, avait dit Napoléon, n'avaient *rien appris*, *rien oublié*, des brigands de 93. Aux yeux des seconds, des accusateurs, des spectres vivants, dont la vue importune les forçait à se cacher dans l'ombre... Aussi, qu'arriva-t-il ? ceux qu'il nous eût été si doux de traiter en frères, par leur haine, plus forte que celle des étrangers, dont nous avions au moins l'estime, nous forcèrent à leur rendre haine pour haine, et le moment venu, loin d'avoir un secours en nous, ils ne trouvèrent que mépris et abandon... Au moins ces rentrants, ces fidèles au trône, devaient aimer de préférence Louis XVIII : n'étaient-ils pas les compagnons de son exil, mais ces ralliés !... Cependant si cet exil avait duré si longtemps, était-ce notre faute? Qui les avait empêché de profiter, comme tant d'absents à l'époque, du bienfait du premier consul, leur donnant la facilité de rentrer au sein de la patrie; et devaient-ils nous entourer, aveuglément, d'une haine aussi caractérisée? Cet attachement au roi les faisait préférer à tous... *J'aime le roi! vive le roi!* ces exclamations suffisaient, tandis que nous, y ajoutant : *Vive la patrie! vive la gloire!* nous fûmes classés plus tard par catégories, qui atteignirent le chiffre

seize!.... Comme si l'on pouvait être, en cas semblable, coupable à différents chefs. C'était créer une nouvelle inquisition! Quels crimes avions-nous commis? *L'obéissance devait-elle devenir coupable?* (phrase de Nicolas Ier, pape en 859, neuvième siècle, défendant la révolte des clercs et autres ecclésiastiques). Pauvres officiers et soldats, qu'avions-nous fait?... Nous avions obéi;... nous fûmes les brigands de la République.

« Les Cours, malheureusement, n'aiment que » les courtisans, et ces ralliés, cités, n'avaient » pas émigré; ils avaient combattu pour la Répu- » blique. Soldats d'une famille, la France, on » devait les oublier bientôt, tels utiles qu'ils pus- » sent être; car les rois, les princes, et les hom- » mes même sont ainsi faits, qu'ils aiment mieux » ceux qui ont partagé leurs fautes, leurs malheurs, » que ceux qui reviennent pour servir leurs inté- » rêts. » (*Lamartine.*)

Longtemps, et même encore aujourd'hui, je n'ai pu concevoir cet amour exclusif des hommes pour le chef d'un gouvernement, n'importe sous quel titre on puisse désigner ces espèces d'idoles que chacun orne à sa fantaisie... Je conçois l'amour pour un père, une mère, pour sa femme, ses enfants; ils sont les seuls êtres sur lesquels il doit rayonner... Voilà l'idole... C'est celle du cœur... Mais le chef de l'État! ce n'est pas l'État, quoique l'ait dit Louis XIV, dans l'outrecuidance de son orgueil.

Que l'on considère l'histoire de tous ceux qui ont versé leur sang pour les Αριστοι du monde, au service desquels on sacrifie une partie de son existence, épousant des querelles, qu'avec plus de sagesse, ces rois, ces conquérants, ces empereurs pourraient éviter, ou éteindre, sans verser de sang.

Qu'on examine, et l'on verra que ces dévoués serviteurs sont toujours obligés de travailler pour soutenir l'autre moitié de leur existence, heureux encore quand ils ne sont pas, alors, abandonnés et abreuvés des peines qu'entraînent toujours l'ingratitude des grands. Nouveau maître, nouvelle fortune ; pour qui change de chef, voilà le véritable mobile de ce délire d'amour... L'*Intérêt!*... Il est vrai que les serviteurs de Louis XVIII n'étaient pas nouveaux, mais, en revenant, ils avaient nouvelles chances, dont ils voulaient, n'importe aux dépens de qui, faire leur profit, bien qu'ils ne pussent se dissimuler, qu'ils n'avaient ni les talents, ni l'expérience des hommes de la Révolution ; mais ils se figuraient que la noblesse devait, comme autrefois, suppléer au mérite, et que quelques parchemins étaient des titres suffisants pour les autoriser à prétendre de nouveau à la possession exclusive de toutes les places : mais pour ces ralliés, que je pourrais fort bien citer, nouveaux amants, qui désavouaient leurs bons et anciens services à l'empereur, qui brisèrent leur idole dès qu'ils la virent chanceler, nouveau maître devait

leur amener nouvelle fortune. Ils furent vite oubliés, ce devait être.

Le drapeau blanc, dont, sans doute la reprise pouvait et devait être dans l'idée du roi, bien que lui, étant Monsieur, eût porté la cocarde tricolore à l'Hôtel-de-Ville; drapeau qu'il eût bien fait de ne pas reprendre, parut, dit-on, sans ordre; faire disparaître ces trois couleurs qui pendant tant d'années furent la gloire de la France, était une grande faute : leur réapparition devait plus tard devenir un signe de ralliement. On prétend, et cela ne paraît pas dénué de probabilité, que l'apparition du drapeau blanc fut due à la circonstance suivante : Les Alliés, encore loin de Paris, se fusillèrent réciproquement dans une rencontre, et, pour éviter pareille méprise, on ordonna aux troupes de porter des *brassards blancs*. Ceci fit croire que c'était l'ancienne couleur reprise, et les Alliés entrèrent, ainsi, dans Paris. Alors nos légères Françaises, nos Parisiennes, agitèrent leurs mouchoirs blancs, sur tout le parcours du cortége, et firent, à leur tour, croire aux Alliés que l'on reprenait la couleur blanche... Que leur importait, du reste, la couleur du drapeau de la France, n'en étaient-ils pas les maîtres?...

Le 20 Mars 1815.

La nouvelle du débarquement de l'empereur ne parvint à Paris que dans la nuit du 5 mars; elle transpira le 6, et le 7 parut au *Moniteur*, sans autre détail, une proclamation royale convoquant les Chambres, mettant Napoléon et ceux qui le suivaient hors la loi.

Le 8, le *Moniteur* et les autres journaux annoncèrent que Bonaparte était débarqué avec 1,100 hommes, dont la plupart l'avaient déjà abandonné; que, suivi dans les montagnes, il errait à l'aventure, qu'on lui refusait des vivres, qu'il manquait de tout, et que, poursuivi, cerné par les troupes détachées contre lui, de Toulon, de Marseille, de Valence, de Grenoble, il ne tarderait pas à expier sa criminelle et téméraire entreprise.

Cette nouvelle frappa d'étonnement tous les partis, et leur fit éprouver, suivant leurs opinions et leurs sentiments, des impressions différentes. A ce moment je ne puis dire qui garda sa raison: il semblait que toutes les têtes fussent détraquées! Une colère générale surgit d'abord, mais fit bientôt place à la peur...

Les mécontents, ne doutaient point du succès de l'empereur et de la perte des Bourbons. Les courtisans, regrettaient qu'il n'y eût pas assez de danger dans cette entreprise audacieuse et folle pour don-

ner au moins quelque prix à leur dévouement. Les émigrés la regardaient en pitié, la tournaient en ridicule; et s'il n'eût fallu que des plaisanteries, des injures, et des fanfaronnades pour battre Napoléon, leur victoire n'eût pas été douteuse. Le gouvernement lui-même partagea leur jactance et leur sécurité : de nouvelles dépêches firent connaître les progrès de Napoléon. Le comte d'Artois, le duc d'Orléans et le maréchal Macdonald partirent précipitamment pour Lyon. Les députés s'assemblèrent : les royalistes furent inquiets, on les rassura. « Le comte d'Artois, disait-on, à la tête de » 15,000 gardes nationaux et de 10,000 hommes de » ligne, doit l'arrêter en avant de Lyon. Le duc d'An- » goulême, le prince d'Esling, les généraux Mar- » chand, Duverney, se portent sur ses derrières et » lui fermeront la retraite; le général Lecourbe ma- » nœuvre sur ses flancs; le maréchal Oudinot arrive » avec ses fidèles grenadiers royaux; le midi marche » de tous côtés : il est impossible qu'il échappe. »

On était au 10 mars. On donna la nouvelle que le duc d'Orléans avait complétement battu Bonaparte. Le 12, cette victoire fut démentie, Bonaparte avait couché à Bourgoing et devait entrer à Lyon le 10 : Grenoble lui avait ouvert ses portes. Le comte d'Artois arriva confirmer ces nouvelles. Les alarmes commencèrent.

Le roi, dont la contenance était à la fois noble et touchante, invoqua, par des proclamations éloquentes, le dévouement des Français, le courage,

la fidélité de l'armée : l'armée garda le silence.... Le roi ordonna qu'une nouvelle armée se rassemblerait en avant de Paris, sous les ordres du duc de Berry ; que tout militaire en semestre ou congé rejoindrait ; que tous les officiers en demi-solde seraient rappelés, organisés en bataillons ; que 3,000,000 de gardes nationales prendraient les armes, *pendant que l'armée tiendrait la campagne ;* qu'il serait formé des bataillons de volontaires. Le maréchal Ney prit le commandement des troupes de l'est. Le roi n'omit rien, enfin, de tout ce qui pouvait concourir à sauver son trône des dangers dont il était menacé.

De semblables mesures étaient suffisantes pour arrêter 100,000 hommes, mais elles prouvaient les succès de Napoléon. La défection du maréchal Ney vint bientôt déchirer le voile et répandre parmi les ministres et leurs partisans la consternation et l'effroi.

Le 17 mars, le roi se rendit à la Chambre des députés dans l'espoir d'affermir leur dévouement et de dissiper, par un serment solennel, les doutes que ses ministres avaient fait concevoir sur son attachement à la Charte. Jamais on ne verra spectacle plus imposant, plus pathétique. J'étais présent à cette séance : quel cœur aurait pu se fermer à la douleur de cet auguste vieillard, de ce roi infirme, aux accents de sa voix gémissante, prononçant, à la fin de son discours, ces paroles : *Je ne crains rien pour moi, mais je crains pour la France ; à*

soixante ans, puis-je mieux terminer ma carrière qu'en mourant pour la défense de l'État. Paroles éminemment royales, toutes françaises, qui furent couvertes des cris : *Vive le roi!...* et qui excitèrent l'émotion la plus vive; des larmes abondantes s'échappèrent de tous les yeux, et j'avoue que les miennes coulèrent également...

Le serment prononcé par le roi de maintenir la Charte fut immédiatement répété par le comte d'Artois, qui jusqu'alors s'en était abstenu : *Nous jurons,* dit-il, *sur l'honneur, moi et ma famille, de vivre et mourir fidèle à notre roi, et à la Charte constitutionnelle, qui assure le bonheur des Français.*

Qui aurait résisté à son émotion devant la déclaration de ce roi qui préférait mourir au milieu de la nation, à quitter une seconde fois le sol de la patrie?... A ce moment tous se seraient sacrifiés pour lui... Était-ce donc une comédie?... Je ne puis le croire. Le roi de France avait parlé, avait fait lire dans sa pensée, et cependant qu'arriva-t-il ? La déclaration faite par les généraux, encore fidèles, que les troupes ne se battraient point contre l'empereur, ne laissèrent plus de doute au gouvernement, sur le sort qui l'attendait. Dès ce moment il n'exista plus d'harmonie dans les volontés, d'ensemble dans les moyens d'exécution... Ces courtisans, ces braves émigrés qui se disputaient, à leur arrivée, l'honneur d'avoir quitté la France les premiers, et d'y être rentrés les derniers, étaient là, eux qui se persuadaient que la restauration était leur bien, leur chose, se

la voyaient enlever; leur jactance était morte, mais non leur courtisannerie. Ils n'avaient pas oublié la route de l'émigration, ils la reprirent, entraînant le roi... La nuit était venue, elle avait porté conseil.....

Officier d'état-major, et d'ordonnance près du roi, je devais porter ses ordres au gouverneur comte Maison; au lieu d'en recevoir à transmettre, quels ne furent pas ma surprise, mon étonnement, après ce que j'avais entendu de la bouche du roi le matin même, de voir faire le soir, tous les préparatifs d'un voyage, et vers minuit amener enfin la voiture du roi, dans laquelle il monta et partit!... Ah! je l'avoue, je me reprochai la véritable et sincère émotion qu'avaient fait naître les paroles de Louis XVIII! onze heures à peine écoulées, et tout cet échafaudage de dévouement, d'abnégation, de sacrifice à la nation était écroulé! Ces courtisans si fidèles, ces braves hors le danger, avaient tous changé,... seuls ils furent coupables... Le roi voulait mourir, et mourir en roi; il l'avait dit: pouvais-je croire le contraire?... Mais eux, ces lâches, voulaient sauver leur roi, eux ne voulaient pas mourir; par lui, ils voulaient vivre; il fallait sauver l'idole pour la dédorer dans l'avenir!

A minuit, la voiture royale quitta le château des Tuileries, nuit du 17 au 18 mars... Louis laissait la place à Napoléon, qui, de Lyon, accourait sans obstacle sur Paris...

Pour s'opposer à sa venue, outre les ordres mi-

litaires donnés, non exécutés, on répandit l'argent ; des gratifications furent distribuées aux soldats, aux officiers, même, en garnison dans Paris.., Ignorants !.. Ces ministres avaient-ils oublié que la fidélité ne s'achète pas, mais se donne... Cette distribution de pièces de cinq francs par homme n'eut d'autre résultat que ces paroles : *C'est pour boire à la santé de la violette, de notre petit caporal.* Rien ne pouvait arrêter, maintenir les soldats ; ils volaient au-devant de l'empereur par régiments, par brigades, officiers en tête... Hélas ! le souvenir des outrages était là, on les paya cher. Ces canailles, ces parvenus, on les trouvait bons alors pour défendre un trône... Ils l'abandonnèrent comme le roi lui-même l'abandonnait.

Que restait-il au roi ?... Sa maison ; si bien et si vite reformée, avant toute autre force : les gardes-du-corps, les gardes de la porte, les cent-suisses, les mousquetaires gris et rouges ; enfin, le gouverneur de Paris et son état-major. Au gouvernement ? la garde nationale, ces 80,000 soldats, bourgeois de Paris, paradant à toute occasion.

Le 18 mars au matin, on ne savait plus où donner de la tête ; les légions de la garde nationale sur lesquelles on avait fondé tant d'espoir furent passées en revue, place Vendôme, par leur colonel-général Monsieur, comte d'Artois ; il leur parla de la Charte, de la tyrannie de Bonaparte ; il leur annonça *qu'il marcherait à leur tête, « que ceux qui aiment le roi sortent des rangs ;* » on savait le roi parti... La

royauté n'avait donc plus d'autres défenseurs, que des femmes et leurs *mouchoirs !* des prêtres sans influence, des nobles sans courage, des gardes-du-corps sans jeunesse, les anciens sans expérience comme les nouveaux ; un seul espoir restait, et, je n'ose le dire, l'assassinat de Napoléon !... Cette horrible pensée était au cœur de beaucoup, et j'en puis donner une preuve personnelle. Un lâche, un *pur royaliste*, haut placé dans le ministère de la guerre, connaissance de salon, se disant mon *ami*, *celui* de ma famille, vint, le 18 mars au soir, m'offrir en cadeau des pistolets de prix, dans leur boîte, me disant en face : *Voici des armes pour brûler la cervelle au tyran !*... Que l'on juge de mon indignation, de ma fureur ! A moi, l'assassinat !... Chassé à coups de pieds de chez moi, il y oublia ses pistolets, et jamais je ne revis cet *ami* du monde, cet *ami* dont, même, j'ignorais la demeure ; découverte enfin, je lui renvoyai ses armes, qu'il n'osa réclamer. Cette pensée n'était pas en ce seul homme, mais aucun n'eut assez de courage pour son exécution.

La place Vendôme, que deux légions pouvaient ordinairement occuper, fut, à peine, demie remplie par les douze ; c'était, déjà, un mauvais pronostic. Demeurant à la chancellerie, du salon occupé par ma famille je vis tout ; elle cherchait, au milieu de ses alarmes, à lire dans mes yeux une sécurité qui, déjà, m'abandonnait. Cependant je conservais un espoir ; car, militairement, je croyais l'entreprise de Napoléon loin de son résultat, et je me disais

comme M. de Châteaubriand, un mois avant : « *Ce » gouvernement de huit mois est si solide que, fît-il au- » jourd'hui fautes sur fautes, il tiendrait encore en dépit » de ses erreurs.* » Comme lui j'étais aveuglé ; militaire, tout à mes devoirs, j'ignorais tout ce qui se passait, ma sécurité m'empêchait de voir le volcan allumé sous nos pieds. Il devait faire son irruption !..

M. le comte d'Artois comptait beaucoup sur le dévouement de la garde nationale, qui tant de fois l'avait accueilli avec des transports d'enthousiasme. Il parut, et le silence le plus morne régna dans les rangs !... Quelques vivats seulement se firent entendre. La revue passée, il fit appel aux hommes de bonne volonté pour marcher sur Bonaparte : deux cents, à peine, sortirent des lignes !... Alors tout mon espoir fut détruit, et cette revue silencieuse me fit m'écrier : l'empereur sera demain à Paris !... Cette exclamation de l'homme qui voyait rompre tout le bonheur de sa famille, le sien propre, fut interprétée par elle, en sens contraire, et l'épouse du secrétaire général me lança, dans sa colère : *Vous êtes un bonapartiste ; allez, courez aussi au-devant de lui !...* Que répondre à une dame !... Je lui remis sous les yeux ce qu'elle venait de voir, lui disant : La garde nationale est muette, Madame, c'est la nation ; tout est fini, croyez-le... Je disais vrai... Plus d'enthousiasme ; de volontaires, point... Le comte d'Artois, triste, profondément affecté, remonta à cheval, disparut, et chaque bourgeois rentra chez lui, attendant les événements.

Tel fut le résultat du dernier appel aux Parisiens. Toutefois, en dehors de cette garde nationale si peu dévouée, quelques centaines de jeunes gens des Ecoles de droit et autres se présentèrent; ils furent organisés en compagnies,... courageux sans nul doute, mais, alors, bien faible soutien d'un trône s'écroulant.

A deux heures du matin, M. le comte Maison et son état-major quittèrent Paris, et, le 19 mars, s'arrêta dans Saint-Denis, espérant que les troupes de la première division, obéissant à ses ordres, viendraient le rejoindre... A huit heures, pas une baïonnette n'avait paru, toutes avaient pris la route de Fontainebleau, par laquelle arrivait l'empereur.

Cependant un bataillon se présenta, *bataillon sacré*, composé et formé de tous les officiers en demi-solde, que, dans le moment critique, on avait trouvés bons pour se battre, et qui, dévoués à leur patrie, n'avaient pas balancé à obéir. Ne voyant que la France; pour elle, ils voulaient de nouveau verser leur sang; pour elle, ils sacrifiaient leur vie : quel résultat obtint ce dévouement généreux?... Organisés depuis six jours par M. le marquis de Puyvert, il les avait une dernière fois réunis au château de Vincennes, qu'il commandait; mais là, ce brave défenseur du trône et de l'autel, avait abandonné le bataillon, le château, et pris la poste pour rejoindre le roi!... Quels jours productifs que ces jours de fuite... pour MM. les maîtres de poste!...

Ce bataillon sacré, abandonné, s'était dirigé sur Saint-Denis pour avoir des ordres ; il venait y chercher un chef. Trois cents officiers exaspérés attendaient dans la rue ; la grille d'un jardin en séparait la maison qu'occupait le comte Maison; tous, à grands cris, demandaient le général...

L'état-major avait continué sa route sur Beaumont, et nous restâmes deux chefs d'escadron près du comte Maison; aux cris entendus, il nous envoya, Guillabert et moi, pour en connaître la cause comme aussi le motif de l'arrivée de ce bataillon; nous fûmes assaillis aux cris répétés par tous : *Des ordres ! des ordres! Où faut-il aller?* Ces officiers, dégoûtés d'une organisation incomplète, fatigués par des courses inutiles, depuis quatre ou cinq jours, on peut juger de leur position. Chargé de leur porter l'ordre de diriger le bataillon sur *Pontoise*, ce fut un *tolle* général, et, sans la grille, je ne sais pas au juste ce qu'ils auraient fait de moi, leur camarade. Tous s'agitèrent, se ruant sur les barres de fer, vociférant ces mots : *A l'empereur, le général! Menons-le vivant! Pas de Pontoise, à Paris!*... Un convoi d'artillerie, puis des voitures et caissons appartenant au duc de Berri, passaient à ce moment, le bataillon en fit la prise, détachant des officiers pour le reconduire à Paris.

La masse, restant devant la grille et toujours criant : *Prenons le général !* ne permettait pas à celui-ci de paraître ; lui rendant compte de l'état des choses, il nous ordonna de monter à cheval, de sor-

tir et de prendre la route de Beaumont, tandis que lui, par une porte du jardin, irait rejoindre sa voiture qui l'attendait au bout de Saint-Denis, où se trouvait la poste aux chevaux..

Je vais tâcher de rejoindre le roi, nous dit-il ; *il ne faut plus compter sur rien !...*

Nous sortîmes donc ; mais, à peine au milieu de ces officiers de toutes armes, entourés, serrés par leur masse, nous ne pûmes faire faire un pas à nos chevaux ; des cris : *A l'empereur!... A bas la cocarde blanche !... Coupez les jarrets des chevaux!...* retentirent à nos oreilles !... La position était plus que critique ;... que faire ? que devenir au milieu de ces colères, nous, qui, voyant l'avenir, pensions peut-être comme eux, mais que le devoir retenait : Rien ! Il fallait se rendre, être prisonnier de Français, sur le sol français !... Ayant conservé assez de présence d'esprit, je remarquai que toutes les coiffures portaient encore la cocarde blanche dont on nous faisait un crime ; je saisis le moment et dis : *Camarades, vous portez également la cocarde blanche ; quittez-la d'abord, et nous ferons de même.* Cette courte allocution donna un instant de répit, celui nécessaire pour arracher lesdites cocardes ; et, remarquant parmi ces officiers *Mounier Chamborand*, ancien ami, camarade de course de 1810, en Espagne, je lui fis un signe qu'il comprit ; le grade de major (lieutenant-colonel aujourd'hui) lui donnait une prépondérance sur cette foule ; il s'approcha de nous en disant : *Eh !... laissez-les aller ; qu'est-ce que*

cela nous fait; qu'on me suive à Paris. Le mot fut répété, la masse s'ouvrit, et, piquant nos chevaux, nous eûmes bientôt quitté le bataillon sacré, qu'en notre particulier, nous avions bien le droit d'appeler sacré bataillon!... Heureux d'en être quittes à si bon marché, nous gagnâmes Beaumont, où nous fîmes étape, laissant en arrière toute la *maison du roi*, qui à cheval, qui en charrettes, puis ces gardes de la porte, enfin ces braves et jeunes volontaires de l'Ecole de droit, qui, par dévouement, portaient pour la première fois sac, giberne, fusil et sabre, harassés de fatigue, dans les boues, ils jalonnaient déjà la route, se reposant sur ses bords: à peine un quart de ce bataillon gagna l'étape. Louables dans leur action, ils avaient tout le mérite de fidèles et dévoués serviteurs; malheureusement leur force ne pouvait répondre à leur bonne volonté.

Cette masse d'hommes de guerre marchant presque sans ordre; avait l'aspect d'une déroute; chacun y était saisi de crainte, à tel point que le galop imprévu de chevaux, en arrière, motivait de suite une recrudescence dans la marche; épreuve que, par malice, nous fîmes plusieurs fois avant la couchée.

Le lendemain à l'aube du jour, par la réunion de tous les officiers sans troupe cette fois, véritablement, le nombreux état-major du général Maison se rendit chez le chef d'état-major, général Gentil Saint-Alphonse, pour prendre l'ordre de la journée; le comte Maison apparut tout à coup pour dé-

livrer son bras droit, fort embarrassé de nous répondre : *Messieurs, je n'ai plus de troupes à commander, je n'ai plus d'ordres à donner ; je pars, et vais rejoindre le roi ; suivez ou ne suivez pas la marche de sa maison en retraite ; faites ce que vous voudrez, vous êtes libres.* Cela dit, il nous fit ses adieux et rentra dans son appartement.

C'était nous mettre fort à l'aise, mais c'était aussi nous mettre dans un grand embarras; avoir fait huit lieues, hors de Paris, c'était en avoir fait cinquante. Que faire donc ?... On se consulta longtemps, et les résultats de tous nos conciliabules furent ces mots : *Suivons ! Rentrons !* La journée s'avançait, et, bien que la tranquillité régnât dans Beaumont, il fallait prendre parti avant qu'elle y fût troublée.

Je me prononçai et dis : *Devant nous, sont les vingt-cinq années de l'émigration, rude antécédent ! qui sait ce que cette nouvelle durera? Suivant le roi, que serons-nous au retour ? Des voltigeurs, ainsi que nous avons nommé les rentrants. Les hommes changent, ils meurent ; est-ce pour eux que doit être notre amour ? Aimons et soyons fidèles à la seule mère que nous ayons, la patrie ! Cette patrie si chère, et ce sol qui nous porte, ne changent point, ils ne fuient jamais!... Je retourne à Paris!...* Guillabert fut de mon avis; seuls nous reprîmes la route de Paris. Nos camarades suivirent le roi à Gand.... Plus tard ils furent récompensés de leur zèle, produit de la crainte plutôt que de la

fidélité ; ils furent des héros, et nous des brigands et des bonapartistes !

Dans la journée une alerte avait fait monter à cheval toute la maison du roi ; mais, comme partie des chevaux après cette première étape, était déjà incapable de porter l'homme, on vit déboucher du pont de l'Oise de grande charrettes de fermiers, contenant quinze à vingt gardes-du-corps ou mousquetaires !... Le boute-selle avait sonné pour *s'encharreter*. Ce remue-ménage était la conséquence de la nouvelle que la cavalerie du général Lefebvre-Dénouette, devait couper de Beauvais, toute la maison du roi ; il se dirigeait effectivement sur cette dernière ville, mais de manière à donner le temps d'y arriver avant lui.

Le 20 mars, minuit sonnant, Guillabert (1) et moi rentrâmes dans Paris après mille inconvénients de route, et souvent exposés aux mauvais traitements de gens plus que libéraux, qui, nous voyant revenir, nous considéraient comme espions.

---

(1) Aujourd'hui général de division.

MES SOUVENIRS

ANNÉE 1815.

LES CENT JOURS

Campagne de Belgique.

L'empereur, à Paris depuis le 20 mars au soir, développait une activité incroyable; depuis six jours son armée du Nord était en partie organisée; chaque journée était consacrée à des revues de régiments partant pour la frontière.

J'assistai, le 28 mars, à l'une d'elles, que suivit

une distribution de neuf à dix aigles pour autant de régiments présents. Paris seul pouvait produire ainsi à commandement, et je me demandais d'où provenaient si vite ces drapeaux surmontés de l'aigle. Tout était neuf!... Napoléon voulait!...

Placé dans la cour des Tuileries, en face l'arc-de-triomphe, je désignerais, encore aujourd'hui, les pavés sur lesquels posaient les quatre pieds de son cheval; c'était la seconde fois que je le voyais, surtout d'aussi près, à cinq ou six pas : je pus le considérer, l'observer avec la plus grande attention. Certes, j'étais loin d'être satisfait; sa venue venait de briser le bonheur de toute ma famille, le mien, et me relançait au milieu des hasards de la guerre; eh bien! j'avoue que je fus capté. Il ne fallait pas l'approcher, encore moins l'entendre; il magnétisait tous ceux qui l'entouraient!...

« Homme prodigieux, quel était donc le secret » de ton pouvoir et de ta popularité?... Quand, dans » la solitude de mes pensées, je me rappelle les » miracles que ta seule présence enfanta, ma plume » indépendante craint de profaner la religion de » l'héroïsme en signalant tes erreurs de souverain, » tes fautes de prince, seul lien par lequel tu te » rattachais à l'humanité; il faut cependant que » quelque chose t'ait failli : ce n'est ni le génie, ni » la fortune, ni la foi des peuples. Qui donc était » plus fort que toi? Quelle arme a manqué à ton » bras? je l'ignore... Après avoir médité longtemps » sur l'histoire de ta vie fabuleuse, comme celle des

» demi-dieux de l'enfance du monde, on douterait » encore de ta chute, si l'imagination étonnée ne » trouvait pas dans le concours inouï des circon- » stances qui l'ont annoncée, l'action mystérieuse » d'une puissance qui ne vient pas de la terre !... » La Providence, à Waterloo, dans ses impénétra- » bles décrets, confondit en quelques heures tou- » tes les prévisions du génie, pour donner la victoire » à tes adversaires !... » C'est ce résultat incroyable qui, après la bataille, inspira à un simple soldat ces mots d'une naïveté magique et profonde : *Le bon Dieu avait peur de lui, il a changé le temps !...*

Je reviens à la distribution des aigles qui me fit tant d'impression : ayant réuni devant lui les porte-aigles des corps présents à la revue, il prononça le serment suivant :

SERMENT A L'AIGLE.

28 *Mars* 1815.

Soldats, voilà vos drapeaux ; ces aigles vous serviront toujours de point de ralliement ; elles seront partout où votre empereur les jugera nécessaires pour la défense de son trône et de son peuple.

Vous jurez de sacrifier votre vie pour les défendre et de les maintenir constamment, par votre courage, sur le chemin de l'honneur et de la victoire..... Vous le jurez?....

L'expression qu'il donnait à chaque courte phrase, scandée, comme des vers, donnait une valeur incroyable à ce serment. On était saisi, immobile; la chair de poule venait à la peau! Son regard, indéfinissable, était celui d'un Dieu exterminateur, lorsqu'il ajouta: *Vous jurez de les défendre?... Vous le jurez?...* il semblait dire: Faites-le, ou je vous réduis en poussière!... Je vivrais cent ans que rien n'effacera en moi ce souvenir du 28 mars 1815.

L'empereur allait commander en personne une armée de 60,000 hommes, augmentée de 100,000 gardes nationaux placés en seconde ligne. Toutes ses armées s'organisaient : les ressources réunies pouvaient, à la fin de la campagne, offrir une force de *trois cent mille* hommes combattants et 400,000 gardes nationaux en réserve.

Bien que l'armée entière fût superbe et pleine d'ardeur, il eût fallu en rajeunir la tête; mais l'empereur, esclave plus qu'on ne peut le croire de ses souvenirs et de ses habitudes, fit la faute de la replacer sous la conduite de ses anciens chefs,

La plupart, malgré leurs adresses au roi, n'avaient pas cessé de faire des vœux pour le triomphe de la cause impériale; mais néanmoins ils ne paraissaient pas disposés à la servir avec l'ardeur et le dévouement qu'exigeaient les circonstances. Ce n'étaient plus ces hommes qui, pleins de jeunesse, d'ambition, prodiguaient généreusement leur vie pour acquérir des grades et de la renommée; c'étaient des hommes fatigués de la guerre, et, qui, parvenus au suprême degré d'élévation, enrichis par les dépouilles des ennemis ou les largesses de Napoléon, n'avaient plus d'autres désirs que de jouir paisiblement de leur fortune à l'ombre de leurs lauriers.

Les colonels et les généraux entrés après eux dans la carrière, murmurèrent de se trouver placés sous leur tutelle. Les soldats eux-mêmes furent mécontents; mais ce mécontentement n'altéra pas leur confiance dans la victoire : Napoléon était à leur tête. L'ascendant qu'il exerçait sur l'esprit et le courage des soldats était vraiment incompréhensible : un mot, un geste, suffisaient pour les enthousiasmer et leur faire affronter avec une aveugle joie les plus effroyables dangers. Ordonnait-il mal à propos un mouvement dont l'inconséquence ou la témérité frappait d'abord le bon sens des soldats, ils disaient : *Il sait bien ce qu'il fait*, et ils s'élançaient à la mort aux cris de vive l'empereur.

Si chaque chef de corps d'armée en avait conservé le commandement immédiat, on doit penser

quelle eût été leur ardeur et leur émulation. L'Empereur fit la faute de renverser les espérances de leur courage et de leur ambition ; il plaça le général d'Erlon et le comte Reille, sous les ordres du maréchal Ney, qu'il avait fait venir après coup ; et les comtes Gérard et Vendamme, sous ceux du maréchal Grouchy, qu'il eût été bien préférable de laisser à la tête de la cavalerie.

Ces Cent-Jours, étonnants, incroyables, cette courte période pendant laquelle surgirent tant d'événements, ont été le sujet de trop de récits ; je n'en parlerai donc qu'à l'égard de ce qui m'a touché, de ce que j'en ai vu, jusqu'à mon retour dans la capitale, après la dernière bataille française, *Mont-Saint-Jean*, improprement nommée *Waterloo*, car la bataille eut lieu devant, et dans Mont-Saint-Jean, village à une lieue et quart en avant de celui de *Waterloo*. La victoire a ses licences ; ce nom plaisait mieux à nos adversaires. Du reste, cette bataille eut un troisième nom, les Prussiens l'appelèrent *Belle-Alliance*.

Chef d'escadron d'état-major à la 1re division militaire, j'étais rentré à mon poste, et le 31 mars, le ministre me plaça à l'armée du Nord, près le général Guyot, commandant la 8e division du 2e corps, aile gauche, sous les ordres du général Reille. J'arrivai à Lille pour assister au convoi funèbre de mon général, remplacé par le général Foy. Cette division fut envoyée et cantonnée à Landrecies.

Je ne connaissais que de vue le général Foy.

Aussi, de quelle admiration ne fus-je pas saisi, lorsque dans nos réunions chez lui je l'entendis parler, raisonner de tout : son salon était celui de la science ; cette parole qu'il maniait avec tant de facilité et de naturel semblait couler de source ; instructives, attachantes, on écoutait ses phrases avec un indicible plaisir. Personne de nous assurément n'était tenté de l'interrompre ; il pronostiquait alors ce qu'il devait être plus tard à la tribune. Ce fut là, qu'il acheva de prouver que, sous l'habit militaire, il existait un orateur. Ses premières paroles à la Chambre des députés, séance du 30 décembre 1819 : *Il y a de l'écho en France, quand on prononce ici les mots d'*HONNEUR *et de* PATRIE !... émurent l'orgueil national, et des larmes coulèrent des yeux de tous les vieux guerriers de l'empire ; il leur semblait avoir entendu comme un cri de guerre contre l'étranger.

J'emprunte ici son portrait, ou plutôt quelques traits peints par *Timon*, dans son livre *des Orateurs* : « Foy avait les dehors, la pose et les gestes de l'o» rateur, une mémoire prodigieuse, une voix écla» tante, des yeux étincelants d'esprit et des tour» nures de tête chevaleresques. Son front bombé, » renversé en arrière, s'illuminait d'enthousiasme » ou se plissait de colère... Il jetait ses paroles » d'un air fier, à la manière de Condé, lançant » son bâton de commandement par dessus les re» doutes de l'ennemi. A ceux qui dans l'une des » séances lui demandaient : qu'est-ce donc que

» l'aristocratie?... *L'aristocratie? je vais vous le dire.* » *L'aristocratie, c'est la ligue, la coalition de ceux qui* » *veulent consommer sans produire, vivre sans travail-* » *ler, occuper toutes les places sans être en état de les* » *remplir, envahir tous les honneurs sans les avoir mé-* » *rités, voilà l'aristocratie.* »

« Il y a dans les discours du général Foy je ne » sais quoi de pudique et d'attrayant, je ne sais » quel parfum de vertu, quelle grâce de cœur, qui » dans l'orateur fait aimer l'homme; on voyait, on » sentait qu'en parlant son âme passait sur ses lè- » vres!.,. »

« L'inexorable parque a tranché les jours du » grand citoyen; la patrie l'a pleuré. Le général » Foy était le seul homme en France qui réunissait » en lui les qualités des grands hommes romains: » guerrier, orateur, citoyen. La fortune l'a ense- » veli dans le sein de ses triomphes oratoires; elle » n'a pas voulu qu'il perdît rien de sa noble et pure » renommée. S'il eût vécu, il eût été, peut-être, » courtisan de Louis-Philippe, ministre de la guerre, » maréchal de France, connétable... il a mieux fait » de mourir... C'était un noble cœur que le cœur » du général Foy, un cœur plein de grands senti- » ments, de l'amour de la patrie et de l'indépen- » dance nationale, un cœur héroïque qui aimait la » gloire, non pour lui, non pour elle-même, mais » pour son pays, comme on l'aimait à Austerlitz, » comme on l'aimait aux premiers jours de la Ré- » publique. »

Madame Foy vint visiter le général à Landrecies; sa venue motiva une petite fête donnée par les officiers de la division. Elle eut lieu dans la belle forêt de Mormal. Au retour de cette partie de plaisir, le colonel Hudry, notre chef d'état-major, fit une chute de cheval sur la grande route, et malheureusement, la lourde voiture de voyage de madame Foy lui passa sur le corps... Brisé, dans l'impossibilité de continuer son service, je le remplaçai; dès ce moment je fus, par intérim, chef d'état-major de la division.

Les mois d'avril et mai furent employés en grandes manœuvres de ligne : juin était commencé, et chaque jour nous attendions l'ordre d'un mouvement. Enfin le 14, le 2e corps dut marcher et passer la frontière à Thuin.

Le 2e corps était commandé par le général Reille, composé de trois divisions d'infanterie.
La 6e division sous les ordres du prince Jérôme Bonaparte, et le général Guilleminot.
La 7e id. du général Bachelu.
La 8e id. du général Foy.
La 3e division de cavalerie, généraux : Kellerman, Roussel.
Artillerie à cheval.

L'effectif était de 24,000 h. d'infanterie;
6,200 de cavalerie;
2,400 d'artillerie.

Le 15 juin, au petit jour, on attaqua l'ennemi occupant Thuin, position sur une hauteur, défendue sur son front par un ruisseau; une rampe fort raide y donnait seule accès.

Des Prussiens occupaient ce point, à demi fortifié par la nature, et la résistance y fut tenace; toutefois, ces forces ennemies n'arrêtèrent pas notre infanterie, dont l'attaque prompte et vigoureuse les culbuta, les refoulant en dehors de Thuin, jusqu'au-delà du *bois de Rome*, sur le plateau couronnant *Marchienne-au-Pont*. La cavalerie légère étant venue se joindre à notre infanterie, les Prussiens formèrent plusieurs carrés qui furent écrasés par des charges, près d'un moulin à vent, sur la droite de la route descendant à Marchienne.

Le général Foy arriva, ce résultat obtenu, et dirigea son infanterie sur le pont de la Sambre, pont défendu chaudement par les Prussiens; mais, traversé à la course par nos voltigeurs, précédant une profonde colonne d'infanterie, l'ennemi se mit en retraite, et notre division gagna *Gosselies*, sans rencontrer le moindre obstacle; notre cavalerie poussa jusqu'à *Frasnes*.

Ce même jour, 15 juin, ce fut à Gosselies que le maréchal Ney vint prendre le commandement de l'aile gauche de l'armée, formée des 1er et 2e corps d'Erlon et Reille.

Je le vis passer au galop, suivi de son aide-de-camp, se dirigeant sur Frasnes, il n'était que deux heures, et tout nous faisait présumer que notre mouvement d'attaque allait se continuer. Déjà le général Colbert, avec ses lanciers rouges, avait reconnu la *ferme des Quatre-Bras*, que deux brigades anglaises occupaient avec une grand'garde de ca

valerie. Il demandait de l'infanterie pour soutenir les charges qu'il voulait fournir, et chasser l'ennemi de ce point important, à cheval sur quatre routes, d'où, son nom des Quatre-Bras.

L'Empereur avait également, le 15, passé la Sambre à Charleroi, marché sur Fleurus, attaqué les Prussiens, obtenant des succès. Le 16, il les combattait à Ligny. Là, dit Blücher, « *commença un » combat qui peut être considéré comme l'un des plus » acharnés dont l'histoire fasse mention.* » Pendant cinq heures, deux cents bouches à feu firent pleuvoir sur ce champ de carnage les blessures et la mort. Les Français et les Prussiens, tantôt vainqueurs tantôt vaincus, se disputèrent corps à corps, pied à pied, ce poste ensanglanté, et, sept fois consécutives, se l'arrachèrent et se le reprirent tour à tour. L'Empereur espérait à chaque instant que le maréchal Ney allait venir prendre part à l'action, devant, depuis la veille, être maître des Quatre-Bras. Dès le commencement de l'affaire, il lui avait réitéré l'ordre de manœuvrer de manière à envelopper la droite des Prussiens, et il attachait un si grand prix à cette diversion, qu'il écrivit au maréchal, et lui fit dire à plusieurs reprises, « *Que le sort de la France était entre ses mains.* » Ney répondit qu'il avait sur les bras toute l'armée anglaise, qu'il lui promettait de tenir toute la journée, mais rien de plus. « L'Empereur, mieux instruit, l'assura *qu'il n'avait en tête que l'avant-garde de Wellington*, et lui ordonna de nouveau d'enfon-

cer les Anglais et de s'emparer, *coûte que coûte*, des Quatre-Bras. » Le maréchal persista dans sa fatale erreur.

Le mouvement du 2e corps fut arrêté ; on laissa le général Colbert avec ses lanciers rouges à Frasnes, et l'ennemi resta en position, achevant de s'établir puisqu'on lui en laissait le temps. Il avait son *centre* à la ferme des Quatre-Bras, sa *droite* dans le bois de Bossu, et sa *gauche* vers la route de Fleurus.

Le maréchal remit son attaque au 16 ; mais pendant la nuit du 15 au 16, et même dans la matinée de ce jour, Wellington, n'étant pas attaqué dès le point du jour, avait rallié toutes les forces qu'il avait pu rappeler de ses cantonnements, et se trouvait en mesure de recevoir notre attaque. Il avait la moitié de son armée réunie, et ce ne fut que vers une heure après midi, que le maréchal Ney mit en mouvement son 2e corps, fort de 21,000 hommes d'infanterie et de 6,200 cavaliers : quel temps précieux perdu !... Depuis le matin, nous étions étourdis par le bruit du canon de la bataille de l'Empereur, et nous, nous regardions stoïquement les Anglais !... Quelle cause, quel motif arrêtaient donc le maréchal ?

Par ce court exposé, il est facile de comprendre l'immense faute du maréchal, faute que, dans son inique procès, il a tâché d'atténuer, en disant : « Qu'arrivé au poste la veille, il ne connaissait pas » bien ses forces, et qu'il avait dû temporiser.... »

Lui, le maréchal Ney, temporiser !... lui, le brave des braves ! Ce qu'il y a de certain, c'est que, si le 15 au soir, eût-il dû se battre de nuit, la ferme des Quatre-Bras était à lui, le plan de l'Empereur recevait son complément, *Ligny*, *Sombref* tournés par *Bry* et *Bru*, la bataille eût été plus rapidement gagnée.

Aux Quatre-Bras, le 16 juin, il fallait une bataille là, où la veille, il n'y avait à avoir qu'une affaire d'avant-garde; et ce même jour, dès le matin, mais alors plus difficilement sans doute, on pouvait encore réussir : nos troupes pleines d'ardeur ne pouvaient être contenues; arrêter leur élan était une faute irréparable. Toutefois, les ordres pressants de l'Empereur ne permettant plus au maréchal de rester plus longtemps en contemplation devant l'ennemi; il voulut réparer le temps perdu, et, sans faire reconnaître à fond ni les positions, ni la force des Anglais, il se jeta sur eux tête baissée. L'abord de l'ennemi fut admirable d'assurance et de confiance, mais il avait malheureusement eu le temps de s'asseoir et de recevoir, d'heure en heure, des renforts s'élevant à :

16 pièces d'artillerie.

Division Picton.....	7,122 h.
— Brunswickois.....	6,158
— Nassau.....	2,900
Gardes-anglaises.....	4,128
Division d'Alton, (arrivée à 7 h. du soir)	6,695
A reporter.....	27,003 h.

Report.....	27,003 h.
Cavalerie.....	1,082
	28,085
Ajoutant les forces existantes le 15 au soir aux Quatre-Bras.....	1,600
Les Anglais nous opposaient...	29,685 h.

L'Empereur ayant donné une destination particulière au premier corps d'Erlon, laissait le maréchal Ney, le 15, avec le deuxième, Reille; c'était assez pour attaquer le 15, sans doute, mais non le 16.

Bataille des Quatre-Bras.

La division du prince Jérôme avec le général Guilleminot, formant notre gauche, marcha sur le bois de Bossu. Le général Bachelu, au centre sur la ferme des Quatre-Bras. Le général Foy, sur la droite, devant déborder la gauche des Anglais et couper leur communication avec Sombref. Le bois de Bossu enlevé, pris et repris trois fois avec des pertes énormes, fut repris une quatrième par l'ennemi, qui ne le quitta plus. Au centre, d'heureuses charges de cavalerie légère avaient enfoncé plusieurs carrés, enlevé des drapeaux, soutenant l'attaque de l'infanterie du général Bachelu. Partout l'ennemi opposait une résistance remarquable; l'intervalle de ses feux avec les nôtres nous laissait parfaitement entendre les détonations successives et précipitées du canon de Fleurus. Le général Foy, par son mouvement, s'était emparé de la ferme de Gémoncourt et débordé la gauche de l'ennemi. Depuis cinq heures on se battait sans avantage marqué de part ni d'autre; tout à coup, le maréchal Ney, poussé par les ordres de l'Empereur, retrouva son ardeur et voulut sans doute en finir par un coup vigoureux. A cet effet, il lança le huitième

de cuirassiers qui, culbutant, sabrant, tout ce qui s'opposait à sa charge, arriva sur la ferme, mais pour s'y briser sous le feu des nombreuses batteries placées depuis, et pendant nos fâcheuses hésitations. Ces feux terribles vomirent la mort dans les rangs de cette cavalerie; quelques désordres en furent le résultat; elle dut faire demi-tour, et dans son mouvement de fuite, entraîna malheureusement la réserve de 2,500 chevaux qui, placée en arrière, à moins de deux mille toises, était à ce moment pied à terre, brides en mains. Ce désordre amena une panique générale qui paralysa tout.... L'infanterie soutenait la bataille, et la cavalerie légère fournissait encore de belles charges, mais rien n'arrêta cette fuite de notre cavalerie de ligne. L'attaque générale dut s'en ressentir, et le général Foy fut forcé d'abandonner sa position. Le maréchal lui envoya l'ordre de diriger l'une de ses brigades, au centre, pour soutenir la division Bachelu, sur laquelle l'ennemi marchait. Sa supériorité de nombre devait lui donner un grand avantage, heureusement sa prudence habituelle ne se démentit pas. Il ne s'agissait donc plus d'attaque, mais de défense; il s'agissait de bien soutenir cette courte retraite pour regagner Frasnes, point de départ du matin. La nuit arrivée sur ces entrefaites, on rentra dans le village et les bivouacs s'établirent pour y passer les heures devant nous conduire au lendemain....

L'arrivée de la division d'Alton, 6,695 hommes,

avait donné moyen au lord Wellington de prendre l'offensive, bien que timidement; elle lui permit de garder toutes ses positions et de rétablir sa communication avec l'armée prussienne; mais alors elle devenait nulle, car l'Empereur avait battu Blücher.

Ce fut cette offensive qui décida le maréchal, n'ayant que son deuxième corps, à rappeler le premier, d'Erlon, dirigé, par ordre de l'Empereur, sur Bry, droite des Prussiens. Ce rappel tardif fut inutile, car le temps d'aller et de venir, tout était décidé aux Quatre-Bras : seulement, il priva l'Empereur de l'action de ce premier corps, dont une seule brigade arriva sur Bry, où, déjà, impatienté de ne pas le voir déboucher, il avait, à son défaut, envoyé le général Girard.

On bivouaqua pendant cette nuit du 16. On se reposa comme on le put, et l'on vécut de même....

Ainsi, par une mollesse inconcevable, on se battit, sans aucun avantage, de deux heures à neuf heures du soir. On perdit cinq mille hommes et des généraux blessés... L'ennemi perdit le duc de Brunswick. Journée sans résultat, bataille nulle! n'ayant pas même aidé l'Empereur dans la sienne! lui nuisant au contraire, puisqu'elle l'avait privé du 1^er^ corps destiné à tourner la droite des Prussiens, corps que le maréchal Ney avait fait appeler; il fut paralysé pour le maréchal et fit défaut à l'Empereur.

Toutefois, cette bataille des Quatre-Bras, sans

résultat de victoire, eut pourtant le mince avantage d'empêcher Wellington de voler au secours des Prussiens ; mais, favorable sous ce rapport, elle nuisit de l'autre à l'Empereur, qu'elle privait de son corps secondaire, sa seule ressource, alors, le maréchal Ney n'ayant pas marché à lui.

L'Empereur avait, par son immense bataille, battu Blücher, également privé des forces de son allié ; mais, par des efforts inouïs et malheureusement trop vrais, il prouva qu'il pouvait se passer d'aide ; seulement, si le 1er corps d'Erlon n'eût pas été arrêté dans son mouvement, il arrivait à Bry, et sa victoire alors était plus que complète. Quel résultat immense !... Deux batailles le même jour, aux mêmes heures !... Blücher, battu à outrance, eût été harcelé dans sa retraite, et Bulow, sur le corps d'armée duquel partie de celui vaincu se fût jeté, n'aurait pas eu le loisir qu'on lui laissa prendre, d'arriver sur le champ de bataille le 18, où toutefois il ne parut, avec la généralité de ses forces, que vers les sept heures du soir.

Je veux ici donner un exemple du peu de science militaire que déploya un colonel d'infanterie anglaise : le 16, la division Foy exécutant son mouvement sur la droite, et, marchant en colonne d'attaque, fut tout à coup saluée par un feu de régiment surgissant d'un champ de seigle à hauteur d'homme, dans lequel son colonel l'avait placé accroupi et comme à l'affût... Hélas ! le pauvre régiment ne put recharger ses armes, on tomba des-

sus, et la baïonnette en fit raison; il fut écharpé, ne pouvant se reformer ni fuir... C'était avoir bien peu d'idée de la guerre, que de mettre en embuscade tout un régiment comme un détachement qui fuit à volonté après avoir fourni son feu. Il est vrai que chez les Anglais les épaulettes de colonel s'achètent au poids de l'or.

Chef d'état-major, je reçus à la nuit tous les rapports des régiments et corps indiquant nos pertes, trop nombreuses malheureusement. Dans le nombre des officiers se trouvait un chef de bataillon, M. Pontis de Sainte-Hélène. Je veux ici donner son histoire, elle prouvera comment, sous la Restauration, on choisissait les hommes pour les emplois d'officiers, et même pour les emplois civils. Du reste, la France a été juge. Beaucoup, ineptes au service pour lequel on les destinait, étaient au moins honnêtes hommes; mais celui dont il s'agit ici, n'était ni l'un ni l'autre, et cependant il figurait, officier supérieur, dans les rangs de la division Foy.

Le chef de bataillon, M. *Pontis de Sainte-Hélène*, était donc porté blessé. Ne reparaissant pas, tout devait faire croire qu'il était au nombre des morts; on n'y pensa plus, tant d'autres faits surgirent après; d'ailleurs, triste et pauvre officier, la perte n'était point grande pour son régiment; incapable même de répéter les commandements de son colonel dans nos grandes manœuvres d'exercices, avant l'entrée en campagne, vingt fois le général Foy avait or-

donné de le mettre de côté; mais un beau nom à soutenir, un amour-propre désordonné, le faisait toujours reparaître. Du reste, poli, doucereux, insinuant, toujours prêt à rendre service, à protéger même, il avait trouvé, et qui n'en trouve pas, des courtisans, des serviteurs; on plaignit son ignorance, il fut supporté.

Qu'était donc devenu M. Pontis de Sainte-Hélène? Déserteur sur le champ de bataille! rien moins que cela... Ce fut lui-même qui me l'avoua; voici comment:

Louis XVIII, rétabli pour la deuxième fois sur son trône, l'armée réorganisée, on forma des légions remplaçant les régiments, et un noble tel que M. *Pontis de Sainte-Hélène* ne pouvait rester sous la remise, comme les brigands qui avaient combattu à *Waterloo*. Il fut placé, et ma surprise ne fut pas minime lorsqu'un jour traversant le jardin des Tuileries je vis venir à moi M. *Pontis de Sainte-Hélène* me tendant la main, lui, que je croyais mort depuis le 16 juin 1815. Nous étions en 1817!... Il portait l'uniforme de la légion de la Seine, avec épaulettes de lieutenant-colonel, puis une *brochette* de décorations française, espagnole, etc.

Je ne pus le féliciter, que de le voir vivant et guéri de ses blessures, lui demandant ce qu'il était devenu le 16 juin 1815. Vous êtes employé, à ce que je vois, lui dis-je; quant à moi je suis en demi-solde, et réclamant au ministère de la guerre. Avec un aplomb imperturbable, il me répondit: *Mais, mon*

cher, je n'ai point été blessé le 16 ; *seulement, voyant comment les choses tournaient, j'ai pris mon parti et j'ai rejoint le roi à Gand. Bien m'en a pris, vous le voyez; avancement, emplois, décorations, tout m'est advenu : en révolution, il faut savoir se retourner!...*

Voyant à mon air qu'un semblable discours m'indisposait, il ajouta : *Allons, ne vous fâchez pas; vous avez bien servi Bonaparte, moi, le roi. Tenez, je vous ai aimé dès le premier instant, je vous aime encore ; je puis beaucoup, en ce jour, acceptez mes offres, et je vous réponds que vous serez bientôt replacé.* Une telle effronterie me courrouça, et sans lui répondre je lui tournai le dos.

Il s'était fait reconnaître cousin de madame Prévost, femme de l'ancien ordonnateur, et par elle avait eu d'abord entrée dans le monde parisien. Je le revis dans plusieurs soirées, même chez un de mes oncles secrétaire-général de la chancellerie. Où n'allait-il pas?... Ne méritant que mon mépris, je ne lui reparlai qu'une seule fois, à Toulon, au bagne! couvert du *bonnet vert!*

Qu'était M. Pontis de Sainte-Hélène? *Cogniard le galérien!* échappé du bagne, ayant fui en Espagne, et passé au service du véritable comte de Sainte-Hélène; il l'avait assassiné sans doute, s'était emparé de tous ses papiers, de sa fortune, etc. La Restauration arrivant, il se présenta comme fils, héritier du nom, du titre de comte, etc. ; en fallait-il davantage?... Accueilli, on se hâta d'en faire un chef de bataillon...

Mais le naturel reprit le dessus, et couvert de l'u-

niforme français, il recommença à voler dans les meilleures maisons. Qui pouvait soupçonner un colonel?... Cependant, ayant dévalisé M. Sergent, sous-intendant militaire, secrétaire de l'ordonnateur Prévost, ami auquel il ne laissa pas même une seule chemise, on fit des recherches, qui ne l'atteignirent pas; de vagues soupçons planèrent sur lui, mais son grade les éloigna promptement.

Enfin, un des mouchards de la police, de service place Vendôme, le voyant venir chez le général Rochechouart, commandant de place, crut le reconnaître, et pour s'en assurer, malgré ses épaulettes, l'interpella par son nom : Cogniard! Hauteur et dédain furent sa réponse silencieuse... Le mouchard, très-offensé de cette conduite à son égard, lui dit : *Ah! tu mécanises les camarades, tu me le paieras!* Il y avait dîner chez le général; on était à table. Le mouchard fit demander le général, et lui déclara qu'un galérien était dans ce moment à sa table, que ce galérien était M. le lieutenant-colonel Pontis de Sainte-Hélène. « *Prenez garde. — Je ne me trompe pas; c'était mon camarade de chaîne.* » Le général, surpris, écrivit de suite au général Despinoy, commandant la 1re division, qui fit appeler le lieutenant-colonel, et, l'ayant questionné, l'envoya, escorté de deux gendarmes, chercher chez lui des papiers, titres, etc., devant prouver la fausseté de l'accusation.

Arrivé dans sa chambre à coucher, ayant pris effectivement des papiers, il prétexta le besoin de

changer de linge, passa dans une alcôve, puis en ferma les rideaux... Les gendarmes ne le revirent plus; il eut l'adresse de leur échapper : une petite porte, un escalier dérobé, lui avaient servi pour fuir... Quinze jours, poursuivi, traqué dans Paris, on parvint cependant à l'arrêter... des mouchards, déguisés en charbonniers des ports, le saisirent... Prêt à partir, il avait de l'or jusque dans ses bottes, et deux cachemires de prix roulés sur son corps. Jugé, condamné à perpétuité, il fut conduit à Toulon, où je le vis en 1826. Il m'adressa la parole comme autrefois, me disant : *Ma condamnation est une erreur de la justice, un mûr examen de mes titres prouvera que je suis le comte de Sainte-Hélène.* Il mourut au bagne.

Cette histoire nous à éloignés de la bataille. Je vous ai laissé, bienveillant lecteur, le soir à 9 heures. Pour passer la nuit, j'aurais préféré vous faire l'historique d'un bon souper, pouvoir vous donner une description gastronomique; hélas! je n'avais pas le choix : chez notre brave général Foy, il n'y avait non-seulement pas de casseroles, mais encore de cuisinier, et la table du prince Jérôme Bonaparte était la sienne. Notre état-major vivait donc de ce qu'il rencontrait. Or, ce soir là, réfugié dans le bouge d'un savetier de village, après y avoir balayé les rognures de cuir pour étendre de la paille par terre et nous reposer, je découvris sous un escalier de bûcher ou de caveau, trois jattes de lait que nous nous hâtâmes d'aller chercher, deman-

dant un pain de munition à la troupe ; mais ce lait, que nous pensions *boire*, était *caillé ;* il n'en était que plus rafraîchissant pour nous qui avions le sang échauffé par toute une journée de bataille : on ne pouvait y tremper son pain. Nous possédions des couteaux, mais des couverts point. Je me ressouvins qu'en balayant les rognures de cuirs, j'avais roulé une cuillère en bois ; on la sortit de la poussière, et, bien essuyée, elle passa de main en main pour puiser le *caillé*.

Tel fut, pour notre estomac, le triste reconfort ; la guerre ne rend pas difficile : heureux encore quand le peu et le passable ne vous font pas défaut.

Le 17, au point du jour, le maréchal était à cheval ; les reconnaissances opérées, l'ennemi était en retraite, l'avant-garde de notre cavalerie légère hâta sa marche et parvint à joindre l'arrière-garde anglaise formée par les *gardes anglaises ;* des charges successives lui firent précipiter sa marche ; on lui fit quelques prisonniers.

Le deuxième corps se mit en mouvement sur Genappe.

La victoire avait couronné les drapeaux de l'Empereur, mais à quel prix ?... Blücher était battu, c'était le principal. Le maréchal Grouchy, restant avec 36,000 hommes, eut ordre de poursuivre les Prussiens et de ne leur laisser aucun relâche ; il ne dépassa pas Gembloux.

Ce même jour, l'Empereur, avec 65,000 hommes, marcha vers sa gauche pour se rapprocher

des premier et deuxième corps; au jour, nous le vîmes arriver en tête de ses colonnes, marchant comme nous, malgré une pluie qui dura vingt-quatre heures; la route était une véritable rivière, les terrains de droite et de gauche n'étaient plus praticables; l'armée marchait donc sur la seule route possible, route déjà défoncée par le passage de l'armée anglaise que nous suivions, et que depuis deux jours elle avait parcourue. Infanterie, cavalerie, artillerie, etc., etc., sur une seule colonne, laissaient les derniers corps dans la boue la plus affreuse; cet état de choses fit que la nuit du 17 au 18 fut déplorable.

L'Empereur, *sans perdre de temps*, voulait, dès la pointe du jour, attaquer les Anglais de son côté, pendant que le maréchal Grouchy poursuivrait les Prussiens; on lui objecta que l'armée anglaise était intacte et prête à recevoir la bataille, tandis que nos troupes, harassées par les combats et la fatigue de Ligny, ne seraient plus, peut-être, en état de se battre avec vigueur. On lui fit enfin de si nombreuses objections qu'il consentit à laisser prendre du repos à l'armée. Le malheur rend timide: si, comme autrefois, Napoléon n'eût écouté que les inspirations de son audace, il est probable, il est certain qu'il eût conduit son armée à Bruxelles. Quel repos! un bivouac dans les boues!

Le soir même, l'Empereur fit une reconnaissance, de la position ennemie et dit: *Si l'armée anglaise reste là, demain elle est à moi.* Jamais, il faut en con-

venir, général ne montra moins de science que le duc de Wellington dans le choix d'un champ de bataille, je ne parle pas de la disposition de ses troupes, le déploiement de son armée était bon, sans doute, mais placée en avant d'une forêt, Soignes, elle ne pouvait faire aucun mouvement et se trouvait posée là comme dans une place forte pour tenir jusqu'à capitulation. Le coteau qu'elle occupait de Merbre-braine, au hameau de Terre-la-Haie, lui donnait tout l'espace nécessaire pour asseoir ses troupes, aucun s'il eût fallu manœuvrer ; son armée était donc forcée de se battre de pied ferme : c'était une grande et dangereuse résolution ! Le général anglais pouvait-il avoir la conviction de n'être pas battu, et par conséquent, non contraint d'opérer une retraite ? et quelle retraite alors, sortant de son champ de bataille, avec le désordre qui s'empare du vaincu, entouré de tout un matériel, cet embarras des armées, acculé dans une forêt, n'ayant que ses grandes percées !... Que serait-il devenu ? Son armée eût été forcée de poser les armes avant son arrivée à Bruxelles.

L'Empereur disait vrai, il avait bien jugé la faute de son adversaire, et c'était à juste raison qu'il disait la veille, et pouvait répéter le 18 au matin : *Cette armée est à moi !...*

Mais le bonheur, ce vrai talisman du duc qui, tant de fois, lui avait valu des succès, ne l'avait abandonné que pendant une demi-journée... moment cruel !... et que l'un de ses aides-de-camp, M. Ha-

milton, que je rencontrai et vis à Marseille, en 1826, devait faire connaître, m'ayant promis alors d'écrire *La vérité sur la bataille de Waterloo*...

A-t-il tenu sa promesse? Voici ce qu'il me dit :

Le soir du 18 juin, à cinq heures et demi, lord Wellington, nu-tête, adossé à un arbre, voyait sans bouger, son armée battue... Elle fuyait autour de lui... Son désespoir était au comble... J'ai vu des larmes sortir de ses yeux... Seul, auprès de lui en ce moment, tous ses aides-de-camp, portant des ordres ou tués, je pus le considérer attentivement... Ce pauvre lord faisait peine à voir, ce n'était plus un homme... Plongé dans ses désespérantes réflexions, c'était la statue de la stupeur... Tout à coup, nous entendîmes le canon à notre gauche, dans la direction de Vavre, il leva la tête, écouta et s'écria : C'est le canon des Prussiens... SAUVÉS !... *Et l'homme, le général reparut. Il rallia, etc., vous savez ce qui suivit...*

Le patriotisme de M. Hamilton aura retenu sa plume, mais ce dire suffit pour faire connaître que lord Wellington était vaincu avant l'arrivée des Prussiens.

COMPOSITION DE L'ARMEE FRANÇAISE

14 *Juin* 1815.

Gauche, sous le Maréchal Ney.

			infanterie.	*cavalerie*
1er corps commandé par le général		d'Erlon.....	16,500.....	1,500
2e	id.	id. Reille.....	24,000.....	1,500
Dsion cavrie	id.	id. Desnouette...	» »	2,100
Carabiniers et curassiers	id.	Kellerman...	» »	2,600

Artillerie à cheval et à pied, 2,400

Bouches à feu..... 116

Droite, sous le Maréchal Grouchy.

		infanterie.	*cavalerie.*
3e corps commandé par le général	Gérard.....	13,000.....	1,500
4e id.	id. Vandamme...	12,000.....	1,500
Cavalerie	Pajol.....	» »	2,500
id.	Excelmans...	» »	2,600
id.	Milhaud.....	» »	2,500

Artillerie à pied et à cheval, 2,250

Bouches à feu..... 112

Centre & Réserve, sous l'Empereur.

	infanterie.	*cavalerie.*
Infanterie.....	11,000	» »
Vieille garde	5,000	» »
Moyenne garde	5,000	» »
Jeune garde.....	4,000	» »
Grenadiers à cheval.....	» »	1,200
Dragons	» »	1,200

Artillerie à pied et à cheval, 2,700
Bouches à feu..... 434
Génie pour les corps d'armée..... 2,200

RÉCAPITULATION.

Infanterie.....	87,500
Cavalerie.....	20,700
Artillerie à p. et à ch.	7,350
Génie.....	2,200
Total.....	117,750

Bouches à feu. 362

La nuit du 17 au 18 semblait présager les malheurs de la journée. Une pluie violente et non interrompue, ne permit pas à l'armée de goûter un seul moment de repos. Pour surcroit d'infortune, le mauvais état des chemins retardèrent l'arrivée des vivres, et la plupart des soldats, comme les officiers, furent privés de nourriture. Cependant, ils supportèrent gaîment cette double disgrâce, et à la pointe du jour, apercevant l'Empereur, ils lui annoncèrent, par des acclamations multipliées, qu'ils étaient prêts à voler à une nouvelle victoire. Vers les huit heures, le ciel reprit sa sérénité, mais Napoléon ne pouvait encore déployer son armée; la pluie incessante avait tellement dé-

trempé la terre qu'il était impossible d'y mettre le pied sans la transformer en boue liquide.

A quoi tient le sort d'une bataille? Ici c'est un orage de vingt-quatre heures qui détruit toutes les combinaisons d'un capitaine. En effet, si l'Empereur eût pu commencer sa bataille à cinq heures du matin, à midi lord Wellington était vaincu; ne le fut-il pas de midi à six heures du soir?... malgré les fautes, et malgré le mauvais état du champ de bataille. On ne peut donc le nier, et de l'aveu même des Anglais, les Prussiens ont sauvé leur armée.

Le 18 avant le jour l'Empereur fut à cheval, il pensait que lord Wellington, isolé des Prussiens, n'oserait pas garder sa position, et toute sa crainte était sa disparition; ayant retrouvé l'armée anglaise posée comme la veille, il dit : *Elle est à moi.*

Avant de faire le récit de ce que *j'ai vu*, je ne puis m'empêcher de rétorquer une accusation du maréchal Marmont envers Napoléon. En écrivant ce qui suit, M. le maréchal laisse percer sa haîne; il n'avait pas encore oublié la phrase de l'Empereur : *Talleyrand, Augereau et le duc de Raguse, sont cause de tous nos malheurs.* Hélas! combien ces hommes étaient loin d'avoir les sentiments du Prince Eugène, lui qui, dans une de ses mémorables proclamations, disait, en 1814 : *Que ceux-là seuls sont immortels, qui savent vivre et mourir fidèles à la reconnaissance, à l'honneur!*

Dans son ouvrage *de l'Esprit des Institutions mili-*

taires, M. le maréchal dit, à propos des guerres offensives et défensives : *Il faut attaquer le plus tôt possible quand on a toutes ses troupes sous la main, et que l'ennemi n'a pas encore réuni les siennes. On se demande pourquoi Napoléon, à Waterloo, dans les plus grands jours de l'année, attaqua les Anglais à onze heures du matin, bien qu'il sût, par une lettre interceptée de Blücher à Wellington, que Blücher ne pouvait déboucher qu'à quatre heures du soir, etc.*

Par ce qui précède, on a vu que lord Wellington avait non-seulement ses troupes réunies, mais en position dès la veille, tandis que Napoléon, bien qu'ayant toutes ses troupes *sous la main*, ne pouvait les disposer plus tôt qu'il ne le fit. Quant à la *lettre*, comment aurait-elle été interceptée? Les coureurs de Blücher n'avaient pas besoin de traverser notre armée pour arriver à Wellington. Ce fait, d'ailleurs, eût-il été vrai, qu'il n'eût pas changé l'état du champ de bataille. Si M. le maréchal avait eu l'honneur d'assister à la bataille de Mont-Saint-Jean, il aurait remarqué que l'Empereur, averti ou non, ne pouvait agir autrement qu'il ne le fit; alors M. le maréchal n'aurait pas lancé son *pourquoi*, et ne se serait pas, lui, écolier de Napoléon, permis de blâmer, le maître de tous les capitaines présents et futurs.

Que M. le maréchal Marmont me le pardonne, mais il a fait, dans son ouvrage, de la science au dépend de la fatalité qui accabla Napoléon, et qui, malgré elle, se serait tournée contre les Anglais, si

le maréchal Grouchy avait exécuté rapidement ses ordres.

Sans doute, et qui ne l'a dit et reconnu, quatre heures, même deux heures plus tôt, lord Wellington battu, courait au delà de Bruxelles, et regagnait ses vaisseaux.

De tout ceci, que faut-il conclure?... qu'il sera toujours plus facile de faire la guerre sur le papier, la plume en main, que sur le terrain, l'épée haute! Les principes, sans nul doute, sont bons, un général pourra en profiter. Le maréchal, le premier, aurait dû en faire usage aux Arapiles, s'il avait suivi son précepte de *troupes réunies sous la main*, il eût attendu l'armée du Nord, le roi Joseph, et n'aurait pas été battu comme on a pu le lire.

BATAILLE du MONT SAINT-JEAN,

le 18 *Juin*, 1815.

Le 18 juin 1815, à onze heures et demie, toute l'armée en ligne commença l'attaque; disposée en demi-cercle concave, de la ferme de d'*Hougoumont* à *Frichermont*, elle suivait la forme du plateau occupé par l'armée auglaise, qui tenait *Hougoumont* et la *Haye-Sainte* en avant de la ferme du *Mont-Saint-Jean*. On voit donc que c'est à tort que cette bataille fut nommée *Waterloo*, village en avant de la forêt de Soignes, à une lieue et quart d'elle, et sur le terrain duquel pas un coup de fusil ne fut tiré... Mais Waterloo sonnait mieux à l'oreille, avait quelque chose de plus distingué; d'ailleurs il avait été le quartier général de lord Wellington.

La division du prince Jérôme Bonaparte (6e) avec le général Guilleminot, marcha la première au feu sur la ferme d'Hougoumont, entourée de hautes futaies, de haies, crénelée dans le pourtour de ses murs, fortifiée dans ses portes, elle offrit une vigoureuse résistance; sa défense se prolongea longtemps; elle fut enlevée, mais promptement reprise.

On s'y prit corps à corps, et le combat fut terrible des deux côtés. La division française en resta maîtresse.

A la droite de cette division était celle du général Foy (8e) déployée en bataille, ayant déjà opéré un mouvement en avant avec ses batteries, répondant à celles des Anglais, sous les feux desquelles elle était placée. Plus à droite, la division Bachelu (7e), déployée de même, touchait à la grande route. En arrière et en réserve, la brigade des carabiniers sur laquelle allaient tomber les boulets qui nous dépassaient; pour éviter leur atteinte, cette brigade fit un mouvement à gauche, ce qui provoqua le rire du général Foy: *Ah! ah! les gros talons n'aiment pas le brutal*, dit-il. Nous qui recevions les boulets de pied ferme; ils nous couvraient de boue, et le terrain détrempé, conservant la marque de leur trajet, avait l'aspect d'un champ sillonné par des roues de voiture. C'était un bonheur pour notre ligne, car beaucoup de projectiles s'enterraient ou s'amortissaient en roulant sur cette terre boueuse.

Depuis quatre heures l'attaque générale de toute la ligne se continuait sans avantage marqué; l'ennemi se défendait admirablement. Tout à coup nous vîmes une masse de cavalerie traverser les lignes, se portant en avant, gravissant le coteau de la Haye-Sainte, faisant tête de colonne à gauche, et chargeant à fond sur toutes les batteries ennemies bordant le plateau, puis arrivant sur l'une d'elles, forte de soixante bouches à feu; toutes furent enlevées,

culbutées; mais notre cavalerie, non soutenue par de l'infanterie, fut ramenée!... Elle fournit une seconde charge, qui eut le même succès, mais le même résultat par la même cause.

Pendant ces charges, la 6e division avec la division Foy (8e) avaient gardé la ferme d'Hougoumont; leurs batteries s'étaient portées deux fois en avant, et nous nous disions: Pourquoi ne marchons-nous pas sur le plateau; il fallait un ordre, et celui qui pouvait le donner, le maréchal Ney, était occupé... C'était lui qui, dans un élan de fougueuse bravoure, avait enlevé toute la cavalerie, pensant qu'avec elle seule il couperait en deux l'armée anglaise et déciderait le gain de la bataille: il avait oublié son infanterie... Cette charge immense de 20,000 chevaux, sous laquelle tremblait le sol, avait effectivement obtenu le succès que le maréchal en attendait. Les carabiniers seuls étaient restés en réserve.

Le centre de l'armée anglaise était enfoncé, et son aile droite battue, était infailliblement en déroute, si l'infanterie de l'aile gauche fût arrivée sur le plateau!. Notre cavalerie, pendant deux heures, avait fait des miracles, pris soixantebouches à feu, six drapeaux, haché quatre régiments, enfonçant toutes les lignes anglaises; nous y perdîmes l'élite de nos intrépides cuirassiers, et celle de la cavalerie de la garde: à ce moment l'ennemi dut croire la bataille perdue. L'histoire dit que la terreur avait gagné Bruxelles, où nombre de fuyards arrivaient déjà.

Il était cinq heures et demie du soir, et tout l'avantage était à l'armée française, lorsque le bonheur, qui n'avait que momentanément abandonné Wellington, vint à son aide. Des masses de troupe apparurent dans la direction de *Saint-Lambert* et de *Jean-Loo*. Les Prussiens arrivaient, s'annonçant par le canon. Le moral du général anglais comme celui de son armée se remonta, et nous le vîmes se rallier, se reformer en ligne, défendant de nouveau ses batteries !... C'était le général Ziéthen, qui, à son arrivée en ligne, avait pris les troupes du prince de Saxe-Weimar pour des Français et les avait forcés, après des feux très-vifs, d'abandonner un village qu'elles devaient défendre. A ce moment l'Empereur s'écria : *Voilà Grouchy, à nous la victoire!...* Labédoyère, aide-de-camp de l'Empereur, parcourant les lignes au galop, annonça l'arrivée de *Grouchy*... Des cris : *En avant! en avant!* répondirent à cette nouvelle ; mais il fallait des ordres, ils ne vinrent pas !..,

A l'égal de mon général, inquiet, désireux de connaître la vérité sur cette nouvelle, je lui demandai d'aller m'en assurer. Traversant dans le champ de bataille, j'arrivai à son extrême droite où le 6e corps, *Lobau*, et la jeune garde placés en potence étaient prêts à s'opposer au mouvement de l'ennemi. *Est-ce Grouchy?* dis-je à *Servatius* (1)

(1) Général aujourd'hui.

adjudant-major dans la jeune garde ; *Grouchy*, me dit-il, *regarde comme il est blanc !...* Je vis alors des masses noires débouchant d'*Ohain* par *Jean-Loo* sur *Fischermont*. C'étaient Bulow et ses Prussiens marchant sur nous, et qui, si leur mouvement sur notre flanc droit n'était pas arrêté, devaient arriver sur la grande route de Bruxelles, avant notre centre et notre gauche, n'ayant plus alors le temps de battre en retraite !...

Revenu près de mon général, il connut la vérité sur la nouvelle, et dans sa douleur s'écria : *Affreux ! affreux !... Silence !*

La troisième charge de cavalerie venait encore d'enlever le plateau ; mais repoussée, il lui fallut l'abandonner. Dans ce moment une brigade de cavalerie anglaise fournit une charge entre le maréchal Ney et la *Haye-Sainte*, culbutant la 4e division qui l'occupait ; ce mouvement coupa notre ligne et causa un désordre qui gagna au loin... Il était réparé lorsque le canon prussien redoubla ses coups. Tous les yeux de l'armée se tournèrent vers la droite, et tout soldat put alors apprécier le résultat du mouvement de Bulow.

Le maréchal Ney, par une quatrième charge, voulut reprendre le plateau et l'immense batterie de 60 pièces, ramenée encore, on fit alors marcher notre infanterie ; c'était trop tard !... que ne marchait-elle à la deuxième charge ! Toutefois, la division *Guilleminot* restait en possession de la ferme d'Hougoumont ; celles de *Bachelu* et *Foy*, formées

de carrés, en échiquier, s'ébranlèrent, gravissant courageusement les pentes du plateau, sous les feux redoublés de l'artillerie et de l'infanterie ennemie, qui, se voyant secourues, en défendirent vigoureusement les abords. Le carré de la division Bachelu tenait notre droite, et se trouvait plus avancé que celui de la division Foy. A portée de fusil, le général me tapant sur l'épaule, me dit, tant il avait encore bon espoir: *Demain à Bruxelles et colonel par l'Empereur!* Je souris à ce dire, et, pour réponse, lui indiquai le carré Bachelu; il avait l'une de ses faces ployée, et ne formait plus qu'un triangle, dont la base commençait à flotter!... *Allons toujours, et faisons mieux.* A ce moment, arrivés à courte portée, le feu de l'infanterie joint à celui de l'artillerie, ébranlèrent totalement nos carrés: celui de droite se décomposa, ses hommes prirent la fuite. Le nôtre, abîmé des mêmes feux, suivit son exemple, et, plus vîte que la parole, tous courant pour leur compte, nous obligèrent de les suivre, sans pouvoir les arrêter!... Tout était fini! ce fut le dernier effort de l'infanterie, qui, employée trop tard, n'était plus de force à enlever ce plateau et les 60 bouches à feu qui le défendaient.

Cette belle cavalerie, foudroyée quatre fois, avait essuyé des pertes immenses, et l'on voulait que, seule, l'infanterie réparât sa défaite. L'impétuosité du maréchal Ney perdit tout; pour fournir sa dernière charge, il avait enlevé même la cavalerie de

réserve de la garde impériale... Ce n'était pas l'intention de l'Empereur; lorsqu'il s'aperçut qu'elle suivait le mouvement des cuirassiers de Kellermann, derrière lesquels elle se trouvait en seconde ligne, il lui envoya l'ordre de s'arrêter; mais l'ordre arriva trop tard, déjà elle était engagée, et Napoléon se trouva ainsi, à six heures du soir, privé de sa réserve de cavalerie, de cette réserve qui, bien employée, lui avait tant de fois donné la victoire!...

Près l'une des haies de la ferme d'Hougoumont, sans même un tambour pour battre le ralliement, nous réussîmes, sous les feux ennemis, à retenir 300 hommes; c'était à peu près le reste de notre belle division. Là, vinrent se pelotonner des généraux : *Reille*, dont le cheval fut tué sous lui, au milieu de nous; *d'Erlon*, *Bachelu*, *Foy*, *Jamin*, etc. Tous, mornes et tristes comme des vaincus, disaient : *Voici ce qui reste de mon corps d'armée, de ma division... de ma brigade... moi!...* Nous avions vu tomber Duhesme, Pelet-de-Morvan, Michel, généraux qui avaient trouvé une mort glorieuse! Mon général Foy avait l'épaule traversée d'une balle; de son état-major, deux officiers lui restaient, *Cabour-Duhay* et moi; son neveu Foy (1), depuis le 16, était blessé. Le sort m'avait épargné au milieu de tant de dangers; mon cheval seul, tué d'un boulet, m'a-

(1) Général aujourd'hui.

vait roulé par terre : c'est à ce moment, qu'attendant la venue de mon ordonnance pour en perdre un second, j'aperçus sur le sac d'un soldat, mort, un *demi-pain*. Pressé par le besoin, je m'en emparai ; un trou contenait du beurre, je n'eus pas besoin d'un couteau pour l'étaler ; je le dévorai, c'est le mot ; car, depuis deux jours, de la *bière seule* m'avait nourri. Les gens et les animaux étaient (surtout aux états-major) dans la même position ; l'animal qui me portait n'avait pas été débridé depuis le 17 au matin, et n'avait positivement vécu que du grain, sur pied, qu'il attrapait à travers champs... Où avait-il pris l'ardeur qu'il conservait ?... Il faut être au feu avec le cheval pour le connaître ; là, il s'anime autant que son maître : noble animal, sa tête se relève, il aspire, il boit la fumée de la poudre ; il s'élance, comme à la course, et fournit carrière jusqu'à ce qu'il tombe !...

Ce qui était arrivé à nos divisions de l'aile gauche avait eu lieu sur toute la ligne ; le mouvement de Bulow et sa cavalerie, inondant tout à coup le champ de bataille, avaient démoralisé nos soldats, qui par le fait, se voyant toute retraite coupée, l'exécutèrent pour leur propre compte.

A peine, à la faveur de la nuit arrivant, avions-nous pris un instant de repos, que la cavalerie anglaise se préparait à descendre du plateau ; il était *huit heures*. Il fallut quitter la place avec notre noyau de division. Mon général me mit en vedette, pour venir le prévenir du moment où cette cavale-

rie chargerait : une demi-batterie était encore en position. L'officier me dit : Il me reste quatre coups à mitraille ; je les lancerai à l'ennemi, et puis détèlerai ma pièce pour partir...

On dit que des cris de *sauve-qui-peut !* ont été jetés. Je puis assurer que je ne les ai pas entendus, bien qu'au milieu de fuyards ; tout au contraire, leur silence était complet, il faisait mal même, et j'eusse préféré des cris donnant vie à ces masses. Jamais l'armée française ne s'est mieux battue que dans cette journée ; elle a fait des prodiges de valeur, et sans la nuit, le soldat, voyant l'Empereur se fût rallié. Quels hommes !... combien de semblables à celui que je trouvai assis, au moment où nous tâchions de les rallier : c'était un grenadier auquel je faisais appel, lui reprochant son repos ; noir de poudre, couvert de boue, les jambes allongées, harassé, trempé de sueur, mais tenant son fusil ; c'était une statue. L'engageant à rejoindre ses camarades, il me montra son arme, ses mains, et me dit : *Elles ont, avec elle, usé plus de vingt paquets de cartouches, c'est plus que ma part ; j'avais pris celles des tués,.. Laissez-moi mourir ici, sur le champ de bataille !... Je ne puis bouger ; ce n'est pas le courage qui me manque, ce sont les forces !...* A ces mots, il s'étendit sur la terre en disant : *Tout est fini ! pauvre France !...* Je le quittai, des larmes roulaient dans mes yeux... Un autre, aux premiers feux, rapporté sur des fusils, ayant les deux jambes emportées par un boulet, passait devant notre division, formée en

bataille, et s'écriait : *Ce n'est rien, camarades; vive l'Empereur ! gloire à la France!...*

Ainsi l'aile droite, comme la gauche, avaient suivi le mouvement du centre. Que restait-il pour soutenir la retraite, après une semblable débandade?

Les quatre bataillons de la vieille garde... Ce fut dans l'un de ses carrés que l'Empereur et son état-major, Soult, Bertrand, Drouot, Corbineau, de Flahaut, Gourgaud, trouvèrent place. Napoléon voulait y recevoir la mort (1) !... Que ne l'atteignit-elle, elle lui aurait épargné bien des douleurs,

---

(1) Au moment où j'écris je trouve, 8 septembre 1849, dans les *Mémoires d'outre-tombe* de M. de Châteaubriand, chapitre *Quelle fut la bataille de Waterloo*, une dernière phrase : « Bo- » naparte, sorti de ses pensées comme d'un rêve, s'emporta » d'abord, puis tout à coup, au milieu de sa colère, il s'élance » sur son cheval et fuit. » De la colère ! il ne pouvait avoir que le désespoir. — Il était à cheval depuis longtemps. — Loin de fuir, il fut arraché du champ de bataille par le maréchal Soult, et non M. de Turenne ; ce nom sans doute plaisait mieux à l'auteur : ce que je dis est certain, irrévocable, c'est vérité. Dans son récit, l'armée française attaque la gauche des Anglais devant *Hougoumont*. — C'était leur droite. — Le prince Jérôme enlève la ferme de la *Haye-Sainte*, au *centre* ; il était à notre aile gauche, prenant *Hougoumont*. Il combat encore *avec ses bataillons expirants*, etc., etc.—Alors que déjà toute l'aile gauche, dont sa division faisait partie, était en pleine débandade ; de la garde impériale, deux carrés restèrent les derniers sur le terrain ; à nuit faite, M. Châteaubriand les illumine de fusées à la congrève;

Mais le maréchal Soult, saisissant la bride de son cheval, l'entraîna malgré lui, en disant : *Sire, ne sont-ils pas assez heureux ?...* Il l'emmena et le conduisit à Charleroi. Je tiens ces paroles du général Gourgaud lui-même, présent à ce cruel moment. Il me les répéta en décembre 1839, alors qu'inspecteur général, il vint à Mézières, place dont le commandement m'était confié.

C'est dans ce carré, commandé par le général *Cambrone*, que fut faite cette fameuse réponse aux sommations anglaises, et que l'histoire a poétisée : *La garde meurt et ne se rend pas !...* La véritable, celle du vrai soldat, du soldat vaincu, dépeint mieux, dans un seul mot, la colère de la défaite de ces colosses de gloire, vainqueurs jusqu'alors de toutes les nations, et qui, dans les temps à venir, feront l'admiration des peuples.

Un sergent de mon ancien régiment (31e léger),

---

on n'en tira pas une seule, n'étant pas projectile de bataille Il les entoure des rugissements de trois cents pièces d'artillerie qui tonnèrent bien pendant la journée, mais, qui, depuis huit heures et demie, étaient en partie sur la route et déjà dételées... Enfin, il fait partir d'un galop précipité 25,000 chevaux ; on n'en avait donc pas perdu dans les immenses charges?... Ce qui en restait était en retraite, bien avant que le carré de l'empereur fût attaqué.

M. de Châteaubriand était poète, il lui fallait des images, des tableaux, il en a fait... Je plains l'histoire si elle doit s'écrire d'après de tels documents.

passé dans la garde, me dit que l'on mentait en citant ces paroles du général Cambrone, que les véritables, entendues par lui, près de lui, étaient : *M.... je ne me rends pas !..* Cambrone était-il homme à faire de la poésie sur un champ de bataille? Non, ni lui, ni personne n'en a jamais fait. « L'histoire » ne pouvait recueillir un mot péchant sous le rap» port de la distinction, elle l'a traduit pour le » rendre plus décent, mais moins énergique, moins » sublime; la phrase est trop longue, elle sent l'an» tithèse, le bel esprit; le mot héroïque de Cam» brone est plus concis, plus vrai, à sa place, et » dans la même situation, j'aimerais mieux avoir » dit ce qu'il a dit que ce qu'on lui a fait dire » (Perpignan).»

Lord Wellington et Bulow, devenus possesseurs paisibles du champ de bataille, le parcoururent en maîtres. Mais par combien de sang cet injuste triomphe ne fut-il pas acheté!

Jamais les Français ne portèrent à leurs adversaires des coups plus formidables et plus meurtriers. Avides de sang et de gloire, méprisant les dangers et la mort, ils se précipitaient audacieusement sur les batteries enflammées de l'ennemi et semblaient se multiplier pour aller le chercher, l'attaquer, le poursuivre dans ses inaccessibles retranchements. Trente mille Anglais ou Prussiens furent immolés dans cette fatale journée, et quand on pense que cet horrible carnage fut l'ouvrage de *cinquante mille hommes* (10,000 de la garde ne pri-

rent point part à l'action), après deux batailles, mourant de fatigue et de besoin, et luttant sur un terrain bourbeux contre une position inexpugnable, et *cent trente mille* combattants, on est saisi d'une douloureuse admiration, et l'on décerne aux vaincus la palme de la victoire.

Cette brave et vaillante garde se précipita sur l'ennemi aux cris de vive l'Empereur ! elle fut vaincue pour la première fois, mais elle se fit massacrer... On reconnut à ses coups les vainqueurs d'*Austerlitz*, d'*Iéna*, de *Wagram*, de *Montmirail;* les Anglais et les Prussiens, dont ils suspendirent les chants de victoire, se réunirent contre cette poignée de héros et les abattirent!... Les uns, couverts de blessures, tombaient noyés dans leur sang; les autres, plus heureux, furent tués... Ceux enfin dont la mort trompait l'attente, s'y fusillèrent entre eux pour ne pas survivre à leurs compagnons d'armes ni mourir de la main de leurs ennemis. Si Dieu en conserva quelques-uns, ils ne furent que plus malheureux, témoin mon brave sergent, qui pleurait à chaudes larmes en me faisant le récit de ces derniers moments de combat. Ce brave soldat, qui était repoussé des rangs comme brigand de Waterloo ! hélas ! était-il le seul ? Nous, officiers, ne fûmes-nous pas désignés tels, pendant toute la restauration?...

Perte générale de l'armée anglaise, tués ou blessés ..... environ...	25,000 h.	
Perte générale de l'armée prussienne.....	35,000 h.	
	ci.....	60,000 h.
Perte de l'armée francaise les 15 et 16 juin..	11,000 h.	
— — le 18 juin.....	18 000 h.	
— — prisonniers.....	8,000 h.	
	ci.....	37,000 h.
Cette bataille de trois jours, coûta donc aux trois armées.....		97,000 h.

Sortie du Champ de Bataille.

Le 18, à huit heures du soir, les nobles restes de la vieille garde furent d'autant plus exposés à une destruction totale, que la route s'encombrait de seconde en seconde, et malgré l'ordre dans lequel ces braves soldats se maintenaient, ils eurent toutes les peines du monde à se frayer un chemin...

Infanterie, cavalerie, artillerie, tout marchait

pêle-mêle, serré comme une masse. Les conducteurs du train d'artillerie et des équipages, pour fuir plus vite, coupaient les traits de leurs chevaux, abandonnant et voitures et canons, auprès desquels les canonniers, ces soldats modèles, conservaient encore leur poste, mais que la situation finissait par leur faire quitter.

Que l'on se figure 40,000 hommes sur une seule route, s'arrêtant par masses!... C'était le rocher refoulant le torrent, mais qui, cédant à sa force, finit par rouler avec lui en masses culbutées les unes sur les autres, s'écrasent dans leur agglomération! On ne pouvait prendre cette voie sans danger; aussi les généraux, réunis près la haie d'enclos d'Hougoumont, se dirigèrent à travers champs : le général Foy seul resta avec ses 300 hommes glanés sur ce champ de bataille, et se mit en marche à leur tête, me laissant en vedette. Ce ne fut que vers les neuf heures que la cavalerie anglaise descendit du coteau, masquant des masses d'infanterie formées en carré; elle se présenta en fourrageurs devant la belle brigade de carabiniers, n'ayant pas actionné de la journée.

Du point que j'occupais je découvrais l'infanterie que les carabiniers, plus en plaine, ne pouvaient voir; j'allais courir les prévenir lorsque tout à coup je les vis charger sur tous les fourrageurs anglais qui, s'échappant par les intervalles des carrés, leur donnèrent la facilité du tir. Les carabiniers lancés, arrivèrent sur ces redoutes d'hommes, sans s'en

douter, et en furent brisés par des feux à demi-portée!... Forcés de faire demi-tour pour aller se reformer, leur courage n'en fut pas abattu, et des charges successives, malheureusement sans succès, le prouvèrent; mais elles réduisirent cette brigade à moins de trois escadrons, trois cents hommes!... Quel spectacle que celui de ces beaux hommes démontés, blessés, se retirant du champ de bataille, gênés dans leur cuirasse, empêtrés dans les boues, où ils laissaient leurs grosses bottes pour ne pas être pris comme des oiseaux à la glue... Les derniers efforts de l'armée furent faits par les carabiniers...

Bataille extraordinaire, la seule où l'on vit deux vaincus, les Anglais d'abord, les Français ensuite! Bataille que les Prussiens seuls gagnèrent, arrivant frais et dispos sur le champ de la lutte, alors que les Français étaient harassés de fatigue, par douze heures de combat... Le hasard et les Prussiens, voilà donc les véritables vainqueurs. Je ne veux pas encore parler de celui qui s'en alla la veille de la bataille, ni de celui qui ne vint point le jour où elle fut donnée! Dieu les a jugés!

Le champ de bataille, par suite de la fatalité qui avait pesé sur notre armée, appartint donc aux ennemis; je dis ennemis, car ce ne fut pas lord Wellington qui vainquit; sa défense fut opiniâtre, admirable d'énergie, mais il fut forcé, battu, et si positivement, qu'il ne rejoignit Blücher qu'à la ferme de la Belle-Alliance, où il se jeta dans ses

bras comme dans ceux d'un sauveur !... Or, Blücher était, alors, maître du champ de bataille, et il y était seul, avant que l'armée anglaise fût descendue du coteau.

Ce ne fut donc pas le courage qui manqua à l'armée française, ce fut la patience ; l'audace impétueuse du maréchal Ney, cette bravoure irréfléchie, lui fit enlever, *sans ordre de l'Empereur*, toute la cavalerie, et même les réserves de la garde impériale, pour les faire briser par les batteries anglaises.

Lors de la première charge de toute notre cavalerie, un escadron du 1er de cuirassiers trop avancé, n'opéra pas son demi-tour avec sa colonne ; continuant sa charge devenue obligée, il parcourut du centre de l'armée anglaise jusqu'à sa droite ! Brisant tout sur son passage, il parvint à surmonter tous les obstacles et à sortir du terrain occupé par l'ennemi pour nous rejoindre à quelque distance de notre gauche. On vit tout à coup une fumée s'élever comme celle qu'une meule de foin ou de paille en feu aurait pu produire ; on y courut, et l'on vit, quinze à dix-huit cuirassiers... Hommes, chevaux, étaient défigurés ;... couverts de sang, noirs de boue, ce n'était plus qu'une masse informe... Un sous-lieutenant seul avait ramené ces hommes de cette course périlleuse, mortelle, à travers la moitié d'une armée ! Les chevaux étaient couverts de sueur, et la fumée que nous avions aperçue n'était autre que les émanations de la vapeur de leurs corps... L'officier, questionné, dit que

son chef d'escadron, trop engagé pour faire demi-tour offrant autant de dangers qu'à courir en avant, s'était écrié : Vaincre ou mourir !.... Quatre-vingts cuirassiers, trois officiers et lui restèrent morts sur le champ de bataille !... Mais aussi quelle charge terrible !

Waterloo valut au général Wellington une réputation colossale qui le plaça, par les siens il est vrai, au-dessus de Napoléon, ce premier capitaine du monde. Wellington fut général d'une rare résolution : il sut bien conduire, administrer une armée, mais capitaine, mais militaire consommé, il est permis de le demander. Le bonheur le combla, et, comme Sylla, il aurait dû élever des autels à la fortune !... J'en juge par ce que j'ai vu ; et vous, lecteurs, par ce que vous aurez lu, JUGEZ !!!

Ce bonheur, ces réussites furent dues :

En Portugal, au désaccord du maréchal Ney avec Masséna.

En Espagne, au désir ambitieux du maréchal Marmont, voulant de la gloire pour lui seul.

Aux Pyrénées, à la trop stricte observance de la science militaire du maréchal Soult.

En France, à la faute du général Taupin, par son obéissance inintelligente sur le mont Sypière.

En Belgique, aux éléments d'abord, et à la trop grande bravoure du maréchal Ney.

Nul stratégien, du reste, n'a approuvé la position de l'armée anglaise devant la forêt de Soignes.

Après cela, je ne veux pas établir le moindre

parallèle entre Napoléon et Wellington, la comparaison n'est pas possible ; Wellington fut heureux dans beaucoup de circonstances, mais il ne fut pas l'invincible. *Albuera*, *Badajos*, *Burgos*, *San-Sébastien*, dans ces batailles et siéges, le sang anglais fut largement répandu ; à *Toulouse*, où 90 étaient contre 20, les pertes anglaises furent énormes, 11,000 hommes. Pendant toute la journée on tira à demi-portée sur leurs masses ou leurs colonnes. Notre artillerie consomma 10,000 coups de canon et toute sa mitraille !...

Il n'est pas du reste nécessaire, pour faire preuve de patriotisme, de soutenir que telle bataille où la fortune nous fut contraire fut une victoire ; que tel général malheureux dans une circonstance n'a jamais été vaincu. Dans une longue guerre, la fortune ne se range pas d'un seul côté ; il y a des défaites pour tous les partis ; il arrive quelquefois qu'entre deux armées également intrépides, des batailles très-meurtrières restent à peu près indécises, et que chaque côté s'attribue la victoire ; c'est là, il faut bien le reconnaître, ce qui arriva presque toujours dans la dernière guerre entre la France et l'Angleterre. *Talavera* que les Anglais font sonner si haut, fut une bataille disputée avec acharnement, des flots de sang y coulèrent, et l'ennemi y conserva le champ de bataille, *voilà la vérité !* Mais il est *vrai*, aussi, que Wellington trop aventuré, battit précipitamment en retraite, abandonnant 5,000 blessés, et qu'ainsi les résultats

furent contre lui. N'étaient-ils pas contre lui encore le 18 juin; sans le secours miraculeux des Prussiens, il perdait tout: *armée, gloire, réputation*, et les larmes qu'il versait pendant la bataille, dénotaient bien qu'il appréciait tout ce qui allait lui être enlevé. Laissons ces réflexions et continuons:

La nuit était complète, n'ayant plus besoin au poste que m'avait assigné mon général, je le rejoignis; il maintenait le mieux possible sa poignée d'hommes, et ce fut dans ce moment que j'entendis réclamer un cheval pour le maréchal Ney, qui démonté, à pied, était tombé dans un bourbier. Le major *Schmit*, des lanciers rouges, en procura un, avec lequel le maréchal s'éloigna.

Il fallait nous tirer de ce champ de bataille sans être confondus avec les fuyards; le général voulut faire retraite en vrai soldat. Voyant trois feux à l'horizon brillants comme des phares, il me demanda ce que je pensais de leur position. Le premier est à *Genappe*, le deuxième au *Bois-de-Bossu*, à la ferme des Quatre-Bras, le troisième à *Gosselies*.

— Eh bien! marchons au deuxième; que nul obstacle ne nous arrête; prenez la tête de la colonne et ne perdez pas de vue ce point de direction : tel fut son ordre.

Après toute l'agitation et le bruit incessant d'une longue journée de bataille, combien le silence de la nuit devient imposant! Notre marche seule le troublait. Livrés aux plus cruelles réflexions, abattus, consternés, aucune plainte, aucune parole ne

venaient interrompre notre douloureux recueillement; on eût dit que nous accompagnions une pompe funèbre et que nous assistions aux obsèques de la gloire de la patrie... Poignée d'hommes, restes d'une belle division, seule debout, après avoir donné la mort, il te fallait encore, pour cette affreuse nuit, un nouveau courage, que t'inspirait ta confiance en un bon chef. Ce silence fut tout à coup rompu par un *qui vive?*

— France!

— Kellerman!

— Foy!

— C'est vous, général, descendez.

Nous étions sur un coteau au bas duquel existait un hameau; demeuré en tête de notre colonne, mon général m'appelle et me dit: Kellerman connaît ces lieux, sa cavalerie y a passé de jour, nous allons le suivre.

— Et votre ordre?

Pendant ce colloque, on sortait du hameau avec Kellerman et ses officiers. La direction que l'on prenait était celle du premier feu, Genappe, elle nous conduisait à la grande route, qu'avec raison le général avait voulu éviter; un temps de galop m'en convainquit. Ce fut alors que je pus me faire une idée du désordre d'une armée en déroute... Quel spectacle hideux!... Le torrent descendant des monts, qui déracine et entraîne tout obstacle momentané, est une faible image de ces amas d'hommes, de chevaux, de voitures roulant les uns

sur les autres, se réunissant devant le plus léger obstacle pour former une masse qui culbute tout sur la voie qu'elle s'ouvre... Malheur à qui tombait dans ce tourbillon, il était écrasé, perdu!... Je revins faire ce tableau à mon général qui, de suite, abandonna Kellerman et reprit son point de direction primitif.

Traversant l'espace en ligne directe, à travers bois et champs, nous arrivâmes en arrière du *Bois-de-Bossu*, où notre bataillon fit halte. Allez, me dit le général, à la ferme des Quatre-Bras, dites que je suis ici ; l'Empereur ou Soult doivent y être : demandez des ordres, et songez que je vous attends, le sort de ces hommes est dans votre exactitude.

La ferme était située de l'autre côté de la grande route, toujours obstruée par tout ce qui fuyait ; je fus entraîné, malgré mon cheval, par ce courant d'hommes, et mis un *quart d'heure* à le traverser ; enfin, j'entrai dans cette ferme ; le général Lobau l'occupait avec son état-major : son 6e corps devait être campé autour, et tout était au repos. Je demande le chef d'état-major ; — *il dort !* Je vois des chevaux sans leur selle, en pleine litière, comme en garnison ; étonné, je m'écrie : *Mais que faites-vous ici ? Toute l'armée est en fuite, en pleine déroute !...* — *Bah ! bah !* me répond un aide-de-camp, *notre corps d'armée est là, nous avons fait halte, et nous allons soutenir la retraite...* Les malheureux, pleins de sécurité et maintenant sans guide, ignoraient qu'ils occupaient seuls la ferme, et que leur corps d'armée

avait été arraché par le flot des fuyards. Un feu de bataillon qui se fit entendre les réveilla; mais, n'ayant pas reçu d'ordre de leur chef, qui, comme nous, en aurait eu besoin, je quittai la ferme, et, luttant de nouveau contre les masses, je rejoignis mon général qui, fatigué de m'attendre, accourait avec ses 300 hommes; mais à peine mis en contact avec le courant, ils s'y fondirent et nous laissèrent *seuls!* Je crois que ce fut dans cette ferme, que l'on fit prisonnier le général Lobau.

Que faire? que devenir? Suivre cette foule? Le général ne le voulut pas. Nous restions cinq officiers avec lui; blessé depuis cinq heures du soir sans avoir été pansé, il souffrait beaucoup, mais son courage physique n'était pas abattu, le moral seul était ce que, dans semblable circonstance, il devait être; les conséquences de ce désastre se déroulaient à lui dans un sombre avenir. Suivons parallèlement la route, et tirons-nous d'ici comme nous pourrons, dit-il. Un sentier s'offrait, nous le prîmes; la lune venait de se lever, et sa belle clarté éclaira l'affreux tableau qui frappait nos yeux!... Un brigadier et quatre cavaliers que nous rencontrâmes, marchant en ordre, devinrent notre escorte : dans notre marche, je m'aperçus que, le bruit s'éloignant, nous nous écartions de la parallèle de la route, et la lune, plus à ma gauche, m'en donnait l'assurance. J'en avertis le général; mais absorbé, il ne répondit pas. Arrivés en face d'un moulin à vent, on voulut prendre quelques rensei-

gnements ; on ne put se faire ouvrir, et nous continuâmes notre marche nocturne. Enfin, entrés dans un village, toutes les portes nous furent refusées, et la menace dut être employée pour en faire ouvrir *une*. Le pauvre propriétaire, plus mort que vif, en chemise et bonnet de coton, nous reçut comme des ennemis... Avant de demander où nous étions, les mots *à manger* furent prononcés. Pain, beurre et bière ne firent que paraître devant nous, à jeun depuis vingt-quatre heures. Rassasiés, nous demandons : où sommes-nous? comment se nomme le village? — *Vieville*. Regardant la carte, je reconnus qu'arrivés à ce village, nous avions trop appuyé à droite, et que nous étions dans la direction de *Mons*, traversant la route de *Binch* à *Nivelles*. Pour rejoindre la Sambre à Marchienne au pont, nous avions quatre lieues à faire, et à peu près le temps pour les parcourir avant le jour. Je pris un guide que, par le bras, j'attachai à l'étrier de ma selle, et par *Roux*, il nous conduisit à *Marchienne*. Ce pauvre diable trotta comme mon cheval pendant tout notre parcours... Cruelle, mais impérieuse nécessité, car il ne fallait pas perdre un seul instant; enfin, à six heures du matin, nous entrâmes dans Marchienne.

Le maréchal Ney y était ; mon général fut pour le voir, lui demander des ordres : il dormait, et, pour ne pas lui enlever le seul repos qu'il eût goûté depuis quatre jours, il revint à nous; d'ailleurs, quels ordres aurait-il donné?... Toute l'ar-

mée ne repassait-elle pas la Sambre à volonté, soit à Charleroi, soit à Marchienne, comme nous-mêmes allions le faire? Au delà nous pûmes nous arrêter, gens et bêtes en avaient le plus grand besoin. Après Thuin, un petit bois favorable nous abrita, et pendant que nos chevaux broutaient l'herbe, on dormit sous la vedette de l'un de nous...

Combien ce sommeil fut bon, et quel agréable repos après les fatigues de ces longs jours de bataille, de cette nuit plus pénible par les inquiétudes qu'elle avait créées... Nous restâmes ainsi jusqu'à midi, regardant défiler devant nous tous les débris de l'armée, spectacle navrant le cœur!... Les armes mêlées avaient cependant repris un certain ordre dans le désordre, et le général à demi-reposé se décida à suivre une forte colonne de cavalerie qui se dirigeait sur Beaumont, encore à quatre lieues de nous. On approchait de Beaumont, lorsque tout-à-coup, et à la vue d'une cavalerie débouchant d'un bois sur la gauche, la colonne que nous suivions lance des cris : les Prussiens! les Prussiens! prend la course et se met en fuite..... dernier effet de la panique emportée du champ de bataille; à ces cris, à cette fuite, elle s'accrut, et cette cavalerie qui, par son nombre, eût dix fois battu, culbuté celle qui débouchait, prit la débandade et entra dans Beaumont, déjà encombré d'infanterie... Nous dûmes suivre cette débacle.

Quelle était donc cette cavalerie qui semait l'effroi? Le 8e de hussards qui portait de dolmans

verts, était presqu'inconnu dans l'armée. (A cet égard, comme instruction et récréation, on devrait, au livret du soldat, joindre le tableau enluminé de tous les uniformes de l'armée).

Entrés dans Beaumont le 19 juin, nous conduisîmes le général Foy vers une maison d'apparence et demandâmes à la maîtresse de quoi faire une soupe pour lui.— Hélas! Messieurs, voici le dixième général qui entre chez moi depuis le point du jour, je n'ai plus rien!... voyez... cherchez... Ne pouvant restaurer le général, je l'engageai à quitter son habit pour visiter sa blessure qui, depuis la veille, n'avait pas été pansée. La balle, traversant les torsades de l'épaulette gauche, avait contourné l'épaule sans rien fracturer, et sans être chirurgien, j'opérai le pansement pour lequel la dame de la maison me donna du linge.

Désirant cependant, pour le général comme pour nous, trouver quelque nourriture, fût-ce un pain de munition, s'il en existait encore, je sortis de la maison : on pillait partout, des caissons ouverts, dételés, à demi brisés, barraient les rues; des bagages, des malles, des papiers de comptabilité, des farines couvraient le pavé... Pillards et fuyards, telles furent mes rencontres... Dans un beau sentiment d'ordre, je voulus, révolté de ce spectacle, sabre en main, arrêter un de ces pillards; j'allais le frapper, lorsque, plus leste que moi, il me lança un coup de baïonnette dans le bras gauche, parant fort heureusement le coup, qui m'arrivait en plein

corps, et disparut dans la foule, que mon cheval ne put traverser. Mon esprit de bonne discipline m'avait fait oublier que dans de semblables circonstances, le soldat n'est plus qu'une bête féroce. Blessé par un Français !... après avoir couru, sans accident, toutes les chances de deux batailles, 16 et 18 juin, était bien ce qu'il y avait de plus cruel !... Enfin, je me disposais à revenir près de mon général, lorsqu'un autre hurrah de fuyards se précipitant dans Beaumont, m'entraîna et me força d'en sortir avec lui; il me fut impossible de rejoindre mon chef. Dans ce désordre, notre commissaire de guerre, Delanneau, qui venait de mettre imprudemment pied à terre à la porte d'une maison pour prendre un verre d'eau, tenait la bride de son cheval, se retournant pour partir, il se trouva bride en main..., son cheval lui était volé !... Jusqu'au moment de cette blessure, mon moral avait conservé toute sa force, mais abîmé de fatigue, couvert de sang, souffrant beaucoup, j'avoue que je me laissai gagner par la démoralisation générale, et qu'inerte, je suivis la masse courante... J'arrivai enfin à Landrecies, je ne sais ni par où, ni comment; j'y retrouvai notre colonel Hudry, convalescent à peu près, une voiture, on le sait, lui était passée sur le corps; il n'avait pu faire campagne; prêt à partir, il m'offrit une place dans sa chaise de poste, et nous rentrâmes ensemble dans Paris, où, retiré dans ma famille, je ne m'occupai plus que de ma guérison et devins étranger à tout ce qui se passa par la suite.

Dans ce dernier récit, où j'ai dit tout ce que j'ai vu, il manque sans doute bien des faits que l'histoire donnera, tout en restant elle-même au-dessous de la stricte et complète vérité, mais encore plus à côté du tableau impossible à reproduire.... En effet, qui rendra le bruit de 7 à 800 pièces d'artillerie vomissant la mort, le hennissement des chevaux, les cris des blessés, les fanfares, les tambours, le sifflement des boulets et des balles ; enfin ce bruit qui paralyse l'oreille, qu'il éclate dans la victoire, ou qu'il tonne dans la défaite.

Il n'est pas inutile de ramener mes lecteurs sur notre champ de bataille pour indiquer et la place, et la position de l'Empereur, le 18 juin 1815, à une heure après midi.

Envoyé pour faire avancer la batterie de réserve de notre division, je la trouvai comme toutes les autres, sur la grande route, seul terrain où jusqu'alors elles avaient pu rouler, avant d'entrer dans les terres impraticables. Le moment était venu, mais le défilé de 200 pièces avec leur matériel était long; j'attendais donc notre réserve, et je me trouvais placé au pied du mamelon sur lequel l'Empereur stationna pendant toute la bataille. Mamelon à gauche de la grande route de Bruxelles, entre la ferme du *Caillou* et *Rossome*, vis-à-vis *Barrière*, pendant une demi-heure, je pus l'observer et le considérer.

Assis sur une chaise de paille, devant une grossière table de ferme, il y tenait sa carte ouverte,

sa fameuse lorgnette à la main était souvent braquée sur les divers points de la bataille, au repos de son œil, il ramassait des pailles de blé, qu'il portait à sa bouche comme curedent; placé à sa gauche, le maréchal Soult, seul, attendait ses ordres, et dix pas en arrière était groupé tout son état-major à cheval. Pour arriver à l'Empereur avec plus de facilité, des sapeurs du génie traçaient des rampes sur le pourtour du mamelon.

Jamais on ne rencontrera un calme plus grand, plus parfait que celui de Napoléon, le jour de cette bataille; planant sur son armée, qui déjà, depuis deux heures, avait attaqué et repoussé l'ennemi sur toute sa ligne; on voyait la satisfaction peinte dans ses traits, tout allait bien, et nul doute qu'à ce moment, il ne crut sa bataille gagnée. Je l'admirai longtemps, mes yeux ne pouvaient le quitter, c'était le génie de la guerre.

Je partis enfin, avec notre artillerie et ne le revis plus; j'ai ce dernier souvenir toujours présent! Trois fois, je vis à quelques pas ce grand homme: la première, lors de son mariage; la seconde, au Carrousel distribuant des aigles aux régiments; et la troisième, à Mont-Saint-Jean; c'était là, sur le champ de bataille qu'il fallait le voir pour devenir son admirateur exclusif. Cœur énergique, âme puissante, courage, résignation, tout rayonnait à son auréole!...

Immense génie, pourquoi ton bonheur et ta

puissance ne furent-ils pas durables ?... Hélas ! tu fus emporté, débordé autant par l'ingratitude de ton peuple, que par l'ambition de tes serviteurs !.. Victime éclatante de ta propre gloire, écrasé sous l'admiration de l'Europe, l'Europe vaincue par toi se vengea, à distance, de tant de revers essuyés par elle !...

Bourdaloue semble avoir deviné Napoléon. Ce qu'il dit dans l'oraison funèbre de Condé est tout applicable à l'Empereur, dont l'existence surhumaine s'élève, dans sa splendeur, bien haut au-dessus de celle du prince.

« Il possédait cette ardeur martiale qui, sans témérité ni emportement, lui faisait tout oser, tout entreprendre ; ce feu qui, dans l'exécution, lui rendait tout possible, cette force d'âme que jamais nul obstacle n'arrêta, que jamais nul péril n'épouvanta, que jamais, tant qu'il eut espérance, nulle résistance ne lassa ni ne rebuta ; cette vigilance que rien ne surprenait, cette prévoyance à laquelle rien n'échappait, cette étendue de pénétration avec laquelle, dans les plus hasardeuses occasions, il envisageait d'abord ce qui pouvait, ou troubler, ou favoriser l'événement des choses. Semblable à un aigle dont la vue perçante fait en un moment la découverte de tout un vaste pays, cette promptitude à prendre son parti, qu'on n'accusera jamais en lui de précipitation, et qui, sans avoir l'inconvénient de la lenteur des autres en avait toute la maturité ; cette science qu'il

» pratiquait si bien et qui le rendit si habile à pro-
» fiter des conjonctures, à prévenir les desseins
» des ennemis presqu'avant qu'ils fussent conçus,
» à ne pas perdre en vaines délibérations ces mo-
» ments heureux qui décident du sort des armes,
» cette activité que rien ne pouvait égaler, et qui,
» dans un jour de bataille, se partageant pour
» ainsi dire et se multipliant, faisait qu'il se trou-
» vait partout, qu'il suppléait à tout, qu'il ralliait
» tout, qu'il maintenait tout!.... Soldat, général
» à la fois, et par sa présence inspirant à toute
» l'armée son courage et sa valeur, ce sang-froid
» qu'il savait si bien conserver dans la chaleur du
» combat, cette tranquillité dont il n'était jamais
» plus sûr que quand on en venait aux mains, et
» dans l'horreur de la mêlée, cet inflexible oubli
» de sa personne, qui n'écouta jamais la remon-
» trance, et auquel, constamment déterminé, il se
» fit un devoir de prodiguer sa vie, et un jeu de
» braver la mort. » (BOURDALOUE.)

Les campagnes d'Italie, d'Égypte, d'Allemagne, de France (1814), font cadre à ce portrait. Celle de 1815 aurait mis le comble à cette immense gloire, sans le temps et la fatalité, qui voulut que son lieutenant Grouchy n'exécutât pas ses ordres avec célérité!...

Tel ont pu voir, et juger l'empereur dans sa vie militaire, ceux qui ont servi sous ses ordres.

Dans cette dernière campagne française sur laquelle la calomnie a déversé son fiel, sa grande

prévoyance avait tout disposé pour sa réussite : *Séparer deux armées, les battre toutes les deux le même jour, et le surlendemain accourir pour achever la victoire,* quelle plus parfaite combinaison ! Elle devait réussir encore, malgré les fautes commises, si les éléments conjurés n'étaient venus faire obstacle à toutes ces savantes combinaisons.

Des Anglais nos ennemis, mais des Anglais justes appréciateurs du talent militaire et qui n'ont pas fait sonner si haut le nom de Waterloo, ont dit : « Wellington, surpris dans ses cantonnements en Belgique par la promptitude d'entrée en campagne de l'armée française, devait, le 15 juin au soir, voir son avant-garde battue et être hors d'état de rallier partie de son armée, le 16, devant les 16,000 hommes du 2e corps ; » donc battu, séparé des Prussiens, quel eût été son sort? Le 18, si Bulow n'arrivait pas au moment le plus opportun, n'était-il pas battu encore ? Ses alliés seuls *lui* ont donné la victoire !... » Et malgré leur secours, cinq à six heures de beau temps dans la nuit du 17, le terrain propice le 18, à deux heures l'armée anglaise était culbutée et détruite en partie dans la forêt de Soignes.

Mont-Saint-Jean ! bataille perdue, notre gloire exceptée ; oui, notre gloire, car ce ne fut pas sans gloire que nous succombâmes ; j'en atteste le champ de bataille, ce théâtre de notre infortune, où l'honneur français n'a pas rendu le dernier soupir, où

dort l'élite des braves, où l'on comptait autant de vainqueurs que de vaincus.

Lord Biron, dans l'*Age de Bronze*, dit : « *O sanglant mais inutile Waterloo ! qui prouve que les imbéciles peuvent avoir leurs jours de succès, victoire obtenue moitié par âneric, moitié par trahison.* » Jugement par trop sévère, dont je ne relèverai que le mot trahison. Sans doute lord Biron désignait le général Bourmont, que l'Empereur n'avait pas d'abord voulu employer; mais M. de Bourmont ayant donné sa parole d'honneur au général Gérard de servir loyalement l'Empereur, et ce général, dont Napoléon faisait grand cas, ayant répondu de Bourmont, l'Empereur consentit à lui accorder du service. Comment aurait-il pu supposer que cet officier, qui s'était couvert de gloire en 1814, voudrait, en 1815, passer à l'ennemi la veille d'une bataille!...

A cet égard on a beaucoup parlé, écrit même, et l'on parlera encore longtemps de cette désertion du général, suivie du colonel Clouet, Villoutreys, et deux autres officiers; elle ne fut que malheureusement trop vraie, mais il n'a pas, comme on l'a dit, porté à Blücher le plan de la campagne : ce plan était dans la tête de l'Empereur, et n'était certes pas communiqué à ses généraux de division; souvent même c'était sur le champ de bataille, et selon les circonstances, qu'il achevait celui conçu. Ce qu'a fait le général Bourmont, et c'était bien une trahison, c'est, par sa présence près de l'ennemi, d'avoir donné

connaissance de l'*arrivée de l'Empereur* et de son *passage de la frontière*. Sans cet avertissement capital, Blücher surpris, le ralliement de ses troupes cantonnées, ne pouvait s'opérer à temps, et se trouvait battu avant la réunion de son armée. D'un autre côté, Wellington, dans un bal à Bruxelles, averti par Blücher, ne fut qu'à demi-surpris, éloigné, il put, alors, prendre des mesures qui obtinrent un succès, grâce à la lenteur d'attaque du maréchal Ney.

Ainsi, la trahison d'un général, la tergiversation molle d'un maréchal, d'abord, puis son ardente valeur, ensuite le 18 juin, empêchèrent ces alliés d'être vaincus. Mais la désertion fut la première cause. La bataille de Fleurus ou de Sombref-Ligny fut impromptue et forcée; Blücher y déploya toute la célérité, toute la bravoure possible; vaincu, il fit payer si cher la victoire à l'Empereur, qu'il put opérer sa retraite, pendant toute la nuit, sans pouvoir être poursuivi. Et cependant le lendemain de notre succès à Ligny, si l'ordre précis de l'Empereur à M. le maréchal Grouchy eût été exécuté vigoureusement, les Prussiens ne se ralliaient pas; si, avec ses 36,000 hommes, le maréchal ne se laissait pas tromper par une seule division, croyant avoir devant lui toute l'armée prussienne, Blücher ne pouvait arriver à temps sur le champ de bataille pour nous combattre et secourir Wellington.

Grouchy était, ont dit des stratégiens qui font

mieux la guerre avec leur plume qu'avec leur épée, *corps secondaire à quatre lieues de l'Empereur* (Rogniat, lieutenant général) ; mais quatre lieues étaient-elles infranchissables? Il devait poursuivre à fond, ou se diriger sur l'Empereur, ne fût-il arrivé à lui que fort tard, il soutenait alors la retraite, et la débandade n'avait pas lieu. Que n'exécutait-il ce que lui disaient et le général Gérard et le général Excelmans. *Allons au canon, monsieur le maréchal, allons au canon!... Vous connaissez l'Empereur, il doit vous appeler; ses ordres, sont, ou ont été interceptés; marchons à lui...*—Je n'ai qu'un ordre de l'Empereur, je dois y obéir : poursuivre Blücher, je le poursuivrai.

Cette conversation, entendue par *Sencier*, aide-de-camp d'Excelmans, et qui me l'a redite, est incontestable; elle ne peut être réfutée. Il fallait donc poursuivre, mais à fond, à outrance, pour arriver avec les Prussiens qui, attaqués à *dos* pendant leur bataille en *front*, n'eussent alors été d'aucun secours pour les Anglais; mollement suivis, ils eurent malheureusement tout le temps nécessaire.

C'était notre destinée! Ainsi devaient tomber frappés au cœur les formidables aigles de la France!... Ainsi devait crouler la gloire du grand homme qui avait tout fait pour la gloire de cette France qu'il aimait tant, et qui le laissa lentement mourir prisonnier sur un rocher au milieu de l'Océan!... Exemple de la versatilité des splendeurs humaines!...

Tels furent ces Cent-Jours auxquels trois batail-

les posèrent des limites. Alors la seconde Restauration prit son essor; elle devait nous faire chèrement expier le sang que nous avions versé pour la défense du sol français; ne portions-nous pas au front ce stigmate : *Avoir voulu mourir pour sauver la patrie de l'invasion étrangère!...*

SITUATION DE L'ARMÉE FRANÇAISE.

18 *Juin* 1815.

Le maréchal Grouchy détaché.

A la bataille du Mont-Saint-Jean, il aurait dû rester :

	hommes.	bouches à feu.
Sous les ordres de l'Empereur.....	30,100.....	130
— du maréchal Ney.....	47,600.....	116
TOTAL.....	77,700.....	246

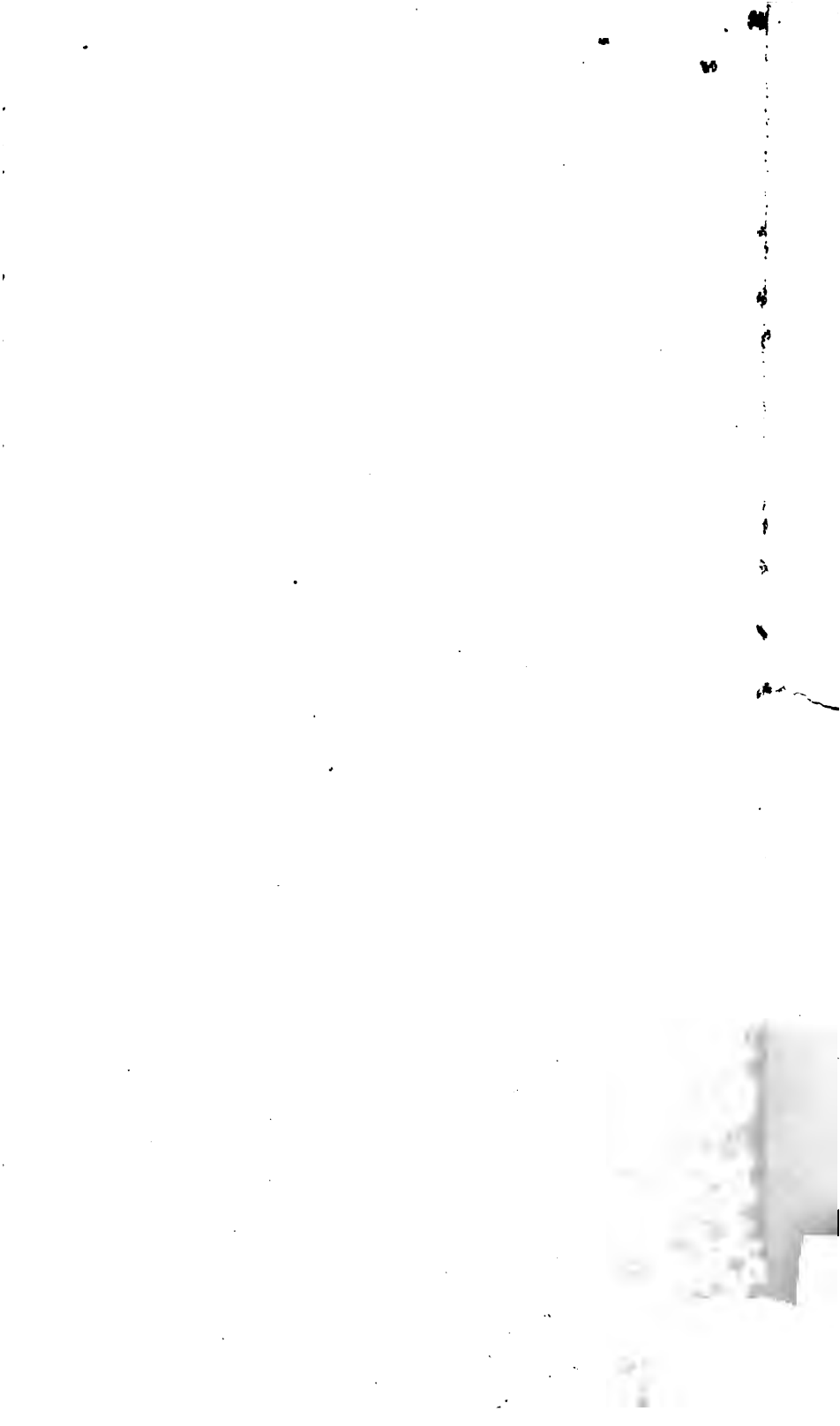
Mais il fallait en déduire les pertes des deux batailles du 16 juin.....	11,500
Il ne restait donc pour le 18 juin que...	66,200
L'armée anglaise était de.....	80,000
Les Prussiens venus à son secours.....	30,000
TOTAL.....	110,000
Admettant les pertes égales aux nôtres.	11,000
Il serait resté aux ennemis.....	98,500
Opposés à nos.....	66,200
L'ennemi avait donc, en plus, le 18 juin..	32,300

Si donc, le maréchal Gronchy avait rejoint, il n'est pas douteux que le gain de la bataille n'eût été à l'Empereur puisqu'avant l'arrivée des 30,000 Prussiens, les 66,200 Français avaient eu l'avantage sur les 80,000 Anglais.

UN DERNIER MOT.

Comme militaire, je ne pouvais écrire que des faits militaires, je crois donc être resté militaire la plume à la main.

J'ai peut-être commis quelques injustices, elles sont réellement involontaires et peuvent s'excuser. Sur certains actes de nos ennemis, et principalement sur les nôtres, on pourra me reprocher d'avoir levé le voile, et versé trop de lumière ; mais, qui n'aura pas beaucoup d'indulgence pour de vieux soldats, défenseurs de la patrie?.... indulgence motivée par les positions plus que déplorables où le sort les avait placés, pendant ces rudes et malheureuses campagnes, de 1810 à 1815, qui amenèrent la décadence et la chute de l'empire français.



THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW

AN INITIAL FINE OF 25 CENTS
WILL BE ASSESSED FOR FAILURE TO RETURN
THIS BOOK ON THE DATE DUE. THE PENALTY
WILL INCREASE TO 50 CENTS ON THE FOURTH
DAY AND TO $1.00 ON THE SEVENTH DAY
OVERDUE.

OCT 10 1934

MAY 8 1948

INTERLIBRARY LOAN
MAY 1 1979
UNIV. OF CALIF., BERK.

REC. CIR. MAY 14 '79

LD 21-100m-7,'34

866581

Lemonnier-Delafosse, J.B.
Campagnes de 1810,11,12, 13,14, 1815

DC202
.1
L4

544

OCT 10 1934
MAY 8 1948

NOV 8 1934
MAY 19 1948

866581

DC202
.1
L4

THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY